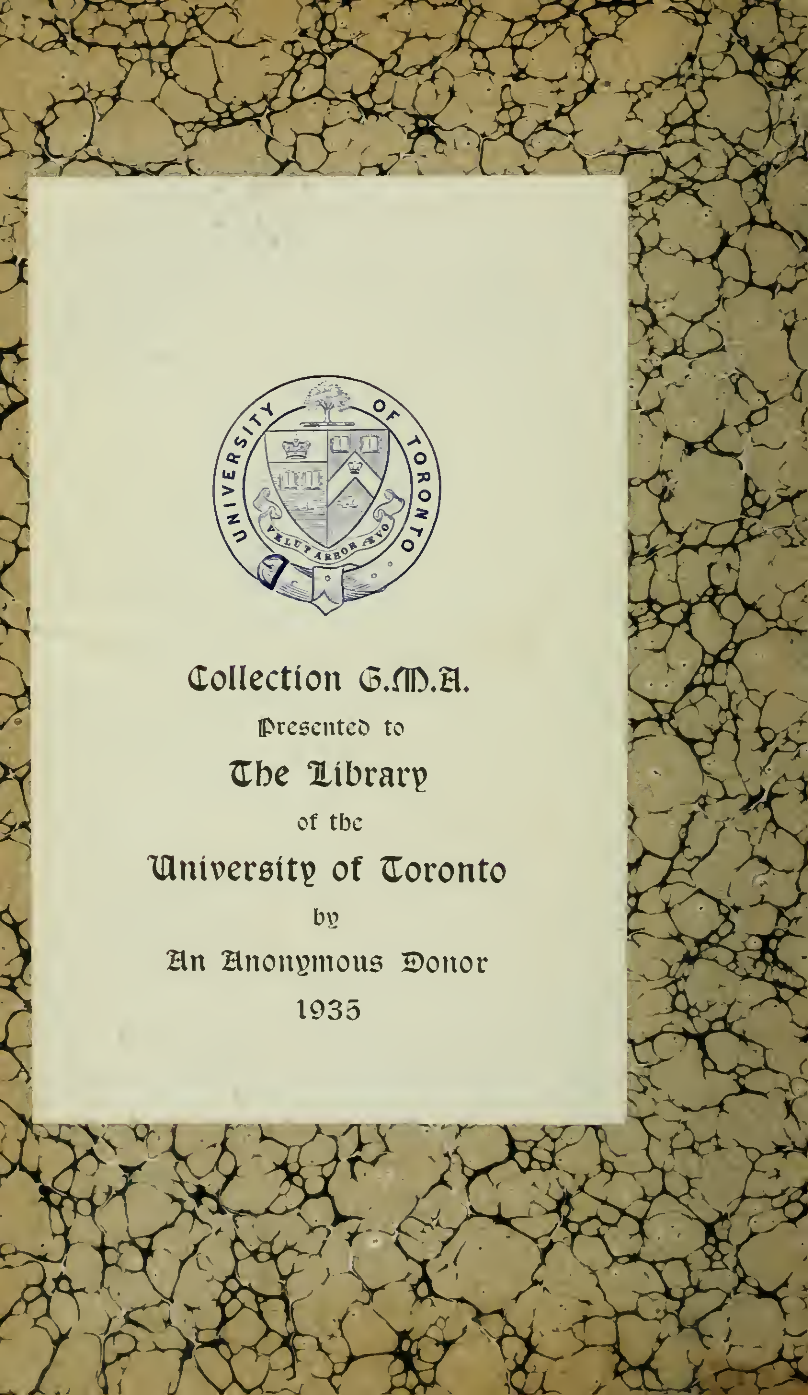
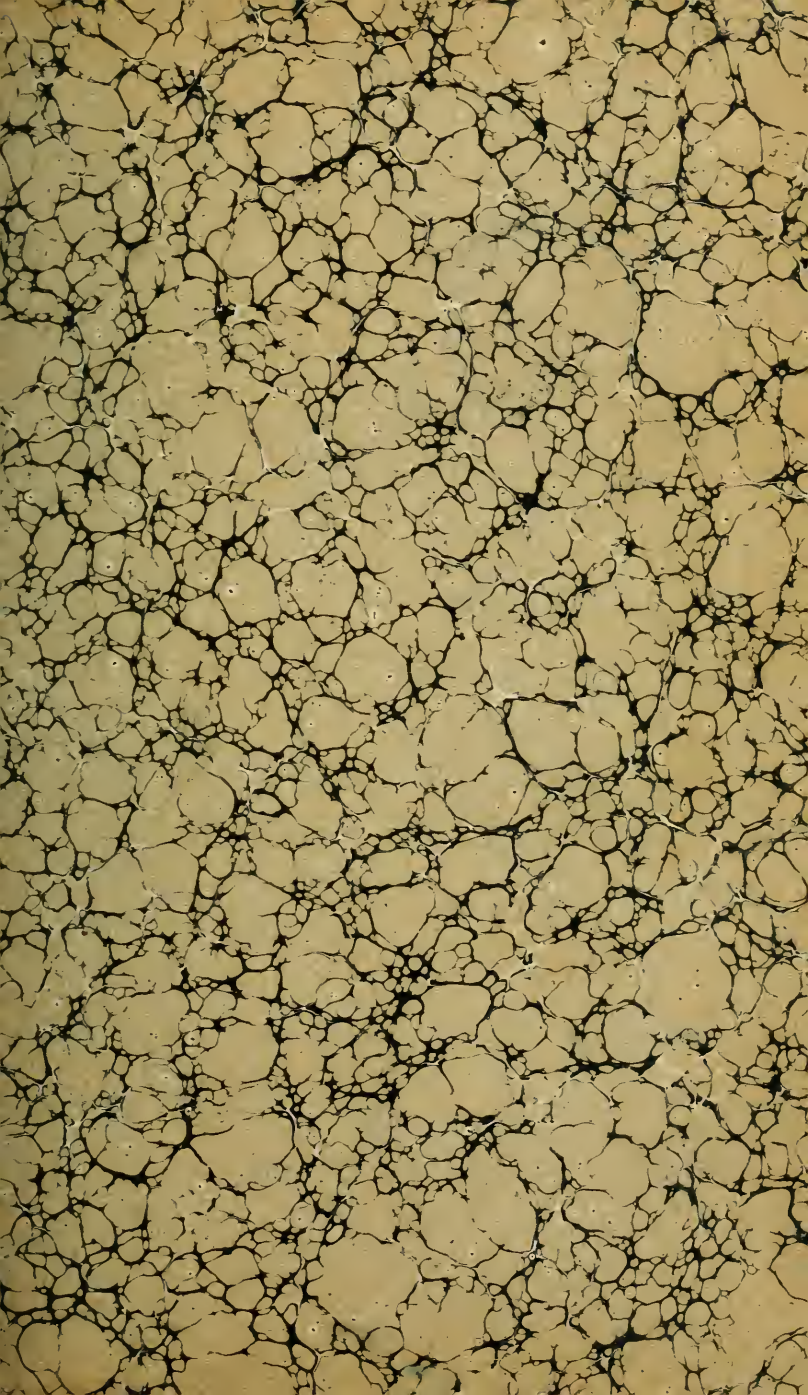



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
Collection G.M.A.
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Anonymous Donor
1935



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresc02casa

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

A. K
C. Upper VII

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME II.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR;
PLACE DE LA BOURSE.

1833.

36751 - 35
1. 7.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Mon court et trop vif séjour à Ancône. — Cécile, Marine, Bellino. — L'esclave grecque du lazaret. — Bellino se fait connaître.

J'arrivai à Ancône le 25 février de l'an 1744, et j'allai loger à la meilleure auberge. Content de ma chambre, je dis à l'hôte que je voulais faire gras, mais il me répondit qu'en carême les chrétiens faisaient maigre.

Le Saint-Père m'a donné la permission de faire gras.

Montrez-la-moi.

Il me l'a donnée de vive voix.

M. l'abbé, je ne suis pas obligé de vous croire.

Vous êtes un sot.

Je suis maître chez moi, et je vous prie d'aller vous loger ailleurs.

Une réponse pareille et une intimation à laquelle je ne m'attendais pas du tout, me mirent en colère. Je jure, je peste, je crie, quand tout-à-coup un grave personnage entre dans ma chambre en me disant : Monsieur, vous avez tort de vouloir manger gras tandis qu'à Ancône le maigre est bien meilleur; vous avez tort de vouloir obliger l'hôte à vous croire sur parole; et si vous avez la permission du pape, vous avez tort de l'avoir demandée à votre âge; vous avez tort de n'avoir point demandé la permission par écrit; vous avez tort de traiter l'hôte de sot, puisque c'est un compliment que personne n'est obligé d'agréer chez soi; et finalement vous avez tort de faire tant de bruit.

Cet homme, qui n'était entré dans ma chambre que pour me sermonner et me donner tous les torts imaginables, au lieu d'augmenter mon humeur, me donna envie de rire. Je souscris volontiers, monsieur, lui répondis-je, à tous les torts que vous me donnez; mais il pleut, il se fait tard, je suis fatigué et j'ai bon appétit; c'est vous dire que je ne suis nullement disposé à déloger : voulez-vous me donner à souper à défaut de l'hôte?

Non, me dit-il très-posément; car je suis bon

catholique et je jeûne; mais je me charge d'apaiser l'hôte, qui vous donnera un souper excellent. En achevant ces mots, il descend; et moi, comparant ma pétulance à son calme, je le reconnus pour digne de me donner des leçons. Il remonte un instant après, me dit que tout est raccommodé et que je serais bien servi.

Vous ne voulez donc pas souper avec moi?

Non; mais je vous tiendrai compagnie.

J'acceptai avec plaisir, et pour qu'il me dît son nom, je lui dis le mien, en me qualifiant de secrétaire du cardinal Acquaviva.

Je m'appelle Sancio Pico, me dit-il, et je suis Castillan et provéditeur de l'armée de S. M. C., dont le comte de Gages a le commandement sous les ordres du généralissime duc de Modène.

Mon excellent appétit ayant excité son admiration, il me demanda si j'avais dîné. Non, lui dis-je, et je vis sur ses traits un air de contentement.

Ne craignez-vous pas que le souper ne vous fasse du mal? ajouta-t-il.

J'espère, au contraire, qu'il me fera beaucoup de bien.

Vous avez donc trompé le pape?

Non, car je ne lui ai point dit que je n'avais point d'appétit, mais seulement que je préférais le gras au maigre.

Si vous voulez entendre une bonne musique, me dit-il un instant après, suivez-moi dans la chambre voisine: la première actrice y loge.

Le mot d'actrice m'intéresse, je le suis. Je vois assise à une table une femme d'un certain âge avec deux jeunes filles et deux garçons, mais je cherche vainement l'actrice que D. Sancio Pico me présente en me montrant l'un des deux garçons, d'une beauté ravissante, et qui pouvait tout au plus avoir dix-sept ans. Je pensai que c'était un *castrato* qui, comme à Rome sans doute, faisoit toutes les fonctions d'une première actrice. La mère me présenta son autre fils, très-joli aussi, mais plus mâle que le *castrato*, quoique plus jeune, et qui se nommait Pétrone. Celui-ci continuant la série des transformations, représentait la première danseuse. L'aînée des deux filles, que la mère me présenta également, s'appelait Cécile et apprenait la musique; elle avait douze ans; sa cadette, appelée Marine, n'en avait que onze, et, comme son frère, elle était vouée au culte de Terpsichore: toutes deux étaient fort jolies.

Cette famille était de Bologne, et vivait du fruit de ses talens: la complaisance et la gaîté lui tenaient lieu de richesse.

Bellino, c'était le nom du *castrato*, cédant aux instances de D. Sancio, se leva de table, se mit à son clavecin et chanta d'une voix d'ange et avec des grâces enchanteresses. Le Castillan écoutait les yeux fermés et dans une sorte d'extase; mais moi, bien loin de fermer les yeux, j'admirais ceux de Bellino, qui, noirs et pleins de feu, semblaient lancer des étincelles dont je me sentais embrâsé.

Je découvrais en lui plusieurs traits de Lucrèce et les manières gracieuses de la marquise, et tout me décelait une belle femme; car son habit d'homme ne masquait qu'imparfaitement la plus belle gorge: aussi, malgré l'annonce, je me mis dans la tête que le prétendu Bellino n'était qu'une beauté travestie, et mon imagination prenant l'essor le plus libre, j'en devins tout-à-fait épris.

Après avoir passé là deux heures délicieuses, je sortis avec le Castillan qui m'accompagna dans ma chambre. Je pars, me dit-il, de grand matin pour Sinigaglia avec l'abbé Vilmarcati, mais je serai de retour après-demain soir pour souper. Je lui souhaitai un heureux voyage en lui disant que, sans doute, nous nous trouverions en chemin, car je partirais probablement après-demain, dès que j'aurais fait ici une visite à mon banquier.

J'allai me coucher plein de l'impression que Bellino avait faite sur moi, j'étais fâché de partir sans lui avoir prouvé que je n'étais point dupe d'une fiction. Avec ces dispositions, je dus être très-agréablement surpris de le voir entrer chez moi le matin dès que j'eus ouvert ma porte. Il vint m'offrir son jeune frère pour me servir pendant mon séjour, au lieu d'un valet de place que j'aurais dû prendre. J'y consentis volontiers, et je commençai par l'envoyer chercher du café pour toute la famille.

Je fais asseoir Bellino sur mon lit dans l'intention de lui conter fleurettes et de le traiter en fille;

mais voilà les deux jeunes sœurs qui entrent en accourant vers moi : cela dérangea mes projets. Cependant le trio formait devant mes yeux un tableau qui ne pouvait me déplaire : c'était de la beauté sans fard et de la gaîté naïve et naturelle de trois espèces différentes : douce familiarité, esprit de théâtre, jolis badinages, et petites grimaces de Bologne que je ne connaissais pas encore; tout cela était charmant pour exciter la bonne humeur, si j'en avais eu besoin. Cécile et Marine étaient deux jolis boutons de rose qui n'attendaient pour s'ouvrir que le souffle, non du zéphyr, mais de l'amour; et certes elles auraient captivé ma préférence sur Bellino, si je n'avais vu dans ce dernier qu'un misérable rebut de l'humanité, ou plutôt qu'une déplorable victime de la cruauté sacerdotale; car malgré leur jeunesse, ces deux aimables filles portaient sur leur jolie gorge naissante l'image précoce de la puberté.

Pétrone vint avec le café, il nous le servit, et j'en envoyai à la mère, qui ne sortait jamais de sa chambre. Ce Pétrone était un vrai giton et même de profession. Cela n'est pas rare en Italie, où l'intolérance sous ce rapport n'est ni déraisonnée comme en Angleterre, ni farouche et cruelle comme en Espagne. Je lui avais donné un sequin pour payer le café, et lui ayant fait don du reste, il m'en témoigna sa reconnaissance en m'appliquant sur les lèvres un baiser voluptueux à bouche entr'ouverte, me supposant un goût que j'étais loin d'avoir. Je

le désabusai sans qu'il en parut humilié. Je lui ordonnai de commander à dîner pour six personnes, mais il me dit qu'il ne commanderait que pour quatre, parce qu'il fallait qu'il tînt compagnie à sa chère mère qui dînait toujours dans son lit. Chacun son goût, et je le laissai faire.

Deux minutes après l'hôte vint me trouver et me dit : M. l'abbé, les personnes que vous avez invitées mangent au moins pour deux, je vous en préviens, ainsi je ne puis vous servir qu'en vous faisant payer en conséquence. Faites, lui dis-je, mais servez-nous bien.

Dès que je fus en état de paraître, je crus devoir souhaiter le bonjour à la complaisante mère. J'entrai dans sa chambre et je lui fis compliment sur ses enfans. Elle me remercia du cadeau que j'avais fait à son fils, et se mit à me faire confidence de sa détresse. L'entrepreneur du théâtre, me dit-elle, est un barbare qui n'a voulu me donner que cinquante écus romains pour tout le carnaval. Nous les avons dépensés pour vivre, et nous ne pouvons retourner à Bologne qu'à pied et en demandant l'aumône. Cette confidence me toucha de pitié, et tirant de ma bourse un quadruple d'or, je le lui donnai, ce qui lui fit répandre des larmes de joie et de reconnaissance. Je vous en promets un autre, madame, lui dis-je, pour prix d'une confidence : avouez-moi que Bellino est une jolie femme déguisée.

Soyez sûr que non, mais il en a l'air.

L'air et le ton, madame, car je m'y connais.

C'est si vrai qu'il est garçon, qu'il a dû se laisser visiter pour pouvoir jouer sur le théâtre.

Et par qui ?

Par le très-révérend confesseur de monseigneur l'évêque.

Par un confesseur ?

Oui, et vous pouvez vous en assurer en le lui demandant.

Je n'en serai sûr qu'en le visitant moi-même.

Faites, s'il y consent; mais en conscience je ne puis m'en mêler, car j'ignore vos intentions.

Elles sont toutes naturelles.

Je passe dans ma chambre et j'envoie Pétrone me chercher une bouteille de vin de Chypre. Il fit la commission et me rapporta sept sequins de reste d'un doublon que je lui avais donné. J'en fis le partage entre Bellino, Cécile et Marine, et je priai les deux jeunes filles de me laisser seul avec leur frère.

Bellino, je suis sûr que votre conformation diffère de la mienne; ma chère, vous êtes une fille.

Je suis homme, mais castrat; on m'a visité.

Laissez-moi vous visiter aussi; je vous donne un doublon.

Je ne le puis, car il est évident que vous m'aimez et la religion me le défend.

Vous n'avez pas fait ces difficultés avec le confesseur de l'évêque.

C'était un vieux prêtre; et d'ailleurs il n'y a jeté qu'un regard en passant.

Je le saurai, lui dis-je, en étendant une main hardie. Il me repousse et se lève. Cette obstination me donne de l'humeur, car j'avais déjà dépensé quinze ou seize sequins pour satisfaire ma curiosité. Je me mis à table d'un air maussade; mais l'excellent appétit de mes jolis convives me rendit ma bonne humeur, et je jugeai qu'à le bien prendre la gaieté valait mieux que la bouderie; et dans cette disposition, je pris le parti de me refaire sur les deux charmantes cadettes qui semblaient très-disposées à se prêter au badinage.

Assis au milieu d'elles auprès d'un bon feu en mangeant des marrons que nous humections avec du Chypre, je commençai à distribuer quelques baisers innocens à droite et à gauche. Mais bientôt mes mains avides touchèrent tout ce que mes lèvres ne pouvaient baiser, et Cécile et Marine s'amusaient fort de ce jeu. Bellino souriant, je l'embrasse aussi, et son jabot entr'ouvert semblant défier ma main, je m'aventure et je pénètre sans résistance. Jamais le ciseau de Praxitèle n'avait taillé une gorge aussi bien prise! A ce signe, lui dis-je, je ne saurais plus douter que vous ne soyez une femme accomplie.

C'est, me répondit-elle, le défaut de tous mes pareils.

Non, c'est la perfection de toutes vos pareilles. Bellino, crois-moi, je m'y connais assez pour distinguer le sein difforme d'un castrat de celui d'une belle femme; et ce sein d'albâtre est celui d'une jeune beauté de dix-sept ans.

Qui ne sait que l'amour enflammé par tout ce qui peut l'exciter ne s'arrête dans la jeunesse que lorsqu'il est satisfait, et qu'une faveur obtenue excite à l'obtention d'une faveur plus grande? J'étais en beau chemin, je voulus aller plus loin et couvrir de baisers brûlans ce que ma main dévorait; mais le faux Bellino, comme s'il ne se fût aperçu que dans ce moment-là du plaisir illicite que je prenais, se lève et s'enfuit. La colère se joint au feu de l'amour, et dans l'impossibilité de le mépriser, puisque j'aurais dû commencer par moi, sentant le besoin de me calmer en satisfaisant mon ardeur ou en l'évaporant, je priai Cécile, qui était son élève, de me chanter quelques airs napolitains. Je sortis ensuite pour aller chez le banquier où je pris une lettre à vue sur Bologne en échange de celle que j'avais sur lui. A mon retour, je soupai légèrement avec ces jeunes filles, ensuite je me disposai à me coucher en ordonnant à Pétrone de me commander une voiture pour le point du jour.

Au moment où j'allais fermer la porte, Cécile, à moitié déshabillée, vint me dire que Bellino me faisait demander si je voulais le mener à Rimini, où il était engagé pour chanter l'opéra qu'on devait jouer après Pâques.

Va lui dire, mon petit ange, que je lui ferai très-volontiers ce plaisir, s'il veut me faire celui que je désire en ta présence; je veux savoir positivement si c'est une fille ou un garçon. Elle part

et revient à l'instant me dire qu'il était couché, mais que si je voulais différer mon départ d'un seul jour, il me promettait de me satisfaire le lendemain.

Dis-moi la vérité, Cécile, et je te donne six sequins.

Je ne puis pas les gagner, car je ne l'ai jamais vu tout nu, et je ne puis pas jurer s'il est fille. Mais il faut bien qu'il soit garçon, car sans cela, il n'aurait pas pu jouer ici.

Fort bien, je ne partirai qu'après-demain, si tu veux me tenir compagnie cette nuit.

Vous m'aimez donc?

Beaucoup, si tu veux être bonne.

Très-bonne, car je vous aime beaucoup aussi. Je vais avertir ma mère.

Tu as certainement un amant?

Je n'en ai jamais eu.

Elle sortit et revint l'instant d'après toute joyeuse, en me disant que sa mère me croyait honnête homme. Elle ne me croyait sans doute que généreux. Cécile ferma la porte et vint se jeter dans mes bras en m'embrassant. Elle était gentille, charmante, mais je n'en étais pas amoureux, et je ne pus pas lui dire comme à Lucrèce : Tu as fait mon bonheur; mais ce fut elle qui me le dit, sans que j'en fusse beaucoup flatté, quoique je fisse semblant de le croire. A mon réveil je lui souhaitai un tendre bonjour, et après lui avoir donné trois doublons qui durent singulièrement réjouir

la mère, je la renvoyai sans m'amuser à lui faire serment d'une constance éternelle, sermens aussi frivoles qu'absurdes et que l'homme le plus continent ne devrait jamais faire, même à la plus belle des femmes.

Après avoir déjeûné, je fis monter l'hôte et lui commandai un excellent souper pour cinq personnes, persuadé que D. Sancio, qui devait revenir le soir, ne me refuserait pas l'honneur de souper avec moi, et dans cet espoir je ne voulus pas dîner. La famille bolonaise n'eut pas besoin d'imiter mon régime pour s'assurer un bon appétit pour le soir.

Ayant fait appeler Bellino, je le sommai de tenir sa promesse, mais il me dit en riant que la journée n'était pas passée, et qu'il était sûr de partir avec moi.

Je vous préviens que ce ne sera pas, si je ne suis complètement satisfait.

Vous le serez.

Voulez-vous que nous allions faire un tour ensemble?

Je le veux bien; je vais m'habiller.

Pendant que je l'attendais, voilà Marine qui vient d'un air chagrin me dire comment elle avait pu mériter le mépris que je faisais d'elle. Cécile a passé la nuit avec vous, vous partez demain avec Bellino; je suis la seule malheureuse.

Veux-tu de l'argent?

Non, car je vous aime.

Mais, Marinette, tu es trop jeune!

Je suis plus forte que ma sœur.

Mais il se peut aussi que tu aies un amant.

Oh ça! non.

Fort bien; nous verrons ce soir.

Oh bien! je vais dire à maman de préparer des draps pour demain; car autrement on saurait tout dans l'auberge.

J'admirais les fruits d'une éducation de théâtre; mais cela m'amusait.

Bellino étant venu, nous sortîmes et nous nous dirigeâmes vers le port. Il y avait en rade plusieurs bâtimens, entre autres un vaisseau vénitien, et un turc. Je me fis conduire à bord du premier, que je visitai avec intérêt; mais n'y ayant trouvé personne de ma connaissance, j'en sortis avec Bellino et je me fis conduire sur le navire turc où m'attendait la surprise la plus romanesque. La première personne que j'y aperçus, ce fut la belle Grecque que j'avais laissée à Ancône, il y avait sept mois, lorsque je partis du lazaret. Elle était à côté du vieux capitaine auquel je demandai, sans faire semblant de voir sa belle captive, s'il avait de belles marchandises à vendre. Il nous mena dans la chambre, mais en jetant un coup-d'œil sur la belle Grecque, je lus dans ses regards toute la joie qu'elle avait de me revoir.

Rien de ce que le Turc me fit voir ne parut me plaire, et comme par inspiration, je lui dis que j'achèterais volontiers quelque chose de joli qu

plût à sa belle moitié. Il sourit, et la Grecque lui ayant dit quelque chose en turc, il sortit. Aussitôt qu'il fut hors de nos regards, cette nouvelle Aspasie me saute au cou et me dit : Voilà le moment de la fortune. N'ayant pas moins de courage qu'elle, prenant la position la plus convenable pour le lieu, je lui fis en moins d'un instant ce qu'en cinq ans son maître ne lui avait point fait. Je n'étais pas au terme de mes vœux, quand la malheureuse Grecque entendant son maître, s'arracha de mes bras avec un soupir, et se plaçant adroitement devant moi, me donna le temps de réparer un désordre qui aurait pu me coûter la vie, ou au moins tout mon avoir pour arranger l'affaire. Dans cette situation curieuse, ce qui excita mon hilarité fut la surprise de Bellino qui restait là comme pétrifié et tremblant comme la feuille.

Les colifichets que la belle esclave choisit ne me coûtèrent qu'une trentaine de sequins. *Spolaitis*, me dit-elle dans sa langue, et le Turc lui ayant dit qu'elle devait m'embrasser, elle se sauva en se couvrant le visage. Je partis plus triste que content; car je regrettais que malgré son courage, elle n'eût pu atteindre qu'à une satisfaction imparfaite. Dès que nous fûmes dans la felouque, Bellino, revenu de sa peur, me dit que je venais de lui montrer un phénomène, dont la réalité n'était pas vraisemblable, mais qui lui donnait une étrange idée de mon caractère ; et que pour celui de la Grecque, il n'y comprenait rien, à moins

que je ne l'assurasse que toutes les femmes de son pays étaient comme elle. Qu'elles doivent être malheureuses! ajouta-t-il.

Croyez-vous donc, lui dis-je, que les coquettes soient plus heureuses?

Non, mais je veux qu'une femme en cédant de bonne foi à l'amour, ne se rende qu'après avoir combattu avec elle-même; et je ne veux pas que cédant au premier élan d'un désir lubrique, elle s'abandonne au premier objet qui lui plaît, comme un animal qui n'est conduit que par la puissance des sens. Convenez que cette Grecque vous a donné une marque certaine que vous lui avez plu; mais elle vous a donné un signe non moins certain de sa brutalité et d'une effronterie qui l'exposait à la honte d'être repoussée, car elle ne pouvait pas savoir si vous auriez été à son égard aussi bien disposé qu'elle l'était au vôtre. Elle est fort jolie et tout a bien été, mais tout cela m'a jeté dans un trouble dont je me ressens encore.

J'aurais pu faire cesser les perplexités de Bellino et rectifier ce qu'il y avait d'erroné dans son raisonnement; mais une confidence de cette nature n'aurait pas tourné à l'avantage de mon amour-propre, et je me tus; car si Bellino était une fille, comme je le pensais, je voulais qu'elle fût convaincue que l'importance que j'attachais à la grande affaire était au fond fort petite, et qu'elle ne valait pas la peine d'employer des ruses pour en empêcher les suites.

Nous rentrâmes, et, vers le soir, ayant entendu la voiture de D. Sancio entrer dans la cour, je m'empressai d'aller au-devant de lui en lui disant que j'espérais qu'il me pardonnerait d'avoir compté qu'il voudrait bien me faire l'honneur de souper avec moi et Bellino. Relevant avec dignité et politesse le plaisir que j'avais eu l'attention de lui faire, il accepta.

Les mets les plus exquis, les meilleurs vins d'Espagne et, plus que tout cela, la gaîté et les voix ravissantes de Bellino et de Cécile firent passer au Castillan cinq heures délicieuses. Il me quitta à minuit en me disant qu'il ne pouvait se déclarer parfaitement content qu'à moins que je ne lui promisse de souper le lendemain dans sa chambre avec la même compagnie. Il s'agissait de différer mon départ encore d'un jour; mais j'acceptai.

Dès que D. Sancio fut parti, je sommai Bellino de tenir sa parole, mais il me dit que Marine m'attendait, et que puisque je restais le lendemain, il trouverait le moment de me contenter. En disant cela, il me souhaita une bonne nuit et s'en alla.

Marinette toute joyeuse courut fermer la porte, et revint le feu dans les regards. Elle était plus formée que Cécile quoique d'un an plus jeune, et elle semblait me dire qu'elle voulait me convaincre qu'elle valait mieux qu'elle; mais craignant que la fatigue de la nuit précédente n'eût épuisé mes forces, elle me déploya toutes les idées amoureuses de son âme, me parla longuement de tout ce

qu'elle connaissait du grand mystère qu'elle allait consommer avec moi, de tous les moyens dont elle s'était servie pour se procurer des connaissances imparfaites; et dans tout cela elle mêlait les inconséquences de son âge. Je démêlai qu'elle appréhendait que je ne la trouvasse pas novice et que je ne lui en fisse des reproches. Son inquiétude me plut, et je la rassurai en lui disant que ce qu'on appelait une fleur était une chose que la nature refusait à bien des filles, et que ceux qui leur en faisaient une querelle me paraissaient des sots.

Ma science lui donna du courage et de la confiance, et je fus forcé de lui avouer qu'elle était bien supérieure à sa sœur. J'en suis ravie, me dit-elle, et nous passerons la nuit sans dormir.

Le sommeil, ma chère, nous sera favorable, et les forces qu'il nous rendra te recompenseront demain matin d'un temps que tu peux croire perdu.

En effet après un doux sommeil, le réveil fut pour elle une suite de nouveaux triomphes, et je mis le comble à son bonheur en la renvoyant avec trois doublons qu'elle alla remettre à sa mère, ce qui lui donna un désir insatiable de contracter de nouvelles obligations envers la Providence.

Je sortis pour aller prendre de l'argent chez mon banquier, ne pouvant pas savoir ce qui m'arriverait en route; car j'avais joui, mais j'avais trop dépensé; et puis il me restait Bellino, qui, s'il était

fille, ne devait pas me trouver moins généreux que ses jeunes sœurs. Cela devait se décider dans la journée, et il me semblait que j'étais certain du résultat.

Il y a des gens qui disent que la vie n'est qu'un assemblage de malheurs, ce qui revient à dire que l'existence est un malheur; mais si la vie est un malheur, la mort est donc tout le contraire et c'est le bonheur, puisque la mort est l'opposé de la vie. Cette conséquence peut paraître rigoureuse. Mais ceux qui tiennent ce langage sont assurément malades ou pauvres; car s'ils jouissaient d'une bonne santé, s'ils avaient la bourse bien fournie, la gaîté dans le cœur, des Cécile, des Marine, et l'espérance de mieux encore, oh! certes, ils changeraient d'avis. Je les tiens pour race de pessimistes, qui ne peuvent avoir existé qu'entre des philosophes gueux et des théologiens fripons ou atrabilaires. Si le plaisir existe et qu'on ne puisse en jouir qu'étant en vie, la vie est un bonheur. Il y a des malheurs : j'en sais quelque chose; mais l'existence de ces malheurs mêmes prouve que la somme de bonheur l'emporte; or, parce qu'au milieu d'une foule de roses on trouve quelques épines, faut-il méconnaître l'existence de ces belles fleurs? Non, c'est calomnier la vie que de nier qu'elle est un bien. Quand je suis dans une chambre obscure, je me plais infiniment à voir au travers d'une fenêtre un immense horizon vis-à-vis de moi.

A l'heure du souper, je me rendis chez D. Sancio que je trouvai magnifiquement logé. Sa table était couverte en vaisselle plate, et ses domestiques en grande livrée. Il était seul, mais entrèrent bientôt après Cécile, Marine et Bellino qui, par goût ou par caprice, s'était mise en habit de femme. Les deux jeunes sœurs, bien vêtues, étaient charmantes; mais Bellino dans son habit de femme les éclipsait tellement que je n'eus pas le moindre doute. Êtes-vous persuadé, dis-je à D. Sancio, que Bellino n'est pas une fille?

Fille ou garçon; que m'importe? Je le crois un très-joli castrat, et j'en ai vu d'aussi jolis que lui.

Mais en êtes-vous sûr?

Valgame Dios! répondit le grave Castillan, je n'ai nulle envie d'en acquérir la certitude.

Oh! que nous pensions différemment! Mais, respectant en lui la sagesse qui me manquait, je ne me permis plus d'indiscrète question. Cependant à table mes yeux avides ne purent se détacher de cet être ravissant; ma nature vicieuse me faisait trouver une douce volupté à le croire d'un sexe dont j'avais besoin qu'il fût.

Le souper de D. Sancio fut délicieux, et comme de raison supérieur au mien, car sans cela l'orgueil castillan se serait cru humilié. D'ailleurs les hommes en général ne se contentent jamais du bien; ils veulent le mieux, ou pour mieux dire le plus. Il nous donna des truffes blanches, des coquillages de plusieurs espèces, les meilleurs poissons de l'A-

driatique, du Champagne non mousseux, du Peralta, du Xérès et du Pédro-Ximénès.

Après ce souper de Lucullus, Bellino chanta d'une voix à nous faire perdre le peu de raison qui nous restait et que les excellens vins nous avaient laissée. Ses gestes, l'expression de son regard, ses manières, sa démarche, son port, sa physionomie, sa voix et surtout mon instinct, qui ne pouvait pas me faire éprouver pour un castrat ce que j'éprouvais pour elle, tout me confirmait dans mon espérance : cependant je devais m'en assurer par mes yeux.

Après mille complimens et mille remercîmens nous quittâmes le magnifique Espagnol et passâmes dans ma chambre où le mystère devait enfin se dévoiler. Je sommai Bellino de me tenir parole, ou de me voir partir seul le lendemain au point du jour.

Je prends Bellino par la main et nous nous asseyons ensemble auprès du feu. Je renvoie Cécile et Marine, et je lui dis : Bellino, il y a un terme à tout; vous m'avez promis : l'affaire sera bientôt faite. Si vous êtes ce que vous dites, je vous prierai de vous retirer dans votre chambre; si vous êtes ce que je vous crois, et que vous vouliez rester avec moi, demain je vous donnerai cent sequins, et nous partirons ensemble.

Vous partirez seul, et vous pardonnerez à ma faiblesse, si je ne puis vous tenir parole. Je suis ce que je vous ai dit, et je ne saurais me résoudre à

vous rendre témoin de ma honte, ni m'exposer aux horribles conséquences que cet éclaircissement pourrait avoir.

Il ne peut en avoir aucune, puisque dès que je me serai assuré que vous avez le malheur d'être ce que je ne vous crois pas, tout sera dit; et sans qu'il soit jamais plus question de rien, nous partirons demain ensemble, et je vous déposerai à Rimini.

Non, c'est décidé; je ne puis satisfaire votre curiosité.

A ces mots, poussé à bout, j'étais prêt à user de violence; mais me maîtrisant, je tente d'en venir à bout par la douceur, et d'aller droit où gisait la solution du problème; mais prêt à y atteindre, sa main m'oppose une vigoureuse résistance. Je redouble d'efforts, mais se levant tout-à-coup, je me trouve démonté. Après un moment de calme, croyant le surprendre, j'allonge la main; — mais terrifié, je crois le reconnaître homme, et homme méprisable, moins par sa dégradation que par l'insensibilité qu'il me sembla lire dans ses traits. Dégoûté, confus, rougissant presque de moi-même, je le renvoyai.

Ses sœurs viennent me trouver, je les renvoie en les chargeant de dire à leur frère qu'il partirait avec moi, et qu'il n'aurait plus à craindre mes indiscrétions. Cependant malgré la conviction que je croyais avoir acquise, Bellino, tel que je l'avais cru, occupait ma pensée : je n'y concevais rien.

Le lendemain matin je partis avec lui, déchiré par les pleurs des deux charmantes sœurs, et couvert des bénédictions de la mère qui, le chapelet à la main, marmottait des patenôtres et répétait son refrain : *Dio provederà* (1).

Cette confiance que la plupart de ceux qui vivent de métiers illicites ou défendus par la religion mettent en la Providence n'est ni absurde, ni factice, ni hypocrite; elle est vraie, réelle et même pieuse, car elle dérive d'une source excellente. Quelles que soient les voies de la Providence, les mortels doivent toujours la reconnaître dans son action, et ceux qui l'invoquent indépendamment de toute considération ne peuvent être, au fond, que de bons esprits, quoique coupables de transgressions.

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere ; da justo, sanctoque videri ;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem (2).

C'est ainsi que du temps d'Horace les voleurs parlaient latin à leur déesse, et je me rappelle qu'un jésuite me dit un jour que cet auteur n'aurait pas su sa langue, s'il avait dit : *Justo sanctoque :* mais il y avait aussi des ignorans parmi les jésuites, et les voleurs se moquent sans doute de la grammaire.

(1) Dieu y pourvoira.

(2) Belle Laverne,
Donne-moi la faculté de tromper et de paraître juste et saint ;
Couvre de la nuit mes forfaits, et mes fraudes d'un nuage.

Me voilà donc en route avec Bellino qui, me croyant désabusé, pouvait s'imaginer que je ne serais plus curieux de lui; mais il ne tarda pas un quart-d'heure à voir qu'il se trompait; car je ne pouvais fixer mes regards sur ses beaux yeux sans me sentir embrâsé d'une ardeur que la vue d'un homme n'aurait pu produire sur moi. Je lui dis que ses yeux comme tous ses traits étaient ceux d'une femme, et qu'il fallait que mes regards s'assurassent du fait, parce que la proéminence que j'avais aperçue pouvait n'être qu'un jeu de la nature. Si cela était, je n'aurais nulle peine à vous pardonner cette difformité qui, au fond, n'est que ridicule. Bellino, l'effet que vous produisez sur moi, cette sorte de magnétisme, une gorge de Vénus que vous avez livrée à mon avide main, le son de votre voix, toutes vos allures me confirment que vous êtes d'un sexe différent du mien. Laissez-moi m'en assurer, et si je ne me trompe point, comptez sur mon amour; si je reconnais mon erreur, comptez sur mon amitié. Si vous vous obstinez encore, je suis forcé de croire que vous vous faites une cruelle étude de me tourmenter, et qu'excellent physicien, vous avez appris dans la plus maudite de toutes les écoles que le vrai moyen de rendre impossible à un jeune homme la guérison d'une passion amoureuse à laquelle il est livré, est de l'irriter sans cesse; mais vous conviendrez que vous ne pouvez exercer cette tyrannie qu'en haïssant la personne sur laquelle elle opère cet effet; et la

chose étant ainsi, je devrais rappeler ma raison pour vous haïr à mon tour.

Je continuai long-temps sur ce ton sans qu'il me répondît un mot, mais ayant l'air très-ému. A la fin lui ayant dit que dans l'état où sa résistance me mettait, je serais forcé de le traiter sans ménagement pour obtenir une certitude que je ne pouvais obtenir que par la violence, il me dit avec force : Songez que vous n'êtes pas mon maître, que je suis entre vos mains sous la foi d'une promesse, et que vous deviendriez coupable d'un assassinat en me faisant violence. Dites au postillon d'arrêter : je descendrai, et je ne m'en plaindrai à personne.

Cette courte apostrophe fut suivie d'un déluge de larmes, moyen auquel je n'ai jamais su résister. Je me sentis ému jusqu'au fond de l'ame, et je crus presque avoir eu tort. Je dis presque, car si j'en avais été convaincu, je me serais jeté à ses pieds pour lui en demander pardon ; mais ne me sentant pas en état de me constituer juge de ma cause, je me contentai de me renfermer dans un morne silence, et j'eus la constance de ne pas prononcer un mot jusqu'à ce que nous fûmes à une demi-poste de Sinigaglia, où je voulais souper et coucher. Là enfin, ayant assez combattu avec moi-même : Nous aurions pu, lui dis-je, nous reposer à Rimini en bons amis, si vous aviez eu pour moi quelque amitié; car avec un peu de complaisance, vous auriez pu me guérir de ma passion.

Vous n'en seriez pas guéri, me répondit Bellino avec courage, mais avec un ton dont la douceur me surprit; non, vous n'en seriez pas guéri, soit que je sois fille ou garçon, car vous êtes amoureux de moi, indépendamment de mon sexe ; et la certitude que vous auriez acquise vous aurait rendu furieux. Dans cet état, si vous m'aviez trouvé impitoyable, vous vous seriez certainement porté à des excès qui vous auraient fait répandre des larmes inutiles.

Vous croyez par ce beau raisonnement me faire convenir que votre obstination est raisonnable; mais vous êtes complètement dans l'erreur, car je sens que je serais parfaitement calme, et que votre complaisance vous vaudrait mon amitié.

Vous deviendriez furieux, vous dis-je.

Bellino, ce qui m'a rendu furieux, c'est l'étalage de vos charmes trop réels ou trop décevans, et dont certes vous ne pouviez pas ignorer l'effet. Alors vous n'avez pas craint ma fureur amoureuse, comment voulez-vous que je croie que vous la craignez maintenant quand je ne vous demande que de toucher une chose faite pour me dégoûter ?

Ah ! vous dégoûter ! je suis bien sûr du contraire. Écoutez-moi. Si j'étais fille, il ne serait pas en mon pouvoir de ne pas vous aimer, je le sens; mais étant garçon, mon devoir est de n'avoir pas la complaisance que vous désirez, car votre passion, qui n'est maintenant que naturelle, devien-

drait monstrueuse. Votre nature ardente l'emporterait sur votre raison, et votre raison même deviendrait aisément l'auxiliaire de vos sens et serait de moitié avec votre nature. Cet éclaircissement incendiaire, si vous l'obteniez, ne vous laisserait plus maître de vous-même. Cherchant ce que vous ne pourriez trouver, vous voudriez vous satisfaire sur ce que vous trouveriez, et le résultat serait sans doute une abomination. Comment, avec votre esprit, pouvez-vous vous flatter que, me trouvant homme, vous puissiez tout-à-coup cesser de m'aimer? Les charmes que vous me trouvez cesseront-ils d'exister? Ils augmenteront peut-être de force, et alors votre feu devenant brutal, vous adopterez tous les moyens que votre imagination vous offrira pour le satisfaire. Vous parviendrez à vous persuader de pouvoir me métamorphoser en femme, ou, pis encore, de le devenir vous-même. Votre passion enfantera mille sophismes pour justifier votre amour que vous décorerez du beau nom d'amitié; et pour justifier votre conduite, vous ne manquerez pas de m'alléguer mille exemples de pareilles turpitudes. Que sais-je alors, si ne me trouvant pas docile à vos exigences, vous ne me menaceriez pas de la mort? car vous ne me trouveriez assurément jamais docile sur ce point.

Rien de tout cela n'arriverait, Bellino, lui répondis-je, un peu accablé par la longueur de son raisonnement; rien, positivement; et vous exagérez, j'en suis sûr; car vos craintes ne peuvent aller

jusque-là. Cependant je dois vous dire que lors même que tout cela arriverait, il me semble qu'il y aurait moins de mal à passer à la nature un égarement qui peut n'être considéré à la rigueur que comme un accès de folie, que d'agir de manière à rendre incurable une maladie de l'esprit que la raison ne rendrait que passagère.

C'est ainsi qu'un pauvre philosophe raisonne, quand il s'avise de raisonner dans des momens où une passion en tumulte égare les facultés de son âme. Pour bien raisonner, il faut n'être ni amoureux ni en colère, car ses deux passions ont cela de commun que, dans leurs excès, elle nous rendent égaux à la brute qui n'agit que par l'instinct qui la domine; et malheureusement nous ne sommes jamais si portés à raisonner que lorsque nous sommes sous l'influence de l'une ou de l'autre.

Arrivés à Sinigaglia à nuit close, j'allai loger à la meilleure auberge, et après m'être accommodé d'une bonne chambre, je commandai à souper. Comme il n'y avait qu'un lit dans la pièce, je demandai de l'air le plus calme à Bellino, s'il voulait se faire allumer du feu dans une autre chambre; mais qu'on juge de ma suprise quand il me dit avec douceur qu'il ne ferait aucune difficulté de coucher dans le même lit. J'avais besoin de cette réponse, à laquelle pourtant j'étais loin de m'attendre, pour dissiper la noire humeur qui me troublait. Je vis que je touchais au dénouement de la

pièce, mais je me gardai bien de m'en adresser des félicitations dans l'incertitude où j'étais s'il serait ou non favorable; cependant j'éprouvais une véritable satisfaction d'avoir vaincu, certain d'obtenir une pleine victoire sur moi-même si mes sens et mon instinct m'avaient trompé, c'est-à-dire de le respecter s'il était homme. Dans le cas contraire, je croyais pouvoir m'attendre aux plus douces faveurs.

Nous nous mîmes à table face à face, et durant le souper, ses discours, son air, l'expression de ses beaux yeux, son sourire suave et voluptueux, tout me fit présager qu'il était las de jouer un rôle qui avait dû lui être aussi pénible qu'à moi-même.

Soulagé d'un grand poids, je rendis le repas le plus court possible. Dès que nous eûmes quitté la table, mon aimable compagnon fit apporter une lampe de nuit, et s'étant déshabillé, il se coucha. Je ne tardai pas à le suivre, et le lecteur verra quel fut le dénouement tant désiré; mais en attendant je lui souhaite une nuit aussi heureuse que celle qui m'attendait.

CHAPITRE II.

Bellino se fait connaître ; son histoire. — On me met aux arrêts. — Ma fuite involontaire. — Mon retour à Rimini, et mon arrivée à Bologne.

Lecteur, je vous ai fait pressentir le dénouement le plus heureux ; aussi nulle expression ne pourrait vous faire comprendre toute la volupté que cet être charmant me réservait. Ce fut elle qui, la première, s'approcha de moi aussitôt que je fus couché. Sans nous parler, nos baisers se confondirent, et je me trouvai au comble de la jouissance sans avoir eu le tems de la rechercher. Après la victoire la plus complète, qu'auraient gagné mes yeux et mes doigts à des recherches qui ne pouvaient point me procurer plus de certitude que je n'en avais ! Je laissai mes regards errer sur ce beau visage que le plus tendre amour animait des feux les plus vifs et les plus naturels.

Après un instant d'extase, un feu nouveau

porta un nouvel incendie dans tous nos sens, et nous l'éteignîmes dans une mer de nouvelles délices. Bellino se sentait engagé à me faire oublier mes peines et à me payer de l'ardeur que ses charmes m'avaient inspirée. Moi je doublais mon bonheur par celui que je lui donnais; car j'ai toujours eu la faiblesse de composer les quatre cinquièmes de mes jouissances de la somme de celles que je procurais à l'être charmant qui me les fournissait. Mais ce sentiment doit faire abhorrer la vieillesse, qui peut bien se procurer du plaisir, mais jamais en donner. La jeunesse la fuit, car elle est son plus redoutable ennemi.

Vint enfin l'instant d'un relâche rendu nécessaire par l'excès de l'activité de nos plaisirs. Nos sens n'étaient point accablés, mais ils avaient besoin de cette tranquillité qui les remet dans leur assiette, et qui leur rend cette sorte d'élasticité nécessaire à l'action.

Bellino fut le premier à rompre le silence. Mon ami, me dit-elle, es-tu satisfait? m'as-tu trouvée bien amoureuse?

Amoureuse? traîtresse! tu conviens donc que je ne me trompais pas lorsque je devinais en toi une femme charmante? Et s'il est vrai que tu m'aimais, dis-moi comment tu as pu si long-temps différer ton bonheur et le mien! Mais est-il bien certain que je ne me sois pas trompé?

Je suis toute à toi; assure-t'en.

Quel examen! que de charmes! que de jouis-

sances! Mais ne trouvant aucun signe d'une monstruosité qui m'avait tant rebuté, qu'est donc devenue, lui dis-je, cette horrible difformité?

Écoute-moi, me dit-elle, tu vas être satisfait.

Je m'appelle Thérèse. Mon père, pauvre employé à l'Institut de Bologne, logeait chez lui le célèbre Salimbéri, castrat, musicien délicieux. Il était jeune et beau, il s'attacha à moi, et je me trouvai flattée de lui plaire et de m'entendre louer par lui. Je n'avais que douze ans; il me proposa de m'enseigner la musique, et me trouvant la voix belle, il me donna tous ses soins, et dans un an je m'accompagnais parfaitement sur le clavecin. Sa récompense fut celle que sa tendresse le força à me demander, et je la lui accordai sans me croire humiliée, car je l'adorais. Sans doute les hommes comme toi sont fort au-dessus des hommes de son espèce; mais Salimbéri faisait exception. Sa beauté, son esprit, ses manières, son talent et les éminentes qualités de son cœur le rendaient préférable à mes yeux à tous les hommes que j'avais connus jusqu'alors. Il était modeste et discret, riche et généreux; et je doute qu'il ait trouvé une femme qui lui ait résisté; cependant je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir triomphé d'aucune. La mutilation en avait fait un monstre, mais toutes les qualités qui l'ornaient en faisaient un ange.

Salimbéri entretenait à Rimini un jeune garçon de mon âge chez un maître de musique. Son père, pauvre et chargé d'une nombreuse famille, se

voyant au moment de mourir, ne vit rien de mieux que de faire mutiler son malheureux fils pour qu'il pût par sa voix devenir le soutien de ses frères. Ce jeune garçon s'appelait Bellino; la bonne femme que vous venez de voir à Ancône était sa mère, et tout le monde la croit la mienne.

Il y avait un an que j'appartenais à Salimbéri, lorsqu'un jour il m'annonça en pleurant qu'il était forcé de me quitter pour aller à Rome; mais il me promit en même tems que je le reverrais. Cette nouvelle me mit au désespoir. Il avait tout arrangé pour que mon père fît continuer mon instruction; mais précisément alors mon père, étant tombé malade, mourut, et je me trouvai orpheline.

Me voyant dans cet état, Salimbéri n'eut pas la force de résister à mes pleurs; il se détermina à me mener à Rimini pour me mettre dans la même pension où il faisait élever son jeune protégé. En y arrivant nous nous logeâmes à l'auberge, et après s'y être reposé un instant, il me quitta pour aller chez le maître de musique afin d'y prendre les arrangemens qui me concernaient; mais je le vis revenir bientôt après l'air triste et abattu : Bellino était mort la veille.

Réfléchissant à la douleur que la perte de ce jeune homme ferait éprouver à sa mère, il lui vint dans l'idée de me ramener à Bologne sous le nom de Bellino, et de me mettre en pension chez la mère du défunt, laquelle, étant pauvre, se trouverait intéressée à garder le secret. Je lui donnerai, me dit-

il, tous les moyens de faire achever ton instruction, et dans quatre ans je te ferai venir à Dresde (il était au service de l'électeur de Saxe et roi de Pologne) non pas comme fille, mais bien comme castrat. Là nous vivrons ensemble sans que personne y puisse trouver à redire, et tu feras mon bonheur jusqu'à ma mort. Il ne s'agit que de te faire passer pour Bellino, et rien de plus facile puisque tu n'es connue de personne à Bologne. La mère de Bellino sera seule dans le secret, car les autres enfans de cette femme n'ayant jamais vu leur frère qu'en bas âge ne se douteront de rien. Mais il faut, si tu m'aimes, que tu renonces à ton sexe, que tu en perdes le souvenir, et partir dans l'instant pour Bologne avec le nom de Bellino et transformée en garçon. Ton unique soin sera de faire que personne ne te reconnaisse pour fille. Tu coucheras seule, tu t'habilleras en particulier, et quand dans un an ou deux ta gorge sera formée, ce sera un défaut que tu partageras avec beaucoup d'entre nous. Outre cela, avant de te quitter je te donnerai un petit instrument, que je t'enseignerai à fixer de manière que, si jamais tu devais te soumettre à un examen, on puisse facilement te croire homme. Si mon projet te plaît, je suis sûr que je pourrai vivre avec toi à Dresde sans que la reine, qui est dévote, s'en formalise. Y consens-tu ?

Il ne devait pas douter de mon consentement, car je l'adorais. Dès que je fus transformée en garçon, nous partîmes pour Bologne, où nous arrivâ-

mes à l'entrée de la nuit. Ayant tout accordé avec la mère de Bellino au moyen d'un peu d'or, j'entrai chez elle en lui donnant le nom de mère, et elle m'embrassa en me nommant son cher fils. Salimbéri nous quitta, et revint quelques instans après avec l'instrument qui devait compléter ma métamorphose. Il m'enseigna à le placer avec de la gomme adragante en présence de ma nouvelle mère, et je me trouvai, à m'y méprendre, semblable à mon ami. Cela m'aurait fait rire, si le départ subit de l'être que j'adorais ne m'eût percé le cœur; car Salimbéri partit aussitôt que la singulière expérience fut faite. On se moque des pressentimens, je n'y crois pas moi-même; mais celui que j'eus au moment où il m'embrassa en prenant congé de moi ne m'a pas trompée. Je sentis le frisson de la mort parcourir tous mes membres, je crus le voir pour la dernière fois: je m'évanouis. Hélas! je ne l'avais que trop bien pressenti. Salimbéri, très-jeune encore, est mort il y a un an dans le Tyrol, en vrai philosophe. Sa perte m'a réduite à devoir tirer parti de mes talens pour exister. Ma mère me conseilla de continuer à me donner pour castrat, espérant pouvoir ainsi me mener à Rome. J'y consentis, car je n'avais pas le courage de penser à prendre un parti. En attendant, elle accepta le théâtre d'Ancône, et elle destina Pétrone pour y danser en fille: ainsi nous réalisions le monde renversé.

Après Salimbéri tu es le seul homme que j'aie

connu, et si tu veux, il ne tiendra qu'à toi de me rendre à mon état de femme, et de me faire quitter le nom de Bellino que je déteste depuis la mort de mon protecteur, et qui commence à me donner des embarras qui m'impatientent.

Je n'ai fait que deux théâtres, et chaque fois j'ai été forcée de me soumettre à la honteuse et accablante épreuve; car on trouve partout que je ressemble trop à une fille, et l'on ne veut m'admettre qu'après la honteuse conviction.

Jusqu'à présent par bonheur je n'ai eu affaire qu'à de vieux prêtres, qui de bonne foi se sont contentés d'une légère inspection, et ont fait en conséquence leur rapport à l'évêque; mais il peut arriver que j'aie affaire à de jeunes, et alors l'examen serait beaucoup plus approfondi. D'ailleurs je me trouve exposée aux persécutions journalières de deux espèces d'êtres; de ceux qui, comme toi, ne peuvent me croire homme, et de ceux qui, pour satisfaire des goûts abominables, se félicitent que je le sois, ou trouvent leur compte à me supposer tel. Ces derniers surtout m'obsèdent! Leurs passions sont si infâmes, leurs habitudes si basses, que je me sens l'âme révoltée au point que je crains d'en poignarder quelqu'un dans l'excès de fureur concentrée que leurs infâmes propos me causent. Par pitié, mon ange, si tu m'aimes, sois généreux, tire-moi de cet état d'opprobre et d'abjection. Prends-moi avec toi. Je ne demande pas à devenir ta femme, ce serait trop de bonheur; je ne veux être que ton

amie comme je l'aurais été de Salimbéri : mon cœur est pur; je me sens faite pour honorer ma vie par une entière fidélité à mon amant. Ne m'abandonne pas. La tendresse que tu m'as inspirée est véritable; celle que j'avais pour Salimbéri était innocente, et venait de ma jeunesse et de ma reconnaisance; et je ne me crois réellement devenue femme que par toi.

Son attendrissement, un charme inexprimable qui découlait de ses lèvres avec la persuasion, me firent répandre des larmes d'amour et de tendre intérêt. Je les mêlai à celles qui coulaient de ses beaux yeux, et, vivement pénétré, je lui promis sincèrement de ne pas l'abandonner et de l'associer à ma destinée. Intéressé par l'histoire aussi singulière qu'extraordinaire qu'elle venait de me conter, et n'ayant vu dans tout son récit que le caractère d'une exacte vérité, je me sentais véritablement porté à la rendre heureuse; mais je ne pouvais pas me persuader que je lui eusse véritablement inspiré un attachement inviolable dans le court séjour que j'avais fait à Ancône, où plusieurs scènes au contraire auraient pu ne lui inspirer que des désirs passagers.

Comment, lui dis-je, si tu m'avais véritablement aimé, aurais-tu pu souffrir que je me donnasse à tes sœurs de dépit de ne pouvoir te vaincre?

Hélas! mon ami, pense à notre grande pauvreté et à la difficulté que je devais avoir à me découvrir. Je t'aimais; mais ne devais-je pas penser que le

feu que tu me montrais n'était qu'une ardeur de caprice? En te voyant passer si facilement de Cécile à Marinette, j'ai pensé que tu me traiterais de même dès que tu aurais satisfait tes désirs. Je me suis surtout confirmée de ton caractère volage et du peu d'importance que tu attachais à la délicatesse du sentiment, en voyant ce que tu as fait sur le vaisseau turc sans que tu fusses gêné par ma présence : elle t'aurait gêné si tu m'avais aimée. J'ai craint de me voir méprisée, et Dieu sait ce que j'ai souffert. Tu m'as insultée, mon ami, de cent manières différentes, mais je plaidais ta cause, car je te voyais irrité et avide de vengeance. Ne m'as-tu pas menacée aujourd'hui dans la voiture? J'avoue que tu m'as fait peur ; mais ne t'avise pas de croire que ce soit la peur qui m'a déterminée à te satisfaire. Non, j'y étais déterminée depuis l'instant où tu me fis dire par Cécile que tu me mènerais à Rimini, et ta retenue aujourd'hui pendant une partie du chemin m'a confirmée dans ma résolution, car j'ai cru pouvoir me livrer à la noblesse de ton caractère.

Quitte, lui dis-je, l'engagement que tu as à Rimini, passons outre, et, après nous être arrêtés à Bologne une couple de jours, tu me suivras à Venise; habillée en femme et sous un autre nom, je défie l'entrepreneur de l'opéra d'ici de te retrouver.

J'accepte. Ta volonté sera toujours la mienne. Je suis ma maîtresse et je me donne à toi sans ré-

serve; mon cœur t'appartient, et j'espère que je saurai me conserver le tien.

Il y a dans l'homme une force d'action morale qui le pousse toujours au-delà de la ligne sur laquelle il se trouve. J'avais tout obtenu, je voulus plus encore. Montre-moi, lui dis-je, comment tu étais quand je te pris pour homme. Elle se lève, ouvre sa malle, en retire le masque et la gomme, et, se l'étant appliqué, je fus forcé d'en admirer l'invention. Ma curiosité satisfaite, je passai entre ses bras une nuit fortunée.

Le matin, en m'éveillant, je contemplais sa figure ravissante pendant qu'elle dormait encore; tout ce que je savais d'elle se retraçait à mon esprit; tout ce qui était sorti de sa bouche enchanteresse, son rare talent, sa candeur, ses sentimens délicats et ses malheurs, dont le plus cruel était sans doute le faux personnage qu'elle avait dû se résoudre à faire, et qui l'exposait à l'humiliation et à l'opprobre, tout me fit prendre la résolution de l'associer à ma destinée, quelle qu'elle fût, ou de m'associer à la sienne, car notre condition était à peu près la même.

Poussant plus loin ma pensée, et voulant réellement m'attacher à cet être intéressant, je pris le parti d'apposer à cette union la sanction des lois et de la religion, et d'en faire ma femme en forme; car, d'après les idées que j'avais alors, cela ne pouvait que resserrer notre tendresse, augmenter notre estime réciproque, et nous assurer celle de la so-

ciété en général, qui n'aurait jamais pu trouver notre lien légitime, qu'en le soumettant aux usages reçus.

Le talent de Thérèse m'assurait que le nécessaire ne pourrait jamais nous manquer, et quoique j'ignorasse à quoi les miens étaient propres, je n'en désespérais point. Notre amour réciproque aurait pu se trouver lésé, elle aurait eu trop d'avantage sur moi, et mon amour-propre aurait trop souffert si j'avais dû vivre du fruit de son travail. Cela aurait pu changer à la longue la nature de nos sentimens, et ma femme, cessant de se croire partie obligée, aurait pu se croire protectrice au lieu de protégée; et si j'avais eu le malheur de la trouver telle, je sentais que mon amour se serait changé en un profond mépris. Quoiqu'avec l'espoir du contraire, au moment de faire une démarche aussi importante, j'avais besoin de la sonder, et je résolus de la soumettre à une épreuve qui me mît de suite à portée de juger le fond de son âme. Voici donc le discours que je lui tins dès qu'elle fut éveillée :

Ma chère Thérèse, tout ce que tu m'as dit ne me laisse aucun doute sur ton amour, et la certitude dans laquelle tu te sens d'être devenue maîtresse de mon cœur achève de me rendre amoureux de toi, au point que je suis prêt à tout faire pour te convaincre que tu ne t'es point trompée. Je veux te montrer d'abord que je suis digne de la noble confidence que tu m'as faite en te rendant

dépositaire de celle que je vais te faire à mon tour avec une sincérité égale à la tienne.

Il faut que nos cœurs soient vis-à-vis l'un de l'autre dans la plus parfaite égalité. Je te connais, ma Thérèse, mais tu ne me connais pas encore. Je lis dans tes regards que cela t'est égal, et cet abandon m'est garant de ton parfait amour; mais il me met trop au-dessous de toi, et je ne veux pas te laisser un si grand avantage. Je suis certain que cette confidence n'est pas nécessaire à ton amour, que tu ne demandes qu'à être à moi, et que tu n'aspires qu'à la possession de mon cœur. Tout cela est beau, ma Thérèse; mais tout ce qui pourrait paraître m'élever au-dessus de toi ou me rabaisser au-dessous m'humilierait également. Tu m'as confié tes secrets, écoute les miens; mais avant, promets-moi que lorsque tu sauras bien tout, tu me diras avec vérité tout ce qu'il y aura de changé dans tes sentimens ou dans tes moindres espérances.

Je te le jure : je ne te cacherai rien; mais sois assez loyal pour ne pas me faire de fausses confidences; car je t'avertis qu'elles ne te serviraient de rien. Si par des ruses tu cherchais à me découvrir moins digne de toi que je ne le suis, tu pourrais tout au plus te dégrader un peu dans mon âme. Je ne voudrais pas te savoir capable d'astuce à mon égard. Sois sûr de moi comme je me suis montrée sûre de toi : dis-moi la vérité sans détour.

La voici. D'abord tu me supposes riche et je ne

le suis pas; dès que ma bourse sera vide, je n'aurai plus rien. Tu me supposes peut-être d'une haute naissance, et je suis d'une condition inférieure ou égale à la tienne. Je n'ai aucun talent lucratif, aucun emploi, aucun fondement pour être certain que j'aurai de quoi vivre dans quelques mois. Je n'ai ni parens, ni amis, ni aucun droit de prétention sur quoi que ce soit, et je n'ai aucun projet solide. Tout ce que j'ai enfin c'est de la jeunesse, de la santé, du courage, un peu d'esprit, des sentimens d'honneur et de probité, et quelques commencemens de bonne littérature. Mon grand trésor, c'est que je suis mon maître, que je ne dépends de personne, et que je ne redoute pas le malheur. Avec cela je penche à être dissipateur. Belle Thérèse, voilà ton homme. Réponds.

D'abord, mon ami, commence par être bien pénétré que je crois à la lettre tout ce que tu viens de me dire; ensuite sache aussi que dans certains momens à Ancône, je t'ai jugé tel que tu viens de te décrire; mais loin que ce pressentiment me fût pénible, je craignais de me tromper; car tel que je te supposais, j'osais aspirer à ta conquête. Bref, mon ami, puisqu'il est vrai que tu es pauvre et un vaurien pour l'économie, permets que je t'assure que j'en suis bien aise; car dans ce cas, et puisque tu m'aimes, tu ne mépriseras pas le présent que je vais te faire. Ce présent consiste en moi telle que je suis et avec toutes mes facultés. Je me donne à toi sans aucune restriction; je suis à toi et j'aurai soin

de toi. Ne pense à l'avenir qu'à m'aimer, mais aime-moi uniquement. Dès ce moment, je ne suis plus Bellino. Allons à Venise où mon talent me fera vivre avec toi ; et si tu veux aller ailleurs, allons où tu voudras.

Je dois aller à Constantinople.

Allons-y. Si tu crains de me perdre par inconstance, épouse-moi et tes droits sur moi seront fortifiés par les lois. Je ne t'en aimerai pas plus tendrement; mais la qualité de ton épouse me sera agréable.

J'en ai l'intention, et je suis ravi que tu la partages. Après-demain, et pas plus tard, tu recevras ma foi à Bologne aux pieds des autels comme je te la jure ici entre les bras de l'amour. Je veux que tu sois à moi, que nous soyons l'un à l'autre par tous les liens imaginables.

Je suis au comble du bonheur! Nous n'avons rien à faire à Rimini; ne nous levons pas; nous dînerons au lit, et demain bien reposés, nous partirons.

Nous nous mîmes en route le lendemain et nous nous arrêtâmes à Pésaro pour déjeûner. Au moment où nous allions remonter en voiture, voilà un sous-officier qui se présente avec deux fusiliers pour nous demander nos noms et nos passe-ports. Bellino donne le sien, mais moi, je cherche vainement le mien ; je ne le trouve pas.

Le caporal ordonne au postillon d'attendre, et s'en va faire son rapport. Une demi-heure après, il

revient avec le passe-port de Bellino en lui disant qu'il est libre de poursuivre sa route; mais il me signifie qu'il a ordre de me mener chez le commandant. J'obéis.

Qu'avez-vous fait de votre passe-port? me dit cet officier.

Je l'ai perdu.

On ne perd pas un passe-port.

On le perd, puisque j'ai perdu le mien.

Vous ne passerez pas outre.

Je viens de Rome, et je vais à Constantinople porter une lettre du cardinal Acquaviva. Voici la lettre cachetée de ses armes.

Tout ce que je puis faire, c'est de vous faire conduire chez M. de Gages.

Je trouvai ce fameux général debout, entouré de son état-major. Après lui avoir dit tout ce que je venais de dire au commandant, je le priai de me laisser poursuivre mon voyage.

La grâce que je puis vous faire est de vous faire mettre aux arrêts jusqu'à ce qu'il vous arrive de Rome un nouveau passe-port sous le même nom que vous avez donné à la consigne. Le malheur de perdre un passe-port n'arrive qu'à un étourdi, et le cardinal apprendra à ne pas donner des commissions à des étourdis. Là-dessus il ordonne qu'on me conduise à la garde du poste Sainte-Marie, hors de la ville, après que j'aurais écrit ma lettre au cardinal pour avoir un nouveau passe-port. Ses ordres souverains furent exécutés. On me ramena

d'abord à l'auberge où j'écrivis ma lettre que j'envoyai par estafette à Son Éminence, la suppliant de m'envoyer un passe-port sans retard en droiture au bureau de la guerre. Après cela j'embrassai Thérèse, que ce contre-temps désolait, et en la priant d'aller m'attendre à Rimini, je la forçai à prendre cent sequins. Elle voulait rester à Pésaro; je m'y opposai; et après avoir fait décharger ma malle et l'avoir vue partir, je me laissai conduire où le grand général avait ordonné qu'on me menât.

C'est assurément dans de pareils momens que l'optimisme le plus déterminé est en défaut; mais un stoïcisme peu difficile sait émousser tout ce que les contrariétés ont de trop âpre.

Ce qui me fit beaucoup de peine, ce fut la douleur de Thérèse qui, me voyant arraché de ses bras au moment même de notre union, étouffait en s'efforçant à retenir ses larmes. Elle ne m'aurait pas quitté si je ne lui eusse fait sentir qu'elle ne pouvait pas rester à Pésaro, et si je ne lui avais pas persuadé que dans dix jours elle me reverrait pour ne plus la quitter. Mais le sort en avait ordonné autrement.

Dès que je fus à Sainte-Marie, l'officier du poste me mit de suite au corps-de-garde où je m'assis sur ma malle. Cet officier était un taciturne Castillan qui ne daigna pas même m'honorer d'une réponse lorsque, lui ayant dit que j'avais de l'argent, je le priai de me faire avoir quelqu'un pour me servir. Je dus passer la nuit sur un peu de paille, sans rien

prendre, au milieu de soldats catalans. C'était la seconde nuit que le destin me faisait passer de la sorte après en avoir passé deux délicieuses. Mon génie, sans doute, s'amusait à me faire faire des rapprochemens pour mon instruction. Dans tous les cas, ces écoles sont d'un effet immanquable pour des caractères d'une certaine trempe.

Pour fermer la bouche à un raisonneur, soi-disant philosophe, qui ose vous dire que dans la vie la somme des peines l'emporte sur celle des plaisirs, demandez-lui s'il voudrait d'une vie exempte des uns et des autres. Il ne vous répondra pas, ou il biaisera; car, s'il dit que non, il l'aime telle qu'elle est, et s'il l'aime, il la trouve donc agréable; ce qu'elle ne saurait être, si elle était pénible; et s'il vous dit que oui, il s'avoue sot, car il est obligé de concevoir le plaisir dans l'indifférence; et c'est n'avoir pas le sens commun.

La souffrance est inhérente à la nature humaine; mais nous ne souffrons jamais sans avoir l'espoir de la guérison, ou au moins cela ne peut être que fort rare; et l'espérance est un plaisir. Si par fois l'homme peut souffrir sans espoir de guérir, l'assurance immanquable de la cessation de l'existence doit être un plaisir; car le pis aller, dans tous les cas, est un sommeil d'accablement pendant lequel des rêves heureux nous consolent, ou la perte de la sensibilité; mais quand nous jouissons, la réflexion que notre joie sera suivie de peines ne vient jamais nous troubler. Le plaisir donc, dans

son activité, est toujours pur; la peine est toujours tempérée.

Je vous suppose, mon cher lecteur, à l'âge de vingt ans et occupé à devenir homme en meublant votre esprit des connaissances qui doivent vous rendre un être utile par l'action du cerveau. Le recteur entre et vous dit : Je t'apporte trente ans de vie, — c'est l'arrêt immuable du destin; quinze années consécutives doivent être heureuses, et quinze autres malheureuses. Tu as l'option de choisir par quelle moitié tu veux commencer.

Avouez-le, cher lecteur, vous n'aurez pas besoin de longues réflexions pour vous décider, et vous commencerez par les années de peine; car vous sentirez que l'attente de quinze années délicieuses ne pourra manquer de vous donner la force nécessaire pour supporter les années douloureuses; et nous pouvons même conjecturer avec assez de vraisemblance que l'attente d'un bonheur assuré répandra une certaine douceur sur la durée des peines.

Vous avez déjà deviné, j'en suis sûr, la conséquence de ce raisonnement. L'homme sage, croyez-moi, ne saurait jamais être entièrement malheureux; et j'en crois volontiers mon ami Horace qui dit qu'au contraire, il est toujours heureux (*nisi quum pituita molesta est* [1]). Mais quel est le mortel qui a toujours la pituite?

(1) A moins qu'il ne soit tourmenté par la pituite.

Le fait est que cette affreuse nuit passée à Sainte-Marie de Pésaro me fit perdre peu et gagner beaucoup. La petite perte était la privation de ma chère Thérèse; mais certain de la revoir en dix jours, c'était un malheur léger : quant au gain, il avait rapport à la connaissance de la vie, à la vraie école de l'homme. Il me valut un système complet contre l'étourderie, un système de prévoyance. Il y a cent à parier contre un qu'un jeune homme qui a une fois perdu sa bourse ou son passe-port ne reperdra jamais ni l'un ni l'autre. Ces deux malheurs me sont arrivés chacun une seule fois, et ils auraient pu m'arriver souvent sans la peur qu'ils ne m'arrivassent. Un étourdi n'a point le mot *peur* dans le dictionnaire de sa vie.

Le lendemain l'officier qui vint relever mon rébarbatif Catalan me parut être d'un autre acabit: il avait une physionomie avenante qui me plut. Il était Français, et je dois dire ici que les Français m'ont toujours plu et les Espagnols jamais; car il y a dans les manières des uns quelque chose de si prévenant, de si obligeant, qu'on se sent attiré vers eux comme vers une connaissance; tandis que dans les autres un air de fierté mal séante leur donne un certain air repoussant qui ne prévient pas en leur faveur. J'ai cependant été plus d'une fois dupé par des Français; jamais je ne l'ai été par des Espagnols. Méfions-nous de nos goûts.

Cet officier s'approchant de moi d'un air noble et poli, me dit : Par quel hasard, monsieur

l'abbé, ai-je l'honneur de vous avoir sous ma garde?

Voilà un style qui rend aux poumons toute leur élasticité! Je lui fais en détail le récit de ma mésaventure, il la trouve plaisante. Mais un caractère à trouver mon contre-temps risible ne pouvait pas me déplaire; car il me faisait deviner plus d'un point de contact avec la tournure de mon esprit. Il s'empressa de me donner un soldat pour me servir, et bientôt j'eus un lit, des siéges et une table. Il poussa la délicatesse jusqu'à faire placer mon lit dans sa chambre, procédé auquel je ne fus pas insensible.

Après m'avoir invité poliment à prendre part à son dîner, il me proposa une partie de piquet; mais dès les premiers instans il me prévint que je n'étais pas de sa force, et que l'officier qui le relèverait le lendemain était encore plus fort que lui: je perdis trois ou quatre ducats. En finissant il me conseilla de m'abstenir de jouer le lendemain, et je suivis son conseil. Il me prévint aussi qu'il aurait du monde à souper, qu'après le repas on jouerait au pharaon, mais que le banquier étant un Grec, fin joueur, je ne devais point jouer. Je trouvai ce conseil plein de délicatesse, surtout lorsque je vis que tous les pontes perdirent et que le Grec, fort tranquille au milieu des mauvais traitemens des dupes, mit son argent dans sa poche après avoir fait la part de l'officier du poste, qui s'était intéressé à la banque.

Ce banquier s'appelait D. Pépé il cadetto, et à

son accent je le reconnus pour Napolitain. Je fis part de ma remarque à l'officier en lui demandant pourquoi il m'avait dit qu'il était Grec. Il m'expliqua ce que ce terme signifiait, et la leçon dont il accompagna son explication me fut très-utile par la suite.

Pendant les cinq jours qui suivirent, ma vie fut uniforme et assez triste; mais le sixième, le même officier se trouvant de garde au même poste, je le vis venir avec plaisir. Il me dit en riant qu'il était ravi de me retrouver, et je pris le compliment pour ce qu'il valait. Le soir, même jeu que la première fois et même résultat, à un coup de canne près, vigoureusement appliqué par un ponte sur le dos du banquier et que le Grec dissimula stoïquement. J'ai revu le même individu neuf ans après, à Vienne, capitaine au service de Marie-Thérèse; il s'appelait alors d'Afflisso. Dix ans plus tard je l'ai vu colonel, et quelque tems après millionnaire; mais enfin il y a treize ou quatorze ans que je l'ai vu aux galères. Il était joli; mais, chose plaisante, malgré sa beauté, il avait une physionomie patibulaire. J'en ai vu d'autres dans ce goût; Cagliostro par exemple, et un autre qui n'est pas encore aux galères, mais qui n'y échappera pas. Si le lecteur est curieux, je lui dirai tout à l'oreille.

Vers le neuf ou dixième jour, j'étais connu et aimé de toute l'armée, et j'attendais mon passeport qui ne pouvait pas tarder à m'être annoncé.

J'étais presque libre et j'allais me promener, même hors de la vue de la sentinelle. On avait raison de ne pas craindre ma fuite, car j'aurais eu grand tort d'y penser; mais voici le plus singulier accident qui me soit arrivé de ma vie.

Il était six heures du matin. Je me promenais à une centaine de pas de la sentinelle, quand un officier qui survint, descendit de son cheval, lui mit la bride sur le cou et s'éloigna pour quelque besoin. Admirant la docilité de ce cheval, qui se tenait là comme un fidèle serviteur auquel son maître aurait ordonné de l'attendre, je m'en approche, et sans aucun dessein, je prends la bride, je mets le pied dans l'étrier et me voilà en selle. C'était la première fois de ma vie que j'enfourchais un cheval. Je ne sais pas si je le touchai de ma canne ou de mes talons, mais tout à coup l'animal part ventre à terre; et le serrant de mes talons, mon pied droit ayant lâché l'étrier, le cheval se sentant pressé, ne sachant comment l'arrêter, il courait toujour plus vîte. Le dernier poste avancé me crie d'arrêter; je ne puis respecter son ordre, et le cheval m'emportant de plus belles, j'entends siffler quelques balles dont on accompagna ma désobéissance involontaire. Enfin au premier poste avancé des Autrichiens, on arrête mon cheval, et je remercie Dieu de pouvoir descendre.

Un officier de hussards me demande où je vais si vîte, et ma parole, plus prompte que ma pensée, répond à mon insu que je ne puis en rendre compte

qu'au prince Lobkowitz qui commandait l'armée et dont le quartier-général était à Rimini. A ces mots, l'officier ordonne à deux hussards de monter à cheval, et, après m'avoir fait monter sur un troisième, on me conduit au galop à Rimini, où l'officier de garde me fit de suite conduire chez le prince.

Je trouve son altesse seule, et je lui conte tout simplement ce qui venait de m'arriver. Mon récit le fit rire tout en me disant que tout cela était peu croyable. Je devrais, monsieur l'abbé, me dit-il, vous faire mettre aux arrêts, mais je veux bien vous épargner ce désagrément. Là-dessus, appelant un de ses aides-de-camp, il lui ordonna de m'accompagner hors de la porte de Césène. De là, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, vous pourrez aller où vous voudrez; mais prenez bien garde de retourner dans mon armée sans passe-port, car vous pourriez mal passer votre temps. Je lui demandai de me faire rendre le cheval; il me répondit qu'il ne ma'ppartenait pas. J'oubliai de lui demander de me renvoyer d'où je venais, et j'en fus fâché; mais au reste, fis-je peut-être bien.

L'officier chargé de me conduire, en passant devant un café, me demanda si je voulais prendre une tasse de chocolat, et nous entrâmes. Je vois passer Petrone, et profitant d'un moment où l'officier parlait à quelqu'un, je lui ordonne de faire semblant de ne pas me connaître et de me dire où ils logeaient. Quand nous eûmes pris le chocolat, l'officier paya

et nous partîmes. Chemin faisant, nous causâmes; il me dit son nom, je lui dis le mien, en lui racontant comment je me trouvais à Rimini. Il me demanda si je m'étais arrêté quelque temps à Ancône, et, sur ma réponse affirmative, il me dit en souriant que je pourrais prendre un passe-port à Bologne, retourner à Rimini et à Pesaro sans rien craindre, et recouvrer ma malle en payant le cheval à l'officier qui l'avait perdu. Arrivé à la porte, il me souhaita bon voyage, et nous nous séparâmes.

Je me vois en liberté, ayant de l'or, des bijoux, mais privé de ma malle. Thérèse était à Rimini et il m'était défendu d'y retourner. Je me détermine à me rendre vîte à Bologne pour y prendre un passe-port, et à retourner à Pesaro où mon passe-port de Rome devait sans doute se trouver à mon retour; car je ne pouvais pas me résoudre à perdre ma malle, et je ne voulais pa être privé de Thérèse jusqu'à la fin de son engagement avec le directeur de l'opéra de Rimini.

Il pleuvait: j'étais en bas de soie, et, mauvais piéton, j'avais besoin d'une voiture. Je m'arrête sous la porte d'une église pour y attendre que la pluie eût cessé. Je retourne ma belle redingote, pour n'être pas pris pour abbé, et, sur ces entrefaites, un paysan étant venu à passer, je lui demandai s'il aurait une voiture pour me mener à Césène. J'en ai une, monsieur, me répondit-il, mais elle est à une demi-lieue d'ici.

Va la chercher et viens me prendre: je t'attendrai.

En attendant l'arrivée du paysan avec sa voiture, voilà une quarantaine de mulets chargés qui surviennent, allant à Rimini. Il pleuvait toujours, et les mulets passant très-près de moi, je mets machinalement la main sur le cou d'un, et, suivant ainsi le pas lent de ces animaux, je rentre à Rimini sans qu'on fît la moindre attention à moi, sans même que les conducteurs m'aperçussent. Je donne une pièce de monnaie au premier polisson que je rencontre, et je me fais conduire à la demeure de Thérèse.

Les cheveux sous un bonnet de nuit, le chapeau rabattu, ma belle canne cachée sous ma redingote, je n'avais l'air de rien. Je demande la mère de Bellino, et la maîtresse de la maison me conduit dans une chambre où je trouve toute la famille, et Thérèse en habit de femme. Je comptais les surprendre, mais Petrone leur ayant parlé de moi, elles m'attendaient. Je contai mon histoire; mais, à ce récit, Thérèse affrayée du danger que je courais, malgré son amour, me dit qu'il fallait absolument que j'allasse à Bologne comme me l'avait conseillé M. Vais. Je connais cet officier, me dit-elle; c'est un honnête homme, mais il vient ici tous les soirs, et il faut te cacher. Il n'était que huit heures du matin; nous avions la journée devant nous, et chacun promit d'être discret. Je tranquillisai Thérèse, en l'assurant que je trouverais facilement le moyen de sortir de la ville sans être observé.

Thérèse m'ayant conduit dans sa chambre, me dit

qu'elle avait rencontré le directeur avant d'entrer à Rimini, et qu'il l'avait conduite au logement qu'elle devait occuper avec la famille; quelle lui avait déclaré qu'étant fille, elle ne voulait plus passer pour castrat, que le directeur en avait été très-content, parce que Rimini appartenant à une autre legation qu'Ancône, les femmes pouvaient monter sur la scène. Elle acheva en me disant que son engagement ne devant durer que jusqu'au commencement de mai, elle irait me rejoindre où je voudrais l'attendre.

Dès que j'aurai un passe-port, lui dis-je, rien ne pourra m'empêcher de rester auprès de toi jusqu'à ce que tu sois libre. Mais puisque M. Vais vient chez toi, dis-moi, ne lui as-tu pas dit que je m'étais arrêté quelques jours à Ancône?

Oui, me répondit-elle, et je lui ai même dit que l'on t'avait arrêté parce que tu avais perdu ton passe-port.

Cela me fit comprendre pourquoi cet officier avait souri en me parlant.

Après cet entretien essentiel, je reçus les complimens de la mère et des deux jeunes sœurs: je trouvai ces dernières moins gaies et moins ouvertes qu'à Ancône. Elles sentaient que Bellino devenu Thérèse était une rivale trop redoutable. J'écoutai patiemment toute les doléances de la mère, qui prétendait que Thérèse en renonçant au beau rôle de chatré, renonçait à sa fortune; car, à Rome, elle aurait pu gagner mille sequins par an. A Rome, ma bonne dame, lui dis-je, le faux Bellino aurait été

demasqué, et Thérèse se serait vu enfermée dans un mauvais couvent pour lequel elle n'est pas faite.

Malgre la dangereuse position où je me trouvais, je passai toute la journée tête à tête avec mon amante, et il me semblait qu'à chaque instant je lui découvrais de nouveaux charmes et à moi plus d'amour. A huit heures du soir, ayant entendu quelqu'un venir, elle me quitta, et je demeurai à l'obscur, mais placé de façon à pouvoir tout observer et tout entendre. Je vis le baron Vais entrer, et Thérèse lui donner sa main à baiser avec la grâce d'une jolie femme et toute la dignité d'une princesse. La première chose qu'il lui dit fut la nouvelle qui me concernait : elle eut l'air de s'en réjouir, et écouta avec un air d'indifférence le conseil qu'il lui dit m'avoir donné de revenir avec un passeport. Il passa une heure avec elle, et je trouvai Thérèse admirable dans sa conduite comme dans ses manières, et telle enfin que je ne pus y découvrir le moindre motif de jalousie. Marine alla l'éclairer quand il sortit, et Thérèse revint me trouver. Nous soupâmes gaîment ensemble, et, au moment où nous allions nous coucher, Petrone vint me dire que six muletiers devaient partir pour Césène deux heures avant le jour, qu'il était sûr qu'en allant les trouver un quart d'heure d'avance et en leur payant à boire, je pourrais partir avec eux sans difficulté. Pensant comme lui, je me déterminai à tenter l'aventure. et je l'engageai à ne

pas se coucher pour qu'il vînt m'éveiller à temps. Il n'en eut pas besoin, car je fus prêt avant le temps, et je laissai Thérèse persuadée de mon amour, sans aucun doute sur ma constance, mais un peu inquiète sur ma sortie de Rimini. Elle avait soixante sequins qu'elle voulait me forcer à reprendre; mais je lui demandai ce qu'elle penserait de moi si je les prenais, et il n'en fut plus question.

Je descendis à l'écurie, et ayant payé à boire à un muletier, je lui dis que je monterais volontiers sur un de ses mulets jusqu'a Sarignan. Vous en êtes le maître, me dit ce brave homme; mais vous ferez bien de ne monter que hors de la ville et de passer la porte à pied comme si vous étiez conducteur. C'était ce que je voulais. Petrone vint m'accompagner jusqu'à la porte, où je lui donnai une bonne marque de ma reconnaissance. Je passai sans la moindre difficulté, et je quittai les muletiers à Sarignan, d'où je me rendis en poste à Bologne.

Je vis bientôt qu'il me serait impossible d'obtenir un passeport, par cela seul qu'on me disait que je n'en avais pas besoin, et c'était la vérité selon eux; mais moi je savais le contraire, et je n'avais que faire de les mettre dans le secret. Je pris le parti d'écrire à l'officier français qui m'avait traité si poliment au corps-de-garde de Sainte-Marie; je le priai de s'informer à la secrétairerie de la guerre si mon passeport était arrivé, et, s'il

l'était, de me l'envoyer. Je le priai également de s'informer du maître du cheval qui m'avait enlevé, trouvant très-juste de le lui payer. Dans tous les cas, je me déterminai à attendre Thérèse à Bologne, et je l'en prévins en la priant de m'écrire très-souvent. Le lecteur va voir la nouvelle résolution que je pris le même jour.

CHAPITRE III.

L'habit ecclésiastique est mis de côté et j'endosse l'habit militaire. — Thérèse part pour Naples, et je vais à Venise où j'entre au service de ma patrie. — Je m'embarque pour Corfou, et je descends pour aller me promener à Orsera.

J'eus soin en arrivant à Bologne de me loger dans une petite auberge pour n'attirer les regards de personne, et, dès que j'eus écrit à Thérèse et à l'officier français et que mes lettres furent à la poste, je pensai à m'acheter du linge pour me changer; et comme le retour de ma malle était pour le moins incertain, je crus que je ferais bien de me frire faire des habits. Pendant que j'y pensais, la réflexion me vint qu'il n'était guère probable que désormais je fisse ma carrière dans l'état ecclésiastique; mais incertain du choix que je pourrais faire, le caprice me porta à me métamorphoser en officier, étant sûr de n'avoir à rendre compte de mes

actions à personne. Cette idée était naturelle à mon âge, car je venais de deux armées où je n'avais vu de respecté que le seul habit militaire, et je trouvai bon de me faire respecter aussi. D'ailleurs, voulant retourner à Venise, je me faisais une idée ravissante de m'y montrer sous la livrée de l'honneur, car on m'y avait passablement maltraité sous celle de la religion.

Je demandai un bon tailleur : on me fit venir la Mort, car celui qu'on m'amena s'appelait Morte. Après lui avoir expliqué comment je voulais que mon uniforme fût fait et avoir choisi le drap, il me prit mesure, et dès le lendemain je fus transformé en disciple de Mars. Je me munis d'une longue épée. Ma belle canne à la main, un chapeau bien retapé avec une cocarde noire et une longue queue postiche, je sortis et j'allai faire tout le tour de la ville.

Je crus que ma nouvelle importance demandait un logement plus imposant que celui que j'avais pris en arrivant, et j'allai me loger à la meilleure auberge. J'aime à me rappeler encore l'agréable impression que je me fis à moi-même lorsque je pus m'admirer tout à mon aise dans une belle glace. Je me ravissais! Je me paraissais étonnant et fait pour porter et honorer l'habit militaire que j'avais choisi par une heureuse inspiration! Sûr de n'être connu de personne, je me faisais une fête de toutes les conjectures qu'on ferait sur mon compte à mon apparition au premier café de la ville.

Mon uniforme était blanc, veste bleue, avec un nœud d'épaule or et argent et une dragonne pareille. Très-content de mon air imposant, je vais au café, et, en prenant mon chocolat, je me mets à lire la gazette comme si de rien n'était, jouissant en moi-même de voir que j'intriguais tout le monde, et ayant l'air de n'y point faire attention. Un audacieux, mendiant un propos, vint m'adresser la parole : je ne lui répondis que par un monosyllabe, et je déroutai de la sorte les plus aguerris. Après m'être assez fait admirer dans le café, j'allai promener mon importance dans les lieux les plus fréquentés de la ville, ensuite je retournai à mon hôtel où je dînai seul.

Dès que j'eus dîné, voilà mon hôte qui entre avec un livre sur lequel il me prie de m'inscrire.

Casanova.

Vos qualités, monsieur, s'il vous plaît ?

Officier.

A quel service ?

A aucun.

Votre patrie ?

Venise.

D'où venez-vous ?

Cela ne vous regarde pas.

Ces mots, dits d'un son que je crus adapte à mon apparence, firent leur effet : l'hôte partit, et je fus très-content de moi ; car je devinai que l'hôte n'était venu qu'à l'instigation de quelques curieux, sachant qu'on vivait à Bologne en pleine liberté.

Le lendemain j'allai chez le banquier Orsi pour me faire payer ma lettre de change, contre laquelle j'en pris une de six cents sequins sur Venise, et cent sequins en or; ensuite j'allai comme la veille promener ma nouvelle importance. Le surlendemain, pendant que je prenais mon café après table, on m'annonce le banquier Orsi. Surpris de cette visite, je le fais entrer, et je le vois suivi de monseigneur Cornaro, que je fis semblant de ne pas connaître. M. Orsi, après m'avoir dit qu'il venait m'offrir de l'argent sur mes traites, me présente le prélat. Je me lève en lui disant que j'étais enchanté de faire sa connaissance. Nous nous connaissons déjà, me répliqua-t-il, de Venise et de Rome. Prenant un air mortifié, je lui dis qu'assurément il se trompait. Le prélat, croyant savoir le motif de ma réserve, n'insiste pas et me fait des excuses. Je l'invite à prendre une tasse de café, il accepte; ensuite il me quitte en me priant de lui faire l'honneur d'aller déjeûner le lendemain avec lui.

Décidé à soutenir la négative, je me rends chez le prélat qui me reçoit fort bien. Il était alors protonotaire apostolique à Bologne. On servit le chocolat, et, tandis que nous le prenions, il me dit que les raisons de ma réserve pouvaient être très-bonnes, mais que j'avais d'autant plus tort de manquer de confiance envers lui, que l'affaire en question me faisait honneur. J'ignore, Monseigneur, lui dis-je, de quelle affaire il s'agit. Là-dessus, il me

présente une gazette en me priant de lire un article qu'il m'indiqua. Qu'on juge de ma surprise en voyant l'article qu'on va lire sous la rubrique de Pesaro : « M. de Casanova, officier au régiment de la reine, a déserté après avoir tué en duel son capitaine. On ne connaît pas les circonstances de ce duel ; on sait seulement que ledit officier a pris la route de Rimini sur le cheval de l'autre qui est resté mort sur la place. »

Malgré ma surprise et l'envie de rire que j'avais de voir un article où tant de faux se mêlait à si peu de vrai, maître de ma physionomie, je dis au prélat que le Casanova de la gazette devait être un autre que moi.

Cela se peut, mais vous êtes certainement le même que j'ai connu il y a un mois chez le cardinal Acquaviva, et il y a deux ans chez ma sœur madame Lovedan à Venise. Au reste, le banquier d'Ancône, dans sa lettre à M. Orsi, vous qualifie aussi d'abbé.

Fort bien, Monseigneur, Votre Excellence me force à en convenir; je suis le même; mais je vous prie de borner là toutes les questions que vous pourriez me faire : l'honneur m'oblige aujourd'hui au plus rigoureux silence.

Cela me suffit, et je suis content. Parlons d'autre chose.

Après quelques instans d'une conversation aussi affectueuse que polie, je le quittai en le remerciant de toutes les offres de service qu'il me fit. Je

n'ai revu ce prélat que seize ans plus tard, et j'en parlerai en son lieu.

Riant en moi-même de toutes les fausses histoires et des circonstances qui se combinaient pour leur imprimer le caractère de la vérité, je devins dès ce moment grand pyrrhonien en fait de vérités historiques. Cependant je jouissais d'un vrai plaisir, nourrissant par ma réserve l'idée que j'étais le même Casanova dont parlait la gazette de Pesaro. J'étais sûr que le prélat en écrirait à Venise où ce fait me ferait honneur, au moins jusqu'à ce qu'on vînt à découvrir la vérité, qui pour lors aurait justifié ma réserve. D'ailleurs, alors je pouvais être loin. Cette idée contribua beaucoup à me déterminer à y aller dès que j'eus reçu une lettre de Thérèse, pensant pouvoir l'y attendre beaucoup plus commodément qu'à Bologne; et d'ailleurs, dans ma patrie, rien n'aurait pu m'empêcher de l'épouser publiquement. En attendant, cette fable m'amusait, et je m'attendais chaque jour à la voir rectifier dans les gazettes. L'officier Casanova devait rire du cheval qu'on lui faisait enlever, tout comme je riais du caprice que j'avais eu de me transformer en officier à Bologne, comme si tout exprès j'avais voulu donner matière à ce conte.

Le quatrième jour de ma demeure dans cette ville je reçus par un exprès une grosse lettre de Thérèse. Elle me marquait que le lendemain de mon départ de Rimini, le baron Vais lui avait présenté le duc de Castropignano, lequel, après l'avoir

entendue chanter, lui avait offert mille onces pour un an, tous frais de voyage payés, si elle voulait chanter sur le théâtre de San-Carlo, où elle devait se rendre immédiatement après son engagement de Rimini. Elle avait demandé huit jours pour se décider, et elle les avait obtenus. Elle avait joint à sa lettre deux feuilles séparées; l'une était l'écrit du duc qu'elle m'envoyait pour que j'en prisse connaissance, ne voulant point le signer sans mon aveu; l'autre était un engagement formel de rester toute sa vie à mon service. Elle me disait dans sa lettre que si je voulais aller à Naples avec elle, elle viendrait me joindre partout où je voudrais, et que si j'avais de l'aversion à retourner en cette ville, je devais mépriser cette fortune et être certain qu'elle ne connaissait point d'autre bonheur que celui de faire tout ce qui pouvait me plaire.

C'est pour la première fois de ma vie que je me suis trouvé dans le besoin de réfléchir avant de prendre une résolution. Cette lettre avait confondu toutes mes idées, et ne pouvant y répondre de suite, je renvoyai le messager au lendemain.

Deux motifs également puissans tenaient la balance en équilibre; l'amour-propre et l'amour. Je sentais que je ne devais pas exiger de Thérèse qu'elle méprisât ou qu'elle laissât échapper une si belle fortune; mais je ne pouvais prendre sur moi ni de laisser aller Thérèse à Naples sans moi ni d'y aller avec elle. D'un côté je frémissais à l'idée que mon amour pût mettre un obstacle à la fortune de Thé-

rèse, de l'autre je tremblais à l'échec que mon amour-propre allait souffrir si j'allais à Naples avec elle. En effet comment me résoudre à reparaître dans cette ville sept à huit mois après en être parti, et cela sous la livrée d'un lâche qui vit aux dépens de sa femme ou de sa maîtresse? Qu'auraient dit mon cousin D. Antonio, D. Polo et son cher fils, D. Lélio Caraffa, et toute la noblesse qui me connaissait? Je frissonnais en pensant à Lucrèce et à son mari. Je me représentais que m'y voyant méprisé de tout le monde, ma tendressse pour Thérèse n'aurait pas empêché que je ne me trouvasse très-malheureux. Associé à son sort comme amant ou comme époux, je me serais trouvé avili, humilié et rampant par office et par métier. Réfléchissant ensuite qu'à peine à la fleur de mes jeunes ans j'allais m'enchaîner, et renoncer ainsi de but en blanc à la haute fortune pour laquelle il me semblait que j'étais né; je sentis que la balance perdait son équilibre, et que ma raison imposait silence à mon cœur. Croyant avoir trouvé un expédient qui me ferait gagner du temps, je m'y arrêtai. J'écrivis à Thérèse d'accepter, d'aller à Naples et d'être sûre que j'irais la rejoindre ou dans le mois de juillet ou à mon retour de Constantinople. Je lui recommandai de prendre une femme de chambre à l'air honnête pour paraître dans le grand monde avec décence, et de se conduire de façon qu'à mon arrivée je pusse l'épouser sans avoir à rougir. Je prévoyais que sa fortune devait dépendre de sa beauté plus encore

que de son talent; et du caractère dont je me connaissais, je savais que je ne pouvais jamais être ni amant commode ni mari complaisant.

Si la missive de Thérèse me fût venue une semaine plus tôt, il est certain qu'elle ne serait point partie pour Naples, car alors mon amour aurait été plus fort que ma raison; mais en amour comme en tout, le temps est un puissant maître. Je lui écrivis de me répondre à Bologne, et trois jours après j'en reçus une lettre à la fois triste et tendre, dans laquelle elle me disait qu'elle avait signé son engagement, qu'elle avait pris une femme de chambre qu'elle pouvait présenter comme sa mère; qu'elle serait à Naples dans le mois de mai, et qu'elle m'attendrait jusqu'à ce que je lui fisse savoir que je ne voulais plus d'elle. Quatre jours après la réception de cette lettre, qui fut l'avant-dernière que m'ait écrite Thérèse, je partis pour Venise.

Avant mon départ, je reçus une lettre de l'officier français qui m'annonçait que mon passe-port était arrivé, et qu'il était prêt à me l'envoyer avec ma malle si, préalablement, j'allais payer à M. Marcello Birna, commissionnaire de l'armée espagnole, et dont il me donnait l'adresse, cinquante doublons pour le cheval que j'avais enlevé, ou qui m'avait enlevé. Je me rendis de suite chez la personne, fort content de pouvoir terminer cette affaire, et je reçus ma malle et mon passe-port un instant avant mon départ. Du reste, tout le monde ayant su que j'avais payé le cheval, l'abbé Cornaro fut

confirmé dans l'idée que j'avais tué mon capitaine en duel.

Pour aller à Venise on était obligé de faire la quarantaine, et cette formalité ne subsistait encore que parce que les deux gouvernemens s'étaient piqués. Les Vénitiens voulaient que le pape fût le premier à ouvrir ses frontières, et le pontife prétendait que ce fussent les Vénitiens qui prissent l'initiative. De toutes ces contestations, il résultait de vrais dommages pour le commerce; mais ce qui ne regarde que les peuples est souvent traité fort à la légère. Ne voulant pas me soumettre à cette formalité, voici comment je m'y pris. L'affaire était délicate, car, à Venise, la rigueur en matière sanitaire était extrême; mais alors je trouvais un singulier plaisir à faire sinon tout ce qui était défendu, au moins tout ce qui était difficile.

Je savais que de l'état de Mantoue à celui de Venise le passage était libre; et je savais de même que les communications entre Mantoue et Modène n'avaient point été gênées : si je pouvais par conséquent entrer dans l'état de Mantoue en faisant croire que je venais de celui de Modène, l'affaire était faite, car de là je passerais le Pô quelque part, et j'irais à Venise en droiture. Je pris un voiturier pour me conduire à Rovéro, ville sur le Pô et dans l'état de Mantoue.

Ce voiturier me dit qu'en prenant des chemins de traverse, il pouvait aller à Rovéro et dire que nous venions de Mantoue, que le seul embarras

serait de ne pouvoir présenter le certificat de santé fait à Mantoue, et qu'on nous demanderait à la porte. Je l'engageai à dire qu'il l'avait perdu et à me laisser faire le reste. Un peu d'argent le persuada.

Arrivé à la porte de Rovéro je me donnai pour officier de l'armée espagnole, et je dis que j'allais à Venise pour parler au duc de Modène qui s'y trouvait alors, et que c'était pour des affaires de grande importance. Non-seulement on négligea de demander au voiturier le certificat de santé, mais on me rendit les honneurs militaires et on me fit mille politesses. On me délivra de suite un attestat comme quoi je partais de Rovéro, et avec cela je passai le Pô à Ostiglia d'où je me rendis à Légnago. J'y quittai mon voiturier aussi satisfait de ma générosité que de la facilité du voyage, et ayant pris la poste j'arrivai le soir à Venise. Je remarquai que c'était le 2 avril 1744, jour anniversaire de ma naissance, et qui, dix fois en ma vie a été marqué par quelque événement particulier.

Dès le lendemain j'allai à la bourse dans l'intention de chercher un passage pour aller à Constantinople; mais n'ayant trouvé aucun navire qui dût partir avant deux ou trois mois, je pris une chambre sur un vaisseau de ligne qui devait partir pour Corfou dans le courant du mois. C'était un vaisseau vénitien nommé Notre-Dame-du-Rosaire, commandé par le capitaine Zane.

Après m'être ainsi préparé à obéir à ma destinée

qui, selon mon esprit superstitieux, m'appelait impérativement à Constantinople, je m'acheminai vers la place Saint-Marc pour y voir et y être vu, jouissant d'avance de la surprise de mes connaissances qui seraient fort étonnées de ne plus trouver en moi monsieur l'abbé. Je ne dois pas oublier de dire à mes lecteurs que depuis Rovéro j'avais décoré mon chapeau d'une cocarde rouge.

Je me mis en devoir de faire des visites, et je crus que la première appartenait de droit à l'abbé Grimani. Dès qu'il m'aperçoit, il jette les hauts cris, car il me croyait encore chez le cardinal Acquaviva, dans le chemin du ministère politique, et il ne voit devant lui qu'un prêtre de Mars. Il se levait de table comme j'entrais, et il avait du monde. Je remarquai parmi les convives un officier en uniforme espagnol, mais cela ne me fit nullement perdre contenance. Je dis à l'abbé Grimani que ne faisant que passer, j'avais cru de mon devoir de lui faire ma cour.

Je ne m'attendais pas à vous voir en pareil costume.

J'ai pris le sage parti de jeter bas celui qui ne pouvait me procurer une fortune capable de me satisfaire.

Où allez-vous?

A Constantinople, et j'espère trouver un prompt passage à Corfou, car je suis chargé de dépêches du cardinal Acquaviva.

D'où venez-vous maintenant?

De l'armée espagnole où j'étais il n'y a que dix jours.

Comme j'achevais ces mots, j'entends la voix d'un jeune seigneur qui s'écrie : Ce n'est pas vrai. Mon état, lui dis-je subitement, ne me permet pas d'endurer un démenti; et là-dessus, faisant une révérence en cercle, je m'en vais sans faire attention à ceux qui me rappelaient.

Je portais un uniforme; il me semblait qu'il me convenait d'avoir cette sorte de fierté susceptible, cette espèce de morgue qui caractérise tant de militaires. Je n'étais plus prêtre : je ne devais pas dissimuler un démenti, et surtout lorsqu'il avait été aussi public.

J'allai chez madame Manzoni, qu'il me tardait de voir. Ma vue la ravit et elle ne manqua pas de me rappeler sa prédiction. Je lui contai mon histoire, qui la satisfit beaucoup; mais elle me dit que si j'allais à Constantinople, il était très-possible qu'elle ne me revît plus.

En sortant de chez madame Manzoni je me rendis chez madame Orio, où je trouvai le bon M. Rosa, Nanette et Marton. Leur surprise fut extrême : ils restèrent comme pétrifiés. Les deux aimables sœurs me parurent embellies, mais je ne jugeai pas convenable de leur conter l'histoire de mes neufs mois d'absence, car elle n'était pas faite pour édifier la tante ni pour plaire aux deux nièces. Je me contentai de leur dire ce que je voulus, et je réussis à leur faire passer trois heures déli-

cieuses. Voyant la bonne dame dans l'enthousiasme, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle de me posséder pendant les quatre ou cinq semaines que je devrais passer à Venise, en me donnant une chambre et à souper, mais à condition que je ne lui serais pas à charge non plus qu'à ses charmantes nièces. Je serais heureuse, me dit-elle, d'avoir une chambre à vous offrir. Vous l'avez, ma chère, lui répliqua son cher Rosa, et dans deux heures je me charge de la mettre en ordre. C'était la chambre contiguë à celle de ses nièces. Nanette, prenant la parole, dit qu'elle descendrait avec sa sœur; mais madame Orio lui répondit que ce n'était pas nécessaire, puisqu'elles pouvaient s'enfermer dans leur chambre.

Elles n'en auraient pas besoin, madame, dis-je d'un air modeste et sérieux, et si je devais occasionner le moindre dérangement, je préférerais rester à l'auberge.

Vous n'en occasionnerez aucun, mais pardonnez à mes nièces, elles sont de petites bégueules qui se croient quelque chose.

Tout se trouvant arrangé, j'obligeai cette dame à recevoir d'avance quinze sequins, l'assurant que j'étais riche et que je gagnais à ce marché puisque je dépenserais beaucoup plus à l'auberge. J'ajoutai que le lendemain j'enverrais ma malle et que je m'établirais chez elle. Pendant tout ce colloque je voyais la joie peinte dans les yeux de mes petites femmes, qui reprirent leur droit sur mon

cœur, malgré mon amour pour Thérèse que je voyais toujours des yeux de l'âme; mais c'était là de l'infidélité et non de l'inconstance.

Le lendemain j'allai au bureau de la guerre, mais pour éviter tout embarras, j'eus soin d'y aller sans cocarde. J'y trouvai le major Pélodoro, qui me sauta au cou de joie de me voir en costume de guerrier, et dès que je lui eus dit que je devais aller à Constantinople et que, malgré mon habit, j'étais libre, il me pressa vivement de rechercher l'avantage d'aller en Turquie avec le *Bailo* qui devait partir dans deux mois au plus tard, et même de tâcher d'entrer au service vénitien. Ce conseil me plut, et le Sage à la guerre (1), qui m'avait connu l'année précédente, et qui, me reconnaissant, m'appela en me disant qu'il avait reçu des lettres de Bologne, qui rapportaient un fait qui me faisait honneur, ajoutant qu'il savait que je n'en convenais pas, me demanda si, en quittant l'armée espagnole, j'avais reçu mon congé.

Je ne puis avoir de congé puisque je n'ai jamais servi.

Et comment est-il possible que vous soyez venu à Venise sans faire quarantaine?

Les personnes qui viennent du Mantouan n'y sont pas astreintes.

C'est vrai; mais je vous conseille comme le major d'entrer au service de l'état.

(1) Ministre de la guerre.

En sortant du palais ducal, je rencontre l'abbé Grimani, qui me dit que ma brusque sortie de chez lui avait déplu à tout le monde.

Et même à l'officier espagnol ?

Non, car il a dit que si vous y étiez, vous ne pouviez pas vous conduire différemment, et il a certifié que vous y étiez, et pour appuyer son assertion, il m'a fait lire un article de la gazette qui marque que vous avez tué votre capitaine. C'est sûrement une fable ?

Qui vous a dit que c'en soit une ?

C'est donc vrai ?

Je ne dis pas cela, mais la chose pourrait être vraie, tout comme il est très-vrai que j'étais à l'armée espagnole il y a dix jours.

Cela n'est pas possible, à moins que vous n'ayez violé le cordon.

Je n'ai rien violé. J'ai passé publiquement le Pô à Rovéro, et me voilà. Je suis fâché de ne plus pouvoir aller chez votre excellence, à moins que la personne qui m'a donné un démenti ne consente à m'en donner une satisfaction complète. Je pouvais souffrir une insulte quand je portais l'habit de l'humilité, je ne le saurais aujourd'hui que je porte celui de l'honneur.

Vous avez tort de prendre la chose sur ce ton-là. Celui qui vous a donné le démenti est M. Valmarana, provéditeur actuel à la santé, qui soutient que les passages n'étant pas ouverts, vous ne pouvez être ici. Satisfaction ! avez-vous oublié qui vous êtes ?

Non, mais je sais qui je suis; et je sais que si j'ai pu passer pour lâche avant de partir, à mon retour je ferai repentir quiconque me manquera.

Venez dîner avec moi.

Non, car cet officier le saurait.

Il vous verra même, car il dîne chez moi tous les jours.

Fort bien, j'irai et je le prendrai pour arbitre de ma querelle.

Me trouvant à dîner avec le major Pélodoro et quelques autres officiers, tous s'accordaient à me dire que je devais entrer au service de l'état, et je m'y déterminai. Je connais, me dit le major, un jeune lieutenant dont la santé ne lui permet pas d'aller au Levant et qui voudrait vendre sa place : il en demande cent sequins; mais cela ne suffirait pas, car il faudrait obtenir le consentement du Sage. Parlez-lui, lui dis-je; les cent sequins sont prêts. Il s'y engagea.

Le soir je me rendis chez madame Orio et je me trouvai parfaitement logé. Après le souper, la tante invita ses nièces à venir m'installer dans ma chambre; et comme on le sent bien, le trio passa une nuit délicieuse. Les nuits suivantes, elles se partagèrent l'agréable corvée alternant tour-à-tour; et pour éviter toute surprise en cas qu'il prît envie à la tante de leur faire visite, nous déplaçâmes adroitement une planche de la cloison, au moyen de laquelle elles passaient sans ouvrir la porte. Mais la bonne tante qui nous croyait trois

petits modèles de sagesse, ne nous mit jamais à cette épreuve.

Deux ou trois jours après l'abbé Grimani me ménagea une rencontre avec M. Valmarana, qui me dit que s'il avait su qu'on pût tourner la ligne, il ne m'aurait jamais dit que ce que j'avais dit fût impossible, et qu'il me remerciait de lui avoir donné cette instruction. La chose dès cet instant se trouva arrangée, et jusqu'à mon départ je fis chaque jour à M. Grimani l'honneur d'aller prendre part à son excellent dîner.

Vers la fin du mois, j'entrai au service de la république en qualité d'enseigne dans le régiment Bala qui était à Corfou. Celui qui en était sorti par la vertu de mes cent sequins était lieutenant; mais le Sage à la guerre m'allégua des raisons auxquelles il fallut que je me soumisse, si je voulais entrer dans l'armée, mais il me promit qu'au bout de l'année je serais sans faute promu au grade de lieutenant, et que d'ailleurs il m'accorderait un congé pour aller à Constantinople. J'acceptai parce que je voulais absolument servir.

M. Pierre Vendramin, illustre sénateur, me fit obtenir la faveur d'aller à Constantinople avec le chevalier Venier qui y allait en qualité de *Bailo*; mais ce dernier ne devant arriver à Corfou qu'un mois après moi, me promit très-civilement de m'y prendre à son passage.

Quelques jours avant mon départ, je reçus une lettre dans laquelle Thérèse me marquait que le duc

la conduisait en personne. Ce duc, me disait-elle, est vieux, mais fût-il jeune, tu peux être tranquille sur mon compte. Si tu as besoin d'argent, tire sur moi partout où tu seras : et crois que je ferai honneur à tes traites, dussé-je pour les acquitter vendre tout ce que j'aurai.

Sur le vaisseau où je devais me rendre à Corfou, il devait se trouver aussi un noble Vénitien qui allait à Zante en qualité de conseiller et avec une suite nombreuse et brillante. Le capitaine du vaisseau me dit que si j'étais obligé de manger seul je ferais maigre chère, mais qu'il me conseillait de me faire présenter à ce seigneur, devant être bien sûr qu'il m'inviterait à lui faire l'honneur de manger avec lui. Il s'appelait Antonio Dolfin, et on lui avait donné le sobriquet de Bucentauro, à cause de son grand air et de la recherche avec laquelle il se mettait. Je n'eus besoin pour cela de faire aucune démarche, car l'abbé Grimani me proposa de lui-même de me présenter au magnifique conseiller, et dès que cela eut lieu, reçu de la manière la plus distinguée et invité à accepter sa table, il me dit que je lui ferais plaisir d'aller me faire connaître de son épouse qui devait s'embarquer avec lui. Je m'y rendis dès le lendemain et je trouvai une femme très comme il faut, mais un peu sur le retour et tout-à-fait sourde. Il n'y avait donc rien à espérer du côté de la conversation. Elle avait une fille charmante, fort jeune et qu'elle laissa au couvent : elle a été célèbre depuis, et elle vit encore, je crois,

veuve du procurateur Iron, dont la famille est éteinte.

Je n'ai guère vu d'homme plus beau et qui représentât mieux que M. Dolfin. Il se distinguait surtout par beaucoup d'esprit et de politesse. Il était éloquent, beau joueur, perdant toujours, aimé des dames, cherchant à leur plaire, et toujours intrépide et égal dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il s'était aventuré à voyager sans permission, s'était mis au service d'une puissance étrangère, et était par conséquent tombé dans la disgrâce du gouvernement, car un noble Vénitien ne peut pas commettre de plus grand crime; ce qui lui avait valu la faveur de passer quelque temps dans la fameuse prison des plombs, faveur qui devait aussi me revenir.

Cet homme charmant, généreux et point riche, fut obligé de demander au grand conseil un gouvernement lucratif; c'est pour cela qu'il avait été nommé conseiller à l'île de Zante; mais il y allait avec un si grand train, qu'il ne pouvait guère se promettre d'y faire de grands bénéfices. Au reste, cet homme-là, tel que je viens de le décrire, ne pouvait pas faire fortune à Venise; car un gouvernement aristocratique ne peut aspirer à la tranquillité qu'autant que l'égalité se maintient entre les aristocrates; et il est impossible de juger de l'égalité, soit physique, soit morale, autrement que par les apparences: d'où il résulte que l'individu

qui ne veut pas être persécuté, s'il est mieux ou plus mal que les autres, doit faire tout son possible pour le cacher. S'il est ambitieux, il doit affecter le mépris des honneurs; s'il veut obtenir un emploi, il doit faire semblant de n'en pas vouloir; s'il a une jolie figure, il doit la négliger; il doit se tenir mal, se mettre plus mal encore, n'avoir rien de recherché, tourner en ridicule tout ce qui est étranger, faire mal les révérences, ne point se piquer d'une politesse exquise, faire peu de cas des beaux arts, cacher son goût s'il l'a bon, n'avoir pas de cuisinier étranger, porter une perruque mal peignée et être un peu malpropre. M. Dolfin n'ayant aucune de ces éminentes qualités, ne devait point espérer fortune dans son pays.

La veille de mon départ je ne sortis point; je crus devoir consacrer toute cette journée à l'amitié. Madame Orio versa d'abondantes larmes ainsi que ses charmantes nièces, et je n'en fis pas moins. La dernière nuit que nous passâmes ensemble, elles me dirent cent fois dans les plus doux transports qu'elles ne me reverraient jamais. Elles devinaient; mais, si elles m'avaient revu, elles n'auraient pas deviné. Voilà tout l'admirable des prophéties!

Je me rendis à bord le cinq du mois de mai, bien monté en effets, en bijoux et en argent comptant. Notre vaisseau portait vingt-quatre canons et deux cents soldats esclavons. Nous passâmes de Malamacca en Istrie pendant la nuit, et on jeta

l'ancre dans le port d'Orséra pour faire *savorna* (1). Pendant que l'équipage allait être occupé à cette besogne, je débarquai avec plusieurs autres pour aller me promener dans ce vilain endroit, quoique j'y eusse passé trois jours, neuf mois auparavant. Cet endroit me força à faire des comparaisons agréables entre ce que j'étais la première fois et ce que j'étais alors. Quelle différence d'état et de fortune! J'étais bien sûr qu'avec le costume imposant dont j'étais revêtu, personne n'aurait reconnu le chétif abbé qui, sans le frère Stéphano, serait devenu......Dieu sait quoi.

(1) C'est augmenter le lest d'un vaisseau pour diminuer sa légèreté, ce qui se fait en plaçant une quantité de pierres à fond de cale.

CHAPITRE IV.

Rencontre comique à Orséra. — Voyage à Corfou. — Séjour à Constantinople. — Bonneval. — Mon retour à Corfou. — Madame F. — Le faux prince. — Ma fuite de Corfou. — Mes folies sur l'île de Casopo. — Je me rends aux arrêts à Corfou. — Ma prompte délivrance et mes triomphes. — Mes succès auprès de Madame F.

Je soutiens qu'un sot serviteur est plus dangereux qu'un méchant, qu'il est surtout plus à charge; car on peut se tenir en garde contre un méchant, jamais contre une bête. On peut punir une méchanceté, jamais une sottise, à moins que ce ne soit en éloignant le sot ou la sotte; et alors le changement se réduit d'ordinaire à tomber de Charybde en Scylla.

Ce chapitre et les deux suivans étaient achevés; ils contenaient en détail ce que je vais sans doute écrire en gros, car la sotte fille qui me sert s'en est emparée pour son usage. Elle m'a dit pour s'ex-

cuser que ces papiers étant usés, griffonnés et pleins de ratures, elle les avait pris de préférence à ceux qui n'étaient point écrits, jugeant que ces derniers devaient m'être bien plus précieux. Je me suis mis en colère et j'ai eu tort; car la pauvre fille en avait bien agi selon l'intention : le jugement seul l'avait fait errer. On sait que le premier effet de la colère est de priver l'homme de la faculté de juger; car la colère et la réflexion ne sont pas de la même famille. Heureusement cette passion chez moi est de courte durée : *Irasci celerem tamen et placabilem esse* (1). Après avoir perdu mon temps à lui dire des injures dont elle n'a point senti la force, et à lui prouver qu'elle était une sotte bête, elle a réfuté tous mes argumens par le silence le plus absolu. J'ai dû prendre mon parti, et encore avec un reste de mauvaise humeur, je me suis remis à l'ouvrage. Ceci ne vaudra pas sans doute ce que j'ai fait étant de bonne humeur; mais que le lecteur s'en contente; car, comme le mécanicien, il gagnera en temps ce qu'il perdra en force.

Étant descendu à Orsera pendant qu'on chargeait de lest le fond de notre vaisseau, dont la trop grande légèreté nuisait à l'équilibre nécessaire à la navigation, je vois un homme de bonne mine qui s'arrête à me considérer avec beaucoup d'attention. Certain que ce ne pouvait pas être un créancier, je pensai que ma bonne mine l'intéressait, et, ne

(1) S'apaiser aussi aisément que l'on s'emporte.

pouvant point le trouver mauvais, j'allais mon chemin quand il m'aborda.

Oserais-je, mon capitaine, vous demander si c'est pour la première fois que vous venez dans cette ville?

Non, Monsieur, c'est pour la seconde.

N'y étiez-vous pas l'année passée?

Précisément.

Mais alors vous n'étiez pas habillé en militaire?

C'est encore vrai; mais vos questions commencent à me paraître un peu indiscrètes.

Vous devez me le pardonner, Monsieur, puisque ma curiosité est fille de ma reconnaissance. Vous êtes l'homme à qui j'ai les plus grandes obligations, et je m'imagine que la Providence ne vous a ramené ici que pour que j'en contracte de plus grandes encore.

Qu'ai-je donc fait pour vous, et que puis-je faire? Je ne saurais vous deviner.

Ayez la bonté de venir déjeuner avec moi. Voilà ma demeure; j'ai du refosque précieux, venez en goûter, et je vous convaincrai en peu de mots que vous êtes mon vrai bienfaiteur, et que je suis en droit d'espérer que vous n'êtes revenu ici que pour renouveler vos bienfaits.

Je ne pouvais pas soupçonner cet homme de folie; mais ne comprenant rien à ses propos, je m'imaginai qu'il voulait m'engager à lui acheter de son refosque, et j'acceptai. Nous montâmes dans sa chambre, où il me laissa un instant seul pour aller

commander le déjeûner. J'y vis plusieurs instrumens de chirurgie, ce qui me fit penser qu'il était chirurgien; et dès qu'il revint, je lui demandai s'il l'était en effet.

Oui, mon capitaine; il y a vingt ans que je fais ce métier dans cette ville, où je vivais dans la misère, car je n'avais guère que quelques saignées à faire, des ventouses à appliquer, quelques écorchures à panser et quelque entorse à remettre. Ce que je gagnais ne me suffisait pas pour vivre. Mais depuis l'année passée, je puis dire avoir changé d'état; j'ai gagné beaucoup d'argent, je l'ai mis à profit, et c'est à vous, mon capitaine, à vous, que le bon Dieu bénisse, que je suis redevable de mon bien-être actuel.

Comment cela?

Le voici, mon capitaine. Vous avez connu la gouvernante de D. Jérome, et vous lui avez laissé en partant un souvenir amoureux qu'elle a communiqué à un ami qui, de bonne foi, en fit présent sa femme. Celle-ci, ne voulant pas sans doute être en reste, le passa à un libertin qui, à son tour, en fut si prodigue, qu'en moins d'un mois j'eus une cinquantaine de cliens. Les mois suivans ne furent pas moins fertiles, et je donnai mes soins à tout le monde, en me faisant bien payer comme de raison. J'en ai encore quelques-uns; mais dans un mois je n'aurai plus personne, car la maladie n'existe plus. Vous devez comprendre maintenant la joie que m'a causée votre rencontre. Vous m'avez paru de bon

augure. Puis-je me flatter que vous resterez ici quelques jours pour renouveler la source de ma fortune?

Son récit me fit rire, mais je lui fis de la peine en lui disant que je me portais fort bien. Il m'assura que je ne pourrais pas en dire autant à mon retour, car le pays où j'allais était plein de mauvaise marchandise; mais que personne comme lui n'avait le secret de l'extirper. Il me pria de compter sur lui, de ne point m'en rapporter aux charlatans qui me proposeraient leurs remèdes. Je lui promis tout ce qu'il voulut en le remerciant, et je retournai à bord. Je racontai mon histoire à M. Dolfin, qui en rit beaucoup. Nous mîmes à la voile le lendemain, et, le quatrième jour, derrière Curzola, nous éprouvâmes une tempête qui faillit me coûter la vie. Voici comment.

Un prêtre esclavon, qui servait de chapelain sur le vaisseau, très-ignorant, insolent et brutal, dont je me moquais en toute occasion, était tout naturellement devenu mon ennemi. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un dévot! Dans le plus fort de la tempête, il s'était placé sur le tillac, et tenant son rituel à la main, il exorcisait les diables qu'il croyait voir dans les nues et qu'il montrait à tous les matelots; lesquels, se croyant perdus, pleuraient, se désespéraient et négligeaient la manœuvre nécessaire pour garantir le vaisseau des rochers qu'on voyait à droite et à gauche.

Voyant le danger que nous courions et le mau-

vais effet des sots exorcismes sur l'équipage, que ce prêtre ignorant désespérait, au lieu de ranimer son courage, je crus très-prudent de m'en mêler. J'allai me percher sur les cordages, appelant les matelots au travail, leur disant qu'il n'y avait pas de diables, et que le prêtre qui voulait qu'ils en vissent était fou. J'eus beau pérorer, payer de ma personne et montrer le salut dans l'activité, je n'empêchai pas le prêtre de me déclarer athée et de soulever contre moi la plus grande partie de l'équipage. Les vents continuant à soulever les ondes pendant les deux jours suivans, le fourbe trouva moyen de persuader aux matelots qui l'écoutaient que la tempête ne s'apaiserait point aussi long-temps que je serais sur le vaisseau. Pénétré de cette idée, l'un d'entre eux, croyant le moment propice à l'accomplissement des vœux du prêtre, me trouvant au bord du tillac, me poussa si rudement en me donnant un coup de cable, que je fus renversé. C'était fait de moi sans la branche d'une ancre qui, s'accrochant à mon habit, m'empêcha de tomber dans la mer et qui fut, dans toute la force du mot, mon ancre de salut. On vint à mon secours, et je fus sauvé. Un caporal m'ayant montré le matelot assassin, je pris son bâton et me mis à rosser le drôle d'importance; mais les matelots et le prêtre furibond étant accourus à ses cris, j'aurais succombé si les soldats ne se fussent mis de mon côté. Le capitaine du vaisseau étant survenu avec M. Dolfin, ils furent obligés d'entendre le prêtre et de promettre à la canaille,

pour l'apaiser, de me mettre à terre dès que la chose se pourrait. Non content de cela, le prêtre exigea que je lui livrasse un parchemin que j'avais acheté d'un Grec à Malamacco, au moment où j'allais m'embarquer. Je ne m'en souvenais plus, mais c'était vrai. Je me mis à rire, et l'ayant remis à M. Dolfin, celui-ci le remit au fanatique chapelain qui, chantant victoire, se fit apporter le brasier de la cuisine et en fit un *auto-da-fé* sur des charbons ardens. Ce malheureux parchemin avant de se consumer fit des contorsions qui durèrent une demi-heure; et le prêtre de représenter cela comme un phénomène qui convainquit tous les matelots que c'était mon grimoire infernal. La prétendue vertu de ce parchemin devait être de rendre toutes les femmes amoureuses de l'homme qui le portait. J'espère que le lecteur me fera la grâce de croire que je n'ajoutais nulle foi aux philtres, aux talismans ni aux amulettes d'aucune espèce : je n'avais acheté ce parchemin que par pure plaisanterie.

Il y a dans toute l'Italie, dans la Grèce et en général par tout où les masses sont ignorantes, des Grecs, des Juifs, des astrologues et des exorcistes qui vendent aux dupes des chiffons et des binbelots dont, à les en croire, les vertus sont prodigieuses; des charmes pour se rendre invulnérables; des guenilles pour se préserver des maléfices; des sachets remplis de drogues pour éloigner ce qu'ils appellent les esprits follets, et mille babioles de ce genre. Ces marchandises ne sont d'aucun prix en

France, en Allemagne et en Angleterre, non plus que dans le nord en général; mais en revanche on se livre dans ces pays à d'autres duperies qui sont d'une tout autre importance.

Le mauvais temps ayant cessé précisément pendant qu'on brûlait l'innocent parchemin, les matelots croyant les démons conjurés, ne pensèrent plus à se défaire de ma personne, et au bout de huit jours d'une navigation très-heureuse, nous arrivâmes à Corfou. Dès que je me fus bien logé, j'allai porter mes lettres à S. E. le provéditeur-général et à tous les chefs de mer auxquels j'étais recommandé; puis ayant été rendre mes devoirs à mon colonel, et avoir fait connaissance avec les officiers du régiment, je pensai à me divertir jusqu'à l'arrivée du chevalier Venier, qui devait me mener à Constantinople. Il arriva vers la moitié du mois de juin; mais en l'attendant, m'étant livré au jeu de la bassette, je perdis tout mon argent, et je vendis ou mis en gage tous mes bijoux.

Telle est la destinée de tout individu incliné aux jeux de hasard, à moins qu'il ne sache captiver la fortune en jouant avec un avantage réel dépendant du calcul ou de la dextérité, mais indépendant du hasard. Je crois qu'un joueur sage et prudent peut faire l'un et l'autre sans encourir le blâme, sans pouvoir être taxé de fripon.

Pendant le mois que je passai à Corfou en attendant l'arrivée du chevalier Venier, je ne m'arrêtai d'aucune façon à l'examen du pays ni au

physique ni au moral; car, excepté les jours où je devais monter la garde, je vivais au café, acharné à la banque du pharaon, et succombant, comme de raison, au malheur que je m'obstinais à braver. Il ne m'arriva pas une fois de rentrer chez moi avec la consolation d'avoir gagné, et je n'eus la force de finir qu'après que je n'eus plus aucun moyen. La seule sotte consolation que j'eusse était de m'entendre, peut-être par dérision, appeler beau joueur par le banquier lui-même, toutes les fois que je perdais une carte décisive. J'étais dans cette situation désolante, quand je crus me sentir renaître en entendant les coups de canon qui annonçaient l'arrivée du *Bailo*. Il montait le navire l'*Europe*, vaisseau de guerre armé de soixante-douze canons, et qui n'avait mis que huit jours de Venise à Corfou. A peine eut-il jeté l'ancre, qu'il fit hisser son pavillon de capitaine-général des forces maritimes de la république, et le provéditeur fit baisser le sien. La république de Venise n'a pas sur la mer une autorité supérieure à celle de Baile à la porte-ottomane. Le chevalier Venier avait une suite brillante et distinguée, et le comte Annibal Gambera, le comte Charles Zenobio, tous deux nobles vénitiens, ainsi que le marquis d'Anchetti, du Bressan, l'accompagnaient à Constantinople, par curiosité. Il passa huit jours à Corfou, et chacun à son tour, tous les chefs de mer lui donnèrent une fête ainsi qu'à sa suite, de sorte que les grands soupers et les bals ne discontinuèrent pas. Dès que je me présentai à Son

Excellence, il me dit qu'il avait déjà parlé au provéditeur-général, qui m'accordait un congé de six mois pour l'accompagner en qualité d'adjudant; et dès qu'il m'eut été délivré, je fis porter mon petit bagage à bord, et le vaisseau leva l'ancre dès le lendemain.

Ayant mis à la voile par un bon vent qui se soutint, en six jours nous fûmes devant Cérigo où l'on jeta l'ancre pour faire aiguade. La curiosité de voir cette antique Cythère me fit accompagner les matelots de corvée; mais j'aurais mieux fait de rester à bord, car je fis une mauvaise connaissance. J'étais en compagnie du capitaine qui commandait les troupes du vaisseau.

Dès que nous fûmes à terre, deux hommes de mauvaise mine et mal vêtus nous abordèrent en nous demandant l'aumône. Je leur demandai qui ils étaient, et l'un plus alerte que l'autre me parla ainsi :

Nous sommes condamnés à vivre et peut-être à mourir dans cette île par le despotisme du conseil des dix, avec une quarantaine de malheureux comme nous, et nous sommes tous nés sujets de la république.

Notre prétendu crime, qui n'en est un nulle part, est l'habitude que nous avions de vivre avec nos maîtresses et de n'être point jaloux de ceux de nos amis qui, les trouvant jolies et avec notre consentement, se procuraient leurs faveurs. Comme nous n'étions pas riches, nous ne nous faisions

point scrupule d'en profiter; mais on traita notre commerce d'illicite, et on nous envoya ici, où nous recevons dix sous par jour, en monnaie longue(1). On nous appelle *Mangiamaroni*(2), et nous sommes pis que les galériens, car l'ennui nous dévore et nous sommes souvent pressés de la faim, que nous ne savons comment satisfaire. Mon nom est D. Antonio Pocchini, noble de Padoue, et ma mère est de l'illustre famille de Campo San-Piero.

Nous leur fîmes l'aumône, ensuite nous parcourûmes l'île, et après avoir visité la forteresse, nous retournâmes à bord. Je parlerai de ce Pocchini dans une quinzaine d'années.

Les vents toujours favorables nous conduisirent aux Dardanelles en huit ou dix jours : là les barques turques vinrent nous prendre pour nous transporter à Constantinople. La vue de cette ville à la distance d'une lieue est étonnante, et je crois que le monde entier n'offre nulle part un spectacle aussi ravissant. C'est cette superbe vue qui fut cause de la fin de l'empire romain et du commencement de l'empire grec ; car Constantin-le-Grand arrivant à Bizance par mer, et séduit par la beauté du site, s'écria : Voilà le siége de l'empire du monde! et pour rendre sa prophétie immanquable, il quitta Rome pour s'y aller établir. S'il avait lu la prophétie d'Horace, ou plutôt s'il y

(1) Monnaie de petite valeur.
(2) Mangeurs de marrons.

avait cru, il est probable qu'il n'aurait jamais fait cette sottise. Le poète avait écrit que l'empire romain ne s'acheminerait vers sa perte que lorsqu'un successeur d'Auguste s'aviserait d'en transporter le siége là où il aurait pris naissance. La Troade est peu distante de la Thrace.

Nous arrivâmes à Péra, au palais de Venise, vers la mi-juillet, et, chose fort rare, on ne parlait point de peste à Constantinople dans ce moment-là. Nous fûmes tous parfaitement bien logés; mais les grandes chaleurs déterminèrent les bailes à aller jouir de la fraîcheur dans une maison de campagne que le baile Dona avait louée. C'était à Bouyoucdéré. La première chose qu'on m'ordonna fut de ne jamais sortir à l'insu du baile et sans être accompagné d'un janissaire. J'obéis à la lettre. Dans ce temps-là les Russes n'avaient point dompté l'impertinence du peuple turc. On nous dit maintenant que les étrangers peuvent aller en sûreté partout où ils veulent.

Le lendemain de mon arrivée, je me fis conduire chez Osman Bacha de Caramanie, nom que portait le comte de Bonneval depuis qu'il avait pris le turban. Dès que je lui eus fait tenir ma lettre, je fus introduit dans un appartement au rez-de-chaussée, meublé à la française, où je vis un gros seigneur âgé, vêtu à la française, qui, dès que je parus, se leva, vint au-devant de moi d'un air riant, en me demandant ce qu'il pouvait faire à Constantinople pour le recommandé d'un cardinal de l'église ro-

maine qu'il ne pouvait plus appeler sa mère. Pour toute réponse, je lui conte en détail l'histoire qui, dans un moment de désespoir, me fit demander au cardinal des lettres pour Constantinople, et j'ajoute que, les ayant reçues, je me suis cru superstitieusement obligé de les porter. Ainsi sans cette lettre, me dit-il, vous ne seriez jamais venu ici où vous n'avez nul besoin de moi.

C'est vrai, mais je me crois très-heureux de m'être procuré par-là l'honneur de connaître dans votre excellence un homme dont toute l'Europe a parlé, dont elle parle encore et dont on parlera long-temps.

Après avoir fait des réflexions sur le bonheur d'un jeune homme comme moi qui, sans nul souci, sans dessein ni but déterminé, s'abandonne à la fortune avec cette confiance qui méconnaît la crainte, il me dit que la lettre du cardinal Acquaviva l'obligeant à faire quelque chose pour moi, il voulait me faire connaître trois ou quatre de ses amis turcs qui en valaient la peine. Il m'invita à dîner tous les jeudis, me promettant de m'envoyer un janissaire qui me garantirait des impertinences de la canaille, et qui me ferait voir tout ce qui méritait d'être vu.

La lettre du cardinal m'annonçant pour homme de lettres, il se leva en me disant qu'il voulait me faire voir sa bibliothèque. Je le suivis au travers du jardin, et nous entrâmes dans une chambre garnie d'armoires grillées, et derrière le treillis de fil

de fer on voyait des rideaux : derrière ces rideaux devaient se trouver les livres.

Tirant une clé de sa poche, il ouvre ; et au lieu d'in-folios, je vois des rangées de bouteilles des meilleurs vins, et nous nous mîmes tous deux à rire de grand cœur. C'est là, me dit le bacha, ma bibliothèque et mon harem, car étant vieux, les femmes abrégeraient ma vie, tandis que le bon vin ne peut que me la conserver, ou au moins me la rendre plus agréable.

J'imagine que votre excellence a obtenu une dispense du Mufti.

Vous vous trompez, car il s'en faut bien que le Pape des Turcs ait autant de pouvoir que le Pape des chrétiens. Il ne peut dans aucun cas permettre une chose défendue par le coran ; mais cela n'empêche pas que chacun ne soit le maître de se damner, si cela l'amuse. Les Turcs dévots plaignent les libertins, mais ne les persécutent pas. Il n'y a point d'inquisition en Turquie. Ceux qui n'observent pas les préceptes de la religion, disent-ils, seront assez malheureux dans l'autre vie, sans qu'il soit besoin de les faire souffrir dans celle-ci. La seule dispense que j'aie demandée et obtenue est celle de la circoncision, quoiqu'on ne puisse guère l'appeler ainsi ; car à mon âge, elle aurait pu être dangereuse. C'est une cérémonie que généralement on observe, mais qui n'est pas de précepte.

Pendant deux heures que je passai avec lui, il me demanda des nouvelles de plusieurs Vénitiens

de ses amis, et particulièrement de Marc-Antonio Dieto. Je lui dis qu'on l'aimait toujours et qu'on ne se plaignait que de son apostasie : il me répondit qu'il était Turc comme il avait été Chrétien, et qu'il ne savait pas le coran plus qu'il n'avait su l'évangile. Je suis sûr, dit-il, que je mourrai tranquille et beaucoup plus heureux dans ce moment-là que le prince Eugène. J'ai dû dire que Dieu est Dieu et que Mahomet est son prophète. Je l'ai dit, et les Turcs ne se soucient guère de savoir si je l'ai pensé. Je porte le turban, comme un soldat est obligé de porter l'uniforme de son maître. Je ne savais que le métier de la guerre, et je ne me suis déterminé à devenir lieutenant-général du grand-turc que lorsque je me suis vu réduit à ne plus savoir comment faire pour vivre. Quand je quittai Venise, la soupe avait mangé la vaisselle ; et si la nation juive m'eût offert le commandement de cinquante mille hommes, j'aurais été faire le siége de Jérusalem.

Bonneval était bel homme, mais il avait trop d'embonpoint. Ayant reçu un coup de sabre au bas ventre, il était obligé de porter constamment un bandage avec une plaque d'argent. Il avait été exilé en Asie, mais pour peu de temps, car, disait-il, les cabales ne sont pas aussi tenaces en Turquie qu'en Europe et principalement à la cour de Vienne. En le quittant, il eut la bonté de me dire que depuis son arrivée en Turquie, il n'avait pas passé deux heures aussi agréables que celles que je lui

avais procurées, et qu'il en ferait compliment au baile.

Le baile Dona, qui l'avait beaucoup connu à Venise, me chargea de lui dire mille choses agréables, et M. Venier témoigna beaucoup de regret de ne pouvoir point faire sa connaissance.

Le surlendemain de ma première visite était un jeudi, et le bacha ne manqua pas de m'envoyer un janissaire comme il me l'avait promis. C'était vers les onze heures; je le suivis et, pour le coup, je le trouvai vêtu en Turc. Ses convives ne tardèrent pas à venir, et nous nous mîmes à table au nombre de huit, et tous montés en ton de gaîté. Le dîné fut entièrement à la française, tant pour le cérémonial que pour les mets; son maître d'hôtel et son cuisinier étaient deux honnêtes renégats français.

Il avait eu soin de me présenter à tous les convives en me les faisant connaître; mais il ne me donna occasion de parler qu'à la fin du repas. La conversation fut toute en italien; et j'observai que les Turcs ne dirent pas un mot dans leur propre langue pour se communiquer la moindre observation. Chaque convive avait à sa droite une bouteille qui pouvait être du vin blanc ou de l'hydromel. Je sais que je bus, ainsi que M. de Bonneval que j'avais à ma droite, de l'excellent Bourgogne blanc.

On me fit parler de Venise, mais plus particulièrement de Rome, ce qui fit tomber la conversa-

tion sur la religion, mais non pas sur le dogme. On se borna à la discipline et aux cérémonies liturgiques. L'un des convives, qu'on appelait effendi, parce qu'il avait été ministre des affaires étrangères, dit qu'il avait à Rome un ami dans l'ambassadeur de Venise, dont il parla avec éloge. Je fis écho, et lui dis que j'étais chargé d'une de ses letres pour un seigneur musulman qu'il qualifiait aussi de son ami. Il me demanda son nom, mais l'ayant oublié, je fouillai dans mon portefeuille pour y chercher la lettre, et je le remplis de joie en prononçant son nom écrit sur l'adresse. Il demanda la permission de la lire, et, après en avoir baisé la signature, il se leva pour venir m'embrasser. Cette scène attendrit M. de Bonneval et toute la compagnie. L'effendi, qui se nommait Ismaïl, engagea le bacha Osman à me mener dîner chez lui un jour qu'il fixa.

Malgré toutes les prévenances du noble effendi, celui qui m'intéressa le plus pendant ce charmant dîner fut un bel homme qui paraissait avoir soixante ans, et qui unissait sur sa physionomie l'air de la sagesse au ton de la plus parfaite douceur. Deux ans après, je retrouvai ses traits sur la belle tête de M. de Bragadin, sénateur vénitien, dont je parlerai quand nous en serons là. Il m'avait écouté avec la plus grande attention, sans prononcer le moindre mot. Un homme en société, dont la figure et le maintien intéressent, pique fortement la curiosité de ceux qui ne le connaissent pas lorsqu'il

observe un silence marqué. Lorsque nous sortîmes de la salle où nous avions dîné, je demandai à M. de Bonneval qui il était, et il me répondit que c'était un homme riche, philosophe, d'une probité reconnue, et dont la pureté de mœurs était aussi grande que son respect pour sa religion. Il me conseilla de cultiver sa connaissance, s'il me faisait des avances.

Cet avis me fit plaisir, et dès que nous nous fûmes promenés à l'ombre des allées de son jardin, nous rentrâmes dans le salon meublé à la turque, et je me plaçai à dessein auprès de Josouff Ali. C'était le nom du Turc qui m'avait intéressé, et qui m'offrit sa pipe de la meilleure grâce. Je la refusai poliment, et j'acceptai celle que me présenta un serviteur de Bonneval. J'ai toujours fumé en compagnie des fumeurs, ou je suis sorti; car, sans cela, je me serais imaginé avaler la fumée des autres, et cette idée, vraie et dégoûtante, révolte. Aussi je n'ai jamais pu concevoir comment en Allemagne le beau sexe, d'ailleurs si aimable, pouvait respirer la fumée suffoquante d'une foule de fumeurs.

Josouff, charmé de me voir à son côté, me mit de suite sur des propos analogues à ceux qu'on m'avait tenus à table, mais surtout sur les raisons qui m'avaient porté à quitter l'état paisible d'ecclésiastique pour m'attacher au militaire; et pour satisfaire sa curiosité, sans me mettre mal dans son esprit, je lui contai avec ménagement les prin-

cipaux faits de l'histoire de ma vie : car je crus devoir le convaincre que je n'étais pas entré dans la carrière du sacré ministère par pure vocation. Il me parut content de mon récit, et m'ayant parlé vocation en philosophe stoïcien, je m'aperçus clairement qu'il était fataliste, et, ayant l'adresse de ne pas prendre son système de front, mes objections lui plurent, sans doute parce qu'il se crut assez fort pour les détruire.

Je dus sans doute inspirer beaucoup d'estime à cet honnête musulman, pour qu'il me crût digne de devenir son disciple; car, à dix-neuf ans, et perdu, comme il devait le croire, dans une fausse religion, il était impossible qu'il voulût devenir le mien.

Après avoir passé une heure à me catéchiser et à écouter mes principes, il me dit qu'il me croyoit né pour connaître la vérité, puisqu'il voyait que je m'en occupais, et que je ne me tenais pas pour certain d'y être parvenu. Il m'invita à aller passer une journée chez lui, en m'indiquant les jours de la semaine où je le trouverais immanquablement : mais avant de venir me voir, ajouta-il, consultez le bacha Osman. Je lui répondis qu'il m'avait déjà parlé de lui, et qu'il m'avait prévenu sur son caractère : ce qui le flatta beaucoup. Lui ayant promis de l'aller voir tel jour que je lui indiquai, nous nous séparâmes.

Je fis part de tout à M. de Bonneval, qui en fut fort content et qui me dit que son janissaire

serait tous les jours à l'hôtel de Venise pour y exécuter mes ordres.

Messieurs les bailes, auxquels je fis part de toutes les connaissances que j'avais faites, me félicitèrent, et M. le chevalier Venier me conseilla de ne pas négliger des connaissances de cette espèce, dans un pays où l'ennui était plus redoutable aux étrangers qne la peste.

Au jour convenu, je me rendis de bonne heure chez Josouff; mais il était sorti. Son jardinier, qu'il avait averti, eut pour moi toutes les attentions, et me fit passer agréablement deux heures à me faire voir les beautés du jardin de son maître, particulièrement les fleurs. Ce jardinier était un Napolitain qui lui appartenait depuis trente ans. A ses manières, je lui supposai de l'instruction et de la naissance; mais il me dit franchement qu'il n'avait jamais appris à lire, qu'il était matelot quand il fut fait esclave, et qu'il se trouvait si heureux au service de Josouff, qu'il se croirait puni s'il lui donnait la liberté. Je me gardai bien de lui faire des questions sur les affaires de son maître, car sa discrétion aurait pu me faire rougir de ma curiosité.

Josouff étant rentré à cheval, après les complimens d'usage, nous allâmes dîner tête-à-tête dans un pavillon d'où nous voyions la mer, et où nous jouissions d'un vent agréable qui tempérait la grande chaleur. Ce vent, qui se fait sentir tous les jours à la même heure, est le nord-ouest, qu'on

appelle Mystral. Nous fîmes bonne chère, sans autre mets accommodé que le cauroman. Je bus de l'eau et de l'hydromel, et j'assurai Josouff que je préférais cette boisson au vin, dont, au reste, je buvais peu alors. Votre hydromel, lui dis-je, est excellent, et les musulmans qui violent la loi en buvant du vin ne méritent aucune miséricorde; car ils ne peuvent en boire que parce qu'il est défendu. Il y a bien des fidèles, me répliqua-t-il, qui croient pouvoir en faire usage comme objet de médecine. C'est le médecin du grand-seigneur qui a mis cette médecine en vogue, et qui par-là a fait fortune, car il a captivé toute la faveur de son maître qui réellement est toujours malade, mais sans doute parce qu'il est toujours ivre. Je lui dis que chez nous les ivrognes étaient rares, et que l'ivrognerie était reléguée dans la dernière classe du peuple : ce qui le surprit beaucoup. Je ne conçois pas, dit-il, comment le vin peut être permis par toutes les religions, puisqu'il prive l'homme de l'usage de la raison. Toutes les religions, répondis-je, en défendent l'excès, et le crime ne peut consister que dans l'abus qu'on en fait; et je le persuadai en lui disant que l'opium produisait les mêmes effets et beaucoup plus forts, et que, par conséquent, l'islamisme aurait dû en prohiber aussi l'usage. Je n'ai, dit-il, fait usage de ma vie ni de vin ni d'opium.

Après le dîner, on apporta les pipes que nous chargeâmes nous-mêmes. Je fumais avec plaisir,

mais je rejetais la salive. Josouff, qui fumait en Turc, c'est-à-dire sans cracher, me dit :

Le tabac que vous fumez est du Gingé excellent, et vous avez tort de ne pas en avaler la partie balsamique qui se trouve mêlée à la salive.

Je le crois, car le plaisir de la pipe ne peut en être un qu'autant que le tabac est parfait.

Cette perfection est certainement nécessaire au plaisir de fumer; mais ce plaisir n'est pas le principal, puisqu'il n'est que sensuel : les vrais plaisirs sont ceux qui n'affectent que l'âme, entièrement indépendante des sens.

Je ne puis, mon cher Josouff, me figurer des plaisirs dont l'âme puisse jouir sans l'entremise des sens.

Écoute-moi. Quand tu charges ta pipe, as-tu du plaisir?

Oui.

A quel de tes sens l'attribues-tu, si ce n'est à ton âme? Poursuivons. N'est-il pas vrai que tu te sens satisfait quand tu ne la quittes qu'après que tu l'as entièrement achevée? Tu es bien aise quand tu vois que ce qui reste n'est que cendre.

C'est vrai.

En voilà deux auxquels les sens n'ont certainement nulle part; mais je te prie de deviner le troisième, qui est l'essentiel.

L'essentiel? C'est le parfum.

Point du tout. C'est un plaisir de l'odorat; il est sensuel.

Je ne saurais.....

Écoute. Le principal plaisir de fumer consiste dans la vue de la fumée. Tu ne dois jamais la voir sortir de la pipe, mais toute du coin de la bouche, à distances mesurées et jamais trop fréquentes. Il est si vrai que ce plaisir est le principal, que tu ne verras nulle part un aveugle fumer. Essaie toi-même de fumer dans ta chambre la nuit, sans lumière; un moment après avoir allumé ta pipe, tu la mettras bas.

Ce que tu dis est bien vrai; mais tu me pardonneras si je trouve que plusieurs plaisirs qui intéressent mes sens méritent la préférence sur ceux qui n'intéressent que l'âme.

Il y a quarante ans que je pensais comme toi; toi, dans quarante ans d'ici, si tu parviens à être sage, tu penseras comme moi. Les plaisirs, mon cher fils, qui mettent les sens en action troublent le repos de l'âme; ce qui doit te faire sentir qu'ils ne méritent pas le nom de vrais plaisirs.

Mais il me semble que pour qu'ils le soient, il suffit qu'ils me paraissent tels.

D'accord; mais si tu voulais te donner la peine de les examiner, après les avoir goûtés, tu ne les trouverais pas purs.

C'est possible; mais pourquoi me donnerais-je une peine qui ne servirait qu'à diminuer mes jouissances?

L'âge viendra où tu trouveras du plaisir à donner cette peine.

Il me semble, mon cher père, que tu préfères l'âge mûr à la jeunesse.

Dis hardiment la vieillesse.

Tu me surprends. Dois-je croire que tu as vécu jeune et que tu as été malheureux?

Bien loin de là. Toujours heureux et bien portant; jamais victime de mes passions; mais tout ce que je voyais dans mes égaux fut une bonne école qui m'apprit à connaître l'homme et à discerner le chemin du bonheur. Le plus heureux des hommes n'est pas le plus voluptueux; mais bien celui qui sait faire choix des grandes voluptés; et les grandes voluptés, je te le répète, ne sauraient être que celles qui, ne remuant pas les passions, augmentent la paix de l'âme.

Ce sont des voluptés que tu appelles pures?

Oui, et telle est la vue d'une vaste prairie toute couverte d'herbe. La couleur verte, tant recommandée par notre divin prophète, frappe ma vue, et, dans ce moment, je sens mon esprit nager dans un calme si délicieux, qu'il me semble approcher de l'auteur de la nature. Je ressens la même paix, un calme égal, quand je me tiens assis sur le bord d'une rivière, et que je contemple cette onde tranquille et toujours mouvante, qui fuit sans cesse sans jamais se dérober à mes regards, sans que son mouvement continuel lui ôte rien de sa limpidité. Elle me représente l'image de ma vie et la placidité que je lui désire pour parvenir, comme l'eau que je contemple, au terme que je ne vois

pas et qui ne peut être qu'au bout de sa course.

C'est ainsi que ce Turc raisonnait, et c'est dans un entretien monté sur ce ton que nous passâmes quatre heures. Il avait eu deux femmes, dont il avait deux fils et une fille. L'aîné de ses fils, ayant reçu la part des biens qui lui revenait, s'était établi à Salonique, où il faisait un grand commerce : il était riche. Le second était dans le sérail au service du grand-seigneur, et la part de fortune qui lui revenait était entre les mains d'un tuteur. Sa fille, qu'il appelait Zelmi, âgée de quinze ans, devait être héritière de tout son bien. Il lui avait donné toute l'éducation qui devait suffire au bonheur de l'homme que le ciel lui aurait destiné pour époux. Nous parlerons bientôt de cette fille. Les mères de ses trois enfans étaient mortes; il avait pris, depuis cinq ans, une troisième épouse, native de Scio, jeune, et beauté parfaite; mais il me dit qu'il ne pouvait pas espérer d'avoir d'elle ni fils ni fille, parce qu'il était trop vieux. Il n'avait cependant que soixante ans. Avant de le quitter, je dus lui promettre d'aller passer avec lui au moins un jour chaque semaine.

En soupant, je racontai à MM. les bailes la manière agréable dont j'avais passé ma journée. Nous vous envions, me dirent-ils, d'avoir la perspective de passer trois mois agréablement dans un pays où, en qualité de ministres, nous sommes condamnés à sécher d'ennui.

Peu de jours après, M. de Bonneval me mena

dîner chez Ismaïl, où je vis en grand le tableau du luxe asiatique; mais il y avait beaucoup de monde et la conversation, fut presque toute en langue turque, ce qui me causa beaucoup d'ennui ainsi qu'à M. de Bonneval. Ismaïl, qui s'en était aperçu, me pria après le dîner d'aller déjeûner avec lui aussi souvent que je le voudrais, m'assurant que je lui ferais grand plaisir. Je le lui promis, et j'y allai dix ou douze jours après. Je prierai le lecteur d'être de la partie quand nous en serons là ; mais maintenant je dois retourner à Josouff qui, à ma seconde visite, déploya un caractère qui me fit concevoir pour lui la plus grande estime et le plus vif attachement.

Après avoir dîné tête-à-tête comme la première fois, et le discours étant tombé sur les arts, je dis mon avis sur un précepte du coran qui privait les mahométans du plaisir innocent de jouir des productions de la peinture et de la sculpture. Il me dit que Mahomet, en sage législateur, avait dû éloigner toutes les images des yeux des islamites. Observe, mon fils, que toutes les nations auxquelles le prophète fit connaître Dieu étaient idolâtres. Les hommes sont faibles; en voyant les mêmes objets, ils auraient pu aisément retomber dans les mêmes erreurs.

Je crois, mon cher père, que jamais aucune nation n'a adoré une image, mais seulement la divinité dont elle rappelait le souvenir.

Je veux le croire; mais Dieu ne pouvant pas

être matière, il faut éloigner des têtes vulgaires l'idée qu'il puisse l'être. Vous êtes les seuls, vous autres chrétiens, qui croyiez voir Dieu.

C'est vrai, nous en sommes sûrs : mais, observe, je te prie, que ce qui nous donne cette certitude n'est autre chose que la foi.

Je le sais ; mais vous n'êtes pas moins idolâtres, car ce que vous voyez n'est que matière, et votre certitude est parfaite sur cette vision, à moins que tu ne me dises que la foi l'infirme.

Dieu me préserve de te dire cela, car tout au contraire la foi la rend plus forte.

C'est une illusion dont, Dieu-merci, nous n'avons pas besoin ; et il n'y a point de philosophe au monde qui puisse m'en prouver la nécessité.

Cela, mon cher père, n'appartient pas à la philosophie, mais bien à la théologie, qui lui est beaucoup supérieure.

Tu parles le même langage que nos théologiens, qui ne diffèrent des vôtres qu'en ce qu'ils n'exercent leur science qu'à rendre plus claires les vérités que nous devons connaître, tandis que les vôtres s'attachent à les rendre plus obscures.

Songez, mon cher Josouff, qu'il s'agit d'un mystère.

L'existence de Dieu en est un et assez grand, pour que les hommes n'osent rien y ajouter. Dieu ne peut être que simple : toute composition détruirait son essence, et c'est ce Dieu que le prophète

nous a annoncé et qui doit être le même pour tous les hommes et pour tous les temps. Conviens qu'on ne saurait rien ajouter à la simplicité de Dieu. Nous disons qu'il est un : voilà l'image du simple. Vous dites qu'il est *un* et *trois* en même temps : et cela me semble une définition contradictoire, absurde et impie.

C'est un mystère.

Parles-tu de Dieu, ou de la définition ? Moi, je parle de la définition qui ne doit pas être un mystère et que la raison doit réprouver. Le sens commun, mon fils, doit trouver impertinente une assertion dont la substance est une absurdité. Prouve-moi que trois n'est pas un composé ou qu'il ne peut pas l'être, et je me fais chrétien.

Ma religion m'ordonne de croire sans raisonner, et je frisonne, mon cher Josouff, quand je pense que, par l'effet d'un profond raisonnement, je pourrais être porté à abjurer la religion de mon père. Il faudrait me convaincre d'abord qu'il a vécu dans l'erreur. Dis-moi, si, respectant sa mémoire, je dois présumer de moi-même au point de me rendre son juge avec l'intention de prononcer sa sentence de condamnation.

Cette vive remontrance émut l'honnète Josouff; mais après quelques instans de silence, il me dit : Avec ces sentimens, mon fils, tu ne peux être que cher à Dieu et par conséquent prédestiné. Si tu es dans l'erreur, il n'y a que Dieu qui puisse t'en retirer ; car je ne connais pas d'homme juste

en état de réfuter le sentiment que tu viens de m'exprimer.

Nous parlâmes de mille autres choses toutes amicales, et vers le soir, nous nous séparâmes avec les assurances de l'amitié et du dévouement les plus absolus.

En me retirant, la tête pleine de notre conversation, je réfléchissais, et je trouvais que tout ce que Josouff m'avait dit sur l'essence de Dieu pourrait bien être vrai; car bien certainement que l'être des êtres ne pouvait être dans son essence que le plus simple de tous les êtres; mais je trouvais aussi qu'il était impossible que, pour une erreur de la religion chrétienne, je pusse me laisser persuader à embrasser la turque, qui pouvait bien avoir une idée vraie de Dieu, mais qui me faisait rire en ce qu'elle ne devait son existence qu'au plus extravagant de tous les imposteurs. Au reste, je ne pensais pas que Josouff eût l'intention de faire de moi un prosélite.

La troisième fois que je dînai avec lui, le discours roula encore sur la religion.

Es-tu sûr, mon cher père, que ta religion soit la seule dans laquelle on puisse faire son salut?

Non, mon cher fils, je n'ai point cette certitude, et nul homme ne saurait l'avoir; mais j'ai l'assurance que la religion chrétienne est fausse, car elle ne saurait être universelle.

Pourquoi?

Parce qu'il n'y a ni pain ni vin dans les trois

quarts du globe. Observe que le coran peut être suivi partout.

Je ne sus que lui répondre, et je ne crus pas devoir biaiser. Si Dieu n'est pas matière, lui dis-je, il doit donc être esprit?

Nous savons ce qu'il n'est pas, mais nous ignorons ce qu'il est; et l'homme ne peut point affirmer qu'il soit esprit, car nous ne pouvons en avoir qu'une idée abstraite. Dieu, ajouta-t-il, est immatériel; c'est tout ce que nous savons, et nous n'en saurons jamais davantage.

Cela me rappela Platon, qui avait précisément dit la même chose; et bien certainement que Josouff n'avait jamais lu Platon.

Il me dit le même jour que l'existence de Dieu ne pouvait être utile qu'à ceux qui n'en doutaient pas, et que, par conséquent, les plus malheureux des mortels étaient les athées. Dieu a fait l'homme à sa ressemblance, pour qu'entre tous les animaux qu'il a créés, il y en eût un capable de rendre hommage à son existence. Sans l'homme, Dieu n'aurait aucun témoin de sa propre gloire; et l'homme, par conséquent, doit comprendre que son premier devoir est de le glorifier en exerçant la justice, et en se confiant à sa providence. Observe que Dieu n'abandonne jamais l'homme qui, dans l'adversité, se prosterne et implore son secours, et que souvent il laisse périr dans le désespoir le malheureux qui croit la prière inutile.

Il y a cependant des athées heureux.

C'est vrai; mais, malgré la tranquillité de leur âme, ils me semblent à plaindre, puisqu'ils n'espèrent rien après cette vie, et que, par conséquent, ils ne se reconnaissent pas pour supérieurs à la brute. Outre cela, s'ils sont philosophes, ils doivent languir dans l'ignorance; et s'ils ne pensent à rien, ils n'ont aucune ressource dans l'adversité. Dieu enfin a fait l'homme de façon qu'il ne peut être heureux qu'en ne doutant pas de sa divine existence. Quel que soit son état, il a un besoin absolu de l'admettre : sans ce besoin, l'homme n'aurait jamais admis un Dieu créateur de tout.

Mais je voudrais savoir pourquoi l'athéisme n'a jamais existé que dans le système de quelque savant, tandis qu'il n'y a pas d'exemple qu'il ait jamais existé dans le système d'une nation tout entière.

C'est que le pauvre sent ses besoins beaucoup plus que le riche. Il y a parmi nous un grand nombre d'impies qui se moquent des croyans, qui mettent toute leur confiance dans le pélerinage de la Mecque. Malheureux! ils doivent respecter les anciens monumens qui, en excitant la dévotion des âmes ferventes, nourrissent leur religion et les encouragent à souffrir les adversités. Sans ces objets consolateurs, le peuple donnerait dans tous les excès du désespoir.

Enchanté de l'attention avec laquelle je l'écoutais, Josouff se livrait au penchant qu'il avait à m'instruire; et, de mon côté, me sentant porté vers

lui par cet attrait que la vertu aimable exerce sur tous les cœurs, j'allais passer mes journées chez lui sans invitation préalable, et l'amitié de Josouff devint alors une affection des plus tendres.

Un matin, j'ordonnai à mon janissaire de m'accompagner chez Ismaïl Effendi pour aller déjeûner avec lui, comme je le lui avais promis. Après m'avoir reçu et traité de la manière la plus noble, il m'invita à faire un tour de promenade dans un petit jardin, d'où nous entrâmes dans un pavillon de repos où il lui vint des fantaisies que je ne trouvai pas de mon goût, et que je fus forcé d'abattre en me levant un peu brusquement. Alors ce Turc, affectant d'approuver ma délicatesse, me dit qu'il n'avait voulu que plaisanter; et, peu d'instans après, je le quittai avec l'intention de n'y plus revenir : je fus obligé pourtant de le revoir, comme je le dirai plus tard. Dès que je vis le comte de Bonneval, je lui contai cette historiette, et il me dit que, selon les mœurs turques, Ismaïl avait voulu me donner une grande preuve d'amitié; mais que je pouvais être certain qu'il n'y aurait plus de récidive de sa part, et que, dans cette persuasion, la politesse voulait que j'y retournasse encore; que, du reste, Ismaïl était un parfait galant homme, et qu'il avait à sa disposition les plus belles esclaves de Turquie.

Cinq à six semaines après notre intimité, Josouff me demanda un jour si j'étais marié. Lui ayant dit

que non, la conversation se tourna sur divers objets de morale, et enfin tomba sur la chasteté qui, selon lui, ne pouvait être regardée comme une vertu que sous le rapport de l'abstinence; mais que, bien loin de pouvoir être agréable à Dieu, elle devait lui déplaire, puisqu'elle violait le premier précepte qu'il avait donné à l'homme. Je voudrais savoir, dit-il, ce que c'est que la chasteté de vos chevaliers de Malthe. Ils font vœu de chasteté; mais cela ne veut pas dire qu'ils renoncent aux femmes, mais seulement au mariage. Leur chasteté, et par-conséquent toute la chasteté, ne peut donc être violée que par le mariage : mais j'observe que le mariage est un de vos sacremens. Ces messieurs ne promettent donc autre chose, sinon que de ne point commettre l'œuvre de la chair dans le seul cas où Dieu le leur permettrait; mais ils se réservent cette licence d'une manière illicite toutes les fois que bon leur semblera et que possible leur sera; et cette illicite et immorale licence leur est accordée au point de pouvoir reconnaître un fils qu'ils ne peuvent avoir qu'en commettant un double crime! Ce qui révolte encore, c'est qu'ils appellent ces enfans du vice, innocens sans doute, enfans naturels, comme si ceux qui naissent de l'union conjugale caractérisée de sacrement naissaient d'une manière contre-naturelle. Enfin, mon cher fils, le vœu de chasteté est tellement contraire à la morale divine et à la nature humaine, qu'il ne peut être agréable ni à Dieu, ni à la société, ni aux per-

sonnes qui le font; et étant contraire à tout, il est nécessairement un crime.

M'ayant répété la question si je n'étais pas marié, et lui ayant répondu par la négative, en ajoutant que je croyais que je ne serais jamais obligé de contracter ce lien, il m'interrompit en me disant : Comment! je dois donc croire que tu n'es pas un homme parfait ou que tu veux te damner, à moins que tu ne me dises que tu n'es chrétien qu'en apparence.

Je suis parfaitement homme, et je suis chrétien. Je te dirai même encore que j'adore le beau sexe et que je n'ai nulle envie de faire abnégation du plus doux des plaisirs.

Tu seras damné selon ta religion.

Je suis sûr que non; car, quand nous confessons nos péchés, nos prêtres sont obligés de nous absoudre.

Je le sais; mais conviens qu'il y a de l'imbécillité à prétendre que Dieu te pardonne un crime que tu ne commettrais peut-être pas si tu n'avais la croyance qu'en t'en confessant, un prêtre, homme comme toi, t'en absoudra. Dieu ne regarde qu'au repentir.

Cela n'est pas douteux, et la confession le suppose; s'il n'y est pas, l'absolution est inefficace.

La masturbation est aussi un crime chez vous?

Plus grand même que la copulation illégitime.

Je le sais; et c'est ce qui m'a toujours surpris : car tout législateur qui fait une loi dont l'exécution

est impossible, est un sot. Un homme qui se porte bien, et qui n'a pas une femme, doit absolument se masturber quand la nature impérieuse lui en impose la nécessité; et celui qui, par la crainte de souiller son âme, s'en abstiendrait, gagnerait une maladie mortelle.

On croit chez nous tout le contraire. On est persuadé que les jeunes gens, par ce manége, se gâtent le tempéramment et abrègent leur vie. Dans plusieurs communautés, on les surveille, et on leur ôte, autant que faire se peut, la possibilité de commettre ce crime sur eux-mêmes.

Ces surveillans sont de sots ignorans, et ceux qui les paient pour cela sont plus sots encore; car l'inhibition doit augmenter l'envie d'enfreindre une loi aussi tyrannique, aussi contraire à la nature.

Mais il me semble, cependant, que l'excès de ce désordre doit préjudicier à la santé, car il énerve et affaiblit.

Certainement, car tout excès est nuisible, pernicieux; mais cet excès, à moins qu'il ne soit provoqué, ne peut pas exister; et ceux qui le défendent, le provoquent. Si, sur cette matière, on ne gêne pas les filles chez vous, je ne vois pas pourquoi on gêne les garçons.

C'est que les filles ne courent pas, à beaucoup près, le même risque; car elles ne font que peu de perte, et puis, elle ne part pas de la même source d'où se sépare le germe de la vie dans les hommes.

Je n'en sais rien; mais nous avons des docteurs

qui soutiennent que les pâles-couleurs ne viennent aux filles que par l'abus de ce plaisir.

Josouff Ali, après ces discours et plusieurs autres, dans lesquels il parut me trouver fort raisonnable, lors même que j'étais opposé à son sentiment, me fit, à peu près en ces termes, une proposition qui m'étonna fort. J'ai, me dit-il, deux fils et une fille. Je ne pense plus aux fils, puisqu'ils ont déjà la part qui leur revenait de mes biens. Pour ce qui est de ma fille, à ma mort, elle aura tout ce que je possède, et je suis, en outre, en état de faire la fortune de l'homme qui l'épousera de mon vivant. J'ai pris, il y a cinq ans, une jeune femme; mais elle ne m'a point donné de progéniture, et je suis certain qu'elle ne m'en donnera pas. Cette fille, que j'appelle Zelmi, a quinze ans; elle est belle, les yeux noirs et brillans comme sa mère, les plus beaux cheveux noirs, une peau d'albâtre, grande, bien faite, et d'un caractère doux : je lui ai donné une éducation qui la rendrait digne de posséder le cœur de notre maître. Elle parle facilement le grec et l'italien; elle chante à ravir en s'accompagnant de la harpe; elle dessine, brode, est d'une gaîté charmante et de tous les instans. Il n'y a point d'homme au monde qui puisse se glorifier d'avoir jamais vu sa figure, et elle m'aime au point de n'avoir d'autre volonté que la mienne. Cette fille est un trésor, et je te l'offre, si tu veux aller demeurer un an à Andrinople, chez un de mes parens, où tu apprendras notre langue, notre religion

et nos mœurs. Au bout d'un an, tu reviendras, et, dès que tu seras déclaré musulman, ma fille deviendra ta femme. Tu trouveras une maison montée et des esclaves dont tu seras le maître, et une rente au moyen de laquelle tu pourras vivre dans l'abondance. Voilà tout. Je ne veux pas que tu me répondes aujourd'hui, ni demain, ni à tel jour déterminé. Tu me répondras quand tu te sentiras poussé par ton génie, et ta réponse sera l'acceptation de mon offre ; car, si tu la refuses, il est inutile que nous reparlions de cela. Je ne te recommande pas non plus de penser à cette affaire, car, du moment où j'en ai jeté la semence dans ton âme, tu ne te trouveras plus le maître ni de consentir, ni de t'opposer à son accomplissement. Sans te hâter, sans différer, sans t'en inquiéter, tu ne feras que la volonté de Dieu en suivant l'arrêt irrévocable de sa destinée. Tel que je te connais, il ne te faut que la compagnie de Zelmi pour te rendre heureux, et tu deviendras, je le prévois, une colonne de l'empire ottoman.

En achevant, Josouff me pressa contre son cœur, et, pour ne pas me donner le temps de lui répondre, il me quitta. Je me retirai, l'esprit tellement préoccupé de tout ce que je venais d'entendre, que je me trouvai chez moi sans m'en apercevoir. Les bailes me trouvèrent pensif, et m'en demandèrent la raison ; mais on peut bien croire que je n'eus garde de satisfaire leur curiosité. Je trouvais trop vrai ce que Josouff m'avait dit ; l'affaire était

d'une si grande importance que, non seulement je ne devais la communiquer à personne, mais même je devais m'abstenir d'y penser, jusqu'à ce que mon esprit fût assez calme pour être bien certain que rien d'étranger ne devait peser dans la balance qui devait emporter ma détermination. Toutes mes passions devaient se tenir dans le silence; les préventions, les préjugés, l'amour et même l'intérêt personnel, tout devait se tenir dans le calme de la plus complète inaction.

Le lendemain à mon réveil, ayant glissé une petite réflexion sur la chose, je vis que, si je devais me déterminer, ce qui pourrait m'en empêcher serait précisément d'y penser; et qu'une détermination en cette matière devait me venir comme par inspiration et par l'absence de la réflexion. C'était le cas du *sequere Deum* (1) des Stoïciens.

Je passai quatre jours sans voir Josouff, et le cinquième, quand j'y fus, nous causâmes gaîment sans qu'il fût nullement question de l'affaire, quoiqu'assurément il fût impossible que nous n'y pensassions pas. Nous fûmes ainsi quinze jours l'un vis-à-vis de l'autre, sans ouvrir la bouche sur ce qui nous occupait le plus; mais comme notre silence ne venait point de dissimulation, ni d'aucun sentiment opposé à l'estime et à l'amitié que nous nous portions, il me dit un jour qu'il se figurait que j'avais communiqué sa proposition à quelque

(1) Abandonne-toi à Dieu.

sage pour m'armer d'un bon conseil. Je m'empressai de l'assurer du contraire, lui disant que je croyais que, dans une affaire d'une nature aussi délicate, je ne devais suivre le conseil de personne. Je me suis abandonné à Dieu, mon cher Josouff, et ayant en lui pleine confiance, je suis sûr que je prendrai le bon parti, soit que je me détermine à devenir ton fils, sois que je croie devoir rester ce que je suis. En attendant, la pensée sur cette affaire exerce mon ame matin et soir, dans les momens où tranquille vis-à-vis de moi-même, elle est dans le calme et le recueillement. Quand je me trouverai décidé, ce ne sera qu'à toi, qu'à toi seul que j'en donnerai la nouvelle, et dans ce moment-là, tu commenceras à exercer sur moi l'autorité d'un père. A ces mots, le vertueux Josouff, les yeux mouillés de larmes, mit sa main gauche sur ma tête, et les deux premiers doigts de la main droite sur mon front en disant : Poursuis ainsi, mon cher fils, et sois certain que tu ne te tromperas pas. Mais, lui dis-je, ne pourrait-il pas arriver que Zelmi ne me trouvât pas à son gré?

Tranquillise-toi sur cela. Ma fille t'aime; elle t'a vu; elle te voit avec ma femme et sa gouvernante toutes les fois que nous dînons ensemble, et elle t'écoute avec plaisir.

Mais elle ne sait pas que tu penses à me la donner pour épouse?

Elle sait que je désire que tu deviennes croyant, pour que tu unisses ta destinée à la sienne.

Jé suis bien aise qu'il ne te soit pas permis de me la laisser voir, car elle pourrait m'éblouir, et pour lors ce serait la passion qui donnerait la secousse à la balance; je ne pourrais plus me flatter de m'être déterminé dans toute la pureté de mon ame.

La joie de Josouff, en m'entendant parler ainsi, était extrême, et certes j'étais de bonne foi. La seule idée de voir Zelmi me faisait frissonner. Je sentais que si j'en avais été amoureux, je me serais fait musulman pour la posséder, et que je m'en serais sans doute repenti; car la religion mahométane ne me présentait aux yeux et à l'esprit qu'un tableau désagréable, tant à l'égard de cette vie que pour la vie future. Quant aux richesses, il me semblait qu'elles ne méritaient pas une démarche pareille à celle qu'on exigeait de moi. D'ailleurs je pouvais en trouver de pareilles dans toute l'Europe, sans imprimer sur mon front la tache honteuse d'apostasie. Je tenais à l'estime des personnes distinguées dont j'étais connu, et je ne voulais pas m'en rendre indigne. D'ailleurs j'étais poussé par le désir de me rendre célèbre chez les nations policées et polies, soit dans les beaux-arts, soit dans la littérature, ou dans toute autre carrière honorable, et je ne pouvais me résoudre à abandonner à mes égaux les triomphes qui pouvaient m'être réservés en vivant au milieu d'eux. Il me semblait et il me semble encore que le parti de prendre le turban ne pouvait convenir qu'à un

chrétien désespéré; et je n'étais heureusement point dans cette catégorie. Ce qui me révoltait surtout était l'idée de devoir aller vivre un an à Andrinople, pour y apprendre une langue barbare pour laquelle je ne me sentais que du dégoût, et que par conséquent j'aurais mal apprise. Comment aussi, à mon âge, renoncer à la prérogative, flatteuse pour l'amour-propre, d'être réputé beau parleur! et j'en avais la réputation partout où j'étais connu. Outre cela, je pensais quelquefois que Zelmi, cette huitième merveille aux yeux de son père, pourrait bien ne pas paraître telle aux miens, et que cela aurait pu suffire à me rendre malheureux; car Josouff pouvait facilement vivre vingt ans encore, et je sentais que le respect et la reconnaissance ne m'auraient jamais permis de mortifier ce bon vieillard; ce qui serait arrivé, si j'avais pu cesser d'avoir pour sa fille tous les égards d'un bon mari. Telles étaient les pensées qui m'occupaient, et Josouff ne pouvant point les deviner, il était inutile que je les lui confiasse.

Peu de jours après, je trouvai, chez le bacha Osman, mon Ismaïl Effendi à dîner. Il me donna de grandes marques d'amitié, et j'y répondis, glissant sur les reproches qu'il me fit de n'être pas allé déjeûner avec lui depuis tant de temps. Je ne pus me dispenser d'aller dîner chez lui avec Bonneval, et il me fit jouir d'un spectacle charmant : des esclaves napolitains des deux sexes représentèrent une pantomime et dansèrent des Calabraises. M. de

Bonneval ayant parlé de la danse vénitienne appelée *forlana*, et Ismaïl m'ayant témoigné un vif désir de la connaître, je lui dis qu'il m'était impossible de le satisfaire sans une danseuse de mon pays et sans un violon qui en sût l'air. Sur cela, prenant un violon, j'exécutai l'air de la danse ; mais quand même la danseuse aurait été trouvée, je ne pouvais point jouer et danser tout à la fois.

Ismaïl, se levant, parla à l'écart à un de ses eunuques, qui sortit et revint peu de minutes après lui parler à l'oreille. Alors l'Effendi me dit que la danseuse était trouvée ; je lui répondis que le violon le serait aussi bientôt, s'il voulait envoyer un billet à l'hôtel de Venise, ce qui fut fait à l'instant. Le baile Dona m'envoya un de ses gens, très-bon violon pour le genre. Dès que le musicien fut prêt, une porte s'ouvre, et voilà une belle femme qui en sort, la figure couverte d'un masque de velours noir, tels que ceux qu'à Venise on appelle *moretta*. L'apparition de ce beau masque surprit et enchanta l'assemblée ; car il est impossible de se figurer un objet plus intéressant, tant pour la beauté de ce qu'on pouvait voir de sa figure, que pour l'élégance des formes, l'agrément de sa taille, la suavité voluptueuse des contours et le goût exquis qui se voyait dans sa parure. La nymphe se place, je l'imite, et nous dansons ensemble six forlanes de suite.

J'étais brûlant et hors d'haleine, car il n'y a point de danse nationale plus violente ; mais la belle se

tenait debout, et sans donner le moindre signe de lassitude, elle paraissait me défier. A la ronde du ballet, ce qui est le plus difficile, elle semblait planer. L'étonnement me tenait hors de moi, car je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu si bien danser ce ballet, même à Venise. Après quelques minutes de repos, un peu honteux de la lassitude que j'éprouvais, je m'approche d'elle et lui dis : *Ancora sei e poi basta, se non volete vedermi a morire* (1). Elle m'aurait répondu, si elle l'eût pu; mais elle avait un de ces masques barbares qui empêchent de prononcer un seul mot. A défaut de la parole, un serrement de main, que personne ne pouvait voir, me fit tout deviner. Dès que les six secondes forlanes furent achevées, un eunuque ouvrit la porte, et ma belle partner disparut.

Ismaïl s'évertua en remercîmens, et c'est moi qui lui en devais; car ce fut là le seul vrai plaisir que j'eus à Constantinople. Je lui demandai si la dame était Vénitienne, mais il ne me répondit que par un sourire significatif. Nous nous séparâmes vers le soir.

Ce brave homme, me dit M. de Bonneval en nous retirant, a été dupe aujourd'hui de sa magnificence, et je suis sûr que déjà il s'est repenti de ce qu'il a fait. Faire danser avec vous sa belle esclave! Selon le préjugé du pays, cela porte atteinte à sa

(1) Encore six, mais plus ensuite, si vous ne voulez pas me voir mourir.

gloire; car il est impossible que vous n'ayez pas enflammé cette pauvre fille. Je vous conseille de vous méfier et de vous tenir sur vos gardes : car elle cherchera à nouer avec vous quelque intrigue; mais soyez sage, car, dans l'état des mœurs du pays, ces intrigues sont toujours dangereuses.

Je lui promis de ne faire aucune fausse démarche, mais je ne tins pas parole; car, trois ou quatre jours après, une vieille esclave, m'ayant rencontré dans la rue, me présenta une bourse à tabac brodée en or, qu'elle m'offrit pour une piastre; et, en la mettant entre mes mains, elle sut me faire sentir qu'elle renfermait une lettre.

Je m'aperçus qu'elle évitait les yeux du janissaire qui marchait derrière moi. Je lui donnai une piastre; elle partit, et je continuai mon chemin vers la maison de Josouff. N'ayant point trouvé ce bon Turc, j'allai me promener dans son jardin pour pouvoir y lire la lettre en liberté. Elle était cachetée et sans adresse; l'esclave pouvait s'être trompée; cela augmenta ma curiosité : j'en brise le cachet, et voici ce qu'elle contenait en italien écrit assez correctement : « Si vous êtes curieux de voir la personne qui a dansé la forlane avec vous, venez vous promener vers le soir au jardin au-delà du bassin, et faites connaissance avec la vieille servante du jardinier, en lui demandant de la limonade. Il vous arrivera peut-être de la voir sans que vous couriez aucun risque, quand même vous

rencontreriez Ismaïl; elle est Vénitienne. Il importe que vous ne communiquiez cette invitation à personne. »

Je ne suis pas si sot, ma belle compatriote, m'écriai-je, comme si elle eût été présente, tout en mettant la lettre dans ma poche; et voilà une belle vieille femme qui, sortant de derrière une touffe de buissons, prononce mon nom, en me demandant ce que je voulais, et comment je l'avais aperçue. Je lui réponds, en riant, que j'avais parlé en l'air, ne croyant être entendu de personne; et, de but en blanc, la voilà à me dire qu'elle était bien aise de me parler, qu'elle était Romaine, qu'elle avait élevé Zelmi, et qu'elle lui avait appris à chanter et à pincer de la harpe. Là-dessus, elle me fait l'éloge des beautés et des belles qualités de son élève, me disant que certainement j'en deviendrais amoureux si je la voyais, et qu'elle était bien fâchée que cela ne fût pas permis. Elle nous voit en ce moment, ajouta-t-elle, de derrière cette jalousie verte, et nous vous aimons depuis que Josouff nous a dit que vous pourrez devenir l'époux de Zelmi.

Puis-je rendre compte de notre entretien à Josouff? lui dis-je.

Non.

Ce non me fit comprendre que pour peu que je l'eusse pressée, elle se serait déterminée à me faire voir sa charmante élève, et peut-être était-ce dans cet espoir qu'elle avait cherché à me parler; mais l'idée d'une démarche qui aurait déplu à mon cher

hôte m'aurait rebuté. Sans cela, et plus que cela sûrement, je craignais l'entrée d'un labyrinthe où l'aspect d'un turban me faisait frissonner.

Josouff survint, et loin d'être fâché de me trouver avec cette femme, il me fit compliment sur le plaisir que je devais trouver à m'entretenir avec une Romaine. Il me félicita ensuite sur celui que j'avais dû trouver à danser avec l'une des beautés du harem du voluptueux Ismaïl.

C'est donc une chose si rare? puisqu'on en parle.

Très-rare, puisque le préjugé de ne point exposer les beautés aux regards des envieux existe chez nous; mais chacun peut faire comme il lui plaît dans sa propre maison. Ismaïl d'ailleurs est un très-galant homme, et un homme d'esprit.

Connait-on la dame avec laquelle j'ai dansé?

Oh! pour cela, je ne le crois pas. D'ailleurs elle était masquée, et on sait qu'Ismaïl en a une demi-douzaine toutes fort belles.

Nous passâmes gaîment la journée, et en sortant de chez lui, je me fis conduire chez Ismaïl. Comme on m'y connaissait, on me laissa entrer, et je m'acheminai vers l'endroit indiqué dans le billet. L'eunuque m'ayant aperçu, vint à moi en me disant que son maître était sorti, mais qu'il serait bien aise d'apprendre que j'avais été me promener chez lui. Je lui dis que je prendrais volontiers un verre de limonade, et il me conduisit au kiosque où je reconnus la vieille messagère. L'eunuque me fit donner d'une boisson délicieuse, et m'empêcha de

donner une pièce d'argent à la vieille. Nous allâmes ensuite nous promener au-delà du bassin; mais l'eunuque me dit qu'il fallait que nous retournassions sur nos pas, parce qu'il voyait venir trois dames, qu'il me montra, ajoutant que la décence exigeait que nous les évitassions. Bientôt après, je le remerciai de sa complaisance en le chargeant de faire mes complimens à Ismaïl, et je me retirai sans être mécontent de ma promenade, et plein d'espoir d'être plus heureux une autre fois.

Le lendemain matin, je reçus un billet d'Ismaïl, dans lequel il me priait d'aller le jour après à la pêche avec lui, me disant que nous pêcherions au clair de la lune jusque bien avant dans la nuit. Je ne manquai pas d'espérer ce que je désirais, et j'allai jusqu'à croire Ismaïl capable de me faire trouver en compagnie de ma belle compatriote : je ne me sentais pas rebuté par la certitude qu'il se trouverait présent. Je demandai au chevalier Venier la permission de passer une nuit dehors, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il me l'accorda; car il craignait quelque galanterie, et les accidens qui peuvent en être le résultat. Comme on peut bien le croire, je le rassurai de mon mieux, mais non pourtant en le mettant au fait de tout; car, sur ce point, la discrétion me semblait très-nécessaire.

A l'heure indiquée, je fus exact au rendez-vous, et Ismaïl me reçut avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale; mais en montant dans le

bateau, je fus surpris de m'y trouver seul avec lui. Il avait deux rameurs et un timonnier, et nous prîmes quelques poissons que nous allâmes manger dans un kiosque après les avoir fait frire à l'huile. Nous étions au clair de la lune par une de ces nuits délicieuses dont on ne se fait point une idée quand on ne les a point vues. Seul à seul avec Ismaïl, connaissant ses goûts antinaturels, je ne me trouvais pas dans mon assiette ordinaire; car malgré les assurances de M. de Bonneval, je craignais que le Turc n'eût envie de me donner des marques de sa trop grande amitié, et ce tête-à-tête m'empêchait d'être tranquille : mais voici le dénouement.

Partons tout doucement, me dit-il; j'entends un certain bruit qui me fait deviner quelque chose qui nous amusera. Il renvoie ses gens, puis, me prenant par la main : Allons, me dit-il, nous mettre dans un cabinet, dont heureusement j'ai la clé : mais gardons-nous de faire le moindre bruit. Ce cabinet a une fenêtre qui donne sur le bassin, où je crois que dans ce moment deux ou trois de mes demoiselles sont allées se baigner. Nous les verrons et nous jouirons d'un fort joli spectacle, car elles ne sauraient se figurer être vues. Elles savent que, moi excepté, cet endroit est inaccessible à tout le monde. Nous entrâmes, et la lune donnant en plein sur les eaux du bassin, nous vîmes trois nymphes qui, tantôt nageant, tantôt debout ou assises sur les degrés de marbre, s'offraient à nos

yeux sous tous les points imaginables, et dans toutes les attitudes de la grâce et de la volupté. Lecteur, je dois vous épargner les détails du tableau; mais si la nature vous a donné un cœur ardent et des sens à l'avenant, vous devez deviner le ravage que ce spectacle unique et ravissant dut faire sur mon pauvre corps.

Quelques jours après cette fameuse partie de clair de lune, de pêche et de baigneuses, étant allé chez Josouff de bonne heure, et une petite pluie m'empêchant d'aller me promener dans le jardin, j'entrai dans la salle où nous dînions et où je n'avais jamais trouvé personne. Dès que je parais, une charmante figure de femme se lève en couvrant son visage d'un voile épais qui lui tombe jusqu'à terre. Une esclave assise auprès de la fenêtre, et qui brodait au tambour, ne bougea pas. Je m'excuse en faisant mine de vouloir sortir; mais elle m'arrête en me disant, avec un ton de voix délicieux, que Josouff, qui était sorti, lui avait ordonné de m'entretenir. Elle m'invita à m'asseoir en me montrant un riche coussin posé sur deux autres plus amples, et j'obéis, tandis que, croisant ses jambes, elle s'assied sur un autre vis-à-vis de moi. Je crus avoir Zelmi devant mes yeux, pensant que Josouff s'était déterminé à me montrer qu'il n'était pas moins brave qu'Ismaïl; surpris pourtant que, par cette démarche, il donnât un fort démenti à sa maxime, et qu'il risquât de gâter la pureté de mon consentement en me rendant amoureux. Cependant, je me trouvais rassuré

contre toute crainte, car pour décider, j'avais besoin de voir sa figure.

Je crois, me dit ma belle voilée, que tu ignores qui je suis?

Je ne saurais en effet le deviner.

Je suis, depuis cinq ans, l'épouse de ton ami, et je suis née à Scio. J'avais treize ans quand je devins sa femme.

Fort surpris que mon philosophe musulman s'émancipât au point de me permettre une conversation avec sa femme, je me sentis plus à l'aise, et je m'imaginai pouvoir pousser plus loin l'aventure : pour cela, pourtant, il fallait que je visse son visage; car un beau corps vêtu, dont on ne voit pas la tête, ne saurait exciter que des désirs faciles à contenter. Le feu des désirs ressemble au feu de la paille; dès qu'il arde, il est à son comble. Je voyais un simulacre magnifique, mais je n'en voyais pas l'âme, car une gaze épaisse le ravissait à mes avides regards. Je voyais des bras d'albâtre, arrondis par les grâces, et ses mains d'Alcine *dove ne nodo appar ne vena eccede* (1), et mon imagination active créait tout le reste en harmonie avec ces beaux échantillons; car les plis gracieux de la mousseline, en laissant aux contours toute leur perfection, ne me cachaient que le satin vivant de la surface : tout devait être beau, mais j'avais besoin de voir dans ses yeux que tout ce que j'imaginais avait vie et était doué de

(1) Où l'on ne voit ni nœud ni veine.

sentiment. Le costume oriental n'est qu'un beau vernis étendu sur un vase de porcelaine pour dérober au toucher les couleurs des fleurs et des figures, sans presque rien ôter au plaisir des yeux. La femme de Josouff n'était pas vêtue en sultane, elle avait le costume de Scio, avec une jupe qui n'empêchait de voir ni la perfection de sa jambe, ni la rondeur de ses cuisses, ni la chute voluptueuse et rebondie de ses hanches surmontées d'une taille svelte et bien prise, qu'entourait une magnifique ceinture brodée en argent et couverte d'arabesques. Au-dessus de tout cela, je voyais deux globes qu'Apelles aurait pris pour modèle de ceux de sa belle Vénus, et leur mouvement prononcé, mais inégal, m'annonçait que ce tertre enchanteur était animé. La petite distance qu'ils laissaient entre eux, et que je dévorais de mes regards, me semblait un ruisseau de nectar où mes lèvres brûlantes aspiraient à se désaltérer avec plus d'ardeur qu'à la coupe des dieux.

Transporté, et ne me possédant plus, j'allonge le bras par un mouvement presque indépendant de ma volonté, et ma main audacieuse allait lui relever le voile, si elle ne m'en eût empêché en se levant légèrement sur la pointe de ses jolis pieds, et me reprochant, d'une voix aussi imposante que sa posture, ma perfide hardiesse. Mérites-tu, me dit-elle, l'amitié de Josouff, puisque tu violes l'hospitalité en insultant sa femme?

Madame, vous devez me pardonner, puisque je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; car, dans nos mœurs, le dernier des hommes peut fixer ses regards sur le visage d'une reine.

Oui, mais non lui arracher son voile, si elle en est couverte. Josouff me vengera.

Cette menace, du ton dont elle était faite, me fit peur. Je me jetai à ses pieds, et je fis tant, qu'elle se calma. Assieds-toi, me dit-elle, et elle s'assit elle-même en croisant les jambes avec tant de désordre, que j'entrevis un moment des charmes qui m'auraient fait perdre la tête, si leur aspect eût duré un seul instant de plus. Je vis alors que je m'y étais mal pris, et je m'en repentis, mais trop tard. Tu es enflammé, me dit-elle.

Comment ne l'être pas, lui répondis-je, quand tu me brûles du feu le plus ardent.

Devenu plus sage, je me saisis de sa main, sans plus me mêler de son visage; mais voilà mon époux, me dit-elle; et Josouff entre. Nous nous levons, Josouff m'embrasse, je le complimente, l'esclave qui brodait s'en va, il remercie sa femme de m'avoir tenu compagnie, et lui présente son bras pour la reconduire à son appartement. Elle part, mais, auprès de la porte, elle lève son voile, et embrassant son époux, elle me laisse voir son beau profil, faisant semblant de ne pas s'en apercevoir. Je la suivis des yeux jusqu'à sa dernière chambre, où Josouff la quitta. Dès qu'il fut près de moi, il me dit, en riant, que sa femme s'était offerte à dîner avec nous.

Je croyais, lui dis-je, m'être trouvé vis-à-vis de Zelmi.

C'eût été trop contraire à nos bonnes mœurs. Ce que j'ai fait est très-peu de chose ; mais je ne connais point d'honnête homme assez hardi pour oser mettre sa fille en face d'un étranger.

Je crois que ton épouse est belle; l'est-elle plus que Zelmi ?

La beauté de ma fille est riante et douce; celle de Sophie a le caractère de la fierté. Elle sera heureuse après ma mort. Celui qui l'épousera la trouvera vierge.

Je contai cette aventure à M. de Bonneval, en lui exagérant le risque que j'avais couru en voulant lever le voile à la belle Sciotte. Cette Grecque, me dit le comte, n'a voulu que se moquer de vous, et vous n'avez couru aucun danger. Elle a été fâchée, croyez-moi, d'avoir affaire à un novice. Vous avez joué une farce à la française, quand il fallait aller droit au fait. Quel besoin aviez-vous de voir son nez? Elle savait bien qu'elle n'aurait pas été plus avancée après que vous l'auriez vu. Vous auriez dû aller à l'essentiel. Si j'étais jeune, je réussirais peut-être à la venger et à punir mon ami Josouff. Vous avez donné à cette belle une triste idée de la valeur italienne. La plus réservée des femmes turques n'a la pudeur que sur le visage ; et, dès qu'elle a son voile, elle est sûre de ne jamais rougir de rien. Je suis sûr que celle-là tient son visage couvert toutes les fois qu'il veut rire avec elle.

Elle est vierge.

Chose fort difficile, mon ami; car je connais les Sciottes : mais elles ont le talent facile de se faire passer pour telles.

Josouff ne s'avisa plus de me faire une politesse pareille, et certes il eut raison.

Quelques jours après, me trouvant chez un marchand arménien, où j'examinais plusieurs belles marchandises, Josouff survint et loua mon goût sur tout ce que j'avais trouvé beau, mais que je n'achetais pas, disant que c'était trop cher. Josouff, au contraire, disant que ces marchandises n'étaient point chères, les acheta toutes, et nous nous séparâmes. Le lendemain matin, je vois toutes ces marchandises chez moi. C'était une galanterie de Josouff; et, pour que je n'eusse point occasion de refuser ce présent, il y avait joint une jolie lettre dans laquelle il me disait qu'à mon arrivée à Corfou je saurais à qui les remettre. C'était des étoffes de damas glacées en or et en argent au cylindre, des bourses, des porte-feuilles, des ceintures, des écharpes, des mouchoirs et des pipes; ce qui valait de quatre à cinq cents piastres. Lorsque je voulus le remercier, je l'obligeai à convenir que c'était un présent d'amitié qu'il voulait me faire.

La veille de mon départ, ce brave homme fondit en larmes en prenant congé; mais celles que je répandis n'étaient ni moins sincères ni moins abondantes que les siennes. Il me dit qu'en n'acceptant pas son offre, j'avais captivé son estime au point

qu'il lui serait difficile de se figurer qu'il pût m'estimer davantage, si j'étais devenu son fils. Dès que je fus sur le vaisseau, où je m'embarquai avec le baile M. Jean Donà, je trouvai une caisse dont il me faisait encore présent, et qui contenait deux quintaux de café Moka de la meilleure qualité, cent livres de tabac Gingé en feuilles, et deux grands flacons remplis, l'un de tabac Zapandi, l'autre de Camussa. Outre de cela, une superbe canne à pipe en bois de jasmin, couverte de filigrane d'or, que je vendis à Corfou pour cent sequins. Je ne pus donner à ce généreux Turc des marques de ma reconnaissance qu'à mon arrivée à Corfou, et je n'y manquai pas. Je vendis tous ses présens, qui me constituèrent une petite fortune.

Ismaïl me donna une lettre pour le chevalier de Lezze, mais je ne pus la lui faire parvenir, l'ayant perdue : il me donna aussi un tonneau d'hydromel dont je fis également de l'argent. M. de Bonneval me remit une lettre pour le cardinal Acquaviva; je la lui envoyai à Rome avec l'histoire de mon voyage; mais l'éminence ne crut pas devoir m'en accuser la réception. Il me fit présent de douze bouteilles de Malvoisie de Raguse et de douze autres de véritable Scopolo, chose très-rare et qui me servit, à Corfou, à faire un présent qui me fut très-utile, comme on le verra par la suite.

Le seul ministre étranger que je vis souvent à Constantinople, ce fut milord maréchal d'Écosse, le célèbre Keith, qui y résidait pour le roi de

Prusse, et dont six ans plus tard la connaissance me fut très-utile à Paris.

Nous partîmes au commencement de septembre, sur le même vaisseau de guerre qui nous avait transportés à Constantinople, et nous arrivâmes à Corfou en quinze jours. M. le baile Donà resta à son bord : il amenait avec lui huit superbes chevaux turcs, dont j'ai vu encore deux vivans à Gorice en 1773.

A peine débarqué avec mon bagage et m'être assez mesquinement logé, je me présentai chez M. André Dolfin, provéditeur-général, qui m'assura de nouveau qu'à la première revue je serais fait lieutenant. Dès que je l'eus quitté, je me rendis chez M. Camporèse, mon capitaine, et j'en fus fort bien reçu. Ma troisième visite fut au gouverneur de Galéasses, M. D. R., auquel M. Dolfin, avec lequel j'étais venu de Venise à Corfou, avait eu la bonté de me recommander. Après les premières politesses d'usage, il me demanda si je voulais me fixer auprès de lui en qualité de son adjudant. Je ne balançai pas à lui répondre que son offre m'honorait, que j'acceptais, et qu'il me trouverait toujours disposé à ses ordres. Sans plus de cérémonies, il me fait conduire à la chambre qu'il me destinait, et, dès le lendemain, je me vis installé chez lui. J'obtins de mon capitaine un soldat français pour me servir, et comme il était perruquier et jaseur, cela me fit grand plaisir; car il pouvait soigner ma belle chevelure, et j'avais besoin de m'exercer à parler

français. Ce soldat était un vrai vaurien, ivrogne et libertin; né paysan en Picardie, sachant à peine griffonner : peu m'importait, car il me suffisait qu'il sût assez bien parler. C'était un fou plaisant; il savait une quantité de vaudevilles et de contes grivois, qu'il racontait à faire mourir de rire.

Dès que j'eus vendu ma pacotille de Constantinople, dont je ne gardai que le vin, je me trouvai possesseur d'environ cinq cents sequins. Je retirai des mains des Juifs tout ce que j'avais mis en gage, et j'en fis de l'argent, bien résolu à ne plus jouer en dupe, mais seulement avec tous les avantages qu'un jeune homme prudent peut se procurer sans qu'on puisse attaquer son honneur.

C'est ici le lieu de faire connaître à mes lecteurs la vie qu'on menait à Corfou. Quant aux localités, qu'ils peuvent connaître par tant de descriptions que d'autres en ont faites, je n'en parlerai pas.

Il y avait alors à Corfou le provéditeur-général, qui exerce une autorité souveraine et qui y vit splendidement. C'était alors M. Dolfin, vieillard de soixante-dix ans, sévère, têtu et ignorant. Il ne se souciait plus des femmes, mais il aimait qu'elles lui fissent encore la cour. Il recevait tous les soirs, et tenait table ouverte à souper pour vingt-quatre personnes.

Il y avait trois grands-officiers de l'armée subtile (troupes légères), qui est spécialement destinée à monter les galères; et trois autres de l'armée grosse (troupes de ligne), affectée aux gros vaisseaux de

guerre. Chaque galère devant avoir un gouverneur, qu'on appelle *sopracomito*, il y en avait dix; et chaque vaisseau de ligne devant avoir un commandant, il y en avait également dix, y compris trois chefs de mer ou amiraux. Tous ces messieurs étaient nobles Vénitiens. Dix autres jeunes gens, de vingt à vingt-deux ans, étaient également nobles Vénitiens, et étaient employés pour étudier la marine. Il y avait en outre une dixaine de nobles employés dans le civil, soit pour la police de l'île, soit pour rendre la justice : ils étaient qualifiés de grands-officiers de terre. Ceux d'entre eux qui avaient de jolies femmes avaient le plaisir de voir leurs maisons très-fréquentées par ceux qui aspiraient à leurs bonnes grâces; mais on ne voyait nulle part de fortes passions : peut-être parce qu'alors, à Corfou, il y avait beaucoup de Laïs dont les charmes étaient banals. Les jeux de hasard étaient permis partout, et cette passion avare devait faire beaucoup de tort aux sentimens du cœur.

La dame qui se distinguait le plus par la beauté et la galanterie était madame F. Son mari, gouverneur d'une galère, était arrivé à Corfou avec elle, l'année précédente, et Madame avait fait l'étonnement de tous les chefs de mer. Se croyant maîtresse de choisir, elle avait donné la préférence à M. D. R., et l'exclusion à tous les galans qui se présentèrent. M. F. l'avait épousée le jour même où elle sortit du couvent, à l'âge de dix-sept ans, et ce même jour il l'avait embarquée sur sa galère.

Je la vis, pour la première fois, à table, le jour de mon installation, et j'en fus frappé. Je crus voir quelque chose de surnaturel et de tellement au-dessus de toutes les femmes que j'avais vues jusqu'alors, que je ne craignis pas d'en devenir amoureux. Elle me semblait d'une nature différente de la mienne, et tellement supérieure, qu'il me semblait impossible de m'élever jusqu'à elle. J'allai jusqu'à me persuader qu'il ne pouvait y avoir entre elle et M. D. R. qu'une amitié platonique, et je trouvais que M. F. avait raison de n'en être pas jaloux. Au reste, ce M. F. était une bête achevée, et, certes, peu fait pour une pareille femme.

Cette impression était trop niaise pour durer long-temps; aussi ne tarda-t-elle pas à changer de nature, mais d'une façon qui m'était tout-à-fait nouvelle.

Ma qualité d'adjudant me procurait l'honneur de manger à la même table, mais c'était là tout. L'autre adjudant, enseigne comme moi, et sot à faire plaisir, partageait cet honneur avec moi; mais nous n'étions pas considérés comme convives, car non-seulement personne ne nous adressait la parole, mais on allait même jusqu'à ne pas nous honorer d'un regard. Je n'y tenais pas. Je savais fort bien que cela ne tenait point à un mépris raisonné; mais, toute considération à part, je trouvais la chose trop dure. Il me semblait que Sanzonio, mon collègue, ne pouvait pas s'en plaindre, car c'était un butor; mais je n'étais pas d'humeur à souffrir

qu'on me mît sur la même ligne. Au bout de huit à dix jours, madame F., n'ayant jamais daigné jeter un regard sur mon individu, commença à me déplaire. J'étais piqué, dépité et impatienté, d'autant plus que j'étais loin de penser que ce pût être par un dessein prémédité; car, dans ce cas, cela ne m'aurait pas déplu. Je me persuadai que je n'étais rien à ses yeux, et, me sachant quelque chose, je prétendais qu'elle le sût. Enfin l'occasion se présenta, où croyant pouvoir me dire un mot, elle dut me regarder en face.

M. D. R., ayant remarqué que j'avais devant moi une superbe dinde, me dit de la dépecer, et je me mis de suite en besogne. Je n'étais pas habile dans le métier, et madame F., tout en riant de ma gaucherie, me dit que puisque je n'étais pas sûr de pouvoir en venir à bout avec honneur, je n'aurais pas dû m'en mêler. Confus, et ne pouvant lui répondre comme mon dépit l'aurait exigé, je m'assis en sentant que mon cœur était plein de haine pour elle. Pour combler la dose, un jour, devant prononcer mon nom, elle me demanda comment je m'appelais. Il y avait quinze jours que j'exerçais mes fonctions auprès de M. D. R., elle me voyait chaque jour : elle aurait dû savoir comment je m'appelais. D'ailleurs, la fortune qui me favorisait au jeu avait déjà rendu mon nom célèbre à Corfou. Mon dépit était à son comble.

J'avais donné mon argent à un certain Maroli, major de place, et joueur de profession, qui tenait

la banque de pharaon au café. Nous étions de moitié; je faisais son croupier quand il taillait, et il me rendait le même office quand je tenais les cartes: ce qui arrivait souvent, car on ne l'aimait pas. Il tenait les cartes d'une manière à faire peur, tandis que je faisais tout le contraire, et j'étais très-heureux. D'ailleurs j'étais facile et riant quand je perdais, et je gagnais sans avidité; ce qui plaît toujours aux pontes.

Ce Maroli était le même qui m'avait gagné tout mon argent pendant mon premier séjour; et m'ayant vu, à mon retour de Constantinople, décidé à n'être plus dupe, il me jugea digne de me faire participer aux sages maximes sans lesquelles les jeux de hasard ruinent tous ceux qui s'y livrent. Cependant, cet officier ne m'inspirant point la plus haute confiance, je me tenais sur mes gardes. Toutes les nuits, quand le jeu était fini, nous comptions; la chatouille restait entre les mains du caissier, et le partage de l'argent gagné étant fait, chacun emportait sa part chez soi.

Heureux au jeu, jouissant d'une bonne santé et de l'amitié de mes camarades qui, à l'occasion, me trouvaient toujours serviable et libéral, j'aurais été content de mon sort, si je me fusse vu un peu plus distingué à la table de M. D. R., et traité avec moins d'orgueil par sa dame, laquelle, sans aucune raison, avait l'air de vouloir m'humilier de temps en temps. Mon amour-propre irrité me la faisait détester, et, dans cette disposition d'esprit, plus j'ad-

mirais ses perfections corporelles, et plus je la trouvais sotte. Elle aurait pu s'assurer mon cœur sans avoir besoin de m'aimer, car je ne portais mes prétentions qu'à n'être pas forcé de la haïr, et je ne voyais pas ce qu'elle pouvait gagner à se faire détester, tandis qu'avec de la simple bienveillance, il lui eût été si facile de se faire adorer. Je ne pouvais pas attribuer sa conduite à un esprit de coquetterie, car je ne lui avais jamais donné le moindre indice de la justice que je lui rendais, et je n'avais aucun sujet de la rapporter à une passion qui aurait pu me rendre désagréable à ses yeux ; car M. D. R. l'intéressait peu, et, pour ce qui est de son mari, elle en faisait fort peu de cas. Enfin, cette charmante femme faisait mon malheur ; et ce qui m'irritait contre moi-même, c'est que je sentais que, sans la haine que sa conduite m'inspirait, je n'aurais point pensé à elle, et ce qui augmentait mon supplice, c'est que je me découvrais à son sujet une âme haineuse, sentiment que je n'avais pas soupçonné en moi jusqu'alors, et dont la découverte me couvrait de confusion.

Un jour, quelqu'un étant venu me remettre un rouleau d'or qu'il avait perdu sur parole, et au moment où nous venions de nous lever de table, elle me dit de but en blanc : Que faites-vous de votre argent ?

Je le garde, Madame, pour parer aux pertes que je pourrai faire.

Mais, ne faisant aucune dépense, vous feriez

mieux de ne pas jouer, car vous perdez votre temps.

Le temps donné au plaisir n'est jamais un temps perdu; le seul qui le soit, est celui que l'on consume dans l'ennui : or, un jeune homme qui s'ennuie s'expose au malheur de devenir amoureux et de se faire mépriser.

C'est très-possible ; mais, en vous amusant à faire le caissier de votre argent, vous vous montrez avare, et un avare n'est pas plus estimable qu'un amoureux. Pourquoi ne vous achetez-vous pas des gants ?

A ces mots, on le sent, les rieurs furent pour elle, et j'en fus d'autant plus confus que je ne me dissimulais pas qu'elle avait parfaitement raison; car il entrait dans les attributions d'un adjudant de conduire une dame jusqu'à son carrosse, en la tenant par dessous le bras, et il n'était guère convenable de le faire sans gants. J'étais mortifié, et le reproche d'avarice me perçait l'âme. J'aurais mille fois préféré qu'elle eût attribué ma faute à un défaut d'éducation ; et malgré cela, inexplicable contradiction du cœur humain, loin de réparer ma faute, en me montant sur un ton de luxe que ma fortune me mettait en état de soutenir, je n'achetai pas de gants, et je pris le parti de l'éviter et de l'abandonner à la fade et maussade galanterie de Sanzonio, qui portait des gants, mais qui avait les dents pourries, l'haleine putride, qui portait perruque, et dont le visage semblait recouvert d'une basane crispée.

Je passais mes jours à me tourmenter, et ce qu'il y avait de ridicule dans l'état de mon cœur, c'est que je me trouvais malheureux de ne pouvoir cesser de haïr cette jeune femme, à laquelle en bonne conscience je ne pouvais trouver aucun tort. Elle ne me haïssait ni ne m'aimait; c'était tout simple; mais, étant jeune et ayant besoin de rire, j'étais, sans préméditation ni malice, devenu sa bête noire et le but de ses railleries, que mon amour-propre très-susceptible exagérait beaucoup à mes yeux. Quoiqu'il en soit, je désirais vivement la punir et la forcer au repentir. J'en ruminais tous les moyens. Je voulais d'abord mettre en jeu mon esprit et ma bourse pour lui inspirer de l'amour, et me venger en suite en la dédaignant. Mais l'instant d'après, je sentais combien ce projet était impraticable; car, supposé que je parvinsse à trouver le chemin de son cœur, étais-je homme à résister à mes propres succès auprès d'une femme comme elle? Je ne devais pas m'en flatter. Enfant gâté de la fortune, le hasard changea tout-à-coup ma situation.

M. D. R. m'ayant envoyé avec des dépêches chez M. de Condulmer, capitaine des Galéaces, je dus attendre jusqu'à minuit, et je trouvai M. D. R. couché lorsque je rentrai. Le matin, dès qu'il fut levé, je me rendis auprès de lui pour lui rendre compte de ma mission. Le valet de chambre entre un instant après, lui remet un billet, et lui dit que l'adjudant de madame F. attendait la réponse.

M. D. R. lit le billet, le déchire et, dans son emportement, le foule aux pieds. Après s'être promené un instant dans la chambre, il écrit la réponse et sonne pour faire entrer l'adjudant auquel il la remet. Après cela, ayant l'air du plus grand calme, il achève la lecture de ce que lui mandait le chef de mer, puis il m'ordonne d'écrire une lettre. Il la lisait, lorsque le valet de chambre vint me dire que madame F. avait besoin de me parler. M. D. R. me dit que je pouvais y aller, n'ayant plus rien à me dire lui-même. Je sors, mais j'étais à peine à vingt pas, qu'il me rappelle pour me dire que mon devoir était de ne rien savoir; je le priai de croire que j'en étais persuadé. Je vole chez madame F., fort curieux de savoir ce qu'elle pouvait me vouloir. Elle ne me fit pas attendre, et je fus fort surpris de la voir assise dans son lit, le teint très-animé et les yeux rouges des pleurs qu'elle avait évidemment versés. Mon cœur battait avec force, et je n'en voyais pas la raison. Prenez un siége, me dit-elle, car j'ai à vous parler.

Madame, lui répondis-je, je ne me crois pas digne de cette faveur que rien ne m'a encore méritée : j'aurai l'honneur de vous écouter debout.

Se souvenant peut-être qu'elle n'avait jamais été aussi polie à mon égard, elle n'osa pas me presser davantage. Mon mari, me dit-elle, après s'être un instant recueillie, a perdu hier-soir sur parole deux-cents sequins à votre banque; il croyait les avoir entre mes mains, et par-conséquent je dois les lui

rembourser, car il faut qu'il les paie aujourd'hui. Malheureusement j'en ai disposé, et je suis fort embarrassée. J'ai pensé, Monsieur, que vous pourriez dire à Maroli que vous avez reçu de moi la somme qu'il a perdue. Voici une bague de prix, gardez-là ; vous me la rendrez le premier de l'an, époque à laquelle je vous rembourserai les deux cents ducats dont je vais vous faire un billet.

Passe pour le billet, Madame, mais pour la bague je ne veux pas vous en priver. Je vous dirai, outre cela, que M. F. doit aller payer cette somme à la banque ou y envoyer quelqu'un à sa place : dans dix minutes vous aurez ici la somme dont vous avez besoin.

Je sors sans attendre sa réponse, et je reviens un instant après avec deux rouleaux de cent ducats chacun, je les lui remets, et, ayant mis dans ma poche le billet qu'elle m'avait fait, je me dispose à partir. Alors elle m'adresse ces précieuses paroles:

Je crois, Monsieur, que si j'avais su que vous fussiez si bien disposé à me servir, je n'aurais pas eu le courage de me résoudre à vous demander ce plaisir.

Eh bien! Madame, prévoyez à l'avenir qu'il n'y a point d'homme au monde capable de vous en refuser un si insignifiant, dès que vous daignerez le lui demander en personne.

Ce que vous me dites est très-flatteur; mais j'espère ne plus me trouver dans la cruelle nécessité d'en faire l'expérience.

Je partis en réfléchissant à la finesse de cette réponse. Elle ne m'avait pas dit que je me trompais, comme je m'y attendais; elle se serait compromise; car elle savait que j'étais avec M. D. R. quand l'adjudant lui avait remis son billet, et elle ne doutait pas que je n'eusse deviné qu'elle avait éprouvé un refus. Ne m'en ayant rien dit, je vis qu'elle était jalouse de sa gloire, cela me fit tressaillir d'aise, et je la trouvai adorable. Je vis clairemement qu'elle ne pouvait aimer M. D. R., et qu'elle n'en était pas aimée, et cette découverte fut un baume pour mon cœur. Aussi dès cet instant je me sentis enflammé pour elle, et je conçus la possibilité de la rendre sensible à mon amour.

Mon premier soin, dès que je fus rentré chez moi, fut d'effacer à l'encre tous les mots du billet qu'elle m'avait fait, à l'exception de son nom : ensuite, l'ayant mis sous enveloppe, j'allai en faire le dépôt chez un notaire, en faisant spécifier sur la quittance que je m'en fis délivrer, que le billet cacheté ne serait remis qu'à madame F.... en mains propres, dès qu'elle le requerrait.

Le soir même, M. F., étant venu à ma banque, me paya, joua argent comptant, et gagna une cinquantaine de ducats. Ce que je trouvai de remarquable dans cette aventure, c'est que M. D. R. continua d'être gracieux avec madame F. comme par le passé, et que celle-ci ne changea aucunement envers lui. Il ne me demanda pas même ce qu'elle m'avait voulu en m'envoyant chercher à l'hôtel.

Mais si cette dame ne changea point de ton envers mon chef, il en fut tout autrement à mon égard, car elle ne se trouva plus à table vis à vis de moi sans m'adresser fréquemment la parole, ce qui me mettait souvent dans la nécessité, ou me donnait au moins occasion de me faire connaître, en faisant des narrations piquantes ou des commentaires où j'avais soin de mêler l'instruction à la plaisanterie. J'avais dans ce temps-là le grand talent de savoir faire rire et de garder mon sérieux. Je l'avais appris de M. Malipiero, mon premier maître dans l'art de bien vivre.

Quand on veut faire pleurer, m'avait dit cet habile homme, il faut pleurer soi-même; mais quand on veut faire rire, il faut savoir garder son sérieux.

Dans tout ce que je faisais ou disais, quand madame F. était présente, je n'avais pour but unique que de lui plaire; mais ne la regardant jamais sans sujet, j'évitais qu'elle pût être certaine que j'en avais le dessein. Je voulais la réduire à devenir curieuse, à se douter, à deviner même mon secret, mais sans qu'elle pût s'en prévaloir : j'avais besoin d'aller doucement. En attendant mieux, je jouissais de voir que mon argent, ce talisman magique, et ma bonne conduite, m'attiraient une considération que je ne pouvais espérer ni de mon emploi, ni de mon âge, ni de quelque talent analogue à l'état que j'avais embrassé.

Vers la moitié de novembre, mon soldat fut attaqué d'une fluxion de poitrine; j'en prévins le

capitaine de sa compagnie, qui le fit transporter à l'hôpital. Le quatrième jour, il me dit qu'il n'en reviendrait pas et qu'on l'avait déjà administré; et, vers le soir, me trouvant chez lui, le prêtre qui l'avait assisté vint lui dire qu'il était mort, et lui remit un petit paquet que le défunt lui avait confié pour ne lui être remis qu'après sa mort. Le paquet renfermait un cachet en cuivre portant des armoiries au manteau ducal, un extrait baptistaire et une feuille de papier écrite en français. Le capitaine Camporèse, qui ne parlait que l'italien, me pria d'en faire la lecture; j'y lus ce qui suit.

« Ma volonté est que ce papier, que j'ai écrit et signé de ma propre main, ne soit remis à mon capitaine que lorsque je ne serai plus : avant ce temps, mon confesseur ne pourra en faire aucun usage; car je ne le lui confie que sous le sceau de la confession. Je prie mon capitaine de me faire enterrer dans un caveau d'où mon corps puisse être exhumé, si le duc mon père vient à le demander. Je le prie aussi d'envoyer à l'ambassadeur de France à Venise mon extrait de naissance, le cachet aux armes de ma famille, avec un certificat de ma mort en bonne forme, pour que le tout soit envoyé au duc mon père, mon droit d'aînesse devant passer au prince mon frère. En foi de quoi j'ai apposé ici ma signature : François VI Charles-Philippe-Louis Foucaud, prince de la Rochefoucault. »

L'extrait baptistaire, donné à Saint-Sulpice, portait le même nom, et celui du duc son père était

François V. Le nom de sa mère était Gabrielle du Plessis.

En achevant cette singulière lecture, je ne pus m'empêcher de partir d'un éclat de rire; mais, voyant mon sot de capitaine, qui trouvait mon hilarité déplacée, s'empresser de sortir pour aller rendre compte au provéditeur-général, je m'en allai au café, certain que Son Excellence se moquerait de lui, et que cette boufonnerie ferait la risée de tout Corfou.

J'avais connu à Rome, chez le cardinal Acquaviva, l'abbé de Liancour, arrière-petit-fils de Charles, dont la sœur, Gabrielle du Plessis, avait été femme de François V; mais cela datait du commencement du dernier siècle. J'avais copié à la secrétairie du cardinal un fait que l'abbé de Liancour avait eu besoin de faire connaître à la cour de Madrid, avec plusieurs circonstances qui regardaient la maison du Plessis. Je trouvais aussi la singulière imposture de *la Valeur* ridicule et gratuite, en ce que, ne devant être connue qu'après sa mort, elle ne pouvait lui être d'aucun avantage.

Une demi-heure après, au moment où je dépaquetais un jeu de cartes, l'adjudant Sanzonio entre et raconte du ton le plus sérieux l'importante nouvelle. Il venait du généralat, où le capitaine Camporèse était arrivé hors d'haleine pour consigner à Son Excellence le cachet et les papiers du défunt. Son Excellence avait de suite ordonné que le prince fût enterré dans un caveau, et qu'on lui

fît des obsèques avec les honneurs dûs à son rang. Une autre demi-heure plus tard, M. Minotto, adjudant du provéditeur-général, vint me dire que Son Excellence me faisait demander. A la fin de la taille, je donne les cartes au major Maroli, et je me rends au généralat. Je trouve Son Excellence à table avec les principales dames et trois ou quatre chefs de mer, ainsi que madame F. et M. D. R. Eh bien! me dit le vieux général, votre domestique était un prince.

Monseigneur, je ne m'en serais jamais douté; maintenant même qu'il est mort, je ne le crois pas.

Comment! il est mort, et il n'était pas fou. Vous avez vu ses armes et son extrait de baptême, ainsi que l'écriture de sa main. Quand on est à l'article de la mort, ce n'est pas l'instant où l'on a envie de faire des farces.

Si Votre Excellence croit tout cela vrai, mon devoir est de me taire.

Cela ne peut être que vrai, et votre doute m'étonne.

C'est, Monseigneur, que je suis informé de la famille de la Rochefoucault ainsi que de celle du Plessis. D'ailleurs, j'ai trop connu l'homme en question. Il n'était pas fou, mais bouffon extravagant. Je ne l'ai jamais vu écrire, et il m'a dit vingt fois qu'il n'avait jamais appris.

Son écrit prouve le contraire. Ses armes sont au manteau ducal; mais vous ne savez peut-être pas que M. de la Rochefoucault est duc et pair de France.

Je vous demande pardon, Monseigneur, je sais tout cela; je sais même plus, car je sais que François VI eut pour femme une demoiselle de Vivonne.

Vous ne savez rien.

A cette sentence, aussi sotte qu'impolie, je crus devoir me condamner au silence; et ce fut avec plaisir que je vis tout ce qu'il y avait d'hommes présens jouir de ce qu'ils croyaient être une mortification pour moi. Un officier dit que le défunt était beau; qu'il avait l'air noble, beaucoup d'esprit, et qu'il avait si bien su se tenir sur ses gardes, que personne n'aurait jamais su se figurer ce qu'il était. Une dame dit que si elle l'avait connu, elle l'aurait démasqué. Un autre flagorneur, vile engeance si commune auprès des grands, dit qu'il était toujours gai, aimable, obligeant, point orgueilleux envers ses camarades, et qu'il chantait comme un ange. Il avait vingt-cinq ans, dit madame Sagredo en me fixant, et s'il est vrai qu'il eût ces qualités, vous avez dû vous en apercevoir.

Je ne saurais, Madame, vous le peindre que tel que je l'ai vu. Toujours gai, souvent jusqu'à la folie, car il faisait admirablement la culbute; chantant le couplet dans le goût grivois et débitant une foule de contes et d'historiettes populaires de magie, de miracles et de revenans, mille prouesses merveilleuses qui choquaient le bon sens, et qui par là surtout provoquaient le rire de ses auditeurs. Ses défauts étaient d'être ivrogne, sale, libertin, querelleur et un peu fripon. Je le souffrais ainsi

parce qu'il me coiffait à mon goût et qu'il m'offrait dans son babil l'occasion de m'exercer au langage familier qu'on ne trouve pas dans les livres. Il m'a toujours dit qu'il était Picard, fils d'un laboureur, et qu'il était déserteur. En me disant qu'il ne savait pas écrire, il est possible qu'il m'ait trompé.

Comme j'achevais ces mots, Camporèse entre en hâte, annonçant que la Valeur respirait encore. Le général, me donnant un coup d'œil significatif, me dit qu'il serait charmé qu'il pût en revenir.

Et moi aussi, Monseigneur; mais le confesseur le fera certainement mourir cette nuit.

Pourquoi voulez-vous qu'il le fasse mourir?

Pour éviter les galères, où Votre Excellence le condamnerait pour avoir violé le secret de la confession.

Les rieurs alors pouffèrent, et le vieux benet de général de froncer les sourcils. Bientôt après l'assemblée se séparant, madame F. que j'avais précédée à sa voiture, M. D. R. lui donnant le bras, m'invita à y monter avec elle sous prétexte qu'il pleuvait. C'était la première fois qu'elle me faisait un honneur aussi signalé. Je pense comme vous, me dit-elle; mais vous avez grandement déplu au général.

J'en suis fâché, Madame, mais c'est un malheur inévitable : car je ne saurais être faux.

Vous auriez pu, me dit M. D. R., lui épargner la piquante plaisanterie du confesseur qui fera mourir le soi-disant prince.

C'est vrai, mais j'ai pensé que cela le ferait rire comme j'ai vu rire Votre Excellence et Madame. On aime dans la conversation l'esprit qui fait rire.

Mais l'esprit qui ne rit pas ne l'aime pas.

Je parie cent sequins que ce fou-là guérit, et qu'ayant le général pour lui, il va jouir de son imposture. Il me tarde de le voir traiter en prince et faire sa cour à madame Sagredo.

A ce mot, madame F., qui n'aimait pas madame Sagredo, part d'un éclat de rire; et, en descendant de voiture, M. D. R. m'invite à monter. Il était dans l'habitude, quand il soupait avec elle chez le général, de passer une demi-heure chez elle tête-à-tête; car son mari ne paraissait jamais. C'était aussi pour la première fois que ce beau couple admettait un tiers. J'étais enchanté de cette distinction, et j'étais loin de la croire sans conséquence. La satisfaction que je ressentais et que je devais dissimuler, ne devait pas m'empêcher d'être gai et de donner une teinture comique à tous les propos que Monsieur et Madame mirent sur le tapis. Notre agréable trio dura quatre heures, et nous ne rentrâmes à l'hôtel qu'à deux heures du matin. Ce fut cette nuit-là que madame F. et M. D. R. firent connaissance avec moi. Madame F. dit à Monsieur qu'elle n'avait jamais tant ri, ni cru que des propos si simples pussent tant fournir à la gaîté. Quant à moi, je découvris en elle tant d'esprit et d'enjouement, que j'achevai d'en devenir amoureux, et j'allai me coucher avec la persuasion qu'il me serait

impossible dorénavant de jouer avec elle le rôle d'indifférent.

Le lendemain, à mon réveil, le nouveau soldat qui me servait me dit que la Valeur allait mieux, et que le médecin avait déclaré qu'il était hors de danger. On en parla à table, et je n'ouvris pas la bouche à son sujet. Le surlendemain, le général donna ordre qu'on le transportât dans un appartement convenable; on lui donna un laquais, on l'habilla, et le trop simple provéditeur-général lui ayant fait une visite, tous les chefs de mer se firent un devoir de l'imiter; la curiosité s'en mêlait : on faisait rage pour voir le nouveau prince. M. D. R. suivit le torrent, et madame Sagredo ayant ouvert le branle, toutes les dames voulurent le voir, madame F. excepté, qui me dit en riant qu'elle n'irait qu'autant que je voudrais avoir la complaisance de la présenter. Je la priai de vouloir bien m'en dispenser. On donnait de l'altesse à ce maraud, et ce singulier duc appelait madame Sagredo sa princesse. M. D. R. voulait me persuader d'y aller, mais je lui dis que j'avais trop parlé pour avoir la bassesse ou le courage de me dédire. Toute l'imposture aurait été bien vite découverte si quelqu'un eût eu un almanach royal, où se trouve la généalogie de toutes les familles princières; mais, précisément, personne n'en avait, et le consul de France, gros butor comme on en trouve bon nombre, n'en savait rien. Le fou commença à sortir huit jours après sa métamorphose. Il dînait et soupait à la table du

général, et tous les soirs il assistait à l'assemblée, où il ne manquait pas de s'endormir par suite de son intempérance. Malgré cela, on poursuivait à croire qu'il était prince, et cela pour deux raisons; la première, parce qu'il attendait, sans manifester la moindre crainte, les nouvelles de Venise où le provéditeur-général avait écrit de suite après l'évènement; l'autre, parce qu'il sollicitait à l'évêché la punition du prêtre qui avait trahi son secret en violant le sceau de la confession. Ce pauvre prêtre était déjà en prison, et le général n'avait pas la force de le défendre. Tous les chefs de mer avaient invité le nouveau duc à dîner; mais M. D. R. n'osait pas s'y déterminer, parce que madame F. lui avait clairement dit que ce jour-là elle dînerait chez elle. De mon côté, je l'avais respectueusement prévenu que le jour où il l'inviterait, je prendrais la liberté de dîner ailleurs.

Un jour, je le rencontre en sortant de la vieille forteresse qui aboutit à l'esplanade. Il s'arrête devant moi et me fait le reproche que je n'avais pas été le voir. Je me mets à rire, et je lui conseille de penser à se sauver avant l'arrivée des nouvelles qui feraient connaître la vérité, ce qui obligerait le général à lui faire un mauvais parti. Je lui offris de l'aider, faisant en sorte que le capitaine d'un vaisseau napolitain, qui était à la voile, le reçut et le cachât à son bord; mais le malheureux, au lieu d'accepter mon offre, qui aurait dû le combler de joie, me dit les plus grossières injures.

Ce fou faisait sa cour à madame Sagredo, qui le traitait très-bien par orgueil qu'un prince français l'eût préférée à toutes les autres dames. Un jour que cette dame dînait en grand couvert chez M. D. R., elle me demanda pourquoi j'avais conseillé à M. le duc de prendre la fuite. Je le tiens de lui-même, ajouta-t-elle, et il s'étonne de votre obstination à le croire imposteur.

Je lui ai donné ce conseil, madame, parce que j'ai le cœur bon et le jugement sûr.

Nous sommes donc tous des sots, sans excepter le général?

Cette conséquence, madame, ne serait pas juste. Une opinion contraire à celle d'un autre ne constitue pas pour sot celui qui l'à; car il se peut que, dans une dixaine de jours, je trouve que je me suis trompé, mais je ne me croirais pas pour cela plus sot qu'un autre. Une dame de votre esprit peut, d'ailleurs, s'être aperçue si cet homme est un prince ou un paysan, tant à ses procédés qu'à l'éducation qu'il a eue. Par exemple, madame, danse-t-il bien?

Il ne sait pas faire un pas, mais il s'en moque; il dit qu'il n'a pas voulu apprendre.

Est-il poli à table?

Il est sans façon. Il ne veut pas qu'on lui change d'assiette; il prend dans le plat avec sa propre cuiller. Il ne sait pas retenir un renvoi : il bâille, et, quand il s'ennuie à table, il se lève. Il est tout simple qu'il est fort mal élevé.

Et malgré cela, fort aimable sans doute. Est-il bien propre?

Non; mais il n'est pas encore bien en linge.

On le dit sobre.

Vous badinez. Il se lève de table ivre deux fois par jour; mais il est à plaindre, car il ne peut boire de vin sans qu'il lui monte à la tête. Il jure comme un hussard, et nous rions; mais il ne s'offense jamais de rien.

A-t-il de l'esprit?

Une mémoire prodigieuse, car il nous débite chaque jour de nouvelles histoires.

Parle-t-il de sa famille?

Beaucoup de sa mère, qu'il aimait tendrement. Elle est du Plessis.

Si elle vit encore, elle doit avoir environ cent cinquante ans.

Quelle folie!

Oui, madame, car elle fut mariée du temps de Marie de Médicis.

Son extrait baptistaire, cependant, la nomme; mais son cachet.....

Sait-il quelles armes son écusson porte?

En doutez-vous?

Très-fort, ou plutôt je crois qu'il n'en sait rien.

On se lève de table; et voilà qu'on annonce le prince. Il entre, et madame Sagredo vite de lui dire: Mon prince, voilà M. Casanova qui dit que vous ne connaissez pas vos armes. A ces mots, il s'avance vers moi en ricanant, m'appelle poltron et m'ap-

plique un soufflet qui m'étourdit. Je prends la porte à pas lents, ayant soin de prendre mon chapeau et ma canne, et je descends l'escalier, pendant que M. D. R. criait à haute voix qu'on jetât le fou par la fenêtre.

Je sors de l'hôtel et vais me poster à l'esplanade pour l'attendre. Dès que je le vois, je cours à sa rencontre, et lui assène des coups si violens, que j'aurais dû le tuer d'un seul. En reculant, il se trouva entre deux murs, où, pour éviter d'être assommé, il ne lui restait d'autre moyen que de tirer son épée : le lâche n'y pensa pas, et je le laissai étendu sur le carreau et nageant dans son sang. La foule des spectateurs me fit haie, et je la traversai pour aller au café, où je pris un verre de limonade sans sucre pour précipiter la salive amère que la rage avait soulevée. En moins de rien, je me vis entouré de tous les jeunes officiers de la garnison, qui faisaient chorus pour me dire que j'aurais dû l'achever. Ils finirent par m'ennuyer, car, si je ne l'avais pas tué, ce n'était pas ma faute; et je n'y aurais pas manqué s'il avait tiré son épée.

Il y avait environ une demi-heure que j'étais au café, lorsque l'adjudant du général vint me dire que Son Excellence m'ordonnait de me rendre aux arrêts à bord de la bastarde. On appelle ainsi une galère commandante où les arrêts consistent à porter la chaîne aux pieds comme un forçat. La dose était trop forte, et je ne me sentais pas d'humeur à m'y soumettre. C'est bon, M. l'adjudant; la chose

est entendue : il part, et moi je sors un instant après; mais quand je fus au bout de la rue, au lieu d'aller à l'esplanade, je m'achemine vers la mer. Je longe la rive pendant un quart d'heure, je trouve un bateau vide avec deux rames, j'y entre, et l'ayant démarré, je vogue à force de rames vers un gros *caych*, qui allait contre le vent, à six rames. Dès que je l'eus rejoint, je priai le *carabouchiri* de prendre le vent et de me mettre à bord d'une grosse barque de pêcheurs qu'on voyait à quelque distance, et qui se dirigeait vers le rocher de Vido. Je laisse aller mon bateau à l'aventure, et, après avoir bien payé le *caych*, je monte dans la grande barque, et ayant marchandé une traite avec le patron, il déploie trois voiles, et au bout de deux heures il me dit que nous étions à quinze milles de Corfou. Le vent cessant alors, je le fis voguer contre le courant; mais vers minuit les marins me dirent qu'ils ne pouvaient pas pêcher sans vent et qu'ils n'en pouvaient plus de fatigue. Ils m'invitent à dormir jusqu'au jour, je m'y refuse, et pour une bagatelle je me fis mettre à terre sans demander où nous étions, afin de n'éveiller en eux aucun soupçon.

Il me suffisait de savoir que j'étais à vingt milles de Corfou, et dans un endroit où personne ne pouvait me supposer. Il faisait clair de lune, et je vis une église attenante à une maison, une longue baraque couverte et ouverte aux deux bouts, une plaine d'environ cent pas de large, après laquelle des montagnes, et rien de plus. Je me plaçai dans

la baraque sur de la paille que j'y trouvai, et j'y dormis assez bien, malgré le froid, jusqu'à la pointe du jour : nous étions au premier décembre; et, malgré la douceur du climat, étant sans manteau et en uniforme très-léger, j'étais transi lorsque je m'éveillai.

J'entends sonner les cloches et je m'achemine vers l'église. Le papa à longue barbe, surpris de mon apparition, me demande en grec si j'étais *Romeo;* Grec : je lui réponds que j'étais *Fragiéo*, Italien. Il me tourne le dos, rentre chez lui et s'enferme sans vouloir m'écouter.

Je me tourne vers la mer, et je vois un bateau se détacher d'une tártane à l'ancre à cent pas de l'île : il venait à quatre rames pour mettre à terre les personnes qui étaient dedans. Je m'avance et je vois un Grec de bonne mine, une femme et un garçon de dix à douze ans. J'adresse la parole au Grec, en lui demandant s'il avait fait bon voyage et d'où il venait. Il me répond en italien qu'il venait de Céphalonie avec sa femme et son fils, et qu'il allait à Venise; mais qu'avant d'y aller il venait entendre la messe à la Sainte-Vierge de Casopo, pour savoir si son beau-père vivait encore, et s'il lui paierait la dot de sa femme.

Comment saurez-vous cela?

Je le saurai du papa Deldimopulo, qui me rendra fidèlement l'oracle de la Sainte-Vierge.

Je baisse la tête et le suis à l'église. Il parle au pope ou papa, et lui donne de l'argent. Le papa

dit la messe; il entre dans le *sancta sanctorum*, en sort un quart d'heure après, remonte à l'autel, et se tournant vers nous, après s'être recueilli un instant et avoir ajusté sa longue barbe, il prononce, en dix ou douze mots, son oracle. Le Grec de Céphalonie, qui, certes, n'était pas Ulysse, d'un air très-content donne encore de l'argent à l'imposteur et le quitte. Je le suis, et, chemin faisant, je lui demande s'il était content de l'oracle.

Oh! très-content. Je sais que mon beau-père vit et qu'il me paiera la dot, si je veux lui laisser mon enfant. Je sais que c'est sa passion, et je le lui laisserai.

Ce papa vous connaît-il?

Il ne sait pas même mon nom.

Avez-vous de belles marchandises sur votre bord?

Assez. Venez déjeûner avec moi, vous verrez tout.

Je le veux bien.

Enchanté d'avoir appris qu'il y avait encore des oracles, et persuadé qu'il y en aura toujours, aussi long-temps qu'il y aura des hommes simples et des prêtres imposteurs, je suis ce bon homme, qui me donne à son bord un fort bon déjeûner. Ses marchandises consistaient en coton, toile, raisins de Corinthe, huile et vins excellens. Il avait aussi des bas, des bonnets de coton, des capotes à l'orientale, des parapluies et du biscuit de munition que

j'aimais beaucoup; car j'avais alors trente dents, et il est difficile d'en voir de plus belles. Hélas! il ne m'en reste aujourd'hui que deux : les vingt-huit autres sont parties avec d'autres outils, tout aussi précieux; mais *dùm vita super est, bene est* (1). Je lui achetai de tout, excepté du coton, dont je n'aurais su que faire; et, sans marchander, je lui payai les trente-cinq ou quarante sequins qu'il me dit que cela valait, et là-dessus il me fit présent de six boutargues magnifiques.

M'ayant entendu vanter le vin de Xantes, qu'il appelait *generoydes*, il me dit que si je voulais l'accompagner à Venise, il m'en donnerait chaque jour une bouteille, même pendant toute la quarantaine. Toujours un peu superstitieux, je fus sur le point d'accepter par la plus sotte de toutes les raisons : c'est que cette étrange résolution n'aurait eu rien de prémédité, et qu'il était possible que mon destin m'y appelât. J'étais tel alors, et malheureusement je suis autre aujourd'hui. On dit que c'est parce que la vieillesse rend l'homme sage; mais je n'ai jamais pu concevoir le moyen de chérir l'effet d'une affreuse cause.

Au moment où j'allais le prendre au mot, il m'offre un beau fusil pour dix sequins, me disant qu'à Corfou tout le monde m'en offrirait douze. Voilà le mot Corfou qui renverse toutes mes idées! Je crois entendre mon génie qui me dit qu'il faut que j'y

(1) Quand la vie reste, tout est bien.

retourne. J'achète le fusil ce qu'il m'en demande, et le brave Céphalonien, voyant ma loyauté, me donne par dessus le marché une belle gibecière turque bien fournie de poudre et de plomb. Muni de mon fusil, couvert d'une bonne capote, tous mes achats dans un grand sac, je prends congé de l'honnête Grec et je me fais débarquer sur la plage, résolu à me loger chez le fripon de papa, de gré ou de force. La pointe que m'avait donnée le bon vin du Grec devait porter son fruit. J'avais dans mes poches quatre ou cinq cents gazettes de cuivre (1) qui me paraissaient fort lourdes; mais j'avais dû me les procurer, prévoyant que je pourrais en avoir besoin dans cette petite île.

Après avoir placé mon sac sous la baraque, je me dirige, mon fusil sur l'épaule, vers la maison du papa. L'église était fermée.

Je dois ici donner à mes lecteurs une idée de ce que j'étais dans ce moment-là. J'étais tranquillement désespéré. Trois ou quatre cents sequins que j'avais sur moi ne pouvaient m'empêcher de penser que là où j'étais, je n'étais rien moins que sûr; que je ne pouvais y rester long-temps, qu'on m'y découvrirait bientôt, et que m'étant rendu contumax au premier chef, on me traiterait comme tel. Je me voyais dans l'impuissance de prendre un parti : or cela suffit pour rendre affreuse une situation quelconque. Il était inconvenant que je retournasse vo-

(1) Petite monnaie.

lontairement à Corfou, ma fuite alors aurait été gratuite et l'on m'aurait traité de fou, car mon retour aurait été un indice ou de légéreté ou de poltronnerie; cependant je n'avais pas le courage de déserter tout-à-fait. Le principal motif de cette impuissance morale n'était ni mille sequins que j'avais entre les mains du caissier, ni mon équipage bien fourni, ni la crainte de ne pas trouver de quoi vivre ailleurs; mais c'était de laisser une femme que j'adorais et à laquelle je n'avais pas encore baisé la main. Dans cette détresse, je ne pouvais que m'abandonner aux événemens, quels qu'ils fussent, et, pour le moment, l'essentiel était de me loger et de me nourrir.

Je frappe à la porte de la maison du prêtre. Il se montre à la fenêtre, et la referme sans vouloir m'écouter. Je frappe de nouveau, je peste, je jure, mais le tout en vain. Enragé, je couche en joue un pauvre mouton qui paissait à vingt pas de moi avec plusieurs autres, et je l'abats. Le berger se met à crier, le papa sort à la fenêtre en criant au voleur, et fait sonner le tocsin. Je vois trois cloches en branle, je prévois un attroupement: que va-t-il arriver? je n'en sais rien; mais advienne que pourra, je recharge mon arme et j'attends.

Huit ou dix minutes s'étaient à peine écoulées, que je vois descendre de la montagne une foule de paysans armés de fusils, de fourches, de gros bâtons : je me retire sous la baraque, sans éprouver la moindre crainte, car il ne me paraissait pas na-

turel que, me voyant seul, ces gens-là voulussent m'assassiner sans m'écouter.

Les premiers, au nombre de dix ou douze, s'avancent leurs fusils prêts à mettre en joue : je les arrête en leur jetant mes monnaies de cuivre, qu'ils s'empressent de ramasser d'un air étonné, et j'en agis ainsi à mesure qu'il en vint d'autres jusqu'à ce que je n'en eus plus et que je ne vis plus personne venir. Ces manans s'entre-regardaient d'un air pétrifié, ne sachant que penser d'un jeune homme de bonne mine, à l'air pacifique, et qui leur jetait son argent si libéralement. Je ne pus leur parler que lorsque le bruit assourdissant des cloches eut cessé de se faire entendre. Je m'assis tranquillement sur mon sac, me tenant tranquille; mais dès que je pus parler je le fis, et le papa, son bedeau et le berger s'empressèrent de m'interrompre, d'autant plus que je parlais italien, et tout trois, parlant à-la-fois, cherchaient à ameuter la canaille contre moi.

L'un d'entr'eux, d'un âge avancé et d'un air raisonnable, s'approche de moi et me demande en italien pourquoi j'ai tué un mouton.

Pour le manger après l'avoir payé.

Mais sa sainteté est le maître d'en demander un sequin.

Le voilà.

Le papa prend le sequin, il s'en va, et toute l'affaire est finie. Le paysan me dit qu'il avait servi dans la guerre de 1716, et qu'il avait assisté à la

défense de Corfou. Je lui en fis compliment et le priai de me trouver un logement et un domestique qui sût me préparer à manger. Il me dit qu'il me ferait avoir une maison entière, qu'il me ferait lui-même une bonne cuisine, mais qu'il me fallait monter. Volontiers! Il appelle deux gros garçons, charge l'un de mon sac, l'autre de mon mouton, et nous voilà en route. Tout en marchant, je lui dis : brave homme, je voudrais bien avoir à mon service vingt-quatre gaillards de cette sorte soumis à la discipline militaire. Je donnerais à chacun vingt gazettes par jour, et à vous quarante, en qualité de mon lieutenant.

Je vais, me répond mon homme, vous monter dès aujourd'hui une garde militaire dont vous serez content.

Nous arrivons à une maison très-commode, où j'avais au rez-de-chaussée trois chambres et une écurie, que je transformai de suite en corps-de-garde. Mon lieutenant m'y laissa pour aller me chercher tout ce qui m'était nécessaire, et entr'autres une couturière pour me faire des chemises. J'eus dans la journée lit, meubles, batterie de cuisine, un bon dîner, vingt-quatre gros garçons bien armés, une couturière surannée et quelques jeunes apprenties pour me faire des chemises. Après souper, je me trouvai de la meilleure humeur du monde, entouré d'une trentaine de personnes qui me traitaient en souverain, sans pouvoir comprendre ce que j'étais allé faire dans leur petite île. La

seule chose qui me fût désagréable était que les jeunes filles ne parlaient pas l'italien; et je savais trop peu de grec pour espérer de pouvoir leur en compter.

Le lendemain matin, mon lieutenant fit relever la garde, et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. C'était comme un troupeau de moutons; tous beaux hommes, bien découplés et alertes; mais sans uniforme et sans discipline, la plus belle troupe n'est qu'un mauvais troupeau. Cependant ils apprirent à présenter les armes et à obéir aux ordres de leur officier. Je fis placer trois sentinelles, une devant le corps-de-garde, une à ma porte et la troisième dans un endroit d'où l'on découvrait la plage. Cette dernière devait nous avertir si elle voyait aborder quelque barque armée. Pendant les deux ou trois premiers jours, je considérai tout cela comme un jeu, mais réfléchissant qu'il serait possible que j'en eusse besoin pour repousser la force par la force, je pensai à me faire prêter serment de fidélité : je n'en fis cependant rien, quoique mon lieutenant m'assûrat que cela dépendait de moi. Mes largesses m'avaient captivé l'amour de tous les insulaires.

Ma cuisinière, qui m'avait trouvé des couturières pour me coudre des chemises, espérait que je deviendrais amoureux de quelqu'une et non de toutes; mais mon zèle surpassa ses espérances, et toutes les jolies eurent leur tour; toutes aussi furent contentes de moi, et ma cuisinière fut récom-

pensée de ses bons offices. Je menais une vie délicieuse, car ma table était couverte de mets succulens, de moutons délicieux et de bécasses telles que je n'en ai plus trouvé de pareilles qu'à Pétersbourg. Je ne buvais que du vin de Scopolo et les meilleurs muscats de l'Archipel. Mon lieutenant était mon seul commensal. Je n'allais jamais me promener sans lui et deux de mes gardes-du-corps, afin de pouvoir me défendre de quelques jeunes gens qui m'en voulaient parce qu'ils s'imaginaient que mes couturières, leurs maîtresses, les avaient quittés à cause de moi. Dans mes promenades, je pensais quelquefois que, sans argent, j'aurais été malheureux, que c'était ce métal qui me valait l'état dont je jouissais; mais je pensais aussi que si je ne m'étais pas senti la bourse bien fournie, il était fort douteux que j'eusse quitté Corfou.

Il y avait huit ou dix jours que je faisais le petit roitelet, quand, vers les dix heures du soir, j'entendis le *qui vive* de la sentinelle du poste. Mon lieutenant sort et revient m'annoncer qu'un honnête homme qui parlait italien demandait à m'entretenir pour une affaire importante. Je le fais entrer, et, en présence de mon lieutenant, il me dit en italien : Après-demain, dimanche, le papa Deldimopulo doit fulminer contre vous la *Cataramonachia*. Si vous ne l'empêchez pas, une fièvre lente vous fera passer à l'autre monde en six semaines.

Je n'ai jamais entendu parler de cette drogue.

Ce n'est pas une drogue; c'est une malédiction

lancée le St.-Sacrement à la main, et qui a cette force.

Quelle raison ce prêtre peut-il avoir de m'assassiner?

Vous troublez la paix et la police de sa paroisse. Vous vous êtes emparé de plusieurs jeunes filles que leurs anciens amoureux ne veulent plus épouser.

Après l'avoir fait boire, je le remerciai et lui souhaitai une bonne nuit. Son avis me parut important; car si je ne craignais pas la *Cataramonachia*, à laquelle je n'avais pas la moindre foi, je pouvais craindre les poisons, beaucoup plus efficaces. A la pointe du jour, après avoir passé une nuit fort tranquille, je me lève, et, sans rien dire à mon lieutenant, je sors, je vais seul à l'église, où ayant trouvé le prêtre, je lui adressai ces paroles du ton le plus résolu : A la première fièvre dont je me sentirai atteint, je vous brûle la cervelle : réglez-vous bien là-dessus. Donnez-moi une malédiction qui me tue dans un jour, ou faites votre testament. Adieu.

Après cet avis, je retourne à mon palais. Le lundi, de très-bonne heure, je vois le papa qui vient me faire visite. J'avais un peu mal à la tête, il s'informe de ma santé, et quand je lui dis que j'avais la tête pesante, il me force à rire par l'air d'anxiété avec lequel il s'empresse de m'assurer que ce ne pouvait être que l'effet de l'air pesant de l'île de Casopo.

Trois jours après cette visite, la sentinelle avancée pousse le cri d'alarme. Mon lieutenant sort, et vient, peu d'instans après, m'annoncer qu'une chaloupe armée avait débarqué un officier. Je sors, et je fais mettre ma troupe sous les armes, ensuite je m'avance et je vois un officier, accompagné d'un guide, qui s'avançait vers ma demeure. Cet officier étant seul, je n'avais rien à craindre; je rentre dans ma chambre, ordonnant à mon lieutenant de le recevoir avec tous les honneurs de la guerre, et de l'introduire. Je ceins mon épée, et je l'attends debout.

Je vois entrer le même adjudant Minolto qui était venu m'ordonner d'aller aux arrêts. Vous êtes seul, lui dis-je, et vous venez comme ami : embrassons-nous.

Il faut bien que je vienne comme ami, car, comme ennemi, je n'aurais pas la force nécessaire. Mais ce que je vois me semble un rêve.

Asseyez-vous, et dînons tête-à-tête. Vous ferez bonne chère.

Je le veux bien, et ensuite nous partirons ensemble.

Vous partirez tout seul, si vous en avez envie; car je ne partirai d'ici qu'avec la certitude, non seulement que je n'irai point aux arrêts, mais encore que j'aurai satisfaction de ce fou que le général doit envoyer aux galèaes.

Soyez sage, et venez avec moi de bon gré. J'ai ordre de vous conduire par force, mais n'étant pas

en mesure pour cela, je ferai mon rapport, et l'on vous enverra prendre de manière qu'il faudra bien que vous vous rendiez.

Jamais; on ne m'aura que mort.

Vous êtes donc devenu fou; car vous avez tort. Vous avez désobéi à l'ordre que je vous ai transmis de vous rendre à la bastarde. C'est cela qui fait votre tort; car, du reste, vous aviez mille fois raison, au sentiment même du général.

J'aurais donc dû me rendre aux arrêts?

Certainement; la subordination étant de rigueur dans notre état.

A ma place, y seriez-vous allé?

Je ne veux, ni ne puis vous dire, ce que j'aurais fait; je sais seulement qu'en n'obéissant pas, je me serais rendu criminel.

Mais, si je me rends actuellement, on me traitera en coupable bien plus durement qu'on ne l'aurait fait si j'avais obéi à l'ordre injuste.

Je ne le présume pas. Venez, et vous saurez tout.

Sans connaître ma destinée? ne vous y attendez pas. Dînons. Puisque je suis coupable au point qu'on emploie la force, je ne me rendrai qu'à la force. Je ne serai pas plus coupable alors, quoiqu'il puisse y avoir du sang versé.

Vous êtes dans l'erreur; vous seriez plus coupable. Mais dînons. Un bon repas nous fera peut-être mieux raisonner.

Vers la fin du dîner, nous entendons du bruit,

et mon lieutenant entre pour me dire que des bandes de paysans s'attroupaient dans le voisinage de ma maison, pour me défendre, parce que le bruit s'était répandu dans l'île que la felouque armée était venue pour m'enlever et me conduire à Corfou. Je lui ordonnai d'aller désabuser ces braves gens, et de les renvoyer après leur avoir donné un baril de vin.

Ces paysans rassurés s'en allèrent, mais en déchargeant leurs armes en l'air, en signe de dévoûment. Tout cela paraît fort joli, me dit l'adjudant; mais cela deviendra affreux, si vous me laissez partir seul; car mon devoir m'oblige à être très-exact dans mon rapport.

Je vous suivrai, si vous me donnez votre parole d'honneur de me débarquer en liberté en arrivant à Corfou.

J'ai ordre de vous consigner à M. Foscari, dans la bastarde.

Vous n'exécuterez point cet ordre pour cette fois.

Si le général ne vous trouve pas docile, il y va de son honneur de vous forcer, et il en trouvera les moyens. Mais, dites-moi, je vous prie, ce que vous feriez, si, pour s'amuser, le général prenait le parti de vous laisser ici? Mais on ne vous y laissera pas; car, d'après le rapport que je ferai, on se déterminera à finir l'affaire sans effusion de sang.

Sans massacre, la chose sera difficile, car avec

cinq cents paysans ici, je ne crains pas trois mille hommes.

On n'en emploiera qu'un, car on vous traitera comme chef de rebelles. Tous ces hommes qui vous sont dévoués, ne pourront vous garantir d'un seul qui vous brûlera la cervelle pour gagner quelques pièces d'or. Je vous dirai bien plus : de tous ces Grecs qui vous entourent, il n'y en a pas un qui ne soit prêt à vous assassiner pour gagner vingt sequins. Croyez-moi, venez avec moi. Venez jouir à Corfou d'une espèce de triomphe. Vous y serez applaudi et fêté. Vous conterez vous même la folie que vous avez faite, on en rira, et on admirera en même temps que vous vous soyez rendu à la raison dès que je suis venu vous la faire entendre. Tout le monde vous estime, et M. D. R. fait grand cas de vous : il loue surtout le courage que vous avez eu de ne point passer votre épée à travers le corps de cet insolent pour ne point manquer de respect à sa maison. Le général même doit vous estimer, car il doit se souvenir de ce que vous lui avez dit.

Qu'est devenu ce malheureux?

Il y a quatre jours que la frégate du major Sardina est arrivée avec des dépêches où le général a sans doute trouvé les éclaircissemens nécessaires; car il a fait disparaître le faux duc : personne ne sait où il est, et personne n'ose en parler chez lui, car sa bévue était trop grossière.

Mais après mes coups de canne, l'a-t-on encore reçu dans les cercles?

Fi donc! Ne vous souvenez-vous pas qu'il avait une épée? Il n'en a pas fallu davantage pour que personne n'ait plus voulu le voir. Il avait l'avant-bras cassé et la mâchoire fracassée. Malgré cela, cependant, sans égard pour son pitoyable état, huit jours après Son Excellence l'a fait disparaître. La seule chose que tout Corfou ait trouvée merveilleuse, c'est votre évasion. On a cru pendant trois jours que D. R. vous tenait caché chez lui, et on le condamnait ouvertement; mais il a déclaré hautement, à la table du général, qu'il ignorait absolument où vous étiez. Son Excellence même était fort inquiète de votre évasion, et ce n'est que d'hier qu'on a su ce que vous étiez devenu par une lettre du papa d'ici, écrite au protopapa Bulgari, dans laquelle il se plaint qu'un officier italien s'est depuis huit jours emparé de cette île, où il exerce des violences. Il vous accuse de débaucher toutes les filles, et de l'avoir menacé de lui brûler la cervelle s'il vous donne la *Cataramonachia.* Cette lettre, lue à l'assemblée, a désopilé la rate au général; mais il ne m'en a pas moins ordonné de venir vous prendre avec douze grenadiers.

C'est madame Sagredo qui est la cause de tout ceci.

C'est vrai; mais elle en est bien mortifiée. Vous feriez bien de venir demain avec moi lui faire une visite.

Demain? Vous êtes donc sûr que je ne serai pas mis aux arrêts?

Oui, car je sais que Son Excellence est un homme d'honneur.

Et moi aussi. Embarquons-nous. Nous partirons ensemble après minuit.

Pourquoi pas tout de suite?

Parce que je ne veux pas m'exposer à passer la nuit dans la bastarde. Je veux arriver à Corfou au grand jour, ce qui rendra votre triomphe éclatant.

Mais que ferons-nous ici pendant huit heures?

Nous irons voir des nymphes d'un acabit qu'on ne trouve pas à Corfou, ensuite nous ferons un bon souper.

J'ordonnai à mon lieutenant de faire porter à manger aux soldats de la felouque, et de nous faire préparer un souper splendide, sans rien épargner, lui disant que je partirais à minuit.

Je lui fis présent, ensuite, de toutes mes grosses provisions, et je fis embarquer tout ce que je voulais emporter. Mes janissaires, auxquels je fis présent d'une semaine de solde, voulurent m'accompagner armés jusqu'à la felouque, ce qui fit rire mon camarade toute la nuit. Nous arrivâmes à Corfou à huit heures du matin à la bastarde même, où il me consigna, après m'avoir assuré qu'il allait envoyer de suite chez M. D. R. tout mon équipage, et faire son rapport au général.

M. Foscari, qui commandait cette galère, me reçut fort mal. S'il avait eu un peu de noblesse dans l'âme, il ne se serait pas tant pressé de me faire mettre à la chaîne. Il aurait pu différer un

seul quart-d'heure en me parlant, et je n'aurais pas eu cette mortification. Il m'envoya, sans mot dire, à l'endroit où le chef de *scala* me fit asseoir et allonger le pied, pour me mettre la chaîne, qui, dans ce pays-là, ne déshonore personne, pas même, malheureusement, les galériens, que l'on traite mieux que les soldats.

J'avais la chaîne au pied droit, et on me débouclait le soulier du pied gauche, pour achever cette belle décoration, quand l'adjudant de Son Excellence vint ordonner à mon geôlier de me rendre mon épée et de me mettre en liberté. Je voulus aller présenter mes hommages au noble gouverneur; mais un peu embarrassé, sans doute, de sa contenance, l'adjudant me dit que Son Excellence m'en dispensait.

J'allai de suite faire ma révérence au général sans lui dire un seul mot; mais lui, d'un air grave, me dit d'être plus sage à l'avenir, et d'apprendre que le premier devoir d'un militaire était d'obéir, surtout d'être discret et modeste. Comprenant à merveille toute la signification de ces deux mots, je me réglai en conséquence.

Mon apparition chez M. D. R. fit naître la joie sur tous les visages. Ces beaux momens m'ont toujours été si chers, qu'en me faisant oublier les momens pénibles, ils m'en ont constamment fait chérir la cause. Il est impossible de bien sentir un plaisir quand il n'a pas été précédé de quelque peine, et les jouissances ne sont grandes qu'en pro-

portion des privations qu'on a souffertes. M. D. R. fut si content de me voir, qu'il vint à ma rencontre et m'embrassa tendrement. Il me dit ensuite, en me faisant présent d'une belle bague qu'il ôta de son doigt, que j'avais très-bien fait de laisser ignorer à tout le monde, et à lui particulièrement, le lieu de ma retraite. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il d'un air noble et franc, combien madame F. s'intéresse à vous. Vous lui feriez un grand plaisir en y allant dans l'instant.

Quel plaisir de recevoir ce conseil de lui-même! Mais ce mot : à l'instant, me fit de la peine; car ayant passé la nuit dans la felouque, je craignais que le désordre de ma toilette ne me nuisît à ses yeux. Je ne pouvais pourtant point reculer ni lui en dire la raison : je pensai à m'en faire un mérite auprès d'elle.

J'arrive; il ne faisait pas jour chez la déesse, mais sa femme de chambre me fit entrer, en m'assurant que sa maîtresse ne tarderait pas à sonner, et qu'elle serait bien fâchée de ne pas m'avoir vu. Pendant une demi-heure que je passai avec cette jeune personne, charmante indiscrète, j'appris une foule de choses qui me firent un extrême plaisir, surtout une foule de propos qu'on avait tenus sur mon évasion; et j'en tirai la conclusion que ma conduite, dans toute cette affaire, avait obtenu l'approbation générale.

Aussitôt que Madame eut vu sa femme de chambre, elle me fit appeler. On ouvre les rideaux, et je

crois voir l'aurore entourée de roses et des perles du matin. Je lui dis que, sans l'ordre que m'en avait donné M. D. R., je n'aurais jamais osé me présenter devant elle dans l'état où j'étais: et, du ton le plus suave, elle me répondit que M. D. R., sachant tout l'intérêt qu'elle me portait, avait très-bien fait de me faire venir, m'assurant en même temps que M. D. R. m'estimait autant qu'elle.

Je ne sais, Madame, comment j'ai pu mériter un si grand bonheur, tandis que je n'aspirais qu'à des sentimens d'indulgence.

Nous avons tous admiré la force qne vous avez eue de vous abstenir de passer votre épée au travers du corps de ce fou, qu'on aurait jeté par la fenêtre s'il ne se fût évadé au plus vite.

Je l'aurais tué, Madame, n'en doutez pas, si vous n'aviez pas été présente.

Le compliment est fort galant, mais il n'est pas croyable que vous ayez pensé à moi dans ce moment.

A ces mots, je soupire en baissant les yeux et détournant la tête. Elle voit ma bague, et pour changer de conversation, elle se mit à me faire l'éloge de M. D. R., dès qu'elle sut comment il m'avait fait ce présent. Elle voulut que je lui contasse la vie que j'avais menée dans l'île, et je le fis, à l'exception de mes jolies couturières que j'eus soins de laisser sous le voile; car je savais déjà alors que, dans le commerce de la vie, il y a bon nombre de vérités qu'il faut laisser dans un officieux oubli.

Tout ce que je lui dis la fit beaucoup rire, et ma conduite lui parut admirable. Auriez-vous, me dit-elle, le courage de raconter tout cela, mais dans les mêmes termes, au provéditeur-général?

N'en doutez-pas, Madame, pourvu qu'il m'en demandât la narration.

Eh bien! tenez-vous prêt à me tenir parole. Je veux, ajouta-t-elle, que ce brave seigneur vous aime et qu'il devienne votre principal protecteur, pour vous garantir des passe-droits. Laissez-moi faire.

En sortant de chez elle, le cœur ravi de son accueil, j'allai chez le major Maroli pour m'informer de l'état de mes fonds, et j'appris avec plaisir qu'il ne m'avait plus tenu de moitié depuis ma disparition. Je retirai quatre cents sequins des mains du caissier, me réservant de rentrer en part quand les circonstances me paraîtraient convenables.

Le soir, ayant eu soin de faire toilette, j'allai trouver l'adjudant Minotto pour aller avec lui faire une visite à madame Sagredo, favorite du général. C'était à Corfou la plus jolie des dames vénitiennes, madame F. excepté. Ma visite la surprit, car, ayant été la cause de tout ce qui s'était passé, elle était loin de s'y attendre, croyant que je lui en voulais. Je la désabusai en lui parlant franchement, et elle me dit les choses les plus obligeantes, me priant d'aller quelquefois passer la soirée chez elle. A cette invitation fort aimable, j'inclinai la tête sans accepter ni refuser. Je savais que madame F. ne pouvait point la souffrir; comment aurais-je pu

fréquenter ses soirées! D'ailleurs cette dame aimait le jeu, et, pour lui plaire, il fallait ou perdre ou la faire gagner; or, pour se résoudre à l'une de ces deux conditions, il faut aimer l'objet et avoir des vues de conquête : je n'étais pas dans cette disposition. L'adjudant Minotto ne jouait pas; mais il avait captivé ses bonnes grâces en faisant auprès d'elle le Mercure galant.

De retour à l'hôtel, je trouve madame F. toute seule, M. D. R. étant occupé à écrire. Assis auprès d'elle, elle m'engage à lui conter tout ce qui m'était arrivé à Constantinople : je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Ma rencontre avec la femme de Josouff lui plut beaucoup; mais la nuit du bain des trois nymphes d'Ismaïl la mit tout en feu. Je gazais tant que je pouvais; mais, quand elle me trouvait obscur, elle m'obligeait à m'expliquer un peu mieux, et dès que je me faisais mieux comprendre, en donnant à mes tableaux un vernis de volupté, que je puisais plus dans ses regards que dans mes souvenirs, elle ne manquait pas de me gronder et de me dire que j'aurais pu être moins clair. Je sentais que la voie dans laquelle elle m'avait engagé devait lui donner une fantaisie en ma faveur; et j'étais persuadé que celui qui fait naître des désirs peut facilement être condamné à les éteindre : c'était la récompense à laquelle j'aspirais; j'osais l'espérer, quoique je ne la visse encore qu'en perspective.

Par hasard ce jour-là, M. D. R. avait invité beau-

coup de monde à souper. Je dus naturellement faire les frais de la conversation, en racontant avec toutes les circonstances et le plus grand détail tout ce que j'avais fait et ce qui m'était arrivé depuis l'instant où j'avais reçu l'ordre de me rendre aux arrêts, jusqu'à ma mise en liberté. M. Foscari, gouverneur de la bastarde, était à mon côté, et la fin de ma narration ne lui fut sans doute pas des plus agréables.

Mon histoire plut du reste à toute la société, et il fut décidé que M. le provéditeur-général devait avoir le plaisir de l'entendre de ma bouche. Ayant dit qu'il y avait beaucoup de foin à Casopo, article dont on manquait absolument à Corfou, M. D. R. me dit que je devais saisir cette occasion de me faire un mérite auprès du général, en l'en prévenant sans retard. Je suivis cet avis dès le lendemain, et je fus fort bien accueilli; car Son Excellence ordonna une corvée pour l'aller chercher et le transporter à Corfou.

Deux ou trois jours après, étant un soir au café, l'adjudant Minotto vint me dire que le général voulait me parler : on juge que cette fois je fus prompt à exécuter ses ordres.

CHAPITRE V.

Progrès de mes amours. — Je vais à Otrante. — J'entre au service de madame F. — Heureuse écorchure.

L'assemblée était fort nombreuse. J'entre tout doucement : Son Excellence me voit, déride son front et fait tourner sur moi tous les regards de la société, en disant à haute voix : Voilà un jeune homme qui se connaît en princes. Monseigneur, lui dis-je à l'instant, je suis devenu connaisseur en ce genre à force d'approcher vos pareils.

Ces dames sont curieuses de savoir tout ce que vous avez fait depuis votre disparition jusqu'à votre retour.

Vous me condamnez donc, monseigneur, à une confession publique?

Fort bien; mais sur ce pied, prenez garde d'omettre la plus petite circonstance, et figurez-vous que je ne suis pas ici.

Au contraire; car ce n'est que de Votre Excellence que je veux attendre mon absolution. Mais l'histoire sera longue.

Dans ce cas, le confesseur vous permet de vous asseoir.

Je conte mon histoire dans le plus grand détail, à l'exception, pourtant, de mes congrès fréquens avec les nymphes insulaires. Tout cet événement, me dit le vieillard, est instructif.

Oui, monseigneur, car il montre qu'un jeune homme n'est jamais si en danger de périr, que lorsqu'agité d'une grande passion, il se trouve maître de se satisfaire moyennant une bourse d'or qu'il a dans sa poche.

J'allais partir, lorsque le maître-d'hôtel vint me dire que Son Excellence m'engageait à rester à souper. J'eus donc l'honneur de me trouver assis à sa table, mais non d'y manger; car, obligé de répondre aux mille questions qu'on m'adressait de toutes parts, il me fut impossible de mettre un seul morceau dans ma bouche. Je me trouvais assis à côté du protopapa Bulgari, et je lui demandai pardon d'avoir un peu ridicularisé l'oracle du papa Deldimopulo. C'est une friponnerie, me dit-il, à laquelle il est d'autant plus difficile de remédier, qu'elle porte le cachet de l'antiquité.

Au dessert, madame F. ayant dit un mot à l'oreille

du général, celui-ci m'adressa la parole en me disant qu'il entendrait bien volontiers ce qui m'était arrivé, pendant mon séjour à Constantinople, avec la femme du turc Josouff, et chez un autre où j'avais été témoin d'un bain au clair de la lune. Fort surpris de cette espèce d'invitation, je lui dis que c'était de ces fredaines qui ne méritaient pas d'être contées; et j'en fus quitte, Son Excellence n'ayant pas insisté. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'indiscrétion de madame F., qui ne devait pas mettre tout Corfou dans le secret des contes que je lui faisais tête-à-tête. Je la voulais jalouse de sa gloire, que j'aimais plus encore que sa personne.

Deux ou trois jours après, me trouvant seul avec elle, elle me dit :

Pourquoi n'avez-vous pas voulu conter au général vos aventures de Constantinople?

Parce que je ne veux pas que le monde sache que vous souffrez que je vous entretienne de pareilles choses. Ce que j'ose, madame, vous conter tête-à-tête, je ne vous le conterais certainement pas en public.

Et pourquoi pas? Il me semble au contraire que, si par un sentiment de respect vous vous taisez en public, vous devriez d'autant plus vous taire quand je suis seule.

Ayant le désir de vous divertir, je me suis exposé au danger de vous déplaire; mais, madame, cela ne m'arrivera plus.

Je ne veux pas chercher à connaître vos inten-

tions, mais il me semble que si vous aviez eu le désir de me plaire, vous n'auriez pas dû sciemment vous exposer à un résultat opposé. Nous allons souper chez le général, car M. D. R. est chargé de sa part de vous y mener; il vous redira, j'en suis sûre, ce qu'il vous a dit la dernière fois, et vous ne pourrez éviter de le satisfaire.

M. D. R. vint bientôt, et nous partîmes ensemble. Je réfléchis en chemin que, malgré que madame F. eût paru vouloir m'humilier, je devais estimer comme un coup de fortune ce qui venait d'arriver; car, en m'obligeant à me justifier, elle m'avait comme forcé à une déclaration qui ne pouvait être indifférente.

Le provéditeur-général m'accueillit fort bien, et me fit la grâce de me remettre une lettre qui s'était trouvée à mon adresse dans un paquet qu'il avait reçu le même jour de Constantinople. Après l'avoir remercié par une profonde révérence, je me mis en devoir de la serrer dans ma poche; mais il m'arrêta en me disant qu'il était amateur du nouveau, et que je pouvais la lire. Je l'ouvre; c'était une lettre de Josouff qui m'annonçait la mort du comte de Bonneval. Au nom du bon Josouff, le général me pria de lui conter l'histoire qui m'était arrivée dans l'entretien que j'avais eu avec sa femme. Ne pouvant éluder l'invitation, je commence à conter une histoire qui dura une heure, qui intéressa fort Son Excellence en amusant la société, et dans laquelle il n'y avait de vrai, que le sérieux que je mis dans

le récit; car elle était toute de mon invention. Je sus éviter, par-là, d'avoir aucun tort envers mon ami Josouff, de compromettre madame F. et de me montrer sous un jour peu avantageux. Sous le rapport du sentiment, l'histoire de mon invention me fit le plus grand honneur; et j'éprouvai une véritable joie, en jetant un regard sur madame F., de lire sur ses traits qu'elle était contente, quoiqu'un tant soit peu interdite.

De retour chez elle, et en présence de M. D. R., elle me dit que l'histoire que j'avais contée était fort jolie, quoiqu'elle ne fût qu'une fable; qu'elle ne m'en voulait pas, puisque je l'avais amusée ; mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de remarquer mon obstination à lui refuser la complaisance qu'elle m'avait demandée. Puis, se tournant vers M. D. R.: il prétend, ajouta-t-elle, qu'en racontant l'histoire de son entretien avec la femme de Josouff, sans en altérer la vérité, il aurait fait juger à l'assemblée qu'il m'amuse par des contes indécens. Je veux que vous en soyez juge. Voulez-vous, me dit-elle, avoir la bonté de conter de suite cette rencontre dans les mêmes termes que vous avez employés dans votre premier récit?

Oui, madame, je le puis, si je le veux.

Piqué au vif d'une indiscrétion qui, ne connaissant pas encore bien les femmes, me semblait sans exemple, sans éprouver la moindre crainte d'échouer, je conte l'aventure en peintre passionné, animant le tableau de toutes les couleurs de la

passion, et sans gazer aucun des mouvemens que la vue des beautés de la Grecque avait éveillés en moi.

Et vous trouvez, dit M. D. R. à madame, qu'il aurait dû conter ce fait en pleine société, comme il vient de nous le conter ici?

S'il avait mal fait de le conter en public, il a donc mal fait de me le raconter en tête-à-tête?

Nul que vous ne peut le savoir; oui, s'il vous a déplu; non, s'il vous a divertie. Pour moi, je vous dirai qu'ici il m'a fort amusé, mais qu'il m'aurait beaucoup déplu s'il l'avait conté, comme ici, devant une nombreuse société.

Eh bien! me dit alors madame F., dorénavant, je vous prie de ne jamais me raconter en particulier que ce que vous pourrez répéter en public.

Madame, je vous promets d'en faire la règle de ma conduite.

Bien entendu, ajouta M. D. R., que madame conserve, dans toute son intégrité, le droit de révoquer cet ordre, toutes fois qu'elle le jugera bon.

J'étais piqué, mais je sus dissimuler mon dépit. Un instant après nous partîmes.

J'apprenais à connaître à fond cette femme charmante; mais, à mesure que je pénétrais dans le secret de son caractère, je prévoyais toutes les épreuves auxquelles elle me soumettrait. N'importe, mon amour l'emportait; et, voyant l'espérance en perspective, j'avais le courage de braver

les épines pour parvenir à cueillir la rose. Ce qui me faisait surtout grand plaisir, c'était de voir que M. D. R. n'était point jaloux de moi, lors même qu'elle semblait le défier de l'être. C'était un grand point.

Quelques jours après, l'entretenant de diverses choses, la conversation tomba sur le malheur que j'avais eu d'entrer dans le lazaret d'Ancône, sans le sou. Malgré cela, lui dis-je, j'y devins amoureux d'une jeune et belle esclave grecque, qui faillit me faire violer les lois sanitaires.

Comment cela?

Madame, vous êtes seule, et je n'ai pas oublié vos ordres.

C'est donc bien indécent?

Non, mais je ne voudrais point vous le dire en société.

Eh bien! dit-elle en riant, je révoque l'ordre, comme l'a dit M. D. R. Parlez.

Je lui fis alors le récit bien détaillé et bien fidèle de toute l'aventure; et, comme je la voyais pensive, je lui exagérai mon malheur.

Qu'appelez-vous votre malheur! je trouve la pauvre Grecque bien plus à plaindre que vous. Vous ne l'avez plus revue?

Pardon, madame; mais je n'ose vous le dire.

Finissez à présent. C'est une bêtise. Dites-moi tout. Je m'attends à quelque noirceur de votre part.

Bien loin de là, madame; ce fut une jouissance bien douce, quoiqu'imparfaite.

Dites; mais ne nommez pas les choses par leur nom : c'est l'essentiel.

Après ce nouvel ordre, je lui dis, sans la regarder au visage, ma rencontre avec la Grecque, en présence de Bellino, et l'action non-achevée qui se passa, comme par inspiration, jusqu'au moment où cette charmante esclave s'arracha de mes bras à l'approche de son maître. Madame F. ne disant rien, je fis tomber la conversation sur un autre sujet : car, si j'étais avec elle sur un excellent pied, je sentais que je devais aller à pas comptés; jeune comme elle l'était, je pouvais être certain qu'elle ne s'était jamais mésalliée, et ce que je méditais devait lui paraître une mésalliance du premier ordre.

La fortune, qui m'avait toujours favorisé dans les occasions les plus désespérées, ne voulut pas, cette fois, me traiter en marâtre, et elle me procura, le jour même, une faveur d'une nature particulière. Ma belle dame s'étant fait une forte piqûre au doigt, après avoir poussé un cri perçant, me tend sa belle main, en me priant de lui sucer le sang. On peut juger si je fus prompt à me saisir d'une main si belle; et, si mon lecteur est amoureux, ou s'il l'a jamais été, il devinera comment je m'acquittai de cette agréable besogne. Qu'est-ce qu'un baiser? N'est-ce pas le désir ardent d'aspirer une portion de l'être qu'on aime? Et le sang que je suçais de cette charmante blessure, qu'était-il? qu'une partie de l'être que j'idolâtrais. Quand j'eus fini, elle me

remercia affectueusement, en me disant de cracher le sang que j'avais sucé.

Il est là, lui dis-je, en portant la main sur mon cœur, et Dieu sait le plaisir qu'il me fait.

Vous avez avalé mon sang avec plaisir! Êtes-vous donc anthropophage?

Je ne le crois pas, madame, mais j'aurais craint de vous profaner, si j'en avais laissé perdre une goutte.

Un soir, en grande assemblée, il était question des plaisirs du carnaval qui s'approchait, et on se plaignait amèrement de ce qu'on serait privé du théâtre. Je m'offris à l'instant à procurer, à mes frais, une troupe de comédiens, si l'on voulait de suite me louer toutes les loges et m'accorder le monopole exclusif de la banque de pharaon. Il n'y avait pas de temps à perdre, car le carnaval approchait, et il fallait que je me rendisse à Otrante. On accueillit ma proposition avec des cris de joie, et le provéditeur-général mit une felouque à mes ordres. En trois jours, toutes les loges furent abonnées, et un juif prit tout le parterre, à l'exception de deux jours par semaine que je me réservai.

Le carnaval, cette année-là, était fort long: j'avais bonne chance de fortune. On dit que le métier d'entrepreneur est difficile; mais si cela est, je n'en ai pas fait l'expérience, et, pour mon compte, j'affirme le contraire.

Je partis de Corfou à l'entrée de la nuit, et, le

vent étant frais, j'arrivai à Otrante à la pointe du jour, sans que mes rameurs eussent mouillé leurs avirons. Il n'y a de Corfou à Otrante que quatorze ou quinze lieues.

Sans penser à me débarquer, à cause de la quarantaine, qui est perpétuelle dans toute l'Italie pour tout ce qui vient du Levant, je descendis au parloir, où, placé derrière une barre, on peut parler à toutes les personnes qui se mettent derrière une autre en face, et à la distance de deux toises.

Aussitôt que je me fus annoncé comme venant pour engager une troupe de comédiens pour Corfou, les chefs des deux qui se trouvaient alors à Otrante vinrent me parler. Je commençai par leur dire qu'avant tout, je voulais voir à mon aise devant moi tous les acteurs, ceux d'une troupe après ceux de l'autre.

Les deux chefs compétiteurs me donnèrent alors une scène du plus beau comique, chacun d'eux voulant que l'autre amenât la sienne le premier. Le capitaine du port me dit enfin qu'il dépendait de moi de faire finir leur contestation, en leur disant laquelle je voulais voir la première; l'une était napolitaine et l'autre sicilienne. Ne connaissant ni l'une ni l'autre, je nommai la napolitaine la première. D. Fastidio, qui en était le chef, en fut tout mortifié, tandis que Battipaglia se montra radieux, espérant qu'après la comparaison, je donnerais la préférence à la sienne.

Une heure après, je vis arriver Fastidio et sa

troupe; et qu'on juge de ma surprise en reconnaissant Petrone et sa sœur Marine. Celle-ci, dès qu'elle m'eut aperçu, pousse un cri de joie, franchit la barre et vient se jeter dans mes bras. Alors commence un vacarme horrible entre D. Fastidio et la capitaine du port. Marine étant aux gages de Fastidio, le capitaine du port m'obligea à la consigner au lazaret, où elle devait faire la quarantaine à ses frais. La pauvre petite pleurait; mais je ne pouvais réparer son imprudence.

Je suspendis la querelle en disant à D. Fastidio de me montrer tout son monde un à un. Petrone en faisait partie; il jouait les rôles d'amoureux. Il me dit qu'il avait pour moi une lettre de Thérèse. Je vis avec plaisir un Vénitien que je connaissais, et qui jouait le pantalon, trois actrices qui pouvaient plaire, un polichinelle, un scaramouche; et le tout me parut assez passable.

Je dis à Fastidio de me dire au plus juste ce qu'il voulait par jour, le prévenant que si son compétiteur me faisait meilleur marché, ce serait à lui que je donnerais la pomme. Monsieur, me dit-il, vous logerez vingt personnes dans six chambres avec dix lits, vous me donnerez une salle libre et commune, tous voyages payés, et trente ducats de Naples par jour. Voilà le livret de mon répertoire; il dépendra de vous de faire jouer telle pièce que vous ordonnerez.

Réfléchissant à la pauvre Marine, qui aurait dû se purger au lazaret avant de pouvoir remonter sur

la scène, je dis à Fastidio d'aller préparer le contrat, parce que je voulais partir de suite.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, que voilà guerre ouverte entre le directeur exclus et le directeur préféré. Le premier, d'un ton furieux, traita Marine de p....., disant qu'elle n'avait rompu la consigne sanitaire qu'en collusion avec Fastidio, pour m'obliger à prendre sa troupe.

Petrone, prenant fait et cause pour sa sœur, se joignit à Fastidio, et le malheureux Battipaglia, traîné dehors, reçut une volée de coups de poings, qui ne dut pas le consoler d'avoir manqué la préférence.

Un quart d'heure après, Petrone m'apporta la lettre de Thérèse, qui devenait riche en ruinant le duc, et qui, toujours constante, m'attendait à Naples.

Vers le soir, tout étant prêt, je partis d'Otrante avec vingt comédiens et six grandes caisses qui contenaient tout ce qui leur était nécessaire pour jouer. Un petit vent du sud, qui soufflait à notre départ, aurait pu nous conduire à Corfou en dix heures, si, après avoir cinglé une heure, mon *carabouchiri* (1) ne m'eût dit qu'il voyait au clair de la lune un vaisseau qui, s'il était corsaire, pourrait s'emparer de nous. Ne voulant rien risquer, je fis baisser les voiles, et je retournai à Otrante. Dès le point du jour je fis remettre à la voile avec un bon

(1) Chef de l'équipage.

vent d'ouest, qui nous aurait également menés à Corfou; mais, après avoir vogué pendant deux heures, le capitaine me dit qu'il voyait un brigantin, qu'il le croyait corsaire, car il manœuvrait de manière à nous mettre sous le vent. Je lui dis de changer de direction, et d'aller à stribord pour voir s'il nous suivait : aussitôt le brigantin manœuvra de même. Ne pouvant plus retourner à Otrante, et n'ayant nulle envie d'aller en Afrique, je fis manœuvrer pour prendre terre sur la côte de la Calabre, à force de rames et à l'endroit le plus proche. Les matelots, qui tremblaient dans leur peau, communiquèrent la peur à ma troupe comique, et bientôt ce ne fut plus que larmes et sanglots; chacun d'eux se recommandait à quelque saint; mais je n'entendis pas un de ces marauds se recommander à Dieu. Les grimaces de Scaramouche et l'air morne et désolé de Fastidio, formaient un tableau qui m'aurait bien fait rire, si l'aspect d'un danger pressant et réel ne m'en eût empêché. Marine seule, qui n'appréciait pas le péril, était gaie et se moquait de la terreur générale.

Vers le soir, un fort vent s'étant levé, j'ordonnai qu'on le prît en poupe à toutes voiles et qu'on cinglât ainsi, quand bien même le vent deviendrait plus fort. Pour me mettre à l'abri des atteintes du corsaire, je m'étais disposé à traverser le golfe. Étant allé ainsi toute la nuit, je pris le parti d'aller droit à Corfou à forces de rames : nous en étions à quatre-vingt milles. J'étais au milieu du golfe, et

les marins à la fin du jour n'en pouvaient plus ; mais je ne craignais plus rien. Le vent du nord commença à souffler, et en moins d'une heure il fut si fort, que nous allions à la bouline d'une façon effrayante. La felouque paraissait à tous momens être près de chavirer. L'effroi était sur tous les visages ; mais on observait le plus grand silence, car je l'avais ordonné sous peine de la vie. Malgré la position pénible où nous nous trouvions, les sanglots du pusillanime Scaramouche me forçaient à rire. Le timonier était un homme ferme, et le vent étant fait, je sentais que nous arriverions sans encombre. En effet, à la pointe du jour, nous aperçûmes Corfou, et à neuf heures nous débarquâmes au Mandrache. Tout le monde fut étonné de nous voir arriver de ce côté-là.

Dès que ma troupe fut débarquée, les jeunes officiers ne manquèrent pas de venir voir les actrices : c'était dans l'ordre; mais ils les trouvèrent peu ragoûtantes, à l'exception de Marine, qui reçut sans se plaindre la nouvelle que je ne pouvais pas m'occuper d'elle. J'étais sûr qu'elle ne manquerait pas d'adorateurs. Mais mes comédiennes, qui avaient paru laides sur le port, furent jugées autrement sur la scène, et la femme de Pantalon plut par-dessus tout. M. Duodo, gouverneur d'un vaisseau de guerre, lui ayant fait une visite et trouvant M. Pantalon intolérant, lui donna quelques coups de canne. D. Fastidio vint me dire le lendemain que cet acteur et sa femme ne voulaient plus jouer. Je remé-

diai à cela en leur donnant une représentation à leur bénéfice.

La femme de Pantalon fut fort applaudie; mais se trouvant insultée parce qu'en applaudissant le parterre criait : Bravo Duodo, elle vint se plaindre dans la loge du général, où je me trouvais d'ordinaire, et le général, pour la consoler, lui promit en mon nom une autre représentation à la fin du carnaval, et force me fut de souscrire à cette promesse. Le fait est que, pour contenter cette engeance vorace, je leur abandonnai les unes après les autres les dix-sept représentations que je m'étais réservées. Celle que j'accordai à Marine fut en faveur de Madame F., qui avait pris cette actrice en affection depuis qu'elle avait eu l'honneur de déjeûner tête à tête avec M. D. R., dans une petite maison hors de la ville.

Cette générosité me coûta plus de quatre-cents sequins, mais la banque m'en rapporta plus de mille, quoique je ne taillasse jamais : les affaires du théâtre ne m'en laissant pas le tems. Ce qui me fit beaucoup d'honneur, ce fut qu'on vit clairement que je n'avais aucune intrigue avec les actrices, ce qui m'aurait été si facile. Madame F. m'en fit compliment en me disant qu'elle ne me croyait pas si sage. J'étais trop occupé pendant tout le carnaval pour songer à l'amour, même à celui qui me tenait si fort à cœur. Ce ne fut qu'au commencement du carême, et après le départ des comédiens, que je pus m'y livrer tout entier.

Un matin, quelqu'un vient de la part de madame F., me dire qu'elle désirait me parler. Il était onze heures : je m'y rends sans retard, et lui ayant demandé en quoi je pouvais lui être agreable; c'est, me dit elle, pour vous rendre les deux cents sequins que vous m'avez prêtés si noblement. Les voilà ; veuillez me rendre mon billet.

Votre billet, Madame, n'est plus en mon pouvoir. Il est déposé, sous enveloppe bien cachetée, chez M. le notaire*** qui, conformément à cette quittance, ne peut le remettre qu'à vous-même

Pourquoi ne l'avez-vous pas gardé près de vous?

Crainte qu'on me le volât, ou de peur de le perdre. Et si j'étais venu à mourir, je n'aurais pas voulu qu'il tombât en d'autres mains que les vôtres.

Votre procédé est certainement délicat ; mais il me semble que vous auriez dû garder le droit de le retirer vous-même des mains du dépositaire.

Je n'ai point prévu le cas possible de le retirer.

Cependant le cas aurait pu facilement arriver. Je puis donc faire dire au notaire de m'envoyer l'enveloppe?

Sans doute, Madame; et vous seul le pouvez.

Elle envoya prévenir le notaire, qui vint lui remettre son dépôt.

Elle brise l'enveloppe et ne trouve qu'un papier barbouillé de noir, mais parfaitement illisible, excepté son nom que j'avais respecté. Ceci, me dit-elle, prouve de votre part une façon d'agir aussi

noble que délicate ; mais avouez que je ne puis pas être sûre que ce chiffon soit réellement mon billet, quoique j'y voie mon nom.

C'est vrai, Madame, et si vous n'en êtes pas sûre, j'ai tous les torts du monde.

J'en suis sûre parce que je dois l'être ; mais vous conviendrez que je ne pourrais pas en jurer.

J'en conviens.

Les jours suivans, il me parut qu'elle avait tout-à-fait changé à mon égard. Elle ne me recevait plus en déshabillé, et je devais me morfondre à attendre que sa femme-de-chambre l'eût habillée avant d'être admis dans son intérieur.

Quand je contais quelque chose, elle faisait semblant de ne pas comprendre, et affectait de ne point trouver le sel d'un bon mot ou d'une anecdote ; souvent même elle ne me regardait pas, et alors je contais mal. Si M. D. R. riait de quelque chose que je venais de conter, elle demandait pourquoi il riait, et lorsque celui-ci lui avait répété la chose, elle la trouvait plate ou insipide. Si un de ses bracelets venait à se détacher, je m'offrais à le lui remettre ; mais, ou elle ne voulait pas me donner cette peine ou je n'en connaissais pas le ressort, et c'était sa femme-de-chambre qui devait le faire. Mon humeur devenait visible ; mais elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Si M. D. R. m'engageait à dire quelque chose d'agréable, et que je ne parlasse pas de suite, j'avais, disait-elle, vidé le fond de mon sac, et elle ajoutait en riant que j'étais

épuisé. Plein de dépit, et préférant alors le silence, j'en convenais ; mais je séchais, car je ne savais à quoi attribuer cette variation, ce changement d'humeur auquel il me semblait n'avoir point donné le plus petit motif. Je voulais me décider à lui donner des marques ouvertes de mon mépris; mais quand l'occasion se présentait, je n'en avais pas le courage.

Un soir, M. D. R. m'ayant demandé si j'avais été souvent amoureux : trois fois, monseigneur, lui répondis-je.

Et toujours heureux, n'est-ce pas?

Toujours malheureux. La première, peut-être, parce qu'étant abbé, je n'osai point me découvrir. La seconde, parce qu'un événement cruel et imprévu me força à m'éloigner presque subitement de l'objet que j'aimais, au moment où j'allais voir couronner mes vœux. La troisième, parce que la pitié que j'ai inspirée à la personne qui m'avait enflammé, lui a fait venir l'envie de me guérir de ma passion, au lieu de me rendre heureux.

Et quels spécifiques a-t-elle employés pour cela?

Elle a cessé d'être aimable.

J'entends; elle vous a maltraité : et vous appelez cela de la pitié? Vous vous trompez.

Certainement, dit madame; on a pitié de quelqu'un qu'on aime; et on ne veut pas le guérir en le rendant malheureux. Cette femme là ne vous a jamais aimé.

Je ne veux pas le croire, madame.

Mais, êtes-vous guéri?

Parfaitement; car lorsqu'il m'arrive de penser à elle, je me trouve froid et indifférent; mais ma convalescence a été longue.

Elle a duré, je pense, jusqu'à ce que vous êtes devenu amoureux d'une autre?

D'une autre, madame? Je croyais vous avoir dit que ma troisième avait été la dernière.

A peu de jours de là, M. D. R. me dit que madame F. était indisposée, qu'il ne pouvait pas lui aller tenir compagnie, mais que je devais y aller, certain que cela lui ferait beaucoup de plaisir. J'obéis, et je rends mot à mot le compliment de M. D. R. Madame F. était couchée sur son sopha; elle me répondit, sans me regarder, qu'elle croyait avoir la fièvre et qu'elle ne m'engageait pas à rester, persuadée que je m'ennuyerais.

Je ne saurais m'ennuyer auprès de vous, Madame; d'ailleurs je ne puis m'en aller que par votre ordre absolu, et dans ce cas j'irai passer ces quatre heures à votre antichambre, car M. D. R. m'a dit de l'attendre ici.

Dans ce cas, asseyez-vous si vous voulez.

J'étais rebuté d'une expression aussi sèche, mais je l'aimais et je ne l'avais jamais vue si belle; son indisposition animant son teint d'une manière à le rendre éblouissant. Je restai là, muet et immobile comme une statue, pendant un quart d'heure; alors, ayant sonné sa femme-de-chambre, elle me pria de la laisser un instant. M'ayant fait rentrer peu de

minutes après, elle me demanda ce que ma gaîté était devenue?

Si ma gaîté a disparu, Madame, ce ne peut-être que par vos ordres. Rappelez-la, et vous la verrez reparaître dans toute sa vigueur à votre présence.

Que faut-il que je fasse pour la rappeler?

Être à mon égard comme vous étiez à mon retour de Casopo. Je vous déplais depuis quatre mois, et comme je ne puis savoir pourquoi, j'en suis profondément affligé.

Je suis toujours la même. En quoi me trouvez-vous donc changée?

Juste ciel! en tout, excepté dans votre individu. Mais j'ai pris mon parti.

Et quel est-il?

Celui de souffrir en silence, sans que jamais rien puisse diminuer les sentimens que vous m'avez inspirés, toujours plein du désir de vous convaincre de ma parfaite soumission, toujours attentif à vous donner de nouvelles marques de mon zèle.

Je vous remercie; mais je ne sais pas ce que vous pouvez souffrir en silence, à cause de moi. Je m'intéresse à vous et j'écoute toujours vos aventures avec plaisir. Pour preuve, c'est que je suis très-curieuse de vous entendre conter vos trois amours.

J'invente sur-le-champ trois historiettes faites à plaisir, faisant parade de sentimens et d'amour parfaits, sans jamais effleurer la jouissance, surtout lors que je croyais entrevoir qu'elle s'y attendait

Tantôt la délicatesse, tantôt le respect, quelquefois le devoir y mettait obstacle. Mais alors j'avais soin d'observer qu'un véritable amant n'avait pas besoin de cette condition-là pour se croire parfaitement heureux. Je voyais facilement que son imagination allait plus loin que mes récits, et je m'apercevais aussi que ma réserve lui plaisait. Je croyais la connaître assez bien pour pouvoir juger que je prenais le meilleur moyen de la mener au but où je la désirais. Elle fit une réflexion qui me toucha sensiblement, mais j'eus soin de n'en rien laisser paraître. Il s'agissait de celle des trois qui, par pitié, avait entrepris de me guérir. S'il est vrai, dit-elle, qu'elle vous aimât, il se peut qu'elle n'ait pas pensé à vous guérir, mais bien à se guérir elle-même.

Le lendemain de cette espèce de raccommodement, M. F., son époux, pria mon général D. R. de permettre que j'allasse à Butintro pour une excursion de trois jours; son adjudant étant dangereusement malade.

Butintro est à sept milles en face de Corfou. C'est l'endroit de la terre-ferme le plus voisin de l'île. Ce n'est pas un fort, mais un simple village d'Épire, aujourd'hui l'Albanie, et qui appartient aux Vénitiens. L'axiome politique que droit négligé est droit perdu, fait que les Vénitiens y envoient tous les ans quatre galères avec des galériens pour y couper du bois et le charger sur les embarcations; des troupes pour surveiller les ouvriers, qui, sans cette précaution, pourraient déserter et s'aller faire

Turcs. L'une des quatre galères étant montée par M. F., il avait besoin d'un adjudant, et ce fut sur moi que tomba son choix.

Je partis, et le quatrième jour nous ramenâmes à Corfou une grande provision de bois. Je rentrai chez M. D. R., que je trouvai seul sur la terrasse. C'était le vendredi-saint. Il était pensif, et, après un instant de silence, il me tint ce discours que je n'oublierai jamais.

M. F., dont l'adjudant mourut hier, vient de me prier de vous céder à lui jusqu'à ce qu'il ait pu s'en procurer un autre. Je lui ai répondu que je ne me crois pas en droit de disposer de vous; qu'il devait s'adresser à vous-même, l'assurant que si vous m'en demandiez la permission, je n'y mettrais aucune difficulté, quoiqu'il me faille deux adjudans. Il ne vous en a rien dit depuis votre retour?

Rien, Monseigneur; il m'a remercié d'avoir été à Butintro sur sa galère, et rien de plus.

Il vous en parlera, sans doute : que lui direz-vous.

Il est tout simple, que je lui dirai que je ne quitterai jamais votre excellence sans son ordre exprès.

Je ne vous donnerai certainement jamaïs cet ordre.

Comme M. D. R. achevait ces mots, voilà monsieur et madame F. qui entrent. Sachant de quoi il allait probablement être question, je me hâte de sortir. Un quart d'heure après on m'appelle, et

M. F., d'un ton de confiance, me dit : N'est-il pas vrai, M. Casanova, que vous viendrez volontiers demeurer avec moi en qualité d'adjudant ?

Son excellence me donne donc mon congé ?

Nullement, me dit M. D. R., mais je vous laisse l'option.

Monseigneur, il m'est impossible d'être ingrat.

Je demeurai là, debout, décontenancé, tenant les yeux à terre, et ne cherchant pas à cacher ma mortification, qui ne pouvait être que l'effet de ma situation. Je redoutais les regards de madame F., que je n'aurais pas voulu rencontrer pour tout l'or du monde, d'autant plus que je savais qu'elle pouvait deviner tout ce qui se passait en moi. Son mari, un instant après, dit froidement comme un sot, qu'il était bien vrai que j'aurais un service beaucoup plus fatigant, auprès de lui, qu'auprès de M. D. R., et que d'ailleurs, il y avait plus d'honneur à servir le gouverneur des galères, qu'un simple sopracomito. J'allais répondre, lorsque madame, prenant la parole, dit d'une voix gracieuse et d'un air très-aisé : M. Casanova a raison. Là-dessus, on se mit à parler d'autres choses, et je sortis pour aller réfléchir à ce qui venait de se passer.

Je finis par conclure, que M. F. ne pouvait m'avoir demandé à M. D. R., qu'excité par sa femme, ou au moins, qu'après avoir eu son consentement; cela flattait à la fois mon amour et mon amour-propre. Cependant mon honneur était intéressé à ne me laisser accepter cette mutation, qu'autant

que j'aurais l'assurance que cela ferait plaisir à mon chef actuel. J'accepterai, me dis-je, lorsque M. D. R. me dira positivement que je lui ferai plaisir en acceptant. C'est l'affaire de M. F.

La même nuit, j'eus l'honneur de donner le bras à madame F., pendant la procession qu'on fait en commémoration de la mort de J.-C., et à laquelle toute la noblesse va à pied. Je m'attendais qu'elle me dirait un mot sur l'affaire; mais elle resta muette. Mon amour était au désespoir, et je passai la nuit sans pouvoir fermer l'œil. Je craignais que mon refus ne l'eût offensée, et cela me perçait le cœur. Le lendemain, je ne pris aucune nourriture, et le soir à l'assemblée je ne dis pas un mot. Je me sentais malade, et j'allai me coucher avec une fièvre qui me força à garder le lit le premier jour de Pâques. Le lendemain, très-faible, je voulais garder la chambre, quand un messager de madame F. vint m'avertir qu'elle voulait me parler. Je défends au messager de dire qu'il m'avait trouvé au lit; je me lève et me rends chez elle. J'entre dans son cabinet, pâle, défait, et pourtant elle ne s'informe pas de ma santé, gardant un moment le silence, comme pour se rappeler pourquoi elle m'avait fait appeler.

Ah! oui; vous savez que notre adjudant est mort et que nous avons besoin de le remplacer. Mon mari, qui vous aime, certain que M. D. R. vous laisse le maître d'accepter, s'est mis dans la tête que vous viendrez si je vous demande ce plaisir

moi-même. Se trompe-t-il? Si vous voulez venir, vous aurez cette chambre-là.

Elle me montre une chambre contiguë à celle où elle couchait, et située de manière que, pour la voir dans tous les coins, je n'avais pas même besoin de me me mettre à ma fenêtre. M. D. R., me dit-elle, ne vous en aimera pas moins; et, comme il vous verra chaque jour chez moi, il n'oubliera point vos intérêts. Dites-moi maintenant, voulez-vous venir ou non?

Je le voudrais, Madame, mais je ne le puis.

Vous ne le pouvez pas? C'est singulier. Asseyez-vous, et dites-moi ce qui vous empêche, quand, en acceptant, vous êtes sûr de plaire à M. D. R. comme à nous?

Si j'en étais sûr, j'accepterais à l'instant; mais tout ce que j'ai entendu de sa bouche, c'est qu'il me laisse le maître.

Vous craignez donc de lui faire de la peine en venant chez nous?

Cela pourrait être; et pour rien au monde.....

Je suis sûre du contraire.

Ayez la bonté de faire qu'il me le dise.

Et alors vous viendrez?

Ah! mon Dieu, à l'instant.

A cette exclamation, qui peut-être en disait trop, je détournai les yeux pour ne pas l'embarasser. Pendant ce temps elle demanda son mantelet pour aller à la messe, et nous sortîmes. En descendant l'escalier, elle appuya sa main toute nue dans la

mienne. C'était la première fois que j'obtenais cette faveur; on doit deviner si j'en tirai bon augure. En quittant ma main, elle me demanda si j'avais la fièvre; car, me dit-elle, vous avez la main brûlante.

Lorsque nous sortîmes de l'église, je lui offris ma main pour l'aider à monter dans la voiture de M. D. R. que nous rencontrâmes par hasard. Aussitôt que je l'eus quittée, je me hâtai de rentrer chez moi pour respirer en liberté, et me livrer à toute la joie de mon âme, car je ne doutais plus d'être aimé, et je ne pensais pas que M. D. R. pût rien refuser à madame F. dans cette circonstance.

Qu'est-ce que c'est que l'amour! J'ai lu bien du verbiage antique sur ce sujet; j'ai lu aussi la plupart de ce qu'en ont dit les modernes; mais, ni tout ce qu'on en a dit, ni tout ce que je m'en suis dit moi-même, et pendant que j'étais jeune, et maintenant que je ne le suis plus, rien ne me fera avouer que l'amour soit une bagatelle ni une vanité. C'est une espèce de folie, oui; mais sur laquelle la philosophie n'a aucun pouvoir : c'est une maladie à laquelle l'homme est sujet à tout âge, et qui est incurable si elle atteint dans la vieillesse. Amour, être, sentiment indéfinissable! Dieu de la nature! Douce amertume! Amertume cruelle! Amour! monstre charmant, qu'on ne peut définir, et qui, au milieu de mille peines que tu répands sur la vie, sèmes l'existence de tant de plaisirs que, sans toi, l'être et le néant seraient unis et confondus.

Le surlendemain, M. D. R. me dit d'aller prendre les ordres de M. F. sur sa galère, qui allait mettre à la voile pour cinq ou six jours. Je vais vite faire mon paquet, et puis je me rends auprès de mon nouveau chef, qui me reçut fort bien, et nous partîmes sans voir madame, qui dormait encore. Cinq jours après, nous rentrâmes dans le port, et j'allai m'établir dans ma chère nouvelle demeure; car, au moment où je me disposais à me rendre auprès de M. D. R. pour lui demander ses ordres, il se présenta lui-même, et après avoir demandé à M. F. s'il avait été content de moi, et m'avoir fait la même question par rapport à M. F., il me dit : Casanova, puisque vous êtes contens l'un de l'autre, vous pouvez être persuadé que vous me faites un véritable plaisir en demeurant au service de M. F. Je me soumis respectueusement, et en moins d'une heure je me trouvai établi en pied dans ma nouvelle sphère. Madame F. me dit qu'elle était ravie que cette grande affaire fût enfin terminée selon ses désirs. Je lui répondis par une profonde révérence. Me voilà enfin comme la salamandre, dans le feu où je désirais être.

Presque toujours sous les yeux de madame, dînant souvent tête-à-tête avec elle, l'accompagnant souvent à la promenade, seul quand M. D. R. n'était pas des nôtres, la voyant de ma chambre, même quand j'écrivais, ou m'entretenant avec elle dans la sienne; toujours soumis et attentif sans avoir l'air de la moindre prétention, je passai

ainsi les quinze premiers jours, sans que ce rapprochement apportât aucun changement à notre manière d'être réciproque. Cependant j'espérais, et pour ranimer mon courage, je me figurais que l'amour n'était pas encore assez fort pour vaincre son orgueil. J'attendais tout de l'occasion, que je me proposais bien de saisir dès qu'elle se présenterait, car j'étais persuadé qu'un amant qui ne saisit pas la fortune par le toupet, est perdu.

Ce qui me déplaisait, c'était qu'en public elle semblait s'étudier à me prodiguer les distinctions, tandis qu'en particulier elle en paraissait avare. J'avais tout l'air d'être heureux aux yeux du monde; mais j'aurais voulu le paraître moins et l'être réellement un peu plus. Mon amour pour elle était pur; la vanité ne s'en mêlait pas.

Un jour que j'étais seul avec elle, elle me dit : Vous avez des ennemis, mais hier soir je les ai forcés au silence.

Ce sont des envieux, madame, auxquels je ferais pitié s'ils étaient dans le secret de mon cœur, et dont vous pourriez facilement me délivrer.

Comment leur feriez-vous pitié, je vous prie; et moi comment pourrais-je vous en délivrer?

Ils me croient heureux, et je languis, et vous m'en délivreriez si vous me traitiez mal.

Vous seriez donc moins sensible à mes mauvais traitemens qu'à l'envie des méchans?

Oui, madame, pourvu que les mauvais traitemens publics fussent compensés par vos bontés en

particulier; car, dans le bonheur que j'ai de vous appartenir, je ne me sens animé par aucun sentiment de vanité. Qu'on me plaigne, je serai heureux, pourvu qu'on se trompe.

C'est un rôle que je ne saurai jamais jouer.

J'avais souvent l'indiscrétion de me tenir derrière le rideau de la fenêtre de ma chambre pour la regarder à loisir lorsqu'elle devait se croire sûre de n'être vue de personne, mais, dans cette position, les larcins que je faisais étaient bien insignifians; car, soit qu'elle se doutât que je la voyais, soit qu'elle le fît par habitude, tout était si mesuré que, lors même que je la voyais dans son lit, mon bonheur n'allait pas au-delà de sa charmante tête.

Un jour que sa femme-de-chambre lui épointait ses longs et beaux cheveux en ma présence, je m'amusais à ramasser toutes ces jolies petites rognures, et je les posais au fur et à mesure sur sa toilette, à l'exception d'une petite mèche que je mis dans ma poche, pensant qu'elle n'y aurait pas pris garde; mais aussitôt que nous fûmes seuls, elle me dit avec douceur, mais un peu trop sérieusement, de tirer de ma poche les cheveux que j'avais ramassés. Trouvant cela trop fort, une rigueur pareille me paraissant aussi cruelle qu'injuste et déplacée, j'obéis, mais je jetai les cheveux sur sa toilette de l'air le plus dédaigneux.

Monsieur! vous vous oubliez.

Non, madame, car vous auriez pu faire sem-

blant de ne vous être point aperçue de cet innocent larcin.

On se gêne à faire semblant.

Que pouviez-vous soupçonner de si noir dans mon âme pour un vol aussi puéril?

Rien de noir, mais des sentimens qu'il ne vous est point permis d'avoir pour moi.

Des sentimens auxquels vous pouvez ne point répondre, madame, mais qui ne peuvent m'être défendus que par la haine ou l'orgueil. Si vous aviez un cœur, vous ne seriez victime ni de l'un ni de l'autre; mais vous n'avez que de l'esprit, et il doit être méchant par le soin qu'il met à m'humilier. Vous avez surpris mon secret, madame; vous en ferez tel usage que bon vous en semblera; mais en revanche, j'ai appris à vous bien connaître. Cette connaissance me sera utile plus que votre découverte; car je deviendrai sage peut-être.

Après cette incartade, je sors, et ne m'entendant pas rappeler, je vais m'enfermer dans ma chambre, et, dans l'espoir de me calmer par le sommeil, je me déshabille et me mets au lit. Dans ces sortes de momens, un amoureux trouve détestable l'objet qu'il aime : son amour changé en dépit ne distille plus que la haine et le mépris. Il me fut impossible de m'endormir, et quand on vint me chercher pour souper, je fis dire que j'étais malade. La nuit se passa sans que je fermasse l'œil, et me sentant abattu, je résolus de voir ce que ce serait, et je refusai d'aller dîner, disant toujours que j'étais

malade. Le soir je sentis mon cœur palpiter d'aise, lorsque j'entendis ma belle dame entrer dans ma chambre. L'inquiétude, la diète et l'insomnie me donnaient réellement l'air malade, et j'en étais ravi. Je me débarassai bientôt de sa visite en lui disant d'un air d'indifférence que ce n'était qu'un violent mal de tête auquel j'étais sujet, et que la diète et le repos ne tarderaient pas à me guérir.

Vers les onze heures, voilà de nouveau madame et son ami M. D. R. qui entrent dans ma chambre. S'approchant affectueusement de mon lit: qu'avez-vous, mon pauvre Casanova? me dit-elle.

Un grand mal de tête, madame, dont je serai guéri demain.

Pourquoi voulez-vous attendre à demain? Il faut vous guérir de suite. Je vous ai ordonné un bouillon et deux œufs frais.

Rien, madame; la diète seule peut me guérir.

Il a raison, dit M. D. R.; je connais cette maladie. Je branlai légèrement la tête.

M. D. R. s'étant mis à considérer une estampe, elle saisit ma main en me disant qu'elle serait charmée de me voir prendre un bouillon; et, en la retirant, je sentis qu'elle me laissait un petit paquet; ensuite elle alla examiner l'estampe avec M. D. R.

J'ouvre le paquet, je sens des cheveux, je m'empresse de les cacher sous la couverture; mais en même temps je me sens monter le sang à la tête d'une manière qui m'effraie. Je demande de l'eau;

elle s'approche avec M. D. R., et sont effrayés de me voir ainsi enflammé, tandis qu'ils venaient de me voir pâle et défait. Elle me donna un verre d'eau, dans laquelle elle mêla de l'eau des carmes, ce qui provoqua à la minute un vomissement violent. Un instant après, je me trouve mieux, et je demande à manger. Elle sourit. La femme de chambre entre avec le bouillon et les œufs, et, tout én prenant ce restaurant, je leur conte l'histoire de Pandolfin. M. D. R. croyait voir un miracle, et je lisais sur les traits de cette femme adorable l'amour, l'amitié et le repentir. Sans la présence de M. D. R., c'eût été le moment de mon bonheur; mais je me voyais certain qu'il n'était que différé. M. D. R. dit à madame F. que s'il ne m'avait pas vu vomir, il aurait cru que ma maladie était feinte; car, selon lui, il n'était pas possible de passer si rapidement de la tristesse à la gaîté.

C'est la vertu de mon eau, dit madame en me regardant, et je vais vous laisser mon flacon.

Non, madame, daignez l'emporter; car, sans votre présence, votre eau serait sans vertu.

Et je le crois aussi, dit monsieur; ainsi je vous laisse ici avec le malade.

Non, non, dit-elle; il faut le laisser dormir.

Je dormis en effet toute la nuit, mais avec elle, en songe: et la réalité n'aurait pu rien ajouter à mes jouissances du moment. Je me trouvais très-avancé; car trente-quatre heures de diète me donnaient le droit de lui parler d'amour ouvertement;

et le don de ses cheveux était un aveu irréfragable de sa part.

Le lendemain, après avoir souhaité le bon jour à M. F., j'allai jaser un moment avec la femme-de-chambre, en attendant qu'il fit jour chez madame. J'eus le plaisir de l'entendre rire quand elle sut que j'étais là. Elle me fit entrer, et, sans me laisser le temps de lui dire un mot, elle me dit qu'elle était toute ravie de me voir bien portant, et que je devais aller souhaiter le bon jour à M. D. R.

Ce n'est pas seulement aux yeux d'un amant qu'une belle femme est mille fois plus ravissante au moment où elle sort des bras du sommeil, qu'en sortant de sa toilette, mais bien aux yeux de tout homme qui la voit en cet état. Madame F. dans cet instant m'inonda de plus de rayons que n'en répand le soleil quand il se montre après l'aurore. Malgré cela, la femme la plus belle est attachée à sa toilette tout comme celle qui ne saurait s'en passer; car plus on a et plus on veut avoir.

Dans l'ordre que me donna madame F., je vis un nouveau motif de certitude d'un bonheur prochain; car, en me renvoyant, me disais-je, ella a voulu se mettre à l'abri des exigeances que j'aurais pu avoir et qu'elle aurait dû satisfaire.

Riche de ses cheveux, j'ai consulté mon amour pour savoir ce que je devais en faire; car, voulant réparer l'avarice sentimentale qu'elle m'avait montrée en m'obligeant à remettre les petites rognures, elle m'en avait donné une mêche suffisante pour

en faire une tresse. Ils avaient une aune et demie de longueur. M'étant fixé sur l'emploi, j'allai chez un confiturier juif dont la fille était bonne brodeuse, et je me fis broder devant moi, sur un bracelet de satin vert, les quatre lettres initiales de nos noms; ensuite elle me fit du reste un cordon très-mince. A l'un des bouts, je fis mettre un ruban noir formant lacet, et qui aurait pu me servir à m'étrangler, si jamais l'amour m'avait réduit au désespoir. Je m'en fis un collier. Ne voulant rien perdre d'un bien si précieux, je coupe avec des ciseaux ce qui me restait de cheveux, j'en fais une poudre très-menue, et j'engage le confiseur à les mêler en ma présence dans une pâte d'ambre, de sucre, de vanille, d'angélique, d'alkermès et de styrax; et j'attendis que les dragées résultant de ce mélange fussent faites avant de m'en aller. J'en fis faire de pareilles, avec les mêmes ingrédiens, à l'exception des cheveux, et je mis les premières dans une belle bonbonnière de cristal de roche, et les secondes dans une boîte d'écaille.

Depuis que, par le don de ses cheveux, elle m'avait mis dans le secret de son cœur, je ne m'amusais plus à lui faires des contes; je ne l'entretenais plus que de ma passion et de mes désirs : je lui disais qu'elle devait ou me bannir de sa présence ou me rendre heureux; mais la cruelle n'en convenait pas. Elle me disait que nous ne pouvions être heureux qu'en nous abstenant de violer nos devoirs. Quand je me jetais à ses pieds pour obtenir

d'avance le pardon des violences que je voulais lui faire, elle me repoussait par une force bien supérieure à celle d'un Alcide femelle; car elle me disait, avec une voix pleine d'amour et de sentiment: Mon ami, je ne vous supplie pas de respecter ma faiblesse, mais daignez m'épargner en faveur de l'amour que j'ai pour vous.— Quoi! lui disais-je, vous m'aimez, et vous ne vous déterminerez jamais à me rendre heureux. Ce n'est ni croyable ni naturel. Vous me forcez à croire que vous ne m'aimez pas. Laissez-moi un instant coller mes lèvres sur les vôtres : je ne vous demanderai pas davantage. Non, mon ami, non, me disait-elle; car cela ne ferait qu'enflammer vos désirs, ébranler mes résolutions, et nous nous trouverions encore plus malheureux.

Elle me mettait ainsi chaque jour au désepoir, et ensuite elle se plaignait qu'on ne me trouvàt plus en société cet esprit, cet enjouement qui lui avaient tant plu à mon arrivée de Constantinople; et M. D. R. qui, souvent par esprit de gentillesse, me faisait la guerre, me disait que je maigrissais à vue d'œil. Un jour madame F. me dit que cela lui déplaisait, car les méchans, en observant la chose, pourraient peut-être juger qu'elle me traitait mal. Pensée singulière et qui semble hors de nature! J'en fis une idylle que je ne lis pas encore aujourd'hui sans sentir ma paupière humide.

Comment! lui dis-je, vous reconnaissez donc votre cruauté à mon égard? Lorsque vous craignez

que le monde ne devine vos rigueurs, vous vous plaisez à y persister! Vous me faites endurer tous les tourmens d'un Tantale! Vous seriez enchantée de me voir gai, rayonnant, lors même qu'on jugerait que c'est par les bontés que vous seriez censée avoir pour moi, et vous me refusez les plus légères faveurs.

Qu'on le croie, pourvu que ce ne soit pas vrai. Quel contraste! Serait-il possible que je ne vous aimasse pas, que vous ne sentissiez rien pour moi? Ces contradictions me semblent hors de nature. Mais vous maigrissez aussi et moi je me meurs. Voici ce qui nous arrivera immanquablement : nous mourrons avant long-temps, vous de consomption, moi d'épuisement; car je suis réduit à jouir de votre fantôme le jour, la nuit et toujours, partout, excepté quand je suis en votre présence.

A cette déclaration, faite avec l'accent de la passion, je la vis étonnée, attendrie, et je crus le moment du bonheur arrivé. Je la saisis entre mes bras, et déjà je me procurais des prémices... La sentinelle frappa deux coups. Quel funeste contretemps! Je me remets, me mettant debout devant elle.... M. D. R. paraît, et pour cette fois il me trouva de si bonne humeur qu'il resta avec nous jusqu'à une heure après-minuit.

Mes dragées commençaient à faire du bruit. M. D. R., madame F. et moi étions les seuls qui en eussions la bonbonnière pleine. J'en étais avare, et personne n'osait m'en demander, parce que j'a-

vais dit qu'elles coûtaient cher et qu'il n'y avait pas à Corfou de confiseur capable de les imiter, ni de physicien en état dans faire l'analyse. Je n'en donnais surtout à personne de ma boîte de cristal, et madame F. l'avait fort bien observé. Je ne les croyais certainement pas un phyltre amoureux, et j'étais loin de supposer que les cheveux pussent les rendre plus exquises; mais une superstition amoureuse me les faisait chérir, et je jouissait en pensant que je m'identifiais à quelques parcelles de l'être que jadorais.

Madame F., par une certaine sympathie sans doute, en était folle. Elle soutenait à tout le monde que c'était un remède universel, et, sachant être maîtresse de l'auteur, elle ne s'enquerrait pas du secret de leur composition ; mais ayant observé que je n'en donnais que de celles qui étaient dans la bonbonnière d'écaille, et que je n'en mangeais que de celle de cristal, elle m'en demanda un jour la raison. Sans y réfléchir, je lui dis que, dans celles que je mangeais, il y avait quelque chose qui forçait à l'aimer.

Je n'en crois rien; mais elles sont donc différentes de celles que je mange moi-même ?

Elles sont pareilles, à cela près que l'ingrédient qui force à vous chérir n'est que dans les miennes.

Dites-moi ce que c'est que cet ingrédient.

C'est un secret que je ne puis vous révéler.

Et moi, je ne mangerai plus de vos dragées.

En disant cela, elle se lève, vide sa bonbonnière et la remplit de diablotins; puis elle boude, et continue les jours suivans, évitant de se trouver seule avec moi. Cela me chagrinant, je deviens triste, mais je ne puis me résoudre à lui dire que je mange de ses cheveux.

Quatre ou cinq jours après, elle me demanda pourquoi j'étais triste.

Parce que vous ne mangez plus de mes dragées.

Vous êtes le maître de votre secret, et moi de manger ce que je veux.

Voilà ce que j'ai gagné à vous faire une confidence. En disant cela, j'ouvre ma bonbonnière de cristal, et je la vide toute entière dans ma bouche en disant : Encore deux fois, et je mourrai fou d'amour pour vous. Alors, vous vous trouverez vengée de ma réserve. Adieu, madame.

Elle me rappelle, me fait asseoir auprès d'elle en me disant de ne pas faire des folies qui la chagrineraient; car je savais qu'elle m'aimait, et je devais bien savoir qu'elle ne croyait pas que ce fût par la vertu de quelque drogue. Pour vous rendre certain que vous n'en avez pas besoin pour être aimé, voici un gage de ma tendresse. Elle approche sa belle bouche, et j'y colle la mienne jusqu'à ce que j'aie été forcé de la quitter pour respirer. Je me jette alors à ses pieds, les yeux mouillés de larmes de tendresse et de reconnaissance, et je lui dis que si elle me promet de me pardonner, je vais lui avouer mon crime.

Crime? Vous m'effrayez. Je vous pardonne. Dites-moi vite tout.

Tout. Mes dragées renferment vos cheveux réduits en poudre. Voici à mon bras ce bracelet où nos noms sont tracés avec vos cheveux, et voici à mon cou ce cordon avec lequel je veux cesser de respirer quand vous ne m'aimerez plus. Tels sont mes crimes, et je n'en aurais pas commis un seul, si je ne vous adorais.

Elle rit, me relève, et me dit qu'effectivement j'étais le plus criminel des hommes. Elle essuya mes larmes en m'assurant que je ne m'étranglerais jamais.

Après cette conversation, ayant savouré le nectar du premier baiser de ma divinité, j'eus la force de me régler à son égard d'une façon toute différente. Elle me voyait ardent, elle était peut-être brûlante, et j'avais la force de m'abstenir de toute attaque. D'où vient, me dit-elle un jour, que vous avez trouvé la force de vous dominer?

Après le tendre baiser que vous m'avez accordé de votre plein gré, j'ai senti que je ne devais aspirer à rien qu'à ce que votre cœur vous portera à m'accorder de même. Vous ne sauriez vous figurer la douceur que ce baiser m'a procurée!

Pourrais-je l'ignorer, ingrat! Qui de nous deux a procuré cette douceur?

Ni vous, ni moi, femme adorable! Il fut le produit de l'amour, ce baiser si tendre et si doux!

Oui, mon ami, l'amour, dont les trésors sont inépuisables.

Elle n'avait pas achevé, que nos lèvres étaient occupées à l'unisson. Elle me tenait si fortement contre son sein, que je ne pouvais faire agir mes mains pour me procurer d'autres jouissances; mais je me sentais heureux. A la fin de cette charmante lutte, je lui demandai si elle croyait que nous en resterions toujours là?

Toujours, mon ami, et jamais davantage. L'amour est un enfant qu'on doit apaiser par des badinages : une nourriture trop forte ne peut que le faire mourir.

Je le connais mieux que vous. Il veut une nourriture substantielle, et quand on s'obstine à la lui refuser, il sèche. Ne me refusez pas la douceur d'espérer.

Espérez, si vous y trouvez votre compte.

Que ferais-je sans cela? J'espère, car je sais que vous avez un cœur.

A propos! Vous souvenez-vous du jour où, dans votre colère, vous me dîtes que je n'avais que de l'esprit, croyant me dire une grosse injure?

Oh! oui.

Que je ris de bon cœur dès que j'y eus réfléchi! Oui, mon ami, j'ai un cœur, et sans lui maintenant je ne me trouverais pas heureuse. Maintenons-nous donc dans notre bonheur actuel, et sachons être contens sans désirer davantage.

Soumis à ses lois, mais chaque jour plus amou-

reux, j'espérais que la nature, à la longue, toujours plus puissante que les préjugés, amènerait une crise heureuse. Mais, outre la nature, la fortune aussi m'aida à parvenir. J'en eus l'obligation à un malheur.

Un jour, qu'elle se promenait dans un jardin appuyée sur le bras de M. D. R., elle s'accrocha à un buisson de roses sauvages, et se fit une profonde écorchure au bas de la jambe. M. D. R. lui serra d'abord la blessure avec son mouchoir, afin d'arrêter le sang qui en sortait avec abondance, et on fut obligé de la porter à la maison sur un palanquin.

A Corfou, les blessures aux jambes sont dangereuses quand on ne les soigne pas bien, et souvent, pour les faire cicatriser, on est obligé de s'en éloigner.

Obligée de garder le lit, mon heureux emploi me condamna à rester constamment à ses ordres. Je la voyais à chaque instant; mais les trois premiers jours, les visites se succédèrent sans interruption, et je ne fus jamais seul avec elle. Le soir, quand tout le monde avait disparu, que son mari s'était retiré, M. D. R. restait encore une heure, et, alors, la décence exigeait que je la quittasse quand ce dernier sortait. Je me trouvais beaucoup plus à l'aise avant l'accident, et je le lui dis d'un ton moitié gai, moitié triste : le lendemain, elle me procura un moment heureux pour me dédommager.

Un vieil Esculape venait tous les matins au point du jour pour la panser, et alors, il n'y avait de présent que sa femme-de-chambre; mais je me rendais en négligé chez cette fille pour être le premier à savoir comment ma divinité se portait.

Ce jour-là, la femme-de-chambre vint me dire d'entrer au moment où le chirurgien la pansait.

Voyez, je vous prie, si ma jambe est moins rouge.

Pour pouvoir le dire, madame, il faudrait que je l'eusse vue hier.

C'est vrai. J'ai des douleurs, et je crains l'érysipèle.

Ne craignez rien, madame, dit le docteur, gardez le lit, et je suis sûr de vous guérir.

Le chirurgien étant alors occupé, près de la fenêtre, à préparer un cataplasme, et la femme-de-chambre étant sortie, je lui demandai si elle sentait de la dûreté dans le gras de la jambe et si la rougeur montait en sillonnant plus haut; et il était naturel que j'accompagnasse ces questions de mes mains et de mes yeux. Je ne vis ni rougeurs ni duretés, mais.....; et la tendre malade s'empressa, d'un air riant, de baisser la toile, en me laissant prendre un tendre baiser, dont, depuis quatre jours, je ne savourais plus la douceur. Fureur d'amour, délire plein de charmes! De ses lèvres je descendis à sa blessure, et, persuadé dans cet instant que mes baisers devaient être le meilleur spécifique, j'aurais continué, si le bruit que fit la

femme-de-chambre en rentrant, ne m'avait contraint de cesser.

Resté seul avec elle, et brûlant de désirs, je la conjurai de faire au moins le bonheur de mes yeux. Je me sens humilié, lui dis-je, en pensant que le bonheur dont je viens de jouir n'est qu'un vol.

Mais, si tu te trompes?

Le lendemain, j'assistai de même au pansement; mais, dès que le chirurgien fut parti, elle me pria de lui arranger ses coussins, ce que je fis à l'instant. Elle, comme pour me faciliter cette agréable besogne, souleva la couverture afin de s'appuyer, et me facilita ainsi la vue d'une foule de beautés dont mes yeux s'enivraient, et je prolongeais l'occupation sans qu'elle trouvât que j'allasse trop lentement.

Qu'en j'eus fini, je n'en pouvais plus, et je me jetai dans un fauteuil en face d'elle, absorbé dans une sorte de recueillement. Je contemplais cet être ravissant qui, sans art apparent, ne me procurait jamais un plaisir que pour m'en accorder un plus grand, sans jamais arriver au but.

A quoi pensez-vous? me dit-elle.

Au bonheur suprême dont je viens de jouir.

Vous êtes un cruel homme.

Non, je ne suis pas cruel, car puisque vous m'aimez, vous ne devez pas rougir d'être indulgente. Songez aussi que, pour vous aimer passionnément, il ne faut pas que je croie que c'est par surprise que j'ai joui d'une vue ravissante; car si

ce n'était que par hasard, je serais forcé d'admettre que tout autre à ma place aurait eu le même bonheur, et cette idée ferait mon supplice. Laissez-moi vous devoir la douce reconnaissance de m'avoir appris ce matin combien je puis être heureux par un seul de mes sens. Pouvez-vous être fâchée contre mes yeux?

Oui.

Ils sont à vous; arrachez-les-moi.

Le jour suivant, dès que le docteur fut parti, elle envoya sa femme-de-chambre faire quelques emplettes. Ah! me dit-elle quelques instans après, elle a oublié de me passer ma chemise.

Hélas! souffrez que je la remplace.

Oui, mais songe que je ne permets qu'à tes yeux d'être de la partie.

J'y consens.

Elle se délace, ôte son corset et sa chemise, en me disant de lui passer vite la blanche; mais comme j'étais trop occupé de tout ce que je voyais, et que je n'allais pas vite:

Passe-moi donc ma chemise, me dit-elle, elle est sur la petite table.

Où?

Là, au pied du lit. Je la prendrai moi-même.

Se penchant alors vers la table, elle découvre la presque totalité de tout ce que je désirais, et se relevant lentement, elle me donne la chemise, que je ne pouvais tenir tant je frissonnais de bonheur. Elle a pitié de moi : mes mains partagent le bon-

heur de mes yeux; je tombe entre ses bras, nos lèvres se confondent, et tous deux, dans une voluptueuse pression, nous éprouvons une défaillance amoureuse, insuffisante pour nos désirs, mais assez douce pour les tromper un moment.

Plus maîtresse d'elle-même qu'on ne l'est d'ordinaire en pareille circonstance, elle eut soin de ne me laisser parvenir qu'au parvis du temple, l'entrée du sanctuaire ne devant pas être encore mon partage.

CHAPITRE VI.

Horrible malheur qui m'opprime. — Refroidissement d'amour. — Mon départ de Corfou et mon retour à Venise. — Je quitte l'état militaire et je deviens joueur de violon.

La blessure se cicatrisait, et je voyais s'approcher le moment où, sortant de son lit, elle reprendrait ses premières habitudes.

Le général des galères ayant ordonné une revue générale à Gouyn, M. F. s'y rendit, en me laissant l'ordre de l'y rejoindre le lendemain de bonne heure dans la felouque. Je soupai seul avec madame, et m'étant plaint que je ne la verrais pas le jour suivant : Vengeons-nous cette nuit de cette privation, me dit-elle, et passons-la à causer. Voici les clés ; quand vous aurez vu que ma femme de

chambre m'aura quittée, passez par la chambre de mon mari, et revenez.

Je ne manque pas de suivre l'avis à la lettre, et nous voilà vis-à-vis l'un de l'autre, ayant cinq heures devant nous. Nous étions au mois de juin; la chaleur était brûlante. Elle était couchée ; je la serre dans mes bras, elle me presse contre son sein ; mais exerçant sur elle-même la tyrannie la plus cruelle, elle croit que je ne dois pas me plaindre si je ne suis soumis qu'aux mêmes privations qu'elle s'impose. Mes remontrances, mes prières, mes supplications ne servent de rien ; il faut, dit-elle , tenir l'amour en bride, et en rire, puisqu'en dépit de la dure loi que nous lui imposons, nous n'en parvenons pas moins à satisfaire nos désirs.

Après l'extase, nos yeux, nos bouches s'ouvrent à-la-fois, et à quelque distance l'un de l'autre, nous nous complaisons à considérer la satisfaction mutuelle qui brille sur nos traits.

Nos désirs renaissaient; je la vois porter un regard sur mon état d'innocence, entièrement exposé à sa vue. Elle semble se fâcher, et rejetant loin d'elle tout ce qui rendait la chaleur plus incommode et le plaisir moins parfait, elle s'élance vers moi. Je crus voir quelque chose de plus qu'une fureur amoureuse; c'était une espèce d'acharnement. Je partage son délire, je la presse avec une sorte d'emportement, je jouis d'un bonheur qui va m'anéantir,... mais au moment de compléter l'offrande, elle me démonte, s'esquive, fuit et revient, d'une

main officieuse, mais qui me parut de glace, achever l'œuvre par un demi-bonheur.

Ah! cruelle amie! tu es toute de feu, et tu te prives du seul remède qui pourrait le calmer. Ta main charmante est plus humaine que toi ; mais tu n'as point goûté des délices que tu m'as fait savourer. Que ma main ne doive rien à la tienne! Viens, cher objet de mes vœux ! L'amour double mon existence dans l'espoir de mourir encore, mais seulement dans ce joli réduit dont tu m'as chassé au moment du bonheur. Pendant que je l'entretenais ainsi, son âme s'exhalait en tendres expressions, et me serrant étroitement dans ses bras, je sentis qu'elle était inondée de jouissance.

Le temps du silence fut un peu long ; mais cette jouissance contre nature, puisqu'elle était imparfaite, me désolait en doublant mon irritation. Comment peux-tu t'en plaindre, me disait-elle avec une tendre vivacité, puisque c'est à cette imperfection que nous en devons la durée. Je t'aimais il y a quelques instans, maintenant je t'aime cent fois plus ; et je t'aimerais moins sans doute, si tu avais complété la jouissance.

Que tu t'abuses, charmante amie ! Que ton erreur est grande ! Tu te nourris de sophismes, et tu négliges la réalité, la nature qui seule donne le véritable plaisir. Les désirs sans cesse renaissans et jamais pleinement satisfaits sont pires que les peines de l'enfer.

Mais ces désirs ne sont-ils pas le bonheur, puis-

qu'ils sont toujours accompagnés de l'espérance?

Non, quand cette espérance est toujours trompée. C'est un enfer véritable puisqu'il n'y a point d'espoir; et il n'y en a plus quand on l'use par la déception.

Mon ami, s'il n'y a point d'espérance en enfer, il ne doit point y avoir de désirs; car concevoir les désirs sans l'espérance, c'est pire que folie.

Eh bien! réponds-moi. Si tu désires être toute à moi et que tu en nourrisses l'espoir, ce qui, selon ton raisonnement, va naturellement ensemble, d'où vient que tu mets un obstacle constant à ton propre espoir? Cesse, ma divine amie, cesse de t'en imposer par d'astucieux sophismes. Soyons volontairement heureux, autant que la nature le veut, et sois assurée que la réalité du bonheur ajoutera encore à notre amour, et que l'amour renaîtra par nos jouissances.

Ce que je vois me persuade du contraire : tu vis, et si tes désirs avaient été satisfaits, tu serais sans existence, sans mouvement. Je le sais par expérience. Si tu avais expiré de bonheur comme tu l'aurais voulu, tu n'aurais retrouvé une faible vie qu'après de longs intervalles.

Ah! femme charmante, ton expérience est bien peu de chose; cesse de t'y fier. Tu n'as, je le vois, jamais connu l'amour. Ce que tu appelles son tombeau est le temple où il reçoit la vie, le séjour qui le rend immortel. Rends-toi à mes justes prières, mon adorable amie, et tu connaîtras alors la diffé-

rence entre l'hymen et l'amour. Tu verras que si l'hymen se plaît à mourir pour se débarrasser de la vie, l'amour au contraire n'expire que pour en jouir, et s'empresse de renaître pour savourer encore l'existence. Désabuse-toi, et crois que la satisfaction ne sert qu'à augmenter la tendresse de deux cœurs qui s'adorent.

Fort bien, je veux te croire; mais différons. En attendant, jouissons de tous les badinages, de tous les préliminaires de nos facultés. Dévore ton amante, mais laisse-moi maîtresse de tout ton être. Si cette nuit nous semble trop courte, nous nous en consolerons demain en pensant à nous en procurer une nouvelle.

Et si l'on vient à découvrir notre tendresse?

Est-ce que nous en faisons un mystère? Tout le monde peut voir que nous nous aimons, et ceux qui pensent que nous ne nous rendons pas heureux sont précisément ceux que nous pourrions craindre. Ne soyons soigneux que d'éviter une surprise de fait. Au reste, le ciel et la nature seront d'accord pour protéger notre amour; car quand deux cœurs s'aiment aussi tendrement que nous nous aimons, on n'est point coupable. Depuis que je me connais, l'amour m'a toujours semblé le dieu de mon être; car toutes les fois que je voyais un homme, j'étais ravie; il me semblait que je voyais la moitié de moi-même, puisque je le sentais fait pour moi et que je me sentais faite pour lui. Il me tardait d'être mariée. C'était ce besoin vague du cœur, qui fait

toute l'occupation d'une jeune fille vers son quinzième printemps. Je n'avais aucune idée de l'amour, mais je m'imaginais qu'il devait venir tout naturellement après le mariage. Aussi, tu peux te figurer ma surprise, lorsque mon mari en me rendant femme, ne me donna que la douleur sans me faire soupçonner le plaisir! Mon imagination au couvent me servait bien mieux que la réalité que j'avais acquise! Aussi, il est arrivé tout naturellement de là, que nous sommes devenus de bons amis, et des époux très-froids, nullement curieux l'un de l'autre. Il a, du reste, tout lieu d'être content de moi, car je suis toujours docile à ses ordres; mais la jouissance n'étant pas assaisonnée par l'amour, il doit la trouver sans saveur, et il y vient rarement.

Dès que je m'aperçus que tu m'aimais, je me sentis pleine d'aise, et je te fournis toutes les occasions de devenir chaque jour plus amoureux, me croyant certaine de ne jamais t'aimer; mais quand je sentis que j'étais amoureuse aussi, je te maltraitai pour te punir de m'avoir rendue sensible. Ta patience, ta persistance m'ont étonnée et ont causé mes torts; mais, après le premier baiser, je n'ai plus été maîtresse de moi-même. J'étais confondue du ravage qu'avait pu faire un simple baiser, et je sentis que je ne pouvais être heureuse qu'en faisant ton bonheur. Cela m'a flattée, ravie, et j'ai reconnu, principalement cette nuit, que je ne le suis qu'autant que tu l'es toi-même.

C'est là, mon ange, le plus délicat de tous les sentimens de l'amour; mais tu ne me rendras jamais parfaitement heureux, qu'en suivant en tout les inductions de la nature.

La nuit se passa au milieu des tendres plaintes et des voluptés, et ce ne fut pas sans douleur qu'aux premiers rayons de l'aurore, je m'arrachai de ses bras pour me rendre à Gouyn. Elle pleura de joie en voyant que je la quittais en conquérant, ne se figurant pas la chose possible.

Après cette nuit, si riche en délices, il se passa une douzaine de jours sans que nous pussions éteindre une étincelle du feu qui nous dévorait, et précisément, ce fut alors que m'arriva un affreux malheur.

Un soir après souper, M. D. R. s'étant retiré, M. F. ne se gêna pas de dire à sa femme, en ma présence, qu'il se proposait d'aller lui faire une visite, après qu'il aurait écrit deux petites lettres qu'il devait envoyer le matin de bonne heure. A peine sorti, nous nous regardons, et, d'un mouvement spontané, nous tombons dans les bras l'un de l'autre : un torrent de délices circule dans nos âmes sans contrainte ni réserve; mais, dès que le premier feu fut apaisé, sans me laisser le temps de me reconnaître et de jouir du charme de ma plus belle victoire, elle se retire en me repoussant, et va se jeter d'un air éperdu sur un fauteuil à côté de son lit. Immobile, étonné, presque confus, je la regarde en tremblant, pour deviner, s'il m'était pos-

sible, d'où naissait ce singulier mouvement. Me regardant à son tour, elle me dit, les yeux brûlans d'amour :

Mon tendre ami, nous allions nous perdre.

Quoi nous perdre! Ah! cruelle amie, vous m'avez tué! Je sens, hélas! que je me meurs, et peut-être ne me reverrez-vous plus.

Je la quitte dans une sorte de frénésie, et je m'achemine vers l'esplanade pour y respirer un air plus frais, car je me sentais suffoqué. L'homme qui ne connaît pas par expérience la cruauté d'un mouvement pareil, et dans la situation physique et morale où je me trouvais, se ferait difficilement une idée de ma souffrance : il me serait, à moi qui l'ai éprouvée, impossible de l'exprimer.

Dans le trouble affreux où j'étais, je m'entends appeler d'une fenêtre, et j'eus la fatale condescendance de répondre. Je m'approche, et je vois, au clair de la lune, la fameuse Melulla sur son balcon. Que faites-vous là à cette heure? lui dis-je.

Je prends le frais; montez un moment.

Cette Melulla, de fatale mémoire, était une courtisane de Zante, d'une beauté rare, et qui depuis quatre mois faisait les délices ou la folie de tous les libertins de Corfou. Tous ceux qui l'avaient vue célébraient ses charmes; il n'était bruit que d'elle. Je l'avais vue plusieurs fois; mais, quoique belle, j'étais loin de la trouver comparable à madame F., quand bien même je n'en aurais pas été amoureux. Je me rappelle avoir vu à Dresde, en 1790, une

femme superbe, qui me rappela tout-à-fait les traits de Melulla.

Je monte machinalement, et elle me conduit dans un boudoir voluptueux, où, après qu'elle m'eut reproché d'être le seul qui ne lui eût point rendu visite, quoique je fusse celui qu'elle aurait préféré à tous, j'eus l'infamie de me laisser faire, — je devins le plus criminel des hommes.

Ce ne fut ni le désir, ni l'imagination, ni le mérite de l'objet qui me firent succomber, car elle ne méritait d'aucune façon de me posséder; ce fut l'indolence, la faiblesse, l'état d'irritation où je me trouvais encore; ce fut enfin une sorte de dépit dans un moment où l'être que j'adorais m'avait déplu par un caprice qui, si je n'avais pas été indigne d'elle, n'aurait dû avoir d'autre effet que de m'en rendre plus amoureux.

Melulla satisfaite refusa les monnaies d'or que je voulais lui donner, et me laissa sortir après avoir passé deux heures avec elle.

A peine revenu à moi-même, je n'eus plus de sentiment que pour me détester avec l'indigne objet qui m'avait fait commettre un si vil outrage envers la femme la plus adorable. Je rentre, rongé de remords; je me couche, et le sommeil ne vint pas, durant toute cette cruelle nuit, se fixer une seule seconde sur mes paupières embrasées.

Le matin, accablé d'insomnie et de douleur, je me lève, et dès que je fus habillé je me rendis chez M. F., qui m'avait fait appeler pour me donner

quelques ordres à transmettre. De retour, et après lui avoir rendu compte de ma mission, j'entre chez madame, et, la trouvant à sa toilette, je lui donne le bonjour à travers le miroir, observant sur sa belle figure la gaîté et le calme du bonheur; mais tout-à-coup, ses yeux ayant rencontré les miens, je vois ses traits se décomposer et l'expression de la tristesse remplacer celle du contentement. Elle baisse sa paupière, comme absorbée dans ses réflexions, la relève un instant après, comme pour lire dans mon âme, et ne rompt un pénible silence qu'après le départ de sa femme-de-chambre.

Mon ami, me dit-elle de l'accent le plus tendre et le plus solennel, point de fiction ni de votre part ni de la mienne.

Je suis restée accablée de tristesse en vous voyant partir hier au soir, comprenant par la réflexion le mal qui pouvait résulter pour vous de ce que j'avais fait. Sur un tempérament comme le vôtre, de pareilles scènes pourraient opérer un bouleversement dangereux; aussi me suis-je résolue à ne plus rien faire à demi. J'ai pensé que vous alliez prendre l'air, et je m'en suis félicitée, espérant que cela vous ferait du bien. Pour m'en assurer, j'ai été me mettre à la fenêtre, où je me suis tenue plus d'une heure sans voir de lumière dans votre chambre. Mon mari étant venu, j'ai dû m'aller coucher, avec la triste certitude que vous n'étiez pas chez vous. Fâchée de ce que j'avais fait, et vous chérissant toujours davantage, je n'ai presque pas fermé l'œil.

Ce matin, monsieur a ordonné à un sous-officier d'aller vous dire qu'il voulait vous parler, et je l'ai entendu lui rapporter la réponse que vous dormiez, parce que vous étiez rentré tard. J'en ai eu le cœur navré. Je ne suis pas jalouse, mon ami, car je sais que tu ne saurais aimer que moi; mais je redoute quelque malheur. Enfin ce matin, en vous entendant entrer chez moi, le cœur me battait de joie; je me disposais à vous montrer mon repentir; mais, en vous regardant, j'ai cru voir un autre homme. Je vous examine encore, et mon âme, malgré moi, lit sur votre figure que vous êtes coupable, que vous m'avez outragée. Dites-moi sans crainte, cher ami, si je me trompe: si vous m'avez trahie, dites-le-moi sans détour. Ne trahissez pas l'amour et la vérité. Me reconnaissant la cause funeste de votre faute, je ne me le pardonnerai pas; mais votre excuse est dans mon cœur comme dans tout mon être.

Je me suis, dans le cours de ma vie, trouvé plus d'une fois dans la dure nécessité de faire quelques menteries aux femmes que j'aimais; mais, dans la circonstance, après un discours aussi vrai, aussi touchant, pouvais-je ne pas être sincère? Je me sentais trop rabaissé par ma cruelle faute pour m'avilir encore par le mensonge. J'en étais si peu capable dans ce moment, que, le cœur gros de tendresse et de remords, il me fut impossible de proférer un seul mot avant d'avoir donné un libre cours à mes larmes.

Mon tendre ami! tu pleures? Tes larmes me font mal. Tu ne devais en répandre avec moi que de bonheur et d'amour. Vite, homme chéri, dis-moi si tu m'as rendue malheureuse. Dis-moi quelle horrible vengeance tu as pu exercer contre moi, qui voudrais plutôt mourir que de t'offenser. Je ne puis t'avoir causé du chagrin que dans l'innocence de mon cœur amoureux et dévoué.

Ange chéri, je n'ai point pensé à me venger ; car mon cœur, qui ne peut cesser de t'adorer, ne saurait jamais en concevoir l'affreuse pensée. C'est contre moi, que ma lâcheté m'a entraîné à commettre un crime qui me rend indigne de tes bontés pour le reste de ma vie.

Tu t'es donc donné à quelque malheureuse?

Oui, j'ai passé deux heures dans une débauche avilissante,et où mon ame ne s'est trouvée que pour être le témoin de ma tristesse, de mes remords, de mon affreuse indignité.

Triste et des remords! Ah! mon pauvre ami, je le crois. Mais c'est ma faute, c'est moi seule qui dois être punie : c'est à moi de t'en demander pardon.

Les larmes qu'elle répandait redoublèrent les miennes. Ame sublime, lui dis-je, les reproches que tu te fais redoublent la gravité de mes torts. Tu n'en aurais jamais eu si j'avais été réellement digne de ta tendresse. Je sentais la vérité de ce que je disais.

Nous passâmes le reste de la journée dans une

assez grande tranquillité apparente, renfermant notre tristesse au fond de nos âmes. Curieuse de connaître toutes les circonstances de ma pitoyable aventure, je me soumis, par manière d'expiation, à lui en faire le dégoûtant récit. Pleine de bonté, elle m'assura que nous devions l'un et l'autre considérer cet accident comme une fatalité, et qu'il serait arrivé à l'homme le plus sage. Enfin, ajouta-t-elle, tu es plus à plaindre que coupable, et je ne dois pas t'en aimer moins. Nous étions sûrs de saisir le premier instant favorable, elle pour sceller mon pardon, moi pour réparer mon outrage, en nous donnant de nouvelles preuves de la brûlante tendresse que nous nous inspirions mutuellement; mais le ciel juste en ordonna autrement, et je fus cruellement puni de mon horrible débauche.

Le troisième jour, au moment où je sortais de mon lit, d'affreux picotemens m'annoncèrent l'horrible état où m'avait mis la malheureuse Zantiotte. Je demeurai confondu! Et quand je vins à réfléchir au malheur dont j'aurais pu être la cause, si dans les trois derniers jours j'avais obtenu de ma divine amie quelque nouvelle faveur, je fus au point d'en perdre l'esprit. Quelle aurait été ma position, si je l'avais rendue malheureuse pour le reste de ses jours? Celui qui, dans ce cas, aurait su mon histoire, aurait-il pu me condamner si je m'étais défait de la vie pour me délivrer de mes remords? Non; car celui qui se tue par désespoir, mais comme juste exécuteur de la peine qu'il aurait méritée, ne

peut encourir le blâme, ni d'un philosophe vertueux, ni d'un chrétien tolérant. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que si pareil malheur me fût arrivé, je me serais certainement tué.

Plongé dans le chagrin que venait de me causer ma nouvelle découverte, et comptant en être quitte comme les trois premières fois, je me disposais à un régime, qui en six semaines m'aurait rendu la santé sans que personne eût pu soupçonner que j'étais malade; mais je n'étais pas au bout de mes peines; Melulla avait injecté dans mes veines tous les poisons qui corrompent les sources d'où découle la vie. Je connaissais un vieux docteur plein d'expérience dans la partie; je le consultai, et il me promit de me rendre mon intégrité en deux mois : il me tint parole. Au commencement de septembre je me revis en parfaite santé, et ce fut vers ce temps que je retournai à Venise.

La première chose à laquelle je me résolus, après avoir reconnu mon cruel état, ce fut de le faire connaître à madame F. Je ne voulus pas attendre un moment où ma déclaration forcée l'aurait obligée à rougir d'une faiblesse, ni l'exposer à la réflexion des conséquences affreuses où sa passion aurait pu la mettre. Sa tendresse m'était trop chère pour m'exposer au risque de la perdre faute de confiance en elle. Connaissant son esprit, la candeur de son âme, et la générosité avec laquelle elle ne m'avait trouvé qu'à plaindre, je crus devoir par ma sincérité lui prouver que j'étais digne de mériter son

Je lui fis naïvement le récit de l'état où je me trouvais, en lui peignant celui où me jetait la pensée des affreuses conséquences que ce même état aurait pu avoir pour elle. Je la vis frémir et frissonner à cette réflexion, et elle pâlit d'effroi lorsque je lui dis que je l'aurais vengée en me donnant la mort.

Scélérate! infâme Melulla! s'écriait-elle; et moi je répétais cette expression contre moi-même en voyant quel bien j'avais sacrifié à la plus dégoûtante des faiblesses.

Tout Corfou savait que j'avais été faire une visite à cette malheureuse, et tout le monde s'étonnait de voir sur mes traits tous les signes de la santé; car le nombre des victimes qu'elle avait traitées comme moi n'était pas petit.

Ma maladie n'était pas le seul chagrin qui me dévorât : j'en avais d'autres, qui, pour être de nature différente, n'étaient pas moins accablans. Il était écrit que je retournerais à Venise simple enseigne comme j'en étais parti; car le provéditeur-général m'avait manqué de parole, et l'on m'avait préféré le bâtard d'un patricien. Dès cet instant l'état militaire, le plus sujet au despotisme de l'arbitraire, m devint en horreur, et je pris la détermination de le quitter. A ce chagrin s'en joignait un plus fort encore, c'était l'inconstance de la fortune, qui m'avait entièrement tourné le dos. Je remarquai que du moment où je m'étais avili avec la Melulla, tous les revers s'accumulèrent sur moi comme pour m'ac-

cabler. Celui qui me fut le plus sensible, mais que j'eus le bon esprit de considérer bientôt comme une grâce, fut que huit à dix jours avant le départ de l'armée, M. D. R. me reprit à son service et M. F. dut faire choix d'un nouvel adjudant. A cette occasion madame me dit d'un air affligé qu'à Venise nous ne pourrions pas nous voir pour plusieurs raisons. Je la suppliai de me les épargner, présumant bien qu'elles ne pourraient être qu'humiliantes pour moi. Je m'apercevais que cette prétendue divinité n'était qu'une pauvre mortelle tout comme les autres femmes, et je commençai à penser que j'aurais eu grand tort de renoncer à la vie pour elle. Je dévoilai un jour le fond de son âme; car je ne sais à quel propos, elle me dit que je lui faisais pitié. Je vis clairement qu'elle ne m'aimait plus; car la pitié, ce sentiment avilissant, n'entre point dans un cœur amoureux, puisque le mépris est toujours trop voisin de ce triste sentiment. Depuis cet instant, je ne me suis plus trouvé seul avec elle. Je l'aimais encore; il m'aurait été facile de la faire rougir; je n'en fis rien.

Dès que nous fûmes arrivés à Venise, elle s'attacha à M. F. R. et elle l'aima jusqu'à ce qu'il mourut. Vingt-ans après, elle perdit la vue. Je crois qu'elle vit encore.

Les deux derniers mois de mon séjour à Corfou furent une des grandes leçons de ma vie, et je me les suis rappelés bien souvent pour en tirer d'utiles conseils.

Avant mon aventure nocturne avec la misérable Melulla, je me portais bien, j'étais riche, heureux au jeu, aimé de tout le monde, adoré de la plus belle femme de la ville. Quand je parlais, tout le monde tendait l'oreille, vantait mon esprit; mes paroles étaient des oracles, et tout le monde se rangeait à mes avis. Après ma fatale rencontre, je perdis rapidement ma santé, mon argent, mon crédit; bonne humeur, considération, esprit, tout, jusqu'à la faculté de m'exprimer, s'évanouit avec la fortune. Je jasais, mais on me savait malheureux, et je ne persuadais plus. L'ascendant que j'avais sur madame F. s'évanouit insensiblement; et, presque à son insu, cette belle dame devint à mon égard d'une indifférence complète.

Je partis sans argent, après avoir vendu ou mis en gage tous les objets de quelque valeur. J'étais venu riche deux fois, et deux fois je partis pauvre; mais cette fois, j'avais fait des dettes que je n'ai jamais payées, non par mauvaise volonté, mais par insouciance.

Riche et bien portant, chacun me fêtait; pauvre et maigre, on ne me donna plus aucune marque de considération. La bourse pleine et le ton assuré, on me trouvait spirituel, amusant; la bourse vide et le ton modeste, tous mes récits paraissaient plats et insipides. Si j'étais redevenu riche, j'aurais été de nouveau une huitième merveille. O hommes! ô fortune! on m'évitait comme si le guignon qui m'accablait eût été pestilentiel.

Nous partîmes à la fin de septembre, cinq galères, deux galéasses et plusieurs petits bâtimens, sous le commandement de M. Renier, longeant la côte de la mer Adriatique au nord du golfe, riche en ports de ce côté-là, tandis qu'il en est très-pauvre de l'autre. Nous prenions port tous les soirs, et par conséquent je voyais Madame F. tous les soirs : elle venait avec son mari souper sur notre galéasse. Notre voyage fut très-heureux ; nous jetâmes l'ancre au port de Venise, le 14 octobre 1745, et, après avoir fait la quarantaine sur notre galéasse, nous débarquâmes, le 25 de novembre. Deux mois après, les galéasses furent supprimées. C'étaient des bâtimens dont l'institution remontait à des temps très-anciens, dont l'entretien était très-coûteux et l'utilité nulle. Une galéasse avait le corps d'une frégate et les bancs d'une galère, et cinq cents galériens ramaient quand il n'y avait point de vent.

Avant que le bon sens parvînt à faire supprimer ces inutiles carcasses, il y eut de grands débats au sénat ; mais la principale raison que donnaient les opposans, c'est qu'il fallait respecter et conserver tout ce qui était vieux. Cette maladie est celle des gens qui ne savent jamais s'identifier avec les améliorations successives qui sont le fruit de la raison aidée de l'expérience ; bonnes gens, qu'il faudrait envoyer à la Chine ou au pays du Grand-Lama, qui leur conviendraient beaucoup mieux que l'Europe.

Cette raison, toute ridicule qu'elle est, est celle qui a le plus de force dans les républiques ; car elles doivent trembler au mot de nouveauté, dans ce qui est frivole comme dans ce qui est important. La superstition au reste est toujours de la partie.

Ce que la république de Venise ne réformera jamais, ce sont ses galères ; d'abord parce qu'elle a besoin de ces sortes de bâtimens pour voguer en tout temps dans une mer étroite en dépit du calme ; ensuite parce qu'elle ne saurait que faire des hommes qu'elle condamne aux galères.

Une singularité que j'ai remarquée à Corfou, où il y a souvent trois milles galériens, c'est que ceux qui le sont par suite de condamnation pour crime, sont dans une sorte d'opprobre ; tandis que les galériens volontaires sont en quelque sorte respectés. J'ai toujours pensé qu'il devrait en être tout au contraire ; car le malheur, quel qu'il soit, exige une sorte de respect, tandis que l'être vil, qui se voue par métier à l'état d'esclave-forçat, me semble souverainement méprisable. Au reste, les galériens de la république jouissent de plusieurs priviléges, et sont à tous égards beaucoup mieux traités que les soldats. Il arrive souvent que des soldats désertent leurs compagnies et qu'ils vont se rendre à un *sopracomito*, pour être galériens. Alors le capitaine qui perd un soldat, n'a rien de mieux à faire que de prendre patience ; car il réclamerait en vain. Cela vient de ce que la république a toujours cru avoir plus besoin de galériens que de soldats ; mais

aujourd'hui, peut-être commence-t-elle à s'apercevoir de son erreur. (J'écris ceci en 1797.)

Un galérien, par exemple, a le singulier privilége de pouvoir voler impunément. C'est, dit-on, le moindre crime qu'il puisse commettre, et on doit le lui pardonner. Tenez-vous sur vos gardes, dit le maître du galérien, et si vous le prenez sur le fait, battez-le, mais ne l'estropiez pas, car alors vous seriez obligé de me payer les cent ducats qu'il me coûte.

La justice elle-même ne saurait faire pendre un galérien criminel, sans payer préalablement au maître la somme qu'il lui a coûtée.

A peine descendu à Venise, je vais chez madame Orio; mais je trouve la maison vide. Un voisin me dit que le procureur Rosa l'avait épousée, et qu'elle demeurait chez lui. Je m'y rends à l'instant, et l'on me reçoit à merveille. La première chose qu'elle m'apprit fut que Nanette était devenue comtesse R., et qu'elle habitait Guastala avec son époux.

Vingt-quatre ans plus tard, j'ai vu son fils aîné officier distingué au service de l'Infant-Duc de Parme.

Quant à Marton, touchée d'un beau mouvement de grâce, elle s'était fait religieuse à Muran. Deux ans après, j'en reçus une lettre pleine d'onction, dans laquelle elle me conjurait au nom de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, de ne point me présenter à ses yeux. Elle me disait que devant me pardonner le crime que j'avais commis en la sé-

duisant, elle était heureuse de ce devoir, puisque, par les remords dont mon crime l'avait remplie, elle était sûre d'atteindre à la félicité des élus. Elle finissait en m'assurant qu'elle ne cesserait de prier Dieu pour ma conversion.

Je ne l'ai plus vue, mais elle me vit en 1754, ainsi que je le dirai en son lieu.

Je retrouvai madame Manzoni toujours la même. Elle m'avait prédit que je ne resterais pas dans le militaire, et quand je lui eus dit que j'étais déterminé à le quitter, ne pouvant souffrir l'injustice qu'on m'avait faite, elle éclata de rire à se tenir les côtés. Elle me demanda quel état je me disposais à prendre en quittant l'épée. Je lui dis que je voulais me faire avocat. Elle recommença à rire en me disant que c'était trop tard. Je n'avais pourtant que vingt ans.

Lorsque je me présentai à M. Grimani, j'en fus bien reçu; mais lui ayant demandé des nouvelles de mon frère François, il me dit qu'il le tenait au fort Saint-André, le même où il m'avait fait mettre avant l'arrivée de l'évêque de Martorano. Il y travaille, me dit-il, pour le major : il copie des batailles de Simonetti que le major lui paie ainsi il vit et il devient bon peintre.

Mais il n'est pas aux arrêts?

C'est comme s'il y était, car il n'est pas le maître de sortir du fort. Ce major, qui se nomme Spiridion, est un ami de Razzetta, qui n'a pas eu de

difficulté à lui accorder le plaisir d'avoir soin de votre frère.

Je trouvai horrible que le fatal Razzetta dût être le bourreau de toute ma famille ; mais je dissimulai. Ma sœur, lui dis-je, est-elle toujours chez lui ?

Non ; elle est à Dresde auprès de votre mère.

Cette nouvelle me fit plaisir.

Je sors de chez l'abbé Grimani d'une manière très-cordiale, et je me rends au fort Saint-André. J'y trouve mon frère, le pinceau à la main, ni content ni mécontent de son sort, mais jouissant d'une bonne santé. Après l'avoir embrassé, je lui demande quel crime il a commis pour être ainsi enfermé.

Demande cela au major, je t'en prie ; car pour moi, je n'en sais rien.

Le major entre dans ce moment ; je le salue militairement et lui demande de quel droit il retient mon frère aux arrêts.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

C'est ce que nous verrons. Je dis alors à mon frère de prendre son chapeau et de venir dîner avec moi. Le major se met à rire et me dit : Je le veux bien, si la sentinelle le laisse sortir. Voyant que je perdrais mon temps à contester, je pars sans répliquer, mais bien déterminé à me faire rendre justice.

Dès le lendemain, je me rends au bureau de la guerre, où j'ai le plaisir de trouver mon cher major

Pélodoro, qui commandait alors le fort de Chiozza. Je l'informai de la plainte que je voulais porter au Sage en faveur de mon frère, et de la résolution que j'avais prise de me démettre de mon emploi d'enseigne. Il me promit que, dès que j'en aurais obtenu l'agrément du Sage, il me ferait vendre ma commission ce qu'elle m'avait coûté.

Je n'eus qu'un instant à attendre; le Sage arriva, et tout fut arrangé en moins d'une demi-heure. Il me promit son agrément pour ma démission, dès qu'il aurait reconnu pour capable le sujet qui voudrait m'acheter mon brevet; et le major Spiridion étant survenu dans ces entrefaites, le Sage lui ordonna d'un ton impératif de rendre la liberté à mon frère, et de ne plus se permettre à l'avenir des actes arbitraires aussi répréhensibles. Je ne tardai pas à l'aller chercher, et je le menai loger avec moi en chambre garnie.

Peu de jours après, ayant reçu ma démission et cent sequins, je quittai l'uniforme et je redevins mon maître.

Obligé alors de penser à un métier pour gagner ma vie, j'optai pour celui de joueur de profession : mais dame Fortune fut d'un avis contraire, car elle m'abandonna dès les premiers pas que je fis dans la carrière, et huit jours après je me trouvai sans le sou. Que devenir ? il fallait vivre, et je me fis joueur de violon. Le docteur Gozzi m'en avait assez appris pour aller racler dans l'orchestre d'un théâtre, et ayant exprimé mes vœux à M. Grimani,

il m'installa à celui de son théâtre de Saint-Samuel, où, gagnant un écu par jour, je pouvais me suffire en attendant mieux.

Me rendant justice moi-même, je ne mis plus le pied dans les maisons du bon ton que je fréquentais avant d'être descendu si bas. Je savais qu'on devait me traiter de mauvais sujet; mais je m'en moquais. On devait me mépriser: je m'en consolais par la conscience que je n'étais pas méprisable. La position où je me trouvais, après avoir joué un rôle assez brillant, m'humiliait; mais, me gardant le secret à moi-même, si j'étais honteux, je n'étais pas avili; car, n'ayant pas renoncé à la fortune, j'espérais pouvoir encore compter sur elle parce que j'étais jeune, et que cette volage déité n'en veut guère qu'à la jeunesse.

CHAPITRE VII.

Je deviens un franc vaurien. — Un grand bonheur m'arrache à l'abjection, et je deviens riche seigneur.

Avec une éducation faite pour m'assurer un état honorable dans le monde, avec de l'esprit, un bon fonds d'instruction littéraire et scientifique, et ces qualités accidentelles du physique, qui sont dans le monde un passeport si avantageux, je me vois, à l'âge de vingt ans, devenu le suppôt d'un art sublime, dans lequel, si l'on admire avec raison la supériorité du talent, on méprise à bon droit la médiocrité. Forcé par ma position, je me fis membre d'un orchestre où je ne pouvais exiger ni estime ni considération, tandis que je devais naturellement m'attendre à devenir la risée des personnes qui m'avaient connu docteur, ecclésiastique et mi-

litaire, et qui m'avaient vu accueilli et fêté dans la meilleure société.

Je savais tout cela, car je ne m'aveuglais pas sur la situation ; mais le mépris, la seule chose à laquelle je n'aurais pu être indifférent, ne se montrait nulle part de manière à ce que je pusse ne pas m'y méprendre. Je le défiais, parce que j'avais la persuasion qu'il n'appartient qu'à la lâcheté, et je savais que je ne pouvais m'en reprocher aucune. Quant à l'estime dont j'ai toujours été avide, mon ambition sommeillait; et, content d'être à moi, je jouissais de mon indépendance sans m'embarrasser la tête de l'avenir. Je sentais que dans ma première destination, ne me trouvant point la vocation nécessaire, n'ayant pu faire mon chemin qu'à force d'hypocrisie, j'aurais été à moi-même un objet de mépris, fussé-je même parvenu à la pourpre romaine; car les hommages extérieurs n'empêchent point l'homme d'être son premier témoin, et l'on n'échappe point à sa conscience. Si, au contraire, j'avais continué à chercher la fortune dans le métier des armes, beau par la fumée de la gloire qui lui sert d'auréole, mais du reste le dernier des états par cette abnégation constante de soi et de toute volonté propre que l'obéissance passive exige, j'aurais dû être pourvu d'une patience à laquelle je ne devais avoir aucune prétention, puisque toute injustice me révoltait, et que le joug, quel qu'il fût, dès que je l'apercevais, me devenait insupportable. Au reste, je pensais que, quelqu'état que l'homme

embrasse, cet état doit lui fournir un gain suffisant pour satisfaire à ses besoins; or, les médiocres appointemens d'un officier n'auraient point suffi à mon existence, parce que mon éducation m'avait donné des besoins plus grands que ceux d'un officier en général. En jouant du violon, je gagnais assez poar m'entretenir sans avoir besoin de personne, et j'ai toujours cru heureux l'homme qui peut se vanter de se suffire. Il est vrai que mon emploi n'était pas brillant, mais je m'en moquais; et, traitant de préjugés tous les sentimens qui s'élevaient en moi contre moi-même, je finis bientôt par partager les habitudes de mes vils camarades. Après le spectacle, j'allais au cabaret avec eux, et nous n'en sortions ivres que pour aller d'ordinaire passer la nuit en de mauvais lieux. Quand nous trouvions la place prise, nous forcions les occupans à la retraite, et nous frustrions du mince salaire que la loi leur assigne, les malheureuses victimes de la dépravation, que nous forcions à se soumettre à notre brutalité. Mais, par une conduite aussi répréhensible, nous nous exposions souvent aux dangers les plus évidens.

Souvent il nous arrivait de passer les nuits à parcourir les différens quartiers de la ville, inventant et exécutant toutes les impertinences imaginables. Un de nos plaisirs favoris était de démarrer du rivage les gondoles des particuliers, et de les laisser aller dans les canaux au gré du courant, nous réjouissant d'avance de toutes les malédictions que

les barcarols ne manquaient pas de nous donner le matin. Souvent aussi nous allions réveiller en toute hâte d'honnêtes sages-femmes en les conjurant de se rendre chez telle ou telle dame qui, n'étant pas même enceinte, les traitait de folles dès qu'elles arrivaient. Nous en agissions de même avec les médecins, que nous faisions courir moitié habillés chez tel ou tel grand seigneur qui se portait à merveille. Les prêtres avaient leur tour : nous les envoyions administrer tel mari qui dormait paisiblement à côté de sa femme, et qui ne se souciait guère de leur extrême-onction.

Nous détruisions les cordons des sonnettes dans toutes les maisons, et quand nous trouvions une porte ouverte, nous montions à tâtons, et nous allions épouvanter les dormeurs en leur criant que la porte de leur maison était ouverte. Nous redescendions ensuite en faisant du vacarme et nous laissions la porte tout ouverte.

Pendant une nuit très-sombre, nous complotâmes de renverser une grande table de marbre, espèce de monument placé au milieu de la place Saint-Ange. On disait qu'au temps de la ligue de Cambrai, les commissaires payaient sur cette table les recrues qui s'engageaient pour Saint-Marc. Cela lui valait une sorte de vénération.

Lorsque nous pouvions entrer dans les clochers, c'était pour nous un grand plaisir que de pouvoir alarmer toute la paroisse en sonnant le tocsin, comme s'il y avait eu quelque violent incendie;

mais nous n'en restions pas là : nous coupions les cordes des cloches, de façon que les marguilliers se trouvaient en défaut le matin pour appeler les dévots à la première messe. Quelquefois nous passions le canal chacun dans une gondole séparée, et lorsque nous étions de l'autre côté, nous prenions la fuite sans payer pour faire courir après nous les gondoliers furieux.

Toute la ville retentissait de plaintes, et nous nous moquions des perquisitions qu'on faisait pour découvrir les perturbateurs du repos public. Nous n'étions pas tentés d'être indiscrets ; car, si on nous avait découverts, on aurait fort bien pu nous envoyer pour quelque temps ramer sur la galère du Conseil des dix.

Nous étions sept et quelquefois huit ; car, comme j'avais beaucoup d'amitié pour mon frère François, je l'admettais de temps en temps à nos orgies nocturnes. Cependant, la peur vint mettre un frein à ces turpitudes, qu'alors je qualifiais de folies de jeunesse, et voici comment.

Dans chacune des soixante-douze paroisses de la ville de Venise, il y a un grand cabaret qu'on appelle magasin. Il est ouvert toute la nuit, et le vin en détail s'y vend à meilleur marché que dans les autres cabarets : on y donne aussi à manger, mais il faut faire venir ce qu'on veut de chez le charcutier voisin, privilégié pour ce débit, et qui tient également sa boutique ouverte toute la nuit. C'est d'ordinaire un gargotier qui apprête fort mal

à manger; mais comme il donne à bon marché, les pauvres gens s'en accommodent volontiers, et ces établissemens ont la réputation d'être très-utiles à la basse classe. Jamais on ne voit dans ces lieux ni la noblesse, ni la bonne bourgeoisie, ni même les artisans aisés; car la propreté n'y a précisément pas établi son culte. Il y a au reste de petites chambres séparées où, sur une table nue entourée de bancs, une honnête famille ou quelques amis peuvent se livrer à la gaîté d'une manière décente.

C'était pendant le carnaval de 1745, qu'une nuit, minuit étant sonné, nour rôdions tous les huit sous le masque; occupés à inventer quelque nouveau tour qui pût nous divertir, nous entrâmes au magasin de la paroisse de la Croix pour y boire. Nous n'y trouvons personne; mais dans une petite chambre à côté, nous découvrons trois hommes qui s'entretenaient très-paisiblement avec une jeune et jolie femme tout en vidant leur bouteille.

Notre chef, noble vénitien, de la famille Balbi, nous dit : Ce serait un excellent coup que d'enlever ces trois marauds séparément de cette jolie femme qui, nécessairement, resterait sous notre protection. Aussitôt il nous détaille son plan, et à la faveur de nos masques, nous entrons dans leur chambre, ayant Balbi à notre tête. Notre présence surprit beaucoup ces pauvres gens, mais ils restèrent confondus en entendant Balbi leur dire : Sous peine de la vie, et par ordre des chefs du Conseil des dix, je vous ordonne de nous suivre à l'in-

stant sans faire le moindre bruit; et vous, la bonne, ne craignez rien : on vous conduira chez vous. A peine ces paroles prononcées, deux de nos compagnons s'emparèrent de la femme pour la conduire où notre chef nous avait dit, et nous nous saisissons des trois pauvres hommes tout tremblans, qui ne pensaient à rien moins qu'à nous résister.

Le garçon du magasin accourt pour être payé, et notre chef le paie en lui imposant silence sous peine de la vie. Nous conduisons ces trois hommes dans un grand bateau. Balbi monte en poupe et ordonne au batelier de voguer à proue. Celui-ci doit obéir sans savoir où il ira : la route dépend du poupier; et aucun de nous ne savait où notre meneur allait conduire ces pauvres diables.

Il enfile le canal, il en sort et, en un quart d'heure, nous arrivons à Saint-George où il fait descendre les trois prisonniers, qui se trouvent fort heureux de se voir en liberté. Après cela, notre chef se trouvant fatigué, fait monter le batelier en poupe et lui ordonne de nous conduire à Sainte-Geneviève, où étant arrivés, nous débarquâmes après l'avoir bien payé.

Nous nous rendîmes de suite à la petite place du *Ramier*, où mon frère avec un autre de la bande nous attendaient assis par terre avec la jolie femme qui pleurait. Ne pleurez pas, ma belle, lui dit Balbi, car on ne vous fera aucun mal. Nous allons boire un coup à Rialte, ensuite nous vous reconduirons en sûreté chez vous.

Où est mon mari?

Soyez tranquille, vous le reverrez demain matin.

Consolée par cette promesse, et soumise comme un mouton, elle nous suivit à l'hôtellerie des *Deux-Épées,* où nous fîmes faire bon feu dans une chambre au second, et après nous être fait porter à boire et à manger, nous renvoyâmes le garçon et nous restâmes seuls. Alors nous ôtâmes nos masques, et l'aspect de huit visages jeunes et frais fit passer le contentement dans l'âme de la belle enlevée. Nous la mîmes tout-à-fait à son aise par la galanterie de nos procédés. Encouragée par le vin et la bonne chère, préparée par nos propos et par quelques baisers, elle vit bien ce qui l'attendait, et parut s'y résigner de bonne grâce. Notre chef, comme de raison, devait ouvrir la marche; et, à force de politesses, il vainquit la répugnance naturelle qu'elle témoignait de consommer le sacrifice en si nombreuse compagnie. Sans doute que l'offrande lui parut douce, car m'étant offert en sacrificateur courageux pour la seconde offrande, elle me reçut avec une sorte de reconnaissance; et sa joie ne put se dissimuler dès qu'elle vit qu'elle était destinée à faire autant d'heureux que nous étions de convives. Mon frère seul s'exempta du tribut, en se disant malade, seul motif qui pût faire admettre son refus, car il était comme passé en loi que chacun de nous devait faire en toute occasion ce que faisaient les autres.

Après ce bel exploit, nous nous remasquâmes,

et la dépense payée, nous allâmes conduire l'heureuse victime à Saint-Job où elle demeurait, et nous ne la laissâmes que lorsque nous la vîmes entrée chez elle et la porte fermée.

Qu'on juge si nous eûmes envie de rire, lorsqu'en nous souhaitant la bonne nuit, elle nous remercia de l'air le plus vrai et de la meilleure foi du monde. Nous nous séparâmes ensuite, et chacun rentra chez soi.

Le surlendemain, cette saturnale nocturne commença à faire du bruit. Le mari de la jeune femme était tisserand ainsi que ses deux amis. Ils se réunirent pour présenter une plainte au Conseil des dix. Cette plainte était rédigée avec candeur et présentait toute la vérité, mais ce qu'elle avait d'atroce était tempéré par une circonstance qui dut dérider les fronts sévères de ces magistrats, comme elle fournit ample matière à la risée publique; c'est, portait la plainte, que les huit masques n'avaient commis aucune action désagréable à la femme. Les deux masques qui l'avaient enlevée l'avaient conduite en tel lieu, où, une heure après, les six autres étaient arrivés, et tous ensemble s'étaient rendus aux *Deux-Épées,* où ils avaient passé une heure à boire. Ladite femme ayant été bien régalée par les masques, avait été reconduite chez elle, où on l'avait priée d'excuser si l'on avait voulu jouer un tour au mari. Les plaignans n'avaient pu partir de l'île avant le jour, et le mari à son retour avait trouvé sa femme paisiblement endormie, et à son

réveil elle lui avait conté tout ce qui lui était arrivé. Elle ne se plaignait que de la grand'peur qu'elle avait eue pour son mari, et là-dessus elle demandait justice et punition exemplaire.

Tout était comique dans cette plainte, car ces trois faquins y faisaient les braves, disant que certes nous ne les aurions point trouvés si faciles, si le chef n'eût prononcé le nom respectable du tribunal.

Cette plainte produisit trois effets; le premier, c'est qu'elle fit rire toute la ville; le second, c'est que tous les oisifs allèrent à Saint-Job pour entendre l'histoire de la bouche même de l'héroïne, ce qui lui valut plus d'un présent; et le troisième enfin, de faire publier par le tribunal une promesse de récompense de cinq cents ducats à celui qui ferait connaître les auteurs de l'attentat, fût-il même du nombre des délinquans, à l'exception du chef.

Cette publication nous aurait fait trembler, si le chef, précisément le seul capable de devenir délateur, n'eût été patricien. Cette qualité de notre meneur me tranquillisa de prime-abord; car je savais que quand bien même quelqu'un de nous aurait pu s'avilir jusqu'à vouloir se procurer la somme au prix d'une délation, le tribunal n'aurait rien fait pour n'être pas obligé de mettre un patricien en compromis. Le traître ne se trouva pas parmi nous, quoique nous fussions tous pauvres; mais la peur produisit un effet salutaire, et nos désordres nocturnes ne se renouvelèrent pas.

Trois ou quatre mois après, le chevalier Nicolas Iron, alors inquisiteur, me causa une grande surprise en me racontant toute l'affaire et me nommant tous les acteurs. Il ne me dit pas si quelqu'un de la bande avait trahi le secret, la chose m'importait peu ; mais je vis clairement l'esprit de l'aristocratie, où le *solo mihi* est la suprême loi.

Vers la mi-avril de 1746, M. Girolamo Cornaro, l'aîné de la famille Cornaro de la Reine, épousa une demoiselle de la maison de Soranzo de Saint-Pol, et j'eus l'honneur d'être de la noce,.... en ma qualité de ménétrier. Je me trouvai membre d'un des nombreux orchestres des bals que l'on donna pendant trois jours consécutifs au palais de Soranzo.

Le troisième jour, vers la fin de la fête, une heure avant le jour, fatigué, je quitte l'orchestre de but en blanc pour me retirer, quand en descendant l'escalier, je remarque un sénateur en robe rouge qui allait monter dans sa gondole, et qui, en tirant son mouchoir de sa poche, laisse tomber une lettre. Je la ramasse en toute hâte, et rejoignant ce seigneur au moment où il descendait les degrés, je la lui remets. Il la prend en me remerciant, et me demande où je demeurais. Je le lui dis, et il m'oblige à monter dans sa gondole voulant absolument me mettre chez moi. J'accepte avec reconnaissance, et je me place sur la banquette à côté de lui. Un instant après, il me prie de lui secouer le bras gauche, en me disant qu'il éprouvait un si

fort engourdissement, qu'il ne se sentait pas le bras. Je me mets en besogne de toute ma force; mais un instant après il me dit d'une manière indistincte que l'engourdissement s'étendait à tout le côté gauche et qu'il se sentait mourir.

Effrayé, j'ouvre le rideau, et prenant la lanterne, je le vois mourant et la bouche tout de travers. Comprenant que sa seigneurie était frappée d'un coup d'apoplexie, je crie aux gondoliers de me laisser descendre pour aller chercher un chirurgien pour le faire saigner.

Je saute hors de la gondole précisément à l'endroit où, trois ans auparavant, j'avais donné à Razzetta une si vigoureuse leçon, et je vais au café où l'on m'indique un chirurgien. J'y cours, je frappe à coups redoublés, on m'ouvre, je force le chirurgien à me suivre en robe de chambre dans la gondole qui nous attendait; il saigne le sénateur pendant que je déchire ma chemise pour faire les compresses et la bande.

Cette opération faite, j'ordonne aux barcarols de doubler de rames, et dans un instant nous arrivons à Sainte-Marine; on éveille ses domestiques, et après l'avoir enlevé de la gondole, nous le transportons dans son lit presque sans vie.

M'érigeant en ordonnateur, je commande à un domestique d'aller chercher un médecin en toute hâte, et l'esculape, dès qu'il fut arrivé, ordonna à l'instant une autre saignée, approuvant par-là celle que je lui avais fait administrer. Me croyant en

droit de veiller le malade, je m'établis auprès de son lit pour lui prodiguer mes soins.

Une heure après, deux patriciens, amis du malade, entrèrent à peu de minutes l'un de l'autre. Ils étaient au désespoir; et, comme ils s'étaient informés de l'accident aux gondoliers, et que ceux-ci leur avaient dit que j'en savais plus qu'eux, ils m'interrogent, je leur dis ce que je sais; ils ne savent pas qui je suis, ils n'osent point me le demander, et je crois devoir me renfermer dans un modeste silence.

Le malade était immobile et ne donnait d'autre signe de vie que par la respiration; on lui faisait des fomentations, et le prêtre qu'on était allé chercher, et qui dans la circonstance était fort inutile, semblait n'attendre que sa mort. On déclina les visites à mon insinuation, et les deux patriciens et moi étions les seuls auprès du malade. Nous fîmes à midi un petit dîner silencieux sans sortir de la chambre du malade.

Le soir, le plus âgé des deux patriciens me dit que si j'avais affaire je pouvais m'en aller, car ils passeraient la nuit sur des matelas dans la chambre du malade. Et moi, monsieur, lui dis-je, je la passerai sur ce même fauteuil à côté du lit; car si je m'éloignais, le malade mourrait, et je suis certain qu'il vivra tant que je resterai ici. Cette réponse sentencieuse, comme on doit bien s'y attendre, les frappa d'étonnement, et tous deux s'entre-regardèrent avec surprise.

Nous soupâmes, et, dans le peu de conversation que nous eûmes pendant le repas, ces messieurs m'apprirent, sans que je le leur demandasse, que le sénateur leur ami était M. de Bragadin, frère unique du procurateur de ce nom. Ce M. de Bragadin était célèbre dans Venise, tant par son éloquence, ses grands talens comme homme-d'état, que par les aventures galantes qui avaient signalé sa bruyante jeunesse. Il avait fait des folies pour des femmes, et plus d'une beauté en avait fait pour lui. Il avait beaucoup joué et beaucoup perdu, et son frère était son plus cruel ennemi, parce qu'il s'était infatué de l'idée qu'il avait voulu l'empoisonner. Il l'avait accusé de ce crime au Conseil des dix, qui, huit mois après, et à la suite d'une profonde investigation, le déclara innocent à l'unanimité; mais cette éclatante réparation ne fit point revenir son frère de ses préventions.

Cet innocent, opprimé par un frère injuste qui lui ravissait la moitié de son revenu, vivait en aimable philosophe au sein de l'amitié. Il avait deux amis affectionnés, ceux qui étaient près de lui : l'un était de la famille Dandolo, l'autre de celle de Barbaro, tous les deux honnêtes et aimables comme lui. M. Bragadin était beau, savant, facétieux et du caractère le plus doux; il n'avait alors que cinquante ans.

Le médecin qui avait entrepris de le guérir s'appelait Terro : il s'imagina, par un raisonnement tout particulier, pouvoir le sauver en lui faisant

sur la poitrine une onction de mercure, et on le laissa faire. L'effet rapide de ce remède, en même temps qu'il enchantait les deux amis, m'épouvanta; car en moins de vingt-quatre heures le malade se sentit tourmenté par une grande effervescence à la tête. Le médecin dit qu'il savait que l'onction devait produire cet effet, mais que le lendemain son action sur la tête passerait pour agir sur les autres parties du corps, qui avaient besoin d'être vivifiées par l'art et par l'équilibre de la circulation des fluides.

A minuit, le malade était tout en feu et dans une agitation mortelle. Je m'approche, et je le vois les yeux mourans pouvant à peine respirer. Je fais lever les deux amis, et je leur déclare que le malade va mourir si on ne le délivre pas tout de suite de la fatale onction. A l'instant, sans attendre leur réponse, je lui découvre la poitrine, j'enlève l'emplâtre, et, le lavant soigneusement avec de l'eau tiède, en moins de trois minutes nous le voyons respirer à l'aise et livré au plus doux sommeil. Alors tous trois ravis, et moi particulièrement, nous nous recouchâmes.

Le médecin vint de très-grand matin, et se montra fort gai en voyant son malade en si bon état; mais, lorsque M. Dandolo lui eut dit ce qu'on avait fait, il se fâcha, dit que c'était pour tuer son malade, et demanda qui était celui qui s'était permis de détruire sa cure. M. de Bragadin, prenant alors la parole, dit: Docteur, celui qui m'a délivré du

mercure qui m'étouffait est un médecin qui en sait plus que vous; et, en achevant ces mots, il me montra de la main.

Je ne sais qui des deux fut le plus stupéfait, du docteur, en voyant un jeune homme qu'il ne connaissait pas, et qu'il dut prendre pour un charlatan, quoiqu'on le lui annonçât pour plus savant que lui; ou de moi, qui me voyais transformé en médecin sans penser à l'être. Je me tenais dans un modeste silence, ayant grande peine à m'empêcher d'éclater de rire; tandis que le médecin me considérait avec une sorte d'embarras mêlé de dépit, et me jugeant sans doute pour un hardi imposteur qui l'avait osé supplanter. Se tournant enfin vers le malade, il lui dit froidement qu'il me cédait la place : il fut pris au mot. Il part, et me voilà devenu le médecin d'un des plus illustres membres du sénat de Venise. Dans le fond, je l'avoue, j'en fus enchanté, et je dis au malade qu'il ne lui fallait que du régime, et que la nature, aidée de la belle saison qui s'approchait, ferait le reste.

Le médecin éconduit conta l'histoire dans toute la ville; et, comme le malade allait de mieux en mieux, un de ses parens qui vint le voir lui dit que tout le monde était fort surpris qu'il eût choisi pour son médecin un violon de l'orchestre du théâtre; mais M. de Bragadin lui ferma la bouche, en lui disant qu'un joueur de violon pouvait en savoir plus que tous les médecins de Venise, et qu'il me devait de n'avoir pas étouffé.

Ce seigneur m'écoutait comme son oracle, et ses deux amis étonnés me prêtaient la même attention. Cette espèce d'engoûment me donnant du courage, je parlais en physicien, je dogmatisais, je citais des auteurs que je n'avais jamais lus.

M. de Bragadin, qui avait la faiblesse de donner dans les sciences abstraites, me dit un jour que, pour un jeune homme, il me trouvait trop savant, et que je devais par conséquent posséder quelque chose de surnaturel. Il me pria de lui dire la vérité.

Voilà ce que c'est que le hasard et la force des circonstances. Ne voulant pas choquer sa vanité en lui disant qu'il se trompait, je pris la folle résolution de lui faire, en présence de ses deux amis, la fausse et extravagante confidence que je possédais un calcul numérique par lequel, moyennant une question que j'écrivais, et que je changeais en nombres, j'obtenais, également en nombres, une réponse qui m'instruisait de tout ce que je voulais savoir, et dont personne au monde n'aurait pu m'informer. M. de Bragadin dit que c'était la clavicule de Salomon, ce que le vulgaire appelait cabale. Il me demanda de qui j'avais appris cette science. C'est, lui dis-je, d'un vieil ermite qui habite sur la montagne de Carpegna, et que j'eus occasion de connaître pendant que j'étais aux arrêts à l'armée d'Espagne. Cet ermite, me dit-il, a lié à votre insu au calcul qu'il vous a enseigné une intelligence invisible; car les nombres simples ne peuvent avoir la faculté de raisonner. Tu possèdes,

ajouta-t-il, un vrai trésor, et il ne tient qu'à toi d'en tirer le plus grand parti. Je ne sais pas, répliquai-je, par quelle voie je pourrais tirer ce grand parti de ma science, car les réponses que me donne mon calcul sont quelquefois si obscures, que je m'en suis dégoûté au point de ne m'en servir presque jamais. Cependant, il est bien vrai que, si je n'avais pas fait ma pyramide, je n'aurais jamais eu le bonheur de connaître votre excellence.

Comment cela?

Le second jour des fêtes de la maison Soranzo, j'eus envie de demander à mon oracle si je rencontrerais quelqu'un au bal dont la rencontre dût m'être désagréable. J'en obtins cette réponse: Quitte la fête à dix heures précises. C'était une heure avant le jour. Je résolus d'obéir et je rencontrai votre excellence.

Mes trois auditeurs étaient comme pétrifiés. M. Dandolo me pria alors de répondre à une question qu'il allait me faire, et dont l'interprétation n'appartiendrait qu'à lui, la chose n'étant connue que de lui seul.

Volontiers, car il fallait payer d'effronterie puisque je m'étais si imprudemment engagé. Il écrit la question, il me la donne, je la lis et je ne comprends rien à la chose, rien à la matière; mais cela ne fait rien: il faut que je réponde. Si la demande m'était obscure au point de n'y rien comprendre, il était naturel que je ne comprisse rien à la réponse. Je réponds donc en chiffres ordinaires quatre vers

dont lui seul pouvait être l'interprète, me montrant fort indifférent sur l'interprétation. M. Dandolo les lit, les relit, se montre surpris, il entend tout; c'est divin, c'est unique, c'est un trésor du ciel. Les nombres ne sont que le véhicule, mais la réponse doit être d'une intelligence immortelle.

M. Dandolo était trop satisfait pour que l'envie ne se communiquât pas à ses deux amis. Ils me firent des questions sur toutes les matières, et mes réponses, auxquelles je n'entendais rien, leur paraissaient toutes divines. Je leur fais compliment, et je me félicite de posséder une chose dont je n'avais fait nul cas jusqu'alors; mais leur promettant que, puisque je voyais que je pouvais être utile à leurs excellences, je ne manquerais pas de la cultiver soigneusement.

Tous trois ensemble me demandèrent alors en combien de temps je pourrais leur enseigner les règles de ce sublime calcul. En fort peu de temps, messieurs, leur répondis-je, et je me prêterai volontiers à votre désir, quoique l'ermite m'ait assuré que je mourrai de mort subite trois jours après que j'aurai communiqué ma science à quelqu'un; mais je ne crois nullement à cette menace. M. de Bragadin, qui y croyait plus que moi, me dit d'un air très-sérieux que je devais y croire; et dès ce moment aucun d'eux ne me parla plus de l'affaire. Ils pensèrent sans doute que s'ils pouvaient m'attacher à eux, ce serait comme s'ils possédaient eux-mêmes la science. De cette manière je devins l'hiérophante

de ces trois hommes, très-honnêtes gens et infiniment aimables; mais qui, malgré de belles connaissances littéraires, n'étaient point sages puisqu'ils étaient infatués de sciences occultes et chimériques, et qu'ils croyaient à l'existence de choses impossibles dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Ils se croyaient par moi en possession de la pierre philosophale, de la médecine universelle, du colloque avec les esprits élémentaires, avec toutes les intelligences célestes et infernales; enfin ils ne doutaient point d'être par ma sublime science à part du secret de tous les cabinets de l'Europe.

Après s'être assurés de la sublimité de ma science cabalistique par des questions sur le passé, ils établirent de se la rendre utile en la consultant sur le présent et l'avenir. Il ne m'était pas difficile de deviner, puisque je ne donnais jamais que des réponses à double sens, dont l'un cependant, que j'arrangeais avec soin, ne pouvait s'expliquer qu'après l'événement; ainsi ma cabale, comme les oracles de Delphes, n'était jamais en défaut. Je connus alors combien il avait été facile aux anciens prêtres du paganisme d'en imposer à l'univers ignorant et partant crédule. Je vis combien il sera toujours aisé aux imposteurs de faire des dupes, et je sentis mieux que ne l'avait fait l'orateur romain, comment deux augures pouvaient se regarder sans rire : c'est parce que tous deux avaient un égal intérêt à imprimer de l'importance à la déception qu'ils exerçaient, et dont ils retiraient d'immenses bénéfices. Ce que je

ne comprenais pas, et ce que je ne comprendrai sans doute jamais, c'est que les saints pères chrétiens, qui n'étaient pas simples et ignorans comme nos évangélistes, aient cru ne pas pouvoir nier la divinité des oracles, et que pour se tirer d'affaire ils les aient attribués au diable. Ils n'auraient pas eu cette bizarre idée s'ils avaient su faire la cabale. Mes trois amis ressemblaient aux saints pères : c'étaient des gens d'esprit, mais superstitieux et point philosophes. Cependant tout en ajoutant une ample croyance à mes oracles, ils étaient trop bons pour les croire l'œuvre du diable; et la bonté de leur cœur s'accommodait mieux de croire mes réponses inspirées par un ange.

Ces trois seigneurs étaient non-seulement bons chrétiens et très-fidèles à leur religion, mais encore dévots et scrupuleux. Ils n'étaient point mariés, et après avoir renoncé aux femmes, ils en étaient devenus les ennemis : preuve peut-être de la faiblesse de leur esprit. Ils s'étaient imaginé que c'était la condition *sine quâ non* que les esprits exigeaient de ceux qui voulaient avoir des communications ou un commerce intime avec eux : l'un excluait l'autre.

Avec tous ces travers, ce qui, au commencement de notre connaissance, me parut inexplicable, c'est que ces trois seigneurs, comme je l'ai déjà dit, avaient foncièrement ce qu'on appelle de l'esprit. Mais l'esprit préoccupé raisonne mal; et en toutes choses il s'agit, avant tout, de raisonner bien. Je

riais souvent en moi-même en les entendant parler de religion : ils se moquaient de ceux dont les facultés intellectuelles étaient bornées au point de ne pas comprendre ses mystères. L'incarnation du Verbe était une petite bagatelle pour Dieu et par conséquent très-compréhensible; et la résurrection était si peu de chose, qu'elle ne leur paraissait pas prodigieuse ; car, Dieu ne pouvant pas être mort, Jésus-Christ devait naturellement ressusciter. Pour ce qui est de l'Eucharistie, de la présence réelle, de la transsubstantiation, c'était pour eux d'une évidence palpable; et pourtant ils n'étaient point jésuites. Ils allaient tous les huit jours à confesse sans être nullement embarrassés vis-à-vis de leurs confesseurs, dont ils déploraient bénignement l'ignorance. Ils ne se croyaient obligés à leur rendre compte que de ce qu'ils croyaient être un péché, et, en cela, ils raisonnaient très-juste.

Avec ces trois originaux, respectables par leurs qualités morales et par leur probité, autant que par leur crédit et leur âge, sans compter le relief accidentel de la naissance, je passais des jours fort agréables; quoiqu'insatiables de savoir, ils me tinssent souvent dix heures de la journée à un travail assidu, enfermés tous quatre et inaccessibles à tout le monde.

J'achevai de me les rendre amis intimes en leur contant tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors, non sans quelque réserve de convenance pour ne pas

leur faire faire des péchés mortels. Je ne dissimule pas que je les ai trompés comme le papa Deldimopulo trompait les Grecs qui allaient lui demander les oracles de sa vierge. Je n'en ai pas agi avec eux dans toute l'acception de l'homme probe; mais si le lecteur auquel je me confesse a connu le monde et son esprit, qu'il daigne réfléchir avant de me juger; et peut-être ne me refusera-t-il pas quelque indulgence.

On me dira que si j'avais voulu me tenir sur la ligne d'une morale très-pure, j'aurais dû ne pas me lier avec eux ou les désabuser. Je ne le nierai point; mais je répondrai que j'avais vingt ans, de l'esprit, et que je venais d'être joueur de violon; qu'enfin j'aurais tenté vainement de les guérir; je n'y aurais pas réussi; car ils m'auraient ri au nez, auraient déploré mon ignorance et, au bout du compte, ils m'auraient congédié. Je n'avais d'ailleurs aucune mission de m'ériger en apôtre, et si j'avais pris l'héroïque résolution de les planter là, dès que je les eus reconnus pour visionnaires, je me serais montré misanthrope, ennemi de ces braves gens auxquels je procurais d'innocentes jouissances, et de moi-même qui, en qualité de jeune homme, aimais à bien vivre, à jouir des plaisirs que vingt ans et une bonne constitution comportent. J'aurais manqué à la politesse : j'aurais peut-être fait ou laissé mourir M. de Bragadin, et j'aurais exposé ces trois honnêtes hommes à devenir la victime du premier fripon qui, à la faveur de leur manie, aurait pu s'intro-

duire auprès d'eux et les ruiner en leur faisant entreprendre l'opération chimérique du grand-œuvre. Il y a bien encore une autre considération, mon cher lecteur, et comme je vous aime, je vais vous la dire. Un amour-propre invincible m'aurait seul empêché de me déclarer indigne de leur amitié ou par mon ignorance, ou par mon orgueil; et je leur aurais donné des marques évidentes de mon impolitesse en cessant de les voir.

Je pris, il me semble, le parti le plus beau, le plus noble et le plus naturel, surtout en considérant la tournure de leur esprit; celui de me mettre en état de ne plus manquer du nécessaire : or, de ce nécessaire, qui pourrait avoir été meilleur juge que moi?

Par l'amitié de ces trois hommes, je m'assurais dans ma patrie de la considération et du crédit. Je devais, au reste, trouver un plaisir bien flatteur à devenir le sujet des entretiens et des spéculations des personnes creuses, qui, dans leur oisiveté, veulent deviner les causes de tous les phénomènes moraux qu'ils voient, et dont ils ne peuvent se rendre compte.

On se cassait la tête à Venise pour comprendre comment ma liaison pouvait exister avec trois hommes de ce caractère; eux, tout ciel, et moi, tout monde; eux très-sévères dans leurs mœurs, et moi abandonné à tous les plaisirs.

Au commencement de l'été, M. de Bragadin se trouva en état de reparaître au sénat, et voici le

discours qu'il me tint la veille de sa première sortie.

« Qui que tu sois, je te dois la vie. Tes protecteurs qui voulurent te faire prêtre, docteur, avocat, soldat, et enfin joueur de violon, ne furent que des sots qui ne te connurent pas. C'est Dieu qui a ordonné à ton ange de te conduire entre mes bras. Je t'ai connu, je sais t'apprécier : si tu veux être mon fils, tu n'as qu'à me reconnaître pour père, et dorénavant, dans ma maison, je te traiterai comme tel jusqu'à ma mort. Ton appartement est prêt, fais-y apporter tes hardes; tu auras un domestique, une gondole défrayée, ma table et dix sequins par mois. A ton âge, je ne recevais pas de mon père une plus forte pension. Il n'est pas nécessaire que tu t'occupes de l'avenir; pense à t'amuser, et prends-moi pour ton conseil dans tout ce qui pourra t'arriver ou que tu voudras entreprendre, et sois sûr de me trouver toujours ton ami. »

Je me jetai à ses pieds pour l'assurer de ma reconnaissance, et je l'embrassai en lui donnant le doux nom de père. Il me pressa dans ses bras, m'appela son cher fils; je lui en promis la soumission et l'amour, après quoi, ses deux amis, qui demeuraient dans le palais, m'embrassèrent, et nous nous jurâmes une fraternité éternelle.

Telle est, mon cher lecteur, l'histoire de ma métamorphose, et l'événement heureux qui, du vil métier de ménétrier à la journée, me plaça au rang de grand seigneur.

CHAPITRE VIII.

Vie déréglée que je mène. — Zawoiski. — Rinaldi. — L'Abbadie. — La jeune comtesse. — D. Steffani capucin. — Ancilla. — La Ramon. — Je monte dans une gondole à Saint-Job pour aller à Mestre.

La fortune qui se plut à me donner un échantillon de son caprice despotique, en me rendant heureux par un chemin inconnu à la sagesse, n'eut pas le pouvoir de me faire embrasser un système de modération et de prudence qui aurait pu assurer solidement mon avenir.

Mon caractère ardent, mon inclination irrésistible au plaisir, et mon invincible amour de l'indépendance ne me permettaient guère de m'imposer la gêne de la modération que mon nouvel état semblait me conseiller. Aussi commençai-je à vivre

indépendant de tout ce qui pouvait mettre des bornes à mes inclinations, et, respectant les lois, je crus pouvoir me mettre au-dessus de tous les préjugés. Je croyais pouvoir vivre en parfaite liberté dans un pays soumis à un gouvernement entièrement aristocratique; mais je me serais trompé quand bien même la fortune m'aurait fait devenir membre du gouvernement; car la république de Venise, reconnaissant que son premier devoir est de se conserver, se trouve elle-même l'esclave de l'impérieuse raison d'état. Elle doit au besoin tout sacrifier à ce devoir, à l'égard duquel les lois mêmes cessent d'être inviolables.

Mais quittons cette matière désormais trop connue; car le genre humain, en Europe au moins, est persuadé que la liberté sans bornes n'est compatible nulle part avec l'état social. Je n'ai effleuré cette matière que pour donner au lecteur une idée de ma conduite dans ma patrie, où je commençai cette année-là à battre un sentier qui devait aboutir à une prison d'état impenétrable par cela même qu'elle était inconstitutionnelle.

Assez riche, doué par la nature d'un extérieur agréable et imposant, joueur déterminé, vrai panier percé, grand parleur toujours tranchant, rien moins que modeste, intrépide, courant les jolies femmes, supplantant des rivaux, ne connaissant pour bonne compagnie que celle qui me divertissait, je ne pouvais être que haï; mais toujours prêt à payer de ma personne, je me croyais tout permis;

car l'abus qui me gênait me paraissait devoir être brusqué.

Une conduite pareille ne pouvait que déplaire aux trois honnêtes gens dont j'étais devenu l'oracle; mais ils n'osaient point me le dire. Le bon M. de Bragadin se contentait de me dire que je lui donnais la répétition de la folle vie qu'il avait menée à mon âge; mais que je devais me préparer à en payer les amendes et à m'en voir puni quand je serais arrivé au sien. Sans manquer au respect que je lui devais, je tournais en plaisanteries ses terribles prophéties, et j'allais mon train. Cependant voici le premier essai qu'il me donna de sa véritable sagesse.

J'avais, chez madame Avogadro, femme d'esprit et très-aimable en dépit de ses soixante ans, j'avais, dis-je, fait la connaissance d'un jeune gentilhomme polonais nommé Zawoiski. Il attendait de l'argent de son pays; mais en attendant, les Vénitiennes ne manquaient pas de lui en procurer, enchantées de sa jolie figure et de ses manières polonaises. Nous devînmes bons amis : je lui ouvris ma bourse ; mais vingt ans après, il m'ouvrit plus amplement la sienne à Munich. C'était un honnête homme qui n'avait qu'une petite dose d'esprit, mais qui suffisait à son bien être. Il est mort à Dresde, il y a cinq ou six ans, ministre de l'Électeur de Trèves. J'en parlerai en son lieu.

Cet aimable jeune homme, que tout le monde aimait, et qu'on croyait esprit fort parce qu'il fré-

quentait MM. Angelo Querini et Lunardo Venier, me présenta, à la promenade, à une comtesse étrangère qui me plut. Le soir, nous allâmes lui faire visite et, après m'avoir présenté à son mari le comte Rinaldi, elle nous engagea à souper.

Le mari fit une banque de pharaon, à laquelle, pontant de moitié avec sa femme, je gagnai une cinquantaine de ducats.

Charmé d'avoir fait cette belle connaissance, je fus la voir tout seul le lendemain matin. Le comte, après m'avoir fait des excuses de ce que sa femme n'était pas levée, me fit entrer. Elle me reçut de la manière la plus aisée, et demeuré seul avec elle, elle eut l'art, sans se compromettre, de me laisser tout espérer: et lorsqu'elle me vit sur le point de partir, elle m'invita à souper. J'y fus, et ayant joué comme la veille, toujours de moitié avec elle, je gagnai encore, et je me retirai amoureux. Je ne manquai pas d'aller la voir le lendemain matin, espérant la trouver docile ou au moins complaisante : mais lorsque je m'annonçai, on me dit qu'elle était sortie.

Je me hâtai d'y retourner le soir, et après mille excuses, la banque s'établit et je perdis tout ce que j'avais de moitié avec elle. Nous soupâmes et, après le repas, les étrangers étant partis, je restai avec Zawoiski, parce que le comte Rinaldi voulut nous donner notre revanche. N'ayant plus d'argent, je jouai sur parole, et le comte, me voyant engagé pour cinq cents sequins, mit bas les cartes. Je me

retirai fort triste. L'honneur m'obligeait à payer le lendemain, et je n'avais pas le sou. L'amour augmentait mon désespoir, car je me voyais au moment de faire une pitoyable figure aux yeux d'une femme dont j'étais épris, et le trouble que cette situation imprimait à mes traits n'échappa point le lendemain à M. Bragadin. Il me sonda avec amitié et m'encouragea à me confier à lui. Je sentais que je n'avais rien de mieux à faire; je lui contai naïvement toute l'histoire, et je finis en lui disant que je me croyais déshonoré et que j'en mourrais. Il me consola en me disant qu'il acquitterait ma dette dans la journée, si je voulais lui promettre de ne plus jouer sur parole. Je lui en fis le serment en lui baisant la main, et j'allai me promener déchargé d'un énorme fardeau. J'étais sûr que ce digne père me donnerait cinq cents ducats dans la journée, et je jouissais de l'honneur que mon exactitude me ferait auprès de la charmante comtesse. Cela relevait mes espérances et m'empêchait de regretter une somme aussi forte; mais, pénétré de l'extrême générosité de mon bienfaiteur, je me sentais fermement déterminé à lui tenir parole.

Je dînai fort gaîment avec les trois amis, sans qu'il fût dit un mot de l'affaire. Un instant après nous être levés de table, un domestique vint remettre à M. de Bragadin une lettre et un paquet. Ayant lu la lettre et renvoyé le domestique, mon père m'invita à le suivre dans son cabinet, et, dès que nous y fûmes: Tiens, me dit-il, un paquet qui

t'appartient. Je l'ouvre, et je trouve une quarantaine de sequins. M. de Bragadin, me voyant surpris, se mit à rire, et me donna la lettre qui contenait ces mots : « M. de Casanova peut être assuré que notre jeu de la nuit passée n'a été qu'une plaisanterie : il ne me doit rien. Ma femme lui envoie la moitié de l'or qu'il a perdu comptant. »

LE COMTE RINALDI.

Je regarde M. de Bragadin d'un air étonné, et lui de rire de toutes ses forces. Je devine tout, je le remercie, et, en l'embrassant tendrement, je lui jure d'être plus sage à l'avenir. Le bandeau qui me couvrait les yeux se déchire, je me sens guéri de mon amour, et tout honteux d'avoir été doublement dupe et du mari et de la femme. Ce soir, me dit mon savant médecin, tu souperas gaîment avec la charmante comtesse.

Ce soir, mon digne bienfaiteur, je souperai avec vous. Vous m'avez donné une leçon en grand maître.

La première fois que tu perdras sur parole, tu feras fort bien de ne pas payer.

Je me déshonorerais

N'importe. Plus tu te hâteras de te déshonorer, plus tu épargneras ; car tu seras toujours obligé de te déshonorer lorsque tu te trouveras dans l'impossibilité positive de payer. Il est donc bien plus prudent de ne pas attendre ce fatal moment.

Mais il vaut encore beaucoup mieux l'éviter en ne jouant jamais qu'argent comptant.

Nul doute, car tu sauverais à la fois l'honneur et l'argent. Mais, puisque tu aimes les jeux de hasard, je te conseille de ne jamais ponter. Taille, et tu auras de l'avantage.

Oui, mais petit.

Petit, tant que tu voudras, mais tu l'auras; et tu verras que de la perte au gain, à la fin du compte, la différence sera énorme. Le ponte est fou, le banquier raisonne. Ce dernier dit : Je gage que vous ne devinez pas, tandis que le premier dit : Je gage que je devine. Quel est le fou? Quel est le sage?

La réponse est facile.

Au nom de Dieu, sois sage; mais s'il t'arrive de ponter et de gagner, souviens-toi que tu n'es qu'un sot, si tu finis par perdre.

Comment sot? La fortune change.

Et doit changer par la force de la chose même, si elle ne change point par d'autres raisons. Quitte le jeu, crois-moi, dès que tu la vois changer, lors même que tu ne gagnerais qu'une obole.

J'avais lu Platon, et je m'étonnais de trouver un homme qui raisonnait comme Socrate.

Le lendemain, Zawoiski vint me voir de très-bonne heure pour me dire qu'on m'avait attendu à souper, et qu'on y avait vanté ma ponctualité à payer mes dettes d'honneur. Je ne crus pas nécessaire de le désabuser; mais je n'allai plus chez le comte Rinaldi, que je n'ai revu qu'à Milan, seize ans après. Quand à Zawoiski, il n'a su l'histoire que

quarante ans plus tard à Carlsbad, où je l'ai trouve sourd.

A trois ou quatre mois de là, M. de Bragadin me donna un autre leçon bien plus forte. Zawoiski m'avait fait faire la connaissance d'un Français nommé de l'Abbadie, qui sollicitait, auprès du gouvernement, la place d'inspecteur de toutes les troupes de terre de la république. Son élection dépendait du sénat, et je le présentai à mon protecteur qui lui promit son suffrage; mais l'accident que je vais raconter l'empêcha de tenir sa promesse.

Me trouvant avoir besoin de cent sequins pour payer des dettes, je le priai un jour de vouloir me les donner.

Pourquoi, mon cher, ne demandes-tu pas ce plaisir à M. de l'Abbadie?

Je n'oserais, mon père.

Ose; je suis sûr qu'il te prêtera volontiers cette somme.

J'en doute fort; mais je vais essayer.

J'allai le voir le lendemain, et, après un court préambule de politesse, je lui fis la demande du service que j'attendais de lui. Il s'excusa avec beaucoup de politesse aussi, noyant son refus dans ces mille lieux communs, qu'on ne manque jamais de répéter quand on ne peut pas, ou qu'on ne veut pas rendre un service. Dans ces entrefaites, Zawoiski étant survenu, je le saluai et sortis. Vite, je cours chez mon patron lui rendre compte de mon

infructueuse démarche. Il me dit, en riant, que ce Français manquait d'esprit.

C'était précisément ce jour-là même que le décret de sa nomination devait être discuté au sénat. Je sortis pour vaquer à mes affaires, c'est-à-dire à mes plaisirs ; et ce jour-là, n'étant rentré qu'après minuit, j'allai me coucher sans voir mon père. Le lendemain, j'allai lui donner le bonjour en lui disant que j'irais féliciter le nouvel inspecteur.

Épargne-toi cette peine, mon ami, car le sénat a rejeté la proposition.

Comment cela? Il y a trois jours que l'Abbadie était sûr du contraire.

Il ne se trompait pas, car le décret aurait été porté en sa faveur, si je ne me fusse déterminé à parler contre. J'ai démontré au sénat qu'une saine politique ne devait point nous permettre de confier cet emploi important à un étranger.

J'en suis surpris, car votre excellence ne pensait pas ainsi avant-hier.

C'est vrai, mais alors je ne le connaissais pas bien. Je m'aperçus hier que cet homme n'avait pas assez de tête pour l'emploi qu'il sollicitait. Peut-il en effet posséder un jugement sain et te refuser cent sequins? Ce refus lui a fait perdre une charge importante et un revenu de trois mille écus dont il serait actuellement en possession.

Je sors, et voilà Zawoiski avec l'Abbadie que je ne cherche point à éviter. Ce dernier était furieux, et on peut l'être à moins. Si vous m'aviez averti, me

dit-il, que les cent sequins auraient servi à fermer la bouche à M. de Bragadin, j'aurais trouvé le moyen de vous les procurer.

Si vous aviez une tête d'inspecteur, vous l'auriez facilement deviné.

Cet homme, dans son ressentiment, me fut fort utile en racontant le fait à qui voulut bien l'entendre; de sorte que, depuis lors, tous ceux qui avaient besoin du suffrage de mon protecteur s'adressaient à moi. Sans commentaires, ceci était avant et sera long-temps après; car pour obtenir parfois la plus belle grâce, il ne s'agit que de se rendre favorable le favori d'un ministre ou souvent même son valet de chambre. Bientôt mes dettes furent payées.

Dans ce temps-là, mon frère Jean vint à Venise avec l'ex-juif Guarienti, grand connaisseur en tableaux, et qui voyageait aux frais de Sa Majesté le roi de Pologne, Electeur de Saxe. C'était cet ex-juif qui avait procuré à ce monarque l'acquisition de la galerie du duc de Modène pour cent mille sequins. Ils allèrent ensemble à Rome, où mon frère resta à l'école du célèbre Raphaël Mengs. Je parlerai de lui plus tard.

Maintenant, en historien fidèle, je dois à mes lecteurs la relation d'un événement dont dépendit l'honneur et le bonheur d'une des plus aimables femmes de l'Italie, et qui aurait été malheureuse si je n'avais pas été un franc évaporé.

Au commencement du mois d'octobre de 1746, les théâtres étant ouverts, je me promenais en mas-

que, quand j'aperçus une figure de femme enveloppée dans le capuchon de son mantelet, sortant du coche de Ferrare qui venait d'arriver. La voyant seule, observant sa démarche incertaine, je me sens poussé vers elle comme par une puissance occulte. Je m'approche et je lui offre mes services si elle est dans le cas d'en avoir besoin.

Elle me répond d'une voix timide qu'elle aurait besoin de quelques renseignemens. Nous ne sommes pas ici en lieu convenable, lui dis-je, mais daignez me suivre dans une malvoisie où vous pourrez me parler en liberté. Elle hésite, j'insiste, elle cède. Le magasin n'était pas à vingt pas delà; nous y entrons et nous voilà assis tête-à-tête. Je me démasque, et la politesse l'oblige à ôter son capuchon. Une énorme coiffe de mousseline lui cache la moitié du visage; mais ses yeux, son nez et sa jolie bouche me suffirent pour discerner sur ses traits la beauté, la noblesse, la douleur, et cette candeur de la vertu qui donne un charme indéfinissable à la jeunesse. Il est inutile de dire que cette lettre de recommandation lui captiva de suite tout l'intérêt dont j'étais susceptible. Après avoir essuyé quelques larmes qui se faisaient jour comme à son insu, elle me dit qu'elle était fille de condition, qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle, seule à la garde de Dieu, pour rejoindre un Vénitien, qui, ayant su la séduire, l'avait trompée en la rendant malheureuse pour le reste de ses jours.

Vous avez donc quelque espérance de le rappe-

ler au devoir? et j'imagine qu'il vous a promis sa main.

Il m'a donné sa foi par écrit. La seule grâce que je vous demande, c'est de me conduire chez lui, de m'y laisser et d'être discret.

Comptez, Madame, sur les sentimens d'un homme d'honneur. Je le suis; fiez-vous à moi, car je m'intéresse déjà à tout ce qui vous regarde. Dites-moi son nom.

Hélas! Monsieur, je me livre à ma destinée.

En disant ces mots, elle tire de son sein un papier qu'elle me remet: je reconnais l'écriture de Zanetto Steffani. C'était une promesse de mariage par laquelle il donnait sa parole d'épouser à Venise, dans la huitaine, la jeune comtesse A. S. Après avoir lu l'écrit, je le lui rends en lui disant que je connaissais parfaitement celui qui l'avait fait, qu'il était attaché à la chancellerie, grand libertin, chargé de dettes, mais qu'il serait riche à la mort de sa mère

Daignez, de grâce, me conduire chez lui.

Je ferai, Mademoiselle, tout ce que vous m'ordonnerez; mais ayez pleine confiance en moi, et daignez m'écouter. Je vous conseille de ne pas aller chez lui. Il vous a déjà fait un grand outrage, et en supposant que vous le trouviez chez lui, il est très-possible qu'il s'abaisse jusqu'à vous mal recevoir; s'il n'y est pas, il est probable que vous serez mal reçue par sa mère, si vous vous faites connaître. Fiez-vous à moi, et croyez que Dieu m'a fait trou-

ver sur votre passage pour vous servir de refuge. Je vous promets que demain au plus tard vous saurez si Steffani est à Venise, ce qu'il pense faire de vous et ce qu'on pourra l'obliger à faire. Avant cela, mon avis est que ce jeune homme ignore que vous êtes à Venise.

Grand Dieu! où irai-je cette nuit?

Dans une maison respectable.

Chez vous, si vous êtes marié.

Je suis garçon.

Je connaissais une honnête veuve qui demeurait dans une rue impasse et qui avait deux chambres garnies. Je la persuade de s'abandonner à ma conduite : nous montons dans une gondole et nous partons. Chemin faisant, elle me dit qu'il y avait un mois que Steffani s'était arrêté dans son endroit pour faire réparer sa voiture, et que le même jour il avait fait sa connaissance dans une maison où elle était allée avec sa mère pour complimenter une nouvelle mariée. J'eus le malheur, dit-elle, de lui inspirer de l'amour, et il ne pensa plus à partir. Il resta un mois à C., ne sortant jamais que le soir : il passait toutes les nuits sous mes fenêtres à s'entretenir avec moi. Il me jura mille fois qu'il m'adorait, que ses intentions étaient pures. Je lui disais de se faire connaître à mes parens, de me demander en mariage; mais il alléguait des raisons bonnes ou mauvaises, m'assurant qu'il ne pourrait être heureux qu'autant que je lui montrerais une confiance entière. Je devais me décider à partir

avec lui, à l'insu de tout le monde, m'assurant que mon honneur n'en souffrirait pas, puisque trois jours après mon évasion toute la ville saurait que j'étais sa femme; et il me promettait de me reconduire publiquement comme telle. Hélas! Monsieur, que vous dirai-je? L'amour m'aveugla; je tombai dans le précipice : je le crus; je consentis à tout. Il me remit l'écrit que vous avez lu, et la nuit suivante je lui permis de pénétrer dans ma chambre par la fenêtre d'où je lui parlais. Je consentis à un crime qui devait être effacé dans trois jours, et il me quitta en me jurant que la nuit suivante il viendrait sous la même fenêtre me recevoir dans ses bras. Est-il vraisemblable que j'en doutasse après l'énorme faute que je venais de faire? Je fis mon paquet, et la nuit suivante je l'attendis, mais en vain. Quelle nuit cruelle! Le lendemain j'appris que le monstre était parti avec son domestique une heure après avoir consommé ma honte. Figurez-vous mon désespoir. Je pris le parti qu'il me suggéra et qui ne pouvait être que mauvais. Une heure avant minuit, je quittai seule le toit paternel, achevant ainsi de me déshonorer, mais déterminée à mourir, si l'homme cruel qui m'avait ravi ce que j'avais de plus cher, et que l'instinct m'a fait espérer de trouver ici, ne me rend un bien que lui seul peut me rendre. J'ai marché à pied toute la nuit et presque tout le jour suivant, sans prendre aucune nourriture, jusqu'avant d'entrer dans le coche qui m'a transportée ici en vingt-quatre heu-

res. Il y avait dans la barque cinq hommes et deux femmes, mais personne n'a vu ma figure ni entendu le son de ma voix. Je me suis constamment tenue assise, la tête baissée et à demi assoupie, tenant toujours entre mes mains ce livre de prières. On m'a laissé tranquille; personne ne m'a adressé la parole et j'en ai remercié Dieu. Descendue à peine sur le quai, vous ne m'avez pas laissé le temps de penser comment je pourrais me diriger vers la maison de mon perfide séducteur; mais vous pouvez vous figurer l'impression qu'a dû faire sur moi l'apparition d'un homme masqué, qui de prime-abord, comme si la providence l'eût placé là à dessein, vint m'offrir ses services : il m'a semblé que vous deviniez ma détresse, et loin d'éprouver aucune répugnance, je me suis sentie portée à répondre à vos offres en me confiant à vous, malgré la maxime de la prudence qui aurait dû me rendre sourde à votre langage et à l'invitation d'entrer seule avec vous dans la maison où vous m'avez menée.

Vous savez tout maintenant, monsieur; mais je vous prie de ne pas me juger trop sévèrement. J'ai été sage toute ma vie : il y a un mois que mon front n'avait à rougir d'aucune faute; et les larmes cruelles que je verse chaque jour me serviront à effacer ma tache auprès de Dieu. J'ai reçu une éducation soignée; mais l'amour et le défaut d'expérience m'ont précipitée dans le gouffre. Je suis entre vos mains, et je ne sens pas que je

doive jamais me repentir de m'y être mise.

J'avais besoin de tout ce qu'elle venait de me dire pour me confirmer dans l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je lui dis cruellement que Steffani l'avait séduite et trompée avec préméditation ; qu'elle ne devait se le rappeler que pour tirer vengeance de sa perfidie. Ces mots la firent frissonner : elle cacha son beau visage dans ses mains.

Arrivés chez la veuve, je l'établis dans une jolie chambre et je lui ordonnai un petit souper, recommandant à la bonne femme d'avoir pour elle toutes les attentions et de ne la laisser manquer de rien. Un instant après, je pris affectueusement congé d'elle, en lui promettant de la revoir le lendemain matin.

En quittant cette intéressante infortunée, je me rendis chez Steffani. J'appris, d'un des gondoliers de sa mère, qu'il était revenu à Venise il y avait trois jours, mais que vingt-quatre heures après, il en était reparti tout seul, et que personne ne savait où il était allé, pas même sa propre mère. Le même soir, me trouvant au théâtre à côté d'un abbé bolonais, je m'informai de la famille de ma malheureuse protégée ; et, comme il se trouvait que cet abbé la connaissait particulièrement, j'en appris tout ce qu'il m'importait d'en savoir, entre autres que la jeune comtesse avait un frère, officier au service du pape.

Le lendemain de grand matin, je me rendis chez elle. Elle dormait encore. La veuve me dit qu'elle

avait assez bien soupé sans lui dire un mot, et qu'aussitôt après elle s'était enfermée. Dès qu'elle se fit entendre, j'entrai : et, coupant court à toutes ses excuses, je lui communiquai tout ce que j'avais appris.

Ses traits portaient l'empreinte d'une profonde tristesse, mais du reste, son teint était légèrement coloré et elle avait l'air plus calme. Il n'est pas vraisemblable, me dit-elle, que Steffani soit reparti sans retourner à C. Trouvant cette réflexion très-naturelle dans sa situation, je m'empresse de lui offrir de me rendre de suite chez elle pour m'assurer de la vérité, et revenir la chercher sans retard si ses pressentimens étaient fondés. Ensuite, avant de lui donner le temps de me répondre, je lui conte tout ce que j'avais appris de son honorable famille, ce qui lui causa une extrême joie. Je ne m'oppose point, me dit-elle, à ce que vous alliez à C., et je reconnais toute la générosité de votre offre; mais daignez encore suspendre l'exécution de ce projet. J'ai quelque espérance que Steffani reviendra, et alors je pourrai prendre un parti à tête reposée. Je trouve, lui dis-je, votre observation très-raisonnable. Voulez-vous me permettre de déjeûner avec vous?

Avez-vous le droit de vous attendre à un refus?

Je serais au désespoir de vous gêner. A quoi passiez-vous vos journées à la maison?

J'aime beaucoup la lecture et la musique, et le clavecin faisait mes délices.

Je la quittai après le déjeûner, et le soir je revins la voir avec un panier plein de bons livres, de musique et un bon clavecin. Cette attention la rendit confuse, mais j'augmentai sa surprise, quand je tirai de ma poche trois paires de pantouffles. La rougeur lui monta au visage en me remerciant avec une sensibilité inexprimable. Ayant fait, pour elle, une longue marche à pied, ses souliers devaient être usés et ses pieds très-sensibles : elle dut donc trouver mon attention délicate. Comme je n'avais sur elle aucun dessein offensant, je jouissais de sa reconnaissance et de l'idée que mes soins pouvaient lui donner de ma délicatesse. Je n'avais d'autre but que celui de rassurer son cœur, et d'effacer en elle la mauvaise impression que l'indigne Steffani avait dû lui donner des hommes. Je n'avais pas la moindre idée de lui inspirer de l'amour, et j'étais loin de penser que je pusse devenir amoureux d'elle. Elle était malheureuse, et ce titre, sacré à mes yeux, lui méritait d'autant plus de ma part l'intérêt le plus loyal, que, sans me connaître, elle m'avait accordé toute sa confiance. Je n'aurais pu, dans sa situation, la supposer susceptible d'une nouvelle affection, et j'aurais eu horreur de la séduire d'aucune manière.

Je ne restai avec elle qu'un quart d'heure, et je la quittai pour lui ôter l'embarras que ma présence pouvait lui causer en ce moment, d'autant qu'elle ne savait de quelles expressions se servir pour m'exprimer sa reconnaissance.

Je me voyais engagé dans une affaire délicate dont je ne prévoyais point l'issue ; mais cela ne refroidissait pas mon zèle, et ne me trouvant point embarrassé pour l'entretenir, je n'en désirais pas la fin. Cette rencontre singulière, qui m'offrait l'inappréciable avantage de me reconnaître des inclinations généreuses plus fortes que mes penchans au plaisir, me flattait au-delà de toute expression. Je faisais une grande expérience sur moi-même, et sachant que j'avais besoin de m'étudier, je m'y livrais avec abondance.

Le troisième jour, se confondant encore en remercîmens que je m'efforçais en vain d'arrêter, elle me dit qu'elle ne concevait pas comment je lui montrais tant d'intérêt, la facilité avec laquelle elle m'avait suivi dans une malvoisie n'ayant pas dû me donner une grande opinion d'elle. Mais lui ayant répondu que je ne comprenais pas non plus comment, avec un masque sur la figure, j'avais pu lui inspirer assez de confiance dans ma vertu, mon costume devant annoncer tout le contraire, elle sourit. Moi, madame, il me fut facile de deviner la beauté malheureuse en voyant votre jeunesse, la noblesse de vos traits, et surtout votre candeur. Le caractère de vérité dont vos premières paroles furent empreintes ne me laissèrent aucun doute que vous ne fussiez victime du plus naturel de tous les sentimens, et que l'honneur seul ne vous eût forcée à fuir le toit paternel. Votre faute fut celle d'un cœur séduit, sur lequel la raison ne saurait

exercer son empire, et votre fuite, effet d'une âme noble qui crie réparation ou vengeance, vous justifie pleinement. Votre indigne séducteur doit expier son crime en perdant la vie, et non en recevoir la récompense en vous épousant; car il n'est pas fait pour vous posséder après s'être avili par l'action la plus déshonorante.

Tout ce que vous dites est vrai. J'ai un frère qui, je l'espère, me vengera.

Vous vous trompez si vous croyez que Steffani se batte; c'est un lâche qui n'est pas en état de s'exposer à une mort honorable.

Comme j'achevais ces mots, elle met la main dans sa poche, et après avoir réfléchi qelques instans, elle en retira un stylet de six pouces et le mit sur la table.

Qu'est-ce que cela?

C'est une arme sur laquelle j'ai compté jusqu'à ce moment, pour m'en servir contre moi-même, si je ne parvenais pas à effacer ma faute. Vous venez de m'éclairer. Emportez, je vous prie, ce poignard, qui me devient inutile. Je compte sur votre amitié, et je sens en moi-même que je vous devrai l'honneur et la vie.

Je fus frappé de ce qu'elle venait de me dire, et je sentis que ses mots et ses regards avaient trouvé le chemin de mon cœur autrement que par une généreuse compassion. Je pris le stylet, et je la quittai avec un trouble qui m'annonçait la faiblesse d'un héroïsme dont j'étais bien près de me moquer,

tant je commençais à le trouver ridicule : j'eus cependant la force d'être un demi-Caton juqu'au septième jour.

Il faut que je dise comment je sentis naître dans mon esprit un soupçon sur le compte de cette jeune personne. Ce soupçon pesait sur mon cœur; car, s'il avait été vrai, j'aurais été dupe, et cette idée était humiliante. Elle m'avait dit qu'elle était musicienne, je lui avais procuré le même jour un clavecin et de la musique, et pourtant depuis trois jours que l'instrument était à sa disposition, elle ne l'avait pas encore ouvert; ce que la vieille m'avait assuré. Il me semblait cependant qu'elle aurait dû me remercier de mes attentions en me donnant un échantillon de ses talens. M'en aurait-elle imposé? Cela l'aurait perdue dans mon esprit. Voulant éviter de porter un jugement téméraire, je me tins sur mes gardes, décidé à profiter du premier moment favorable pour éclaircir mes doutes.

J'allai la voir le lendemain après dîner, contre mon ordinaire, résolu d'amener ce moment d'une manière quelconque. Je la surpris assise devant un miroir, prêtant sa tête à la veuve qui mettait en ordre la plus belle chevelure blonde qu'il soit possible de voir. Je lui fis mes excuses sur mon apparition hors de saison, et de son côté, s'étant excusée de ce que je la trouvais en désordre, elle continua. C'était la première fois que je voyais toute sa figure, son cou, et la moitié de ses bras

arrondis par les grâces. Je me tais, et je contemple. Je loue par hasard l'odeur de la pommade, et la vieille saisit cet instant pour lui dire qu'elle avait dépensé en peignes, poudre et pommade, les trois livres qu'elle lui avait données. Je me rappelle alors qu'elle m'avait dit le premier jour qu'elle était partie de C. avec dix paoli. Je me sentis monter le feu au visage, de confusion, car j'aurais dû y penser.

Dès que la veuve eut fini, elle sortit pour nous aller faire du café. Je prends une bague sur sa toilette, et je vois un portrait qui lui ressemblait parfaitement; mais je me mets à rire du caprice qu'elle a eu de se faire peindre en homme avec des cheveux noirs. Vous vous trompez, me dit-elle; c'est le portrait de mon frère. Il a deux ans plus que moi, et il est maintenant officier au service du Saint-Père, comme je vous l'ai dit.

Je lui demande la permission de lui mettre la bague, elle m'allonge le doigt, et, voulant ensuite, par forme de galanterie, lui baiser la main, elle la retira en rougissant. Craignant qu'elle ne se trouvât offensée, je m'empressai de l'assurer de mon respect : Ah! Monsieur, me dit-elle, dans la situation où je me trouve, je dois bien plus penser à me défendre de moi-même que de vous.

Le compliment me parut si fin et si flatteur pour moi, que je crus devoir le laisser tomber; mais elle put lire dans mes yeux qu'elle ne pourrait jamais avoir à mon égard de vains désirs, ni craindre de

me trouver ingrat. Cependant cette entrevue fit tellement croître mon amour, que je ne sus plus comment le dissimuler.

Bientôt, prenant occasion de me remercier des livres que je lui avais choisis, ayant deviné son goût, car elle n'aimait pas les romans, elle me dit: Je vous dois bien des excuses, sachant que vous aimez la musique, de ne vous avoir pas encore chanté un air comme je le sais. Je respirai à ces mots; et, sans attendre ma réponse, elle se mit au clavecin et exécuta plusieurs morceaux avec une facilité, une précision et une expression que rien ne saurait rendre. J'étais en extase. Je la supplie de vouloir bien chanter un air, et, après s'être un peu fait prier, elle prit un des cahiers que je lui avais apportés, et, *à prima vista*, elle chanta avec accompagnement d'une manière à m'enlever. Je la suppliai alors de me donner sa main à baiser : elle n'en fit rien; mais elle ne m'opposa pas de résistance quand je la lui pris, et, malgré le feu que j'éprouvais, j'eus la modération de ne la baiser qu'avec une tendresse mêlée d'admiration et de respect.

Je la quittai enfin, épris, amoureux, et presque décidé à me déclarer. La contrainte devient niaiserie quand on vient à connaître que l'objet qu'on adore partage nos sentimens. Je n'avais pas encore acquis cette conviction.

Toute la ville parlait de la disparition de Steffani; mais je n'en disais rien à ma belle comtesse. On

s'accordait généralement à dire que sa mère avait refusé de payer ses dettes, et qu'il s'était enfui pour n'être pas poursuivi par ses créanciers. La chose était vraisemblable. Mais, soit qu'il revînt ou qu'il ne revînt pas, je ne pouvais me résigner à la perte du trésor que j'avais entre les mains. Ne sachant cependant ni comment ni à quel titre je pourrais m'en faciliter la jouissance, je me trouvais dans un véritable labyrinthe. Parfois l'idée de consulter mon père me venait; mais je la repoussais bientôt avec horreur, car je l'avais connu trop empirique dans l'affaire de Rinaldi et plus encore dans celle de l'Abbadie. Je craignais tant ses remèdes, que j'aimais mieux être malade que de guérir en m'en servant.

Un matin, j'eus la sottise de demander à la veuve si madame lui avait demandé qui j'étais. Quelle balourdise! Je le reconnus bien vite quand, au lieu de me répondre, cette bonne femme me dit: Est-ce qu'elle ne sait pas qui vous êtes?

Répondez donc et n'interrogez pas, lui dis-je pour cacher ma confusion. La bonne femme avait raison. La voilà nécessairement devenue curieuse de l'aventure; le caquet va s'en mêler, et le tout par une étourderie d'écolier! J'étais impardonnable. Il ne faut jamais être plus sur ses gardes que lorsqu'on fait des questions à des demi-sots. Depuis quinze jours qu'elle était entre mes mains, ma comtesse ne s'était jamais montrée curieuse de savoir qui j'étais; mais cela ne me faisait pas croire

qu'elle ne désirât pas le savoir. Si j'avais bien fait, je le lui aurais dit le premier jour; mais ce soir-là même je réparai mon tort mieux que personne n'aurait pu le faire; et, après l'avoir instruite de tout, je lui demandai pardon de ne l'avoir pas fait plus tòt. Elle m'avoua, en me remerciant de ma confidence, qu'elle avait éprouvé beaucoup de curiosté de me connaître; mais elle m'assura aussi qu'elle n'aurait jamais commis l'imprudence de s'informer de moi à son hôtesse. Les femmes ont le tact plus délicat et plus sûr que les hommes, et je pris de ses dernières paroles la part qui m'en revenait.

Notre conversation roulant sur l'incompréhensibilité de la longue absence de Steffani, elle me dit qu'il était impossible que son père ne crût pas qu'il se tenait caché quelque part avec elle. Il doit avoir su, ajouta-t-elle, que je lui parlais toutes les nuits sous ma fenêtre, et il ne lui aura pas été difficile de découvrir que je me suis embarquée pour Venise sur le coche de Ferrare. Mon père doit être à Venise, je suis sûre qu'il fait en secret toutes les diligences pour me découvrir. Il loge ordinairement chez Boncousin; tâchez de savoir s'il y est.

Elle ne nommait plus Steffani qu'avec une expression d'horreur et de haine, et elle ne parlait que d'aller loin de sa patrie s'enfermer dans un couvent, où sa honteuse histoire serait ignorée de tout le monde.

Je me retirai dans l'intention d'aller le lendemain

à la recherche des informations ; mais je n'en eus pas besoin ; car le soir, en soupant, M. Barbaro nous dit : On me recommande un gentilhomme sujet du Pape, pour que je l'aide de mon crédit dans une affaire délicate et épineuse. Un de nos citoyens a enlevé sa fille, et depuis quinze jours il doit être caché quelque part avec elle ; mais personne ne sait où. Il faudrait porter l'affaire au Conseil des dix. La mère du ravisseur prétend être ma parente : je compte ne pas m'en mêler.

Je fis semblant d'écouter ce récit sans intérêt, et le lendemain de très-bonne heure je me rendis chez ma charmante comtesse pour lui faire part de cette intéressante nouvelle. Elle dormait encore ; mais étant pressé, j'envoyai la veuve lui dire que je n'avais besoin que de deux minutes pour lui communiquer quelque chose d'important. Elle me reçut couchée ayant la couverture jusqu'au menton.

Dès qu'elle sut tout, elle me pria instamment de supplier M. Barbaro de devenir médiateur entre son père et elle, m'assurant qu'elle préférait la mort à devenir la femme du monstre qui l'avait déshonorée. Je le lui promis, et elle me remit la promesse de mariage dont le perfide s'était servi pour la séduire, afin que je pusse la faire voir à son père.

Pour engager M. Barbaro à ce qu'elle désirait, j'aurais eu besoin de lui dire qu'elle était entre mes mains, et je sentais que cette confidence nuirait à

ma protégée. Je ne pris d'abord aucune détermination, et cela en partie parce que je me voyais au moment de la perdre, et que cela me répugnait souverainement.

Après dîner, on annonça à M. Barbaro le comte A. S. Il entra avec son fils, vivant portrait de sa sœur. M. Barbaro les mena dans son cabinet pour parler de leur affaire, et une heure après ils repartirent. Dès que ces messieurs furent sortis, le bon M. Barbaro me pria, comme je m'y étais attendu, d'interroger mon ange pour savoir s'il lui convenait de s'intéresser en faveur du comte A. S. Il écrivit lui-même la question, et je lui écrivis nonchalamment cette réponse : Vous devez vous mêler de cette affaire, mais uniquement pour engager le père à pardonner à sa fille, abandonnant l'idée de la forcer à lui faire épouser son ravisseur, car Steffani est condamné à la mort par la volonté de Dieu.

Cette réponse fut trouvée étonnante, et j'étais étonné moi-même d'avoir osé la donner ; mais j'étais entraîné par un pressentiment que Steffani devait périr par la main de quelqu'un, et peut-être était-ce l'amour qui me faisait penser ainsi. M. de Bragadin, qui croyait mon oracle infaillible, dit qu'il n'avait jamais parlé si clairement, et que Steffani était sûrement mort à cette heure. Invitez, dit-il à Barbaro, le père et le fils à venir dîner demain ici. Il faut aller doucement en besogne, et avant de le persuader de pardonner à sa fille, il faut savoir où elle est. M. Barbaro prenant la parole, me fit pres-

que sortir de mon sérieux en disant que si je voulais, je pourrais le leur faire savoir de suite. Je vous promets, lui répondis-je, de le demander demain à mon bon génie. Ainsi je gagnais du temps afin de connaître d'avance l'opinion du père et du fils. Cependant, je riais en moi-même de la nécessité où je m'étais mis d'envoyer Steffani à l'autre monde pour ne pas compromettre mon oracle.

Je passai toute la soirée avec la jeune comtesse qui ne doutait point de la bonté que son père aurait pour elle ni de l'entière confiance qu'elle devait avoir en moi.

Quel plaisir pour cette charmante personne d'apprendre que le lendemain je dînerais avec son père et son frère, et que je lui répéterais tout ce qui serait dit sur son compte! Mais à mon tour, quel plaisir de la voir convaincue qu'elle devait me chérir, et que sans moi elle se serait infailliblement perdue dans une ville où la politique du gouvernement tolère volontiers le libertinage comme esquisse de la liberté individuelle qui devrait y exister, mais que l'on trouve mille moyens de restreindre. Nous nous félicitions réciproquement sur notre rencontre si inopinée et sur la conformité de nos volontés, que nous qualifions de prodigieuse. Nous étions enchantés de ne pas pouvoir attribuer à l'attraction de nos physionomies, elle sa condescendance à se rendre à mon invitation, moi mon empressement à la persuader de me suivre et de s'abandonner à mes conseils ; car j'é-

tais masqué, et son capuchon faisait l'effet d'un masque. Nous ne mettions aucun doute que le ciel n'eût arrangé tout cela pour que nous nous connussions, et que, sans y penser, nous devinssions ainsi amoureux l'un de l'autre. Avouez, lui dis-je, dans un moment d'enthousiasme et en couvrant sa main de mille baisers, avouez que si vous me découvriez amoureux, vous me craindriez.

Hélas ! je ne crains que de vous perdre.

Cette déclaration, qu'accompagnaient un ton de voix et un regard qui m'en garantissaient la vérité, fut l'éclair électrique qui me mit tout en feu. La prenant subitement dans mes bras, et collant ma bouche sur ses lèvres, ne voyant dans ses beaux yeux ni l'orgueilleuse indignation ni l'indice d'une froide complaisance qu'aurait pu faire naître en elle la crainte de me perdre, je m'abandonnai au doux penchant que l'amour m'inspirait, et nageant dans une mer de délices, je les sentis s'accroître en lisant sur les traits de l'être charmant qui me les procurait, la satisfaction, l'amour, la pudeur, et la sensibilité qui rehaussent les charmes du plus doux triomphe.

A peine rendue à elle-même, elle baisse les yeux, et un profond soupir s'exhale de son sein. Croyant en deviner la cause, je me précipite à ses genoux, et du ton le plus tendre, je la supplie de me pardonner.

Quelle offense, mon ami, faut-il que je vous pardonne ? Vous avez mal deviné ma pensée. Votre

tendresse me faisait réfléchir à mon bonheur, et, dans ce moment, un cruel souvenir m'a arraché ce soupir. Levez-vous.

Minuit était sonné; je lui dis que son honneur exige que je la quitte; je me remasque, et je pars. J'étais si saisi, si étonné d'avoir obtenu un bonheur dont je ne me croyais pas encore digne, que mon départ dut lui paraître un peu brusque. Je ne dormis pas. Je passai une de ces nuits agitées, où l'imagination d'un jeune homme amoureux court sans cesse après les apparences de la réalité. Cette réalité, je l'avais goûtée, mais non savourée; et je m'élançais idéalement vers l'objet qui devait compléter ma jouissance. Dans ce drame nocturne, l'amour et l'imagination étaient les acteurs principaux; l'espérance, en seconde ligne, ne jouait qu'un rôle muet. Quoi qu'on en dise, l'espérance n'est, dans le fond, qu'un être adulateur que la raison ne souffre que parce qu'elle a besoin de palliatifs. Heureux les hommes qui, pour jouir de la vie, n'ont besoin ni d'espoir ni de prévoyance.

A mon réveil, réfléchissant à la sentence de mort que j'avais lancée contre Steffani, j'en fus un peu embarrassé. J'aurais voulu pouvoir la révoquer, et pour l'honneur de mon oracle, que je voyais dangereusement compromis, et pour Steffani lui-même, que je commençais à ne plus tant haïr depuis que je lui devais le trésor que je possédais.

Le comte et son fils vinrent dîner. Le père était

un homme tout uni, sans art ni apprêt. On lisait sur ses traits la tristesse que lui causait la désagréable aventure, et l'embarras d'en venir à bout; mais on n'y découvrait pas la moindre trace de colère. Le fils, beau comme l'amour, avait de l'esprit et les manières nobles. Son air libre me plut; et, dans le dessein de captiver son amitié, je m'occupai particulièrement de lui.

Au dessert, M. Barbaro sut si bien persuader au comte que nous étions quatre personnes avec une seule tête, que ce brave homme nous parla sans réserve. Il nous fit sous tous les rapports l'éloge de sa fille, ensuite il nous assura que Steffani n'avait jamais mis les pieds dans sa maison; que par conséquent il ne pouvait pas concevoir par quel sortilége, ne lui parlant que dans la nuit, de la rue, par une fenêtre, il était parvenu à la séduire au point de la faire partir seule à pied, deux jours après qu'il était parti en poste lui-même

On ne peut donc pas affirmer, lui objecta M. Barbaro, qu'elle ait été séduite, ni prouver qu'elle a été enlevée par Steffani.

Je le sens : mais, quoiqu'on ne le puisse pas, le fait n'en est pas moins certain. C'est si vrai, qu'actuellement que personne ne sait où il est, il ne peut être qu'avec elle. Mais tout ce que je demande, c'est qu'il l'épouse.

Il me semble qu'il vaudrait mieux ne pas solliciter un mariage forcé, qui rendrait votre fille malheureuse; car Steffani est, à tous égards, un des

plus mauvais sujets que nous ayons dans l'ordre des secrétaires.

Si j'étais à votre place, dit M. de Bragadin, je me laisserais attendrir par le repentir de ma fille, et je lui pardonnerais.

Où est-elle? Je suis prêt à la recevoir dans mes bras; mais je ne puis la supposer repentie, puisque, je le répète, elle ne peut-être qu'avec lui.

Est-il bien sûr qu'en partant de C., elle soit venue ici?

Je le sais du patron même du coche, et elle descendit au rivage, à vingt pas de la porte de Rome. Un personnage masqué, qui l'attendait, la joignit alors, et tous deux disparurent sans qu'on sache où ils sont allés.

C'était peut-être Steffani.

Non, car il est petit, et le masque était grand. J'ai su en outre que Steffani était parti deux jours avant l'arrivée de ma fille. Le masque avec lequel elle est allée doit être un ami de Steffani qui la lui aura conduite.

Mais ce ne sont là, mon cher comte, que des conjectures.

Quatre personnes, qui ont vu le masque, prétendent savoir qui c'était; mais elles ne s'accordent pas entre elles. Voici la note. Je dénoncerai cependant tous ces quatre noms aux chefs du Conseil des dix, si Steffani nie avoir ma fille en son pouvoir.

La note qu'il remit à M. Barbaro contenait non-seulement les noms des quatre accusés, mais en-

core les noms des accusateurs. Le dernier nom que M. Barbaro lut était le mien. Je fis, en l'entendant, un mouvement de tête qui fit partir les trois amis d'un éclat de rire simultané.

M. de Bragadin voyant le comte s'étonner de cette hilarité, lui dit : Casanova que voilà est mon fils, et je vous donne ma parole que si mademoiselle votre fille est entre ses mains, elle est en lieu de sûreté, quoiqu'il ne paraisse guère fait pour qu'on lui confie des filles.

L'étonnement, la surprise et l'embarras du père et du fils faisaient tableau. Ce bon et tendre père me demanda excuse, les larmes aux yeux, en me priant de me mettre à sa place. Je lui répondis en l'embrassant à plusieurs reprises. Celui qui m'avait reconnu était un Mercure provéditeur de plaisir, que j'avais rossé quelque temps auparavant, parce qu'il m'avait trompé. Si j'avais tardé un seul instant à m'emparer de la malheureuse comtesse, elle ne lui aurait pas échappé, et il aurait consommé sa ruine en la conduisant dans quelque mauvais lieu.

Le résultat de cet entretien fut que le comte suspendrait son recours au Conseil des dix jusqu'à ce qu'on eût découvert ou était Steffani. Il y a six mois, monsieur le comte, lui dis-je, que je ne le vois ; mais je vous promets de le tuer en duel dès qu'il paraîtra.

Vous ne le tuerez, dit le jeune comte d'un air froid, que quand il m'aura tué.

Messieurs, s'écria M. de Bragadin, je puis vous

assurer que vous ne vous battrez ni l'un ni l'autre ave Steffani, car il est mort. Mort! dit le comte.

Il ne faut pas, dit le prudent Barbaro, prendre ce mot à la lettre; mais le malheureux est certainement mort à l'honneur.

Après cette scène vraiment dramatique, pendant laquelle je vis que la pièce touchait au dénouement, je me rendis chez mon adorable comtesse en changeant trois fois de gondole, précaution nécessaire pour déjouer les espions.

Je rendis un compte exact de tout à ma curieuse comtesse, que je trouvai très-impatiente de me voir. Elle pleura de joie quand je lui rapportai les propos de son père et le désir qu'il avait manifesté de la recevoir dans ses bras; mais lorsque je l'assurai que personne ne savait que Steffani avait été dans sa chambre, elle se prosterna à terre pour en remercier Dieu. Ensuite lui ayant rapporté ces paroles de son frère, en imitant son sang-froid : « Vous ne le tuerez pas avant qu'il m'ait tué », elle m'embrassa en me nommant son ange tutélaire, son sauveur, et en arrosant mon visage de ses larmes. Je lui promis de lui amener ce cher frère le surlendemain au plus tard; ensuite nous soupâmes, sans parler ni de Steffani ni de vengeance. Après ce repas délicieux, l'amour fit de nous tout ce qu'il voulut pendant deux heures entières.

Je la quittai vers minuit, en lui promettant qu'elle me reverrait le matin de bonne heure; et si je n'y passai pas la nuit, ce fut pour que l'hôtesse

pût jurer en conscience, si le cas venait à être nécessaire, que je n'y en avais passé aucune. Je fus, au reste, bien inspiré, car je trouvai, en rentrant, mes trois vieux amis qui m'attendaient debout avec impatience, pour me donner une nouvelle surprenante que M. de Bragadin avait apprise au sénat.

Steffani, me dit-il, est mort comme notre ange Paralis nous l'a révélé; il est mort au monde, car il s'est fait capucin. Tout le sénat, comme de raison, en est informé. Quant à nous, nous savons que c'est une punition de Dieu. Adorons l'auteur de toutes choses et les hiérarchies célestes qui nous rendent dignes de savoir ce que personne ne sait. Maintenant, il faut achever l'ouvrage et consoler ce bon père. Il faut demander à Paralis où est cette fille qui, pour le coup, ne saurait être avec Steffani, car elle n'est pas condamnée à se faire capucine.

Je ne consulterai pas mon ange, mon cher père, car c'est pour lui obéir que j'ai dû jusqu'à ce moment faire un mystère de l'endroit où la jeune comtesse se trouve. Je leur contai alors toute l'histoire, excepté ce qu'il ne fallait pas qu'ils en sussent; car, dans la tête de ces trois excellens hommes, auxquels l'amour avait fait payer d'énormes tributs, les crimes d'amour étaient devenus épouvantables. MM. Dandolo et Barbaro témoignèrent une grande surprise, quand ils surent que cette jeune personne était sous ma protection depuis quinze jours; mais M. de Bragadin leur dit qu'il n'y avait rien d'éton-

nant à cela, que c'était dans l'ordre cabalistique, et que bien plus il le savait. Il faut seulement, ajouta-t-il, en faire un mystère au comte jusqu'à ce que nous soyons bien certains qu'il lui pardonnera et qu'il la conduira dans sa patrie ou partout où il voudra.

Il faut bien qu'il lui pardonne, dis-je, puisque cette excellente fille ne serait jamais partie de C., si le séducteur ne lui eût donné la promesse de mariage que voici. Elle gagna à pied le coche, d'où elle descendit au moment où je sortais de la porte de Rome. Une inspiration m'ordonna de l'aborder et de l'inviter à me suivre. Elle obéit elle-même comme par inspiration, et je l'ai conduite dans un endroit impénétrable, sous la garde d'une femme qui craint Dieu.

Mes trois amis m'écoutaient si attentivement, qu'ils avaient l'air de trois statues. Je leur dis d'inviter le comte à dîner pour le surlendemain, parce que je devais avoir le temps de consulter Paralis *de modo tenendi*. Ensuite, je dis à M. Barbaro de faire savoir au comte de quelle manière il devait considérer Steffani comme mort. Cela fut convenu : ensuite nous allâmes nous coucher.

Je ne dormis que quatre ou cinq heures; ensuite m'étant habillé à la hâte, je cours trouver mon ange, ordonnant à la veuve de ne nous apporter le café que quand nous l'appellerions, ayant besoin d'être quelques heures tranquilles pour écrire plusieurs lettres.

Je trouve ma divinité couchée, mais éveillée, et je lis dans ses regards la satisfaction et le contentement. Je ne l'avais vue, pendant une douzaine de jours, que triste, sombre et pensive : sa nouvelle satisfaction, que je pouvais m'attribuer, me remplissait d'allégresse. Nous débutâmes en amans heureux, et nous fûmes prodigues de témoignages d'amour, de tendresse et de reconnaissance.

Après nos délicieux ébats, je lui rendis compte de tout; mais l'amour avait tellement pénétré cette âme pure et sensible, que l'affaire principale n'était plus qu'accessoire pour elle. Elle demeura pourtant comme stupéfaite à la nouvelle que son séducteur s'était fait capucin; et, faisant sur cet événement, des réflexions très-sensées, elle finit par le plaindre. Quand on plaint, on ne hait plus; mais cela n'arrive qu'aux âmes grandes et généreuses. Elle fut très-contente que j'eusse confié à mes trois amis qu'elle était en mon pouvoir, s'abandonnant entièrement à moi sur les arrangemens à prendre pour la présenter à son père.

De temps en temps nous pensions que l'instant de nous séparer pour toujours approchait, et nous éprouvions une angoisse pénible que nous oubliions un moment après dans la plus parfaite volupté. Que ne pouvons nous être l'un à l'autre pour la vie! me disait cette adorable fille. Ah! ce n'est point la connaissance de Steffani qui m'a rendue malheureuse, c'est ta perte qui va faire mon malheur!

Il fallut enfin rompre ce doux tête-à-tête, car les heures s'écoulaient avec une effrayante rapidité. Je la quittai heureuse, les yeux humides des larmes du bonheur.

A table, M. Barbaro me dit qu'il avait fait une visite à la mère de Steffani, sa prétendue parente, et qu'il ne l'avait pas trouvée fâchée du parti que son fils avait pris, quoiqu'il fût son unique enfant. Il a bien fallu, avait-elle dit, qu'il optât entre se tuer ou se faire capucin, et il a choisi le parti le plus sage. Cette femme parlait en bonne chrétienne, et elle avait la prétention de l'être; mais elle parlait en mauvaise mère, et elle l'était; car, étant riche, si elle n'avait pas été cruellement avare, son fils n'aurait ni été réduit à se tuer ni forcé à se faire capucin.

La dernière et la plus forte raison du désespoir de Steffani, qui vit encore, fut ignorée de tout le monde. Mes Mémoires la feront connaître lorsqu'elle n'intéressera plus personne.

Le comte et son fils, que cet événement surprit beaucoup, ne désirèrent plus que de recouvrer la jeune comtesse pour la reconduire à C., au sein de leur famille. Mais afin de parvenir à savoir où elle était, le comte était décidé à faire citer les dix personnes dénoncées ou dénonciatrices, moi excepté. Cela nous obligeant à lui déclarer qu'elle était en mon pouvoir, M. de Bragadin se chargea de lui en faire la révélation.

Nous étions tous invités à souper chez le comte,

à l'exception de M. de Bragadin qui s'en était dispensé; nous y allâmes, et cela m'empêcha d'aller voir ma divinité ce soir-là; mais le lendemain de bonne heure, je ne manquai pas d'aller regagner le temps perdu, et comme il avait été décidé que ce jour-là même son père serait instruit qu'elle était sous ma sauve-garde, nous ne nous séparâmes qu'à midi.

Nous n'avions pas l'espoir de nous retrouver seuls, car, dans l'après-midi, je devais lui amener son frère.

Le comte et son fils dînèrent avec nous, et en nous levant de table, M. de Bragadin dit : Réjouissons-nous, monsieur le comte, votre chère fille est retrouvée! — Quel mouvement d'agréable surprise pour le père et pour le fils! M. de Bragadin, leur présentant la promesse de mariage que Steffani avait faite à la comtesse, leur dit : Voilà, messieurs. ce qui a causé un moment de transport au cerveau à cette aimable personne, en apprenant qu'il était parti de C. sans elle. Elle partit à pied toute seule, et, à peine arrivée ici, le hasard lui fit rencontrer ce grand jeune homme que vous voyez là, qui lui persuada de le suivre, et qui l'a mise entre les mains d'une honnête femme, dont elle ne s'est point séparée depuis, et d'où elle ne sortira que pour se jeter dans vos bras, dès qu'elle sera assurée qu'elle y trouvera le pardon et l'oubli de la faute qu'elle a commise.

Qu'elle ne doute pas de mon pardon, dit le père

avec un transport de tendresse; et, se tournant vers moi : Oh! monsieur, daignez ne pas différer à me donner une satisfaction d'où dépend le bonheur de ma vie.

Je l'embrassai avec effusion de cœur en lui disant qu'elle lui serait rendue le lendemain, mais que ce même jour je conduirais son fils auprès d'elle, pour qu'il la disposât à cette douce réunion par une transition insensible. M. Barbaro voulut être de la partie, et le jeune comte, enchanté de cet arrangement, m'embrassa en me jurant une amitié à toute épreuve.

Nous sortîmes, et une gondole nous mena en peu d'instans au lieu où je gardais un trésor bien plus précieux que les pommes des Hespérides. Mais hélas! ce trésor, dont le souvenir me cause encore aujourd'hui un doux frémissement, j'allais le perdre sans retour!

Je précédai mes deux compagnons pour prévenir ma jeune et belle amie de leur approche, et quand je lui eus dit que j'avais arrangé que son père ne la verrait que le lendemain : Ah! s'écria-t-elle avec l'accent du bonheur, nous pourrons donc passer encore quelques heures ensemble. Va, mon ami, va chercher mon frère.

Je rentre avec ces messieurs; mais comment exprimer ce coup de théâtre? Oh! combien l'art sera toujours distant de la nature! L'amour fraternel et le ravissement qui s'expriment sur deux figures enchanteresses, avec une petite teinte de confusion

sur celle de l'adorable sœur, — la joie pure qui brille à travers les plus tendres embrassemens, — les plus éloquentes exclamations suivies d'un silence plus éloquent encore, — leurs tendres regards qui semblent des éclairs au milieu d'une rosée de larmes de tendresse, — un retour de politesse qui la rend confuse d'avoir négligé ses devoirs vis-à-vis d'un seigneur d'importance qu'elle voyait pour la première fois; enfin mon personnage muet et principal mobile de cette scène, entièrement oublié dans tous ces élans : tout cela faisait un tableau que le peintre le plus habile aurait bien de la peine à rendre.

On finit pourtant par s'asseoir, la comtesse entre son frère et M. Barbaro, sur un canapé; moi, en face d'elle, sur un tabouret.

A qui donc, ma chère sœur, devons-nous le bonheur de t'avoir recouvrée ?

A mon ange tutélaire, dit-elle en me tendant la main, à cet homme généreux qui m'attendait comme s'il eût été inspiré du ciel pour veiller sur ta sœur : c'est lui qui m'a sauvée, qui m'a garantie du précipice ouvert sous mes pas, qui m'a sauvée de l'opprobre qui me menaçait et dont je n'avais aucune idée, et qui, comme vous voyez, baise ma main pour la première fois.

Elle mit alors son mouchoir sur ses beaux yeux pour recueillir quelques larmes auxquelles nous mêlâmes les nôtres.

Voilà la vertu véritable, qui ne perd jamais

son noble caractère lors même que la pudeur lui arrache un innocent mensonge. Au reste, l'aimable comtesse ne savait pas dans ce moment qu'elle mentait. Celle qui parlait par sa jolie bouche était une âme pure, vertueuse, et elle ne s'opposait pas à son action. Sa vertu aimait à la peindre comme pour lui dire que, malgré ses égaremens, elle ne s'était jamais séparée d'elle. Une jeune fille qui obéit à l'amour uni au sentiment ne saurait commettre un crime, ni par conséquent être accessible aux remords.

Quand la tendre visite tira vers sa fin, elle dit qu'il lui tardait de se voir aux pieds de son père; mais qu'elle désirait que ce ne fût que vers le soir, afin de ne pas fournir matière au caquet des voisins. Il fut donc convenu que l'entrevue qui devait faire le dénouement du drame n'aurait lieu qu'à l'entrée de la nuit du lendemain.

Nous allâmes souper chez le comte, et ce bon et brave homme, fermement persuadé qu'il m'était redevable de son honneur et de celui de sa fille et de sa famille, ne me parlait, ne me regardait qu'avec admiration. Il était cependant bien aise d'avoir su, avant que j'en convinsse, que c'était moi qui lui avais parlé le premier à la sortie du coche. Avant de nous séparer, M. Barbaro les pria à dîner pour le lendemain.

Je me rendis de grand matin chez ma belle, et, quoiqu'il y eût du danger à passer trop long-temps tête à tête, ce soin nous occupa peu, ou plutôt, si

nous y pensâmes, ce ne fut que pour mieux mettre à profit le peu d'instans que l'amour nous laissait encore.

Après avoir savouré jusqu'à l'agonie tout ce que la tendresse la plus vive peut fournir de douces voluptés à deux amans jeunes, vigoureux et passionnés, ma jeune comtesse s'habilla, mit ses souliers, et, baisant ses pantoufles, elle dit qu'elle était bien sûre de ne s'en séparer qu'à la mort. Je lui demandai une mèche de ses cheveux que j'obtins à l'instant : c'était pour faire le pendant du cordon de ceux de madame F. que je portais encore.

Sur la brune, le comte, son fils, MM. Dandolo, Barbaro et moi, nous nous rendîmes chez la comtesse. Dès qu'elle vit son père, elle se précipita à ses genoux, et lui, pleurant à chaudes larmes, s'empressa de la relever, l'embrassa, lui pardonna et lui donna sa bénédiction paternelle Tout se passa avec tendresse, sentiment et amour. Une heure après, nous accompagnâmes la famille à leur auberge, et, après leur avoir souhaité le plus heureux voyage, je rentrai avec mes deux amis chez M. de Bragadin à qui je fis le récit de ce qui s'était passé.

Le lendemain, nous les croyions partis, quand nous les vîmes venir au palais dans une péote à six rames. Ils n'avaient pas voulu quitter Venise sans nous revoir et sans nous remercier du grand service qu'ils croyaient que nous leur avions rendu, moi spécialement. M. de Bragadin, qui n'avait pas

encore vu la jeune comtesse, fut frappé de l'extrême ressemblance du frère et de la sœur.

Après avoir pris quelques rafraîchissemens, ils remontèrent dans leur péote, qui, en vingt-quatre heures, devait les débarquer au Pont-de-lac-obscur sur le Pô, lieu qui confine aux états du Pape. Je ne pus que des yeux exprimer à cette adorable fille tout ce que mon cœur éprouvait dans cet instant; mais elle comprit leur langage, et celui des siens me fut facile à interpréter.

Jamais recommandation plus à propos que celle qui, dans cette affaire, fut adressée à M. Barbaro. Elle servit à sauver l'honneur d'une famille respectable, et à m'éviter les désagrémens que j'aurais eus, si j'avais dû rendre compte devant le conseil de ce que la demoiselle était devenue après que j'aurais été convaincu de l'avoir conduite avec moi.

A peu de jours de là, nous partîmes tous quatre pour Padoue, pour y rester jusqu'à la fin de l'automne. J'eus la douleur de n'y plus trouver le docteur Gozzi; il était devenu curé d'un village où il vivait avec Bettine, qui n'avait pu vivre avec le coquin qui ne l'avait épousée que pour la dépouiller de sa petite dot, et qui la rendait extrêmement malheureuse.

La tranquille oisiveté de cette grande ville devait peu me plaire; et, pour m'arracher à l'ennui, je devins amoureux de la courtisane la plus célèbre de Venise. Elle s'appelait Ancilla, et c'est la même

que le fameux danseur Campioni épousa plus tard, et qu'il conduisit à Londres, où elle fut cause de la mort d'un très-aimable Anglais. J'en parlerai plus au long dans quatre ans; mais aujourd'hui, je ne dois parler que d'un événement qui fit que mon amour ne dura que trois ou quatre semaines.

Le comte Médini, jeune étourdi comme moi et ayant les mêmes inclinations que moi, me présenta à cette fille. Le comte était joueur déterminé et ennemi déclaré de la fortune. On jouait chez Ancilla, dont il était l'amant aimé, et le bon apôtre ne me procura la connaissance de sa maîtresse que pour me rendre sa dupe en jouant aux cartes.

Je commençai effectivement par être dupe, mais ne m'apercevant de rien, je faisais bonne mine à mauvais jeu; mais un jour, me voyant volé d'une manière palpable, je tire un pistolet de ma poche, et, tout armé, lui en appuyant le bout sur la poitrine, je le menaçai de le tuer s'il ne me restituait à l'instant ce qu'ils m'avaient volé. Ancilla s'évanouit, et lui, en me remettant mon argent, me défia à sortir pour mesurer nos épées. J'accepte, je pose mes pistolets sur la table et nous sortons. Arrivés en un lieu commode, nous mîmes l'épée à la main au clair de la lune, et j'eus le bonheur de lui donner une estafilade au travers de l'épaule. Le comte, ne pouvant plus étendre le bras, fut forcé de me demander quartier.

Après cette expédition, j'allai me coucher et je dormis d'un bon sommeil; mais le matin, ayant

conté mon affaire à mon père, je crus devoir suivre le conseil qu'il me donna de quitter incontinent Padoue.

Le comte Médini fut mon ennemi tout le reste de sa vie; j'aurai occasion de reparler de lui quand le lecteur me retrouvera à Naples.

Le reste de l'année se passa dans mes habitudes, sans grands événemens, tantôt content, tantôt mécontent de la fortune.

Vers la fin de janvier 1747, je reçus une lettre de la jeune comtesse A. S., qui ne portait plus son nom, ayant épousé le marquis de ***. Elle me priait de faire semblant, si le hasard me conduisait dans la ville qu'elle habitait, de ne point la connaître; car elle avait le bonheur de s'être unie à un homme qui avait captivé son cœur après lui avoir donné sa main.

J'avais déjà su par son frère qu'à peine arrivée à C., sa mère l'avait conduite à la ville d'où elle m'écrivait, et que là, chez un parent où elle demeurait, elle avait fait la connaissance de l'homme qui s'était chargé de faire son bonheur. Je la vis un an après, et sans la lettre qu'elle m'avait écrite, je me serais bien certainement fait présenter à son époux. Les douceurs de la paix sont bien préférables aux charmes de l'amour; mais on ne pense pas ainsi quand on est amoureux.

Dans ce temps-là, une jeune Vénitienne, très-jolie, que son père Ramon exposait à l'admiration du public, en la faisant danser sur le théâtre, me

captiva pendant une quinzaine de jours. Mes fers auraient peut-être duré plus long-temps, si l'hymen ne fût venu les rompre. Madame Cécilia Valmarano sa protectrice lui trouva un mari de sa compétence dans un danseur français nommé Binet, qui prit le nom de Binetti. Cela fit que sa jeune femme ne fut pas obligée de changer son rôle italien en celui d'une française, et elle se rendit bientôt célèbre de plus d'une façon. Cette Binetti eut le singulier et rare privilége que les ans n'imprimèrent sur ses traits que de légères traces de leur passage. Elle parut toujours jeune à tous ses amans, même aux plus fins connaisseurs des traits surannés. Les hommes en général n'en demandent pas davantage, et ils ont raison de ne pas vouloir se fatiguer à se convaincre qu'ils sont dupes de l'apparence. Le dernier amant que cette singulière femme fit mourir, par excès de plaisir, fut un certain Mosciuski, Polonais, que sa destinée appela à Venise il y a sept à huit ans : la Binetti en avait alors soixante-trois.

La vie que je menais à Venise aurait pu me paraître heureuse, si j'avais pu m'abstenir de ponter à la bassette. Il n'était permis, aux *ridottos*, qu'aux seuls nobles, non-masqués et en robe patricienne, portant la grande perruque devenue indispensable au commencement du siècle. Je jouais et j'avais tort, car je n'avais ni la prudence de quitter quand la fortune m'était contraire, ni la force de m'arrêter quand j'avais fait quelque gain. Je jouais véritable-

ment alors par un sentiment d'avarice. J'aimais la dépense, et je la regrettais quand ce n'était pas de l'argent gagné au jeu; car celui-là seul me semblait ne m'avoir rien coûté.

A la fin du mois de janvier, me trouvant dans la nécessité de me procurer deux cents sequins, madame Monzoni me fit prêter par une autre dame un brillant qui en valait cinq cents. Je me déterminai à me rendre à Trévise, à quinze milles de Venise, pour le mettre au mont-de-piété, qui prête à cinq pour cent. Ce bel et utile établissement manque à Venise, où les juifs ont toujours trouvé le moyen de l'empêcher.

Je me lève de bonne heure, et je vais à pied jusqu'au bout du *canal regio* (*) avec l'intention de prendre une gondole pour Mestre, où j'aurais pris une voiture de poste qui m'aurait mis en moins de deux heures à Trévise, d'où je serais reparti le même jour après que j'aurais eu mis mon brillant en gage, et j'aurais couché à Venise.

En passant sur le quai de Saint-Job, je vois dans une gondole à deux rames une villageoise très-richement coiffée. M'étant arrêté pour la considérer, le barcarol de proue s'imagine que je veux profiter de l'occasion pour aller à Mestre à meilleur marché, et dit au barcarol de poupe de revenir au rivage. Je n'hésite pas un instant en voyant le joli minois de la villageoise: je monte, et je lui paie double pour

(1) Canal majeur ou canal royal.

qu'il ne prît plus personne. Un vieux prêtre occupait la première place auprès de la fille : il se lève pour me la céder, mais je l'oblige poliment à la reprendre.

CHAPITRE IX.

Je deviens amoureux de Christine, et je lui trouve un mari digne d'elle. Ses noces.

Ces barcarols, me dit le vieux prêtre comme pour entamer la conversation, ont bien du bonheur. Ils nous ont pris à Rialte pour trente sous, à condition qu'ils pourraient prendre d'autres passagers et en voilà déjà un : ils en trouveront certainement d'autres.

Quand je suis dans une gondole, mon révérend, il n'y a plus de place pour personne. En disant cela, je donne encore quarante sous aux bateliers, et les voilà contens, car ils me remercient en me donnant de l'excellence. Le bon abbé, prenant cela pour de

l'argent comptant, me demanda pardon de ne m'avoir pas donné ce titre.

N'étant pas gentilhomme vénitien, mon révérend, ce titre ne m'est pas dû. Ah! dit la jeune fille, j'en suis bien aise.

Et pourquoi, mademoiselle?

Parce que, quand je vois un gentilhomme près de moi, j'ai peur. Mais j'imagine que vous êtes un *lustrissimo*.

Non plus, mademoiselle; je suis tout simplement un clerc d'avocat.

J'en suis encore plus aise, car j'aime à me trouver en compagnie de personnes qui ne se croient pas plus que moi. Mon père était fermier, frère de mon oncle que vous voyez ici, curé de Pr., où je suis née et où j'ai été élevée. Comme je suis fille unique, je suis héritière du bien de mon père qui est mort et de celui de ma mère qui est malade depuis long-temps, et qui n'a plus guère à vivre, ce qui me fait bien du chagrin; mais c'est le médecin qui nous l'a dit. Ainsi, pour revenir à mon propos, je crois que la différence n'est pas si grande entre un clerc de procureur et la fille d'un riche fermier. Je dis cela par manière d'acquit, car je sais bien qu'en voyage on se trouve avec tout le monde : n'est-ce pas? mon oncle.

Oui, ma chère Christine, et pour preuve, tu vois bien que Monsieur s'est mis avec nous sans savoir qui nous étions.

Mais croyez-vous, monsieur le curé, que je fusse

venu si je n'avais été attiré par la beauté de votre jolie nièce?

A ces mots, voilà mes bonnes gens qui éclatent de rire. Pour moi, ne trouvant pas ce que j'avais dit bien comique, je jugeai mes compagnons de voyage un peu sots, et je ne fus nullement fâché de la découverte.

Pourquoi riez-vous tant, ma belle demoiselle? Est-ce pour me faire voir vos belles dents? J'avoue que je n'en ai jamais vu de si belles à Venise.

Oh! point du tout, monsieur, bien qu'à Venise tout le monde m'ait fait ce compliment. Je vous assure qu'à Pr. toutes les filles ont les dents aussi belles que les miennes. N'est-ce pas? mon cher oncle.

Oui, ma nièce.

Je riais, monsieur, d'une chose que je ne vous dirai jamais.

Ah! dites-la moi, je vous en prie.

Oh! pour ça non, jamais.

Je vous la dirai moi-même, me dit le curé.

Je ne veux pas, dit-elle, en fronçant ses beaux sourcils, ou je m'en vais.

Je t'en défie, ma chère. — Savez-vous ce qu'elle a dit lorqu'elle vous a aperçu sur le quai? Voilà un beau garçon qui me regarde et qui est bien fâché de n'être pas avec nous : et quand elle vous a vu faire arrêter la gondole, elle s'en est fort applaudie.

Pendant que le curé racontait, la nièce outrée lui

donnait des coups sur l'épaule. — Pourquoi, belle Christine, êtes-vous fâchée que j'apprenne que je vous ai plu, tandis que je suis enchanté que vous sachiez que je vous trouve charmante?

Vous en êtes enchanté pour un moment. Oh! je connais bien à présent les Vénitiens. Ils m'ont tous dit que je les enchantais, et aucun de ceux que j'aurais voulu ne s'est déclaré.

Quelle déclaration vouliez-vous?

La déclaration qui me convient, monsieur, celle d'un bon mariage à l'église en présence de témoins. Nous sommes cependant restés à Venise quinze jours; n'est-ce pas? mon oncle.

Cette fille, me dit alors l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti; car elle a trois mille écus. Elle a toujours dit qu'elle ne veut épouser qu'un Vénitien, et je l'ai conduite à Venise pour la faire connaître. Une femme comme il faut nous a donné asile pendant quinze jours, et elle l'a conduite dans plusieurs maisons où des jeunes gens mariables l'ont vue; mais ceux qui lui ont plu n'ont pas voulu entendre parler de mariage, comme ceux qui l'auraient voulue n'ont pas été de son goût.

Mais croyez-vous donc, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette? Quinze jours à Venise ne sont rien; il faut y passer au moins six mois. Je trouve, par exemple, votre nièce jolie comme un cœur, et je me croirais heureux si la femme que Dieu me destine lui ressemblait; mais quand elle me donnerait dans l'instant cinquante

mille écus pour l'épouser de suite, je n'en voudrais pas. Un jeune homme sage, avant de prendre une femme, veut connaître son caractère; car ce n'est ni l'argent, ni la beauté, qui font le bonheur dans un ménage.

Que voulez-vous dire par caractère? me dit Christine; est-ce une belle écriture?

Non, mon ange; vous me faites rire. Il s'agit des qualités du cœur et de l'esprit. Je dois me marier une fois, et je cherche l'objet depuis trois ans, mais je le cherche encore en vain. J'ai connu plusieurs filles presque aussi jolies que vous, et toutes avec une bonne dot; mais après leur avoir parlé deux ou trois mois, j'ai vu qu'elles ne feraient pas mon bonheur.

Que leur manquait-il?

Je veux bien vous le dire; car vous ne les connaissez pas. L'une, que certainement j'aurais épousée, car je l'aimais beaucoup, avait une vanité excessive. Il ne me fallut pas deux mois pour m'en apercevoir. Elle m'aurait ruiné en habits, en modes, en luxe. Imaginez-vous qu'elle donnait un sequin par mois au friseur, et un autre au moins s'en allait en pommades et en eaux de senteur.

C'était une folle. Je ne dépense par an que dix sous en cire, que je mêle avec de la graisse de chèvre, et j'ai de la pommade excellente.

Une autre, que j'aurais épousée il y a deux ans, avait une indisposition qui m'aurait rendu malheureux; dès que je m'en aperçus, je cessai de la voir.

Quelle était cette indisposition?

Elle était telle qu'elle ne saurait devenir mère, et c'est affreux, car si je me marie, je veux des enfans.

Quant à cela, Dieu en est le maître; mais pour moi, je sais que je me porte bien. N'est-ce pas? mon oncle.

Une autre était trop dévote, et je n'en veux pas. Elle était scrupuleuse au point qu'elle allait à confesse tous les trois ou quatre jours, et sa confession durait au moins une heure. Je veux ma femme bonne chrétienne, mais non pas dévote.

C'était peut-être une grande pécheresse, ou bien une grande sotte. Moi, je me confesse tous les mois seulement, et je dis tout en deux minutes. Est-ce vrai? mon oncle; et si vous ne me faisiez des questions, je ne saurais que vous dire.

Une autre voulait être plus savante que moi, quoiqu'à chaque minute elle dît quelque sottise; une autre était constamment triste, et je veux une femme gaie.

Voyez-vous, mon oncle, vous qui avec ma mère me reprochez toujours ma gaîté.

Une autre, que je quittai bien vite, avait toujours peur de se trouver seule avec moi, et quand je lui donnais un baiser, elle courait le dire à sa mère.

Elle était bien bête. Je n'ai pas encore écouté un amoureux à Pr., car il n'y a que des paysans incivils; mais je sais bien qu'il y a certaines choses que je n'irais pas conter à ma mère.

Une autre avait l'haleine forte; une autre se fardait, et presque toutes les filles ont ce vilain défaut. Aussi je crains bien que je ne me marie jamais; car je veux, par exemple, que celle que j'épouserai ait les yeux noirs; et, aujourd'hui, presque toutes les filles ont appris le secret de se les teindre; mais je n'y serai pas attrappé, car je m'y connais.

Sont-ils noirs, les miens?

Ah! ah!

Vous riez?

Je ris parce qu'ils paraissent noirs; mais ils ne le sont pas. Malgré cela, vous êtes fort aimable.

Cela est drôle. Vous croyez que mes yeux sont teints, et vous dites que vous vous y connaissez. Mes yeux, monsieur, beaux ou laids, sont tels que Dieu me les a donnés. N'est-ce pas? mon oncle.

Je l'ai toujours cru, ma chère nièce.

Et vous ne le croyez pas? me dit-elle vivement.

Non, ils sont trop beaux pour que je les croie naturels.

Par Dieu! c'est trop fort.

Excusez, ma belle demoiselle; je vois que j'ai été trop sincère.

Le silence succéda à cette dispute. Le curé souriait de temps en temps; mais la fille avait peine à dévorer son chagrin.

Je la lorgnais à la dérobée, et je voyais ses larmes prêtes à couler; cela me faisait de la peine, car elle était ravissante. Coiffée en riche paysanne, elle

avait sur la tête pour plus de cent sequins d'épingles et de flèches d'or qui retenaient les tresses de sa longue chevelure d'ébène. De longs pendans d'oreille massifs, et une chaîne d'or qui faisait vingt fois le tour de son cou d'albâtre, donnaient à sa figure de lis et de roses un éclat enchanteur. C'était la première beauté villageoise que j'eusse rencontrée dans cet appareil. Six ans plus tôt, Lucie, à Paséan, m'avait touché d'une autre manière.

Christine ne disait plus le mot, mais elle devait être au désespoir, car c'était précisément les yeux qu'elle avait d'une éclatante beauté, et j'avais la barbarie de les lui arracher. Elle devait me détester, et si elle ne pleurait pas, c'est qu'elle devait être furieuse. Cependant, je n'avais garde de la désabuser, car je voulais qu'elle fît venir le dénouement par quelque coup d'éclat.

Dès que la gondole fut entrée dans le long canal de Marghera, je demandai au curé s'il avait une voiture pour aller à Trévise, puisque, pour aller à Pr., il devait y passer.

J'irai à pied, me dit le brave homme, car ma cure est pauvre, et, pour Christine, je lui trouverai facilement une place sur quelque voiture.

Vous me ferez un véritable plaisir d'accepter tous deux une place dans ma chaise; elle est à quatre places, nous y serons commodément.

Voilà un bonheur que nous n'espérions pas.

Point du tout, mon oncle, je ne veux pas aller avec ce monsieur.

Pourquoi donc? ma chère nièce.

Parce que je ne veux pas.

Voilà, dis-je sans la regarder, comment on récompense d'ordinaire la sincérité.

Ce n'est pas sincérité, monsieur, dit-elle brusquement, c'est pure méchanceté. Il n'y aura plus pour vous dans tout le monde des yeux noirs : mais puisque vous les aimez, j'en suis bien aise.

Vous vous trompez, belle Christine, car j'ai un moyen de savoir la vérité.

Et quel est ce moyen?

C'est de les laver avec de l'eau rose un peu tiède; et même si, sans cela, la demoiselle pleure, toute la couleur artificielle s'en va.

A ces mots, la scène change comme par magie. La figure de cette belle fille, qui n'exprimait qu'indignation, dépit et dédain, prend un air de sérénité et de satisfaction qui la rend vraiment séduisante. Elle adressa un sourire au curé, qui fut enchanté du changement; car la voiture gratis lui tenait à cœur.

Pleure donc, ma nièce, et monsieur rendra justice à tes yeux.

Christine pleura effectivement, mais ce fut à force de rire.

J'étais au comble de la joie de voir ce genre d'originalité naturelle, et, en montant les degrés pour atteindre au rivage, je lui fis une réparation complète, de sorte qu'elle accepta l'offre de ma voiture. Je fis servir un déjeûner et j'ordonnai à un

voiturier d'atteler une belle chaise pendant que nous déjeûnerions; mais le curé dit qu'avant tout il voulait aller dire sa messe. Fort bien, lui dis-je, nous irons l'entendre, et dites les prières à mon intention. En disant cela, je lui mis dans la main un ducat d'argent. C'est, mon révérend, ce que j'ai coutume de donner. Ma générosité l'étonna à tel point, qu'il voulut me baiser la main. Il s'achemine vers l'église, et j'offre mon bras à la nièce qui, ne sachant si elle doit l'accepter ou le refuser, me dit : Croyez-vous donc que je ne puisse pas marcher seule ?

Ce n'est pas ça ; mais si je ne vous donne pas le bras, on dira que je suis impoli.

Et maintenant que je vous le donne, que dira-t-on?

On dira peut-être que nous nous aimons, et peut-être que nous nous convenons fort bien.

Et si l'on va dire à votre maîtresse que nous nous aimons, ou bien simplement que vous donnez le bras à une autre fille ?

Je n'ai point de maîtresse, et ne veux plus en avoir, car je ne trouverais pas à Venise une fille aussi belle que vous.

J'en suis fachée pour vous, car nous ne retournerons plus à Venise ; et quand même, comment faire pour y rester six mois ? C'est, avez-vous dit, le temps qu'il faut pour connaître une fille.

Je paierais volontiers la dépense.

Oui-dà ? dites-le donc à mon oncle, et il y pensera ; car je ne puis pas y aller seule.

Et en six mois, vous me connaîtriez aussi.

Oh! pour moi, je vous connais bien déjà.

Vous vous accommoderiez donc de ma personne?

Pourquoi non?

Et vous m'aimeriez?

Oui, beaucoup, quand vous seriez mon mari.

Je regardai cette jeune fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de Tours galonné en or était du plus grand luxe, et devait coûter le double du plus bel habit de ville. Ses bracelets, semblables à son collier, complétaient la plus riche parure. Elle avait la taille d'une nymphe, et, la mode des mantelets n'ayant pas encore pénétré au village, je voyais la plus belle gorge qu'il soit possible d'imaginer, quoique son habit fût boutonné jusqu'au cou. Le bas du jupon, richement galonné, ne descendait qu'à la cheville, ce qui me laissait voir le pied le plus mignon et le bas de la jambe la plus fine. Sa démarche juste, sans aucune gêne, tous ses mouvemens libres, naturels et gracieux; enfin un regard charmant qui semblait me dire: Je suis bien contente que vous me trouviez jolie, tout faisait circuler le désir du bonheur dans mes veines. Je ne pouvais concevoir comment une fille aussi ravissante avait pu être quinze jours à Venise sans trouver quelqu'un qui l'épousât ou qui la trompât. Ce qui contribuait beaucoup à mon ravissement, était son jargon et sa naïveté, que l'habitude de la ville me faisait taxer de bêtise.

Absorbé dans mes réflexions, et décidé à rendre à ses charmes un éclatant hommage à ma manière, j'attendais avec impatience la fin de la messe.

Quand nous eûmes déjeûné, j'eus la plus grande peine à faire comprendre au curé que ma place dans la voiture était la dernière; mais j'en eus moins, en arrivant à Trévise, à le persuader qu'il devait rester à dîner et à souper dans une auberge peu fréquentée, vu que je me chargeais de la dépense. Il accepta, dès que je lui eus dit qu'après le souper il y aurait une voiture prête qui le conduirait en une heure à Pr. avec le plus beau clair de lune. Il n'était pressé que par la nécessité absolue de chanter la messe le lendemain à son église.

Descendus à l'auberge, après avoir fait faire bon feu et ordonné bon dîner, je pensai que le curé lui-même pourrait m'aller mettre le diamant en gage, ce qui me procurerait quelques instans de tête à tête avec sa nièce. Je lui fais la proposition, lui disant que, ne voulant pas être connu, je ne pouvais pas y aller moi-même, et il accepta avec empressement, charmé de pouvoir faire quelque chose qui me fût agréable.

Il part, et me voilà seul avec la ravissante Christine. Je passai une heure avec elle sans chercher à lui donner un seul baiser, quoique j'en mourusse d'envie, mais préparant son cœur aux désirs dont j'étais enflammé par tous ces propos qui montent si facilement l'imagination d'une jeune fille.

Le curé revint et me remit la bague en me disant

que je ne pourrais la mettre en gage que le surlendemain, à cause de la solennité de la fête de la Vierge; qu'il avait parlé au caissier du mont-de-piété, et qu'il lui avait dit qu'on me donnerait le double, si je le voulais. Monsieur le curé, lui dis-je, vous me rendriez service de revenir de Pr. pour le mettre en gage vous-même; car, après avoir été présenté par vous, s'il l'était par un autre, cela pourrait faire naître des soupçons. Je vous paierai la voiture.

Je vous promets de revenir.

J'espérais bien qu'il ramènerait sa nièce.

Placé en face de Christine, pendant le dîner, je lui découvrais à chaque instant quelque nouvel attrait; mais, craignant de perdre sa confiance si je me procurais dans la journée quelque faveur insignifiante, je résolus de ne rien brusquer, et de faire en sorte que le bon curé la ramenât à Venise. Là seulement je pourrais, d'après mes vues, faire naître l'amour et lui fournir l'aliment qui lui convient.

Monsieur le curé, dis-je, je vous conseille de ramener votre nièce à Venise. Je me charge de toute la dépense, et je vous procurerai une personne vertueuse chez laquelle mademoiselle Christine sera aussi sûrement que sous les yeux de sa mère. J'ai besoin de la bien connaître pour pouvoir l'épouser; mais là la chose sera immanquable.

Monsieur, j'irai conduire moi-même ma chère nièce, dès que vous m'aurez informé que vous avez

trouvé la maison où je pourrai la laisser avec sûreté.

Pendant que nous discourions, je lorgnais Christine, et je la voyais sourire de satisfaction. Ma chère Christine, lui dis-je, dans huit jours tout au plus l'affaire sera arrangée. Pendant ce temps je vous écrirai; j'espère que vous me répondrez.

Mon oncle vous répondra pour moi, car je n'ai jamais voulu apprendre à écrire.

Eh! ma chère enfant, comment voulez-vous devenir la femme d'un Vénitien sans savoir écrire?

Mais est-il donc nécessaire de savoir écrire pour être femme? je sais très-bien lire.

Ce n'est pas suffisant, et quoiqu'on puisse être femme et mère de famille sans savoir tracer une panse d'*a*, il est pourtant reçu qu'une jeune fille sache écrire; et je m'étonne que vous ne le sachiez pas.

Mais quelle merveille! il n'y a pas une jeune fille chez nous qui le sache; n'est-ce pas? mon oncle,

C'est vrai; mais aucune ne pense à se marier à Venise; et toi, qui le veux, il faut que tu apprennes.

Certainement, lui dis-je, et avant de venir à Venise, car on se moquerait de vous si vous ne le saviez pas. Cela vous attriste, ma chère; mais j'en suis fâché.

Cela me déplaît, parce qu'il n'est pas possible d'apprendre en huit jours.

Je m'engage, dit son oncle, à te faire apprendre

en quinze, si tu veux t'y mettre de toute ta force. Tu en sauras assez pour te perfectionner toi-même dans la suite.

C'est une grande entreprise; mais je m'y soumets, et je vous promets d'étudier jour et nuit, et de commencer dès demain.

Quand nous eûmes dîné, je dis au curé qu'au lieu de partir après souper, il ferait fort bien de se reposer la nuit et de ne partir qu'une heure avant le jour, qu'il arriverait assez à temps pour ses fonctions et qu'il serait plus frais. Le soir, je renouvelai ma proposition; et, comme il vit que sa nièce avait sommeil, il se laissa facilement persuader. J'appelai l'hôtesse pour ordonner une voiture; et, comme je lui disais de me faire du feu dans la chambre voisine et de m'y préparer à coucher, le saint curé me dit que ce n'était pas nécessaire, puisqu'il y avait deux grands lits dans la chambre où nous étions, et que l'un serait pour moi et l'autre pour sa nièce et pour lui. Nous ne nous déshabillerons pas, ajouta-t-il; mais vous pourrez vous déshabiller en toute liberté, car, ne partant pas avec nous, vous pourrez rester au lit tant qu'il vous plaira.

Oh! dit Christine, il faut que je me déshabille, car sans cela je ne pourrais pas dormir; mais je ne vous ferai pas attendre, car il ne me faut qu'un quart d'heure pour me préparer.

Je ne disais rien; mais je ne pouvais revenir de ma surprise. Christine, charmante et faite pour faire

prévariquer Zénocrate, couchait nue avec son oncle le curé, vieux, il est vrai, très-dévot et éloigné de tout ce qui aurait pu rendre cette disposition hasardeuse; enfin tout ce qu'on voudra; mais le curé était homme, il devait l'avoir été tout comme un autre, et savoir qu'il s'exposait au danger. Ma raison, toute charnelle, trouvait cela inouï. La chose néanmoins était innocente, et si innocente, que non-seulement il ne s'en cachait pas, mais encore qu'il ne supposait pas la possibilité qu'on ne la trouvât pas telle. Je voyais tout cela; mais je n'y étais pas fait, et je n'en revenais pas. En avançant en âge et en expérience, j'ai vu cet usage établi en bien des pays chez les bonnes gens dont il n'altérait aucunement les bonnes mœurs; mais, je le répète, c'est parmi les bonnes gens, et je n'ai pas la prétention d'être du nombre.

Nous avions fait maigre à dîner, et mon palais délicat avait été peu satisfait. Je descends à la cuisine et je dis à l'hôtesse que je voulais ce que le marché de Trévise offrait de meilleur, et surtout du vin excellent.

Si vous ne regardez pas à la dépense, monsieur, laissez faire; vous aurez lieu d'être content. Vous aurez du vin de Gatta.

Bien, et faites-nous souper de bonne heure.

Je remonte et je trouve Christine caressant les joues de son vieil oncle âgé de soixante-quinze ans. Le bon homme riait. Savez-vous de quoi il s'agit? me dit-il : ma nièce me cajole pour que je la laisse

ici jusqu'à mon retour. Elle me dit que ce matin vous avez passé l'heure que je vous ai laissé seul avec elle comme un frère avec sa sœur, et je le crois; mais elle ne songe pas qu'elle vous incommoderait.

Non; au contraire, soyez sûr qu'elle me fera plaisir, car je la trouve aimable au possible. Et pour ce qui regarde mon devoir et le sien, je crois que vous pouvez vous reposer sur nous.

Je n'en doute pas. Je vous la laisse donc jusqu'à après-demain. Vous me verrez de retour de bonne heure pour aller faire votre affaire.

Cet arrangement si surprenant et si inattendu me fit monter le sang à la tête, et j'eus un saignement de nez qui dura plus d'un quart d'heure. De ma part je ne craignais rien, j'étais fait à ces accidens; mais le bon curé était dans les transes, car il craignait une hémorrhagie.

Dès qu'il fut rassuré, il nous quitta pour quelque affaire, nous disant qu'il reviendrait à l'entrée de la nuit. Je me vis seul avec l'aimable et naïve Christine, et je m'empressai de la remercier de la confiance qu'elle avait en moi.

Je vous assure, me dit-elle, qu'il me tarde bien que vous me connaissiez tout-à-fait; vous verrez que je n'ai pas les défauts qui vous ont tant déplu dans les demoiselles que vous avez connues à Venise; et puis je vous promets d'apprendre de suite à bien écrire.

Vous êtes adorable et pleine de bonne foi; mais il faut être discrète à Pr., et ne dire à personne que

vous avez fait un accord avec moi. Vous vous réglerez comme votre oncle vous dira, car ce sera à lui que j'écrirai tout.

Vous pouvez compter sur ma discrétion, et ma mère même ne saura rien que quand vous me permettrez de le lui dire.

Je passai ainsi la journée, me refusant les moindres libertés, mais devenant de plus en plus amoureux de cette charmante fille. Je lui contais de petites histoires galantes que je gazais de manière à l'intéresser sans l'effaroucher; et je voyais que, quoiqu'elle ne comprît pas toujours, elle affectait de comprendre, ne voulant pas me paraître ignorante.

Quand son oncle revint, je formais dans ma tête les arrangemens à prendre pour l'épouser, et je me proposais de la placer précisément chez la bonne veuve où j'avais logé ma belle comtesse.

Nous nous mîmes à table, et notre souper fut exquis.

Je dus enseigner à Christine à manger des huîtres et des truffes, qu'elle voyait devant elle pour la première fois. Le vin de la Gatta est comme le Champagne, il égaie et ne grise pas; mais il ne se conserve que d'une récolte à l'autre. Nous nous couchâmes avant minuit, et je ne me réveillai qu'au grand jour. Le curé était parti si doucement que je ne l'avais pas entendu.

Je me tourne du côté de l'autre lit, et je n'y vois que Christine qui dormait. Je lui dis bonjour, elle

s'éveille, se reconnaît, et, s'appuyant sur son coude, elle sourit. Mon oncle est parti; je ne l'ai pas entendu.

Ma chère amie, tu es belle comme un ange; je meurs d'envie d'aller te donner un baiser.

Si tu as cette envie, mon cher ami, viens me le donner.

Je saute du lit; la décence la fait reculer; il faisait froid, j'étais amoureux, et me voilà dans ses bras par un de ces mouvemens spontanés que le sentiment seul amène, et nous sommes l'un à l'autre sans avoir pensé à nous livrer, elle heureuse et un peu confuse, moi radieux, et pourtant étonné d'une victoire que j'avais obtenue sans combat.

Après une heure de tendres oublis, redevenus un peu calmes, nous nous regardions avec tendresse, mais sans nous rien dire. Christine fut la première à rompre le silence : Qu'avons-nous fait? me dit-elle de l'air le plus tendre et du ton le plus doux.

Nous nous sommes mariés.

Que dira demain mon oncle?

Il ne le saura que quand il nous aura donné la bénédiction nuptiale, à l'église de sa paroisse.

Et quand nous la donnera-t-il?

Quand nous aurons fait tous les préparatifs convenables pour un mariage public.

Combien faut-il de temps pour cela?

Un mois à peu près.

On ne peut pas se marier en carême.

J'en aurai la permission.

Tu ne me trompes pas?

Non, car je t'adore.

Tu n'as donc plus besoin de me connaître?

Non, car je te connais entièrement, et je suis sûr que tu feras mon bonheur.

Et tu feras le mien?

Je l'espère.

Levons-nous et allons à la messe. Qui l'aurait cru que, pour avoir un mari, il ne fallait pas aller à Venise, mais en partir pour retourner chez moi.

Nous nous levâmes, et, après avoir déjeûné, nous allâmes à la messe. Le reste de la matinée se passa inaperçu jusqu'au dîner. Trouvant Christine différente de ce qu'elle était la veille, je lui en demandai la raison : elle doit être, me dit-elle, la même qui vous rend pensif.

Mon air pensif, ma chère, est celui que doit avoir l'amour heureux quand il est en conférence avec l'honneur. L'affaire est devenue très-sérieuse, et l'amour se voit obligé à réfléchir. Il s'agit de nous marier à l'église, et nous ne le pouvons pas avant le carême, puisque nous touchons aux derniers jours du carnaval; cependant, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à Pâques, car le temps nous paraîtrait trop long. Il nous faut une dispense juridique pour célébrer nos noces. N'ai-je pas bien sujet de penser?

Pour toute réponse, elle se lève et vient m'em-

brasser avec tendresse. Ce que je lui avais dit était vrai, mais je ne pouvais pas lui dire tout ce qui me rendait pensif. Je me voyais dans un engagement qui ne me déplaisait pas, mais j'aurais désiré qu'il ne fût pas si pressant. Je ne pouvais pas me dissimuler ce commencement de repentir qui serpentait dans mon âme amoureuse et bien intentionnée; et cela m'attristait. Cependant, j'avais la certitude que cette excellente créature n'aurait jamais à me reprocher son malheur.

Nous avions toute la soirée devant nous, et, comme elle m'avait dit qu'elle n'avait jamais vu de comédie, je résolus de lui donner ce plaisir ce soir-là même. Je fis venir un juif, qui me fournit tout ce qui était nécessaire pour la masquer, et nous partîmes. Un homme amoureux ne connaît de véritable plaisir que celui qu'il procure à l'objet aimé. Après la comédie, je la conduisis au casino, et elle me donna envie de rire par l'étonnement qu'elle montra en voyant, pour la première fois, une banque de pharaon. Je n'avais pas assez d'argent pour jouer moi-même, mais j'en avais plus qu'il n'en fallait pour que je l'amusasse à jouer un petit jeu. Je lui donnai dix sequins, en lui disant ce qu'elle devait faire. Elle ne connaissait pas les cartes, mais, dès qu'elle fut assise, en moins d'une heure, elle eut une centaine de sequins devant elle. Je lui fis quitter le jeu, et nous nous retirâmes. Quand nous fûmes dans notre chambre, je lui fis compter l'argent qu'elle avait gagné, et, dès

qu'elle sut que tout cet or lui appartenait, elle crut que c'était un rêve. Oh! que dira mon oncle? s'écria-t-elle. Nous fîmes un léger repas, ensuite nous allâmes passer une nuit délicieuse, ayant soin de nous séparer au point du jour, pour que le bon curé ne nous trouvât pas ensemble. Il arriva de bonne heure, et nous trouva profondément endormis chacun dans notre lit. Il m'éveilla, et je lui donnai la bague qu'il alla mettre en gage. Il revint deux heures après, et nous trouva habillés et causant au coin du feu. Dès que Christine le vit, elle courut l'embrasser; ensuite, elle lui fit voir tout l'or dont elle était maîtresse. Quelle douce surprise pour ce bon vieux prêtre! Il ne savait comment exprimer son admiration. Il remercia Dieu de ce qu'il appelait miracle, et il conclut que nous étions nés pour faire le bonheur l'un de l'autre.

Quand il fut question de nous séparer, je lui promis d'aller les voir au commencement du carême, mais à condition qu'à mon arrivée je ne trouverais personne informé ni de mon nom ni de nos affaires. Il me remit l'extrait de baptême de sa nièce et l'état de sa dot, et dès que je les eus vus partir, je repris le chemin de Venise, amoureux et déterminé à ne pas manquer de foi à cette charmante fille. Je savais qu'il me serait facile de convaincre mes trois amis que mon mariage était irrévocablement écrit dans le grand livre des destinées.

A mon apparition je vis ces trois excellens hommes dans l'ivresse de la joie, car n'étant pas accou-

tumés à me voir trois jours absent, MM. Dandolo et Barbaro appréhendaient qu'il ne me fût arrivé quelque malheur; mais M. de Bragadin, d'une foi plus ferme, les rassurait en leur disant qu'ayant Paralis pour sentinelle, aucun malheur ne pouvait m'arriver.

Dès le lendemain je me décidai à faire le bonheur de Christine sans l'unir à moi. J'avais eu l'idée de l'épouser quand je l'aimais plus que moi-même; mais après la jouissance, la balance s'était tellement penchée de mon côté, que mon amour-propre se trouva plus fort que mon amour. Je ne pouvais me résoudre à renoncer aux avantages, aux espérances que je croyais attachés à mon état d'indépendance. Malgré cela j'étais esclave du sentiment. Abandonner cette fille naïve et innocente me paraissait une action si noire, que je la sentais au-dessus de mes forces : la seule idée m'en faisait frémir. Je sentais qu'il était possible qu'elle portât dans son sein un gage de notre mutuel amour, et je frissonnais de la possibilité que sa confiance en moi fût payée par l'opprobre et par le malheur de toute sa vie. Je pensai à lui trouver un mari à tous égards préférable à moi; un mari fait, non-seulement pour qu'elle me pardonnât l'affront que je lui avais fait, mais pour qu'elle en vînt à chérir ma tromperie et à m'en aimer davantage.

Cette trouvaille ne pouvait pas être difficile, car outre que Christine était un modèle de beauté et qu'elle jouissait dans son village d'une réputation

intacte, elle avait une dot de quatre mille ducats courans de Venise.

Enfermé avec les trois adorateurs de mon oracle, la plume à la main, j'ai fait à Paralis une question sur l'affaire qui me tenait à cœur. Il me donna cette réponse : Appuie l'affaire à Serenus. C'était le nom cabalistique de M. de Bragadin, et ce brave homme se soumit de bon cœur à tout ce que Paralis lui ordonnerait de faire. C'était à moi à l'informer. Il s'agit, lui dis-je, d'obtenir du Saint-Père une permission de mariage en faveur d'une fille très-honnête, pour qu'elle puisse célébrer publiquement ses noces en carême dans l'église de son village. C'est une jeune paysanne.

Voilà, lui dis-je, l'extrait de baptême. On ne connaît pas encore l'époux, mais cela ne fait rien, puisque Paralis le fera trouver. Repose-toi sur moi, me dit mon père, j'écrirai dès demain à notre ambassadeur à Rome et je ferai en sorte que le *Sage* de semaine envoie ma dépêche par exprès. Laisse-moi faire ; je vais donner à cette besogne l'air d'une affaire d'état, et Paralis sera d'autant mieux obéi, que je prévois que l'époux sera l'un de nous quatre : nous devons nous disposer à l'obéissance.

Je dus me faire effort pour ne pas éclater de rire ; car je me voyais maître absolu de rendre Christine dame noble Vénitienne et femme de sénateur ; mais le fait est que je n'y pensais pas. Consultant de nouveau mon oracle pour savoir qui serait l'époux de la jeune fille, il donna pour ré-

ponse que M. Dandolo devait se charger de le trouver jeune, beau, sage et citoyen capable de servir la république dans le ministère soit intérieur, soit extérieur; mais qu'il ne devait rien engager sans me consulter. Je lui donnai du courage en lui disant que la jeune fille avait quatre mille ducats courans de dot, et qu'il avait quinze jours pour faire son choix. M. de Bragadin, enchanté de n'être pas chargé de ce soin, se pâmait de rire.

Après cette double démarche, je me sentis en paix. J'étais certain qu'on trouverait l'époux tel que je le voulais; je ne pensai donc qu'à bien finir mon carnaval et à me régler de manière à ne pas me trouver la bourse vide dans un moment d'urgence.

La fortune me mit bientôt en possession de mille sequins. Je commençai d'abord par payer mes dettes. Ensuite, la dispense de Rome étant arrivée dix jours après la demande, je remis à M. de Bragadin cent écus romains qu'elle avait coûtés. Cette dispense permettait à Christine de se marier dans toute église de la chrétienté, mais on devait y faire apposer le sceau de la chancellerie épiscopale diocésaine qui dispenserait de la publication ordinaire des bans. Il ne me manquait donc plus qu'une bagatelle : — l'époux. M. Dandolo m'en avait déjà proposé trois ou quatre que, pour bonnes raisons, je n'avais pas voulu admettre; mais enfin il m'en trouva un à souhait.

Devant retirer la bague du mont-de-piété, et ne

voulant pas paraître moi-même, j'écrivis au curé de se trouver à Trévise au jour et à l'heure que je lui indiquais. On sent que je ne fus pas surpris de le voir arriver accompagné de sa belle nièce. Se croyant sûre que je n'étais venu que pour arranger ce qui concernait notre mariage, elle ne se gêna pas; elle m'embrassa tendrement et j'en fis de même. Dans cette douce étreinte, adieu l'héroïsme, si son oncle ne s'était pas trouvé là. Je mis entre les mains du curé la dispense du Pape, et le beau visage de Christine fut à l'instant tout rayonnant de joie. Elle ne pouvait pas assurément se figurer que j'eusse travaillé si activement pour d'autres que pour moi; et n'étant encore sûr de rien, je ne voulus pas la désabuser dans ce moment-là. Je lui promis d'aller à Pr. dans huit ou dix jours, et qu'alors nous établirions tout. Après souper, je remis au curé la reconnaissance et l'argent pour aller retirer la bague du mont-de-piété; ensuite nous allâmes nous coucher. Pour cette fois, fort heureusement, il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre, et je dus m'aller coucher dans une autre.

Le lendemain matin j'entrai dans la chambre de Christine que je trouvai encore au lit. Son oncle était sorti pour aller chercher mon solitaire, et seul avec cette superbe fille, j'eus occasion de me découvrir de la retenue au besoin. La regardant comme ne devant plus m'appartenir, et devant disposer son cœur en faveur d'un autre, je l'embrassai tendrement, mais je fus sage. Je passai une heure avec

elle, obligé, comme saint Antoine de combattre contre la chair. Je voyais cette charmante fille amoureuse et surprise, et j'admirai sa vertu dans cette modestie naturelle qui ne lui permit pas de me faire des avances. Elle se leva, s'habilla et ne montra aucune humeur. Elle aurait certainement été mortifiée, s'il lui était venu dans l'esprit que j'eusse pu la mépriser ou méconnaître le prix de ses charmes.

Son oncle rentra, me remit le diamant, et nous dînâmes. Après avoir dîné, il me fit voir une petite merveille. Sa nièce avait appris à écrire, et, pour m'en donner une preuve, elle écrivit très-joliment et très-couramment sous sa dictée en ma présence.

Nous nous séparâmes bientôt, après leur avoir réitéré ma promesse de revenir dans une dixaine de jours, et je retournai le soir à Venise.

Le second dimanche de carême, M. Dandolo, en sortant du sermon, me dit d'un air triomphant que l'heureux époux était trouvé, et qu'il était sûr qu'il aurait mon approbation. En disant cela, il me nomma Charles ** que je connaissais de vue. C'était un très-beau jeune homme, ayant des mœurs, et d'à peu près vingt-deux ans. Il était clerc de Ragionato et filleul du comte Algarotti, dont une sœur était mariée à un frère de M. Dandolo. Ce jeune homme, me dit M. Dandolo, n'a plus ni père ni mère, et je suis sûr que son parrain se rendra caution de la dot qu'une épouse lui portera. Je l'ai sondé, et j'ai vu qu'il serait disposé à se marier avec

une honnête fille qui lui apporterait de quoi acheter la charge qu'il occupe en qualité de clerc.

C'est excellent, mais je ne puis rien décider que je ne l'aie entendu parler.

Il viendra demain dîner avec nous.

Il vint effectivement, et je le trouvai très-digne des éloges que m'en avait fait M. Dandolo. Nous devînmes amis. Il avait du goût pour la poésie ; je lui montrai quelques-unes de mes productions, et le jour suivant, ayant été le voir, il me communiqua quelques petits ouvrages que je trouvai bien faits. Il me présenta à sa tante, chez laquelle il demeurait avec sa sœur, et je fus ravi de leur amabilité et de l'accueil qu'elles me firent. Me trouvant seul avec lui dans sa chambre, je lui demandai comment il traitait l'amour.

Je ne m'en soucie pas, me dit-il, mais je cherche à me marier pour avoir un établissement indépendant.

De retour au palais, je dis à M. Dandolo qu'il pouvait traiter d'affaires avec le comte Algarotti, et celui-ci en parla à Charles, qui répondit qu'il ne dirait ni oui ni non qu'après qu'il aurait vu sa future, qu'il lui aurait parlé, et qu'il serait informé de tout ce qui la regardait. Du reste, le comte était prêt à répondre pour son filleul, c'est-à-dire à cautionner quatre mille écus à l'épouse, si sa dot les valait. Après ces préliminaires, mon tour vint.

Dandolo ayant dit à Charles que toute l'affaire était entre mes mains, celui-ci vint me trouver et

me demanda quand je pourrais avoir la complaisance de lui faire connaître la jeune personne. Tel jour, lui dis-je, mais il faut sacrifier la journée tout entière, car la future est à vingt milles d'ici. Nous dînerons avec elle, et le soir nous reviendrons coucher à Venise. Il me promit d'être à mes ordres dès le point du jour, et nous nous séparâmes. Aussitôt j'envoyai un exprès au curé pour le prévenir du moment où j'arriverais chez lui avec un ami, et que nous dînerions tous trois avec sa nièce.

Au jour marqué, Charles fut ponctuel, et j'eus soin en route de lui dire que j'avais fait la connaissance de la jeune personne et de son oncle, en allant à Mestre, il y avait environ un mois, et que je me serais offert moi-même, si j'avais eu un état fait, et de quoi lui assurer ses quatre mille ducats. Je ne crus pas devoir pousser mes confidences plus loin.

Nous arrivâmes chez le bon curé deux heures avant midi, et un quart d'heure après, Christine arriva d'un air fort libre, donnant le bonjour à son oncle et me disant qu'elle était bien aise de me voir arrivé. Elle ne fit à Charles qu'une révérence de la tête, me demandant s'il était clerc comme moi. Charles lui répondit qu'il était clerc de Ragionato. Elle fit semblant de comprendre, ne voulant point paraître ignorante. Je veux, me dit-elle, vous faire voir mon écriture, et après, s'il vous plaît, nous irons voir ma mère.

Enchantée de l'éloge que Charles fit de son

écriture quand il sut qu'il n'y avait qu'un mois qu'elle apprenait, elle nous invita à la suivre. Chemin faisant, Charles lui demanda pourquoi elle avait attendu jusqu'à dix-neuf ans pour apprendre à écrire.

D'abord, monsieur, qu'est-ce que ça vous fait? mais apprenez que je n'ai pas dix-neuf ans, car je n'en ai que dix-sept. Charles lui demanda excuse tout en riant de son ton brusque.

Elle était habillée en simple villageoise, mais très-proprement et ayant à son cou et à ses bras ses superbes chaînes d'or. Je lui dis de nous donner les bras, et elle le fit en me donnant un coup-d'œil de soumission. Nous trouvâmes sa mère, qu'une douloureuse sciatique condamnait à rester au lit. Un homme de bonne mine, qui se trouvait assis à côté de la malade, se lève en nous voyant et va embrasser Charles. On me dit que ce monsieur était le médecin, et cette circonstance me fit plaisir.

Après les complimens de saison faits à cette bonne femme, le médecin demanda à Charles des nouvelles de sa sœur et de sa tante. Parlant de sa sœur qui avait une maladie secrète, Charles pria son ami de lui dire quelque chose à part et ils sortirent. Resté seul avec la mère et la fille qui était assise sur le lit de sa mère, je fis l'éloge de Charles, de sa bonne conduite, de ses mœurs, de son habileté, et je vantai le bonheur de la femme que le ciel lui donnerait pour épouse. Toutes deux confirmèrent mes louanges en disant qu'il portait

sur sa figure tout le bien que j'en disais. N'ayant point de temps à perdre, je dis à Christine qu'à table elle devait se tenir sur ses gardes, parce qu'il était possible que ce fût là l'époux que le ciel lui avait destiné.

À moi?

Oui, à vous. C'est un garçon unique; vous serez avec lui bien plus heureuse que vous ne le seriez avec moi; et puisque le médecin le connaît, vous saurez de lui tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire maintenant.

Qu'on se figure la peine que dut me faire cette déclaration *ex abrupto*, et ma surprise en voyant la jeune fille tranquille et point décontenancée! Ce phénomène arrêta les larmes que j'étais prêt à répandre. Après une minute de silence, elle me demanda si j'étais sûr que ce beau garçon voudrait d'elle. Cette question, en me faisant connaître l'état du cœur de Christine, me rassura et dissipa ma peine; car je vis que je ne la connaissais pas bien. Je lui dis que telle qu'elle était, elle ne pouvait déplaire à personne. Ce sera à dîner, ma chère Christine, que mon ami vous étudiera, et il ne tiendra qu'à vous de faire briller toutes les belles qualités que Dieu vous a données. Faites surtout qu'il ne puisse avoir aucun soupçon de notre intime amitié.

C'est fort singulier. Mon oncle est-il informé de ce changement de scène?

Non.

Et si je lui plais, quand m'épousera-t-il?

Dans huit à dix jours. J'aurai soin de tout. Vous me reverrez ici dans le courant de la semaine.

Charles étant rentré avec le médecin, Christine quitta le lit de sa mère et prit un siége en face de nous. Elle soutint avec beaucoup de sens tous les propos que lui adressa Charles, excitant quelquefois à rire par des naïvetés, jamais par des bêtises. Charmante naïveté! enfant de l'esprit et de l'ignorance! tes grâces sont enchanteresses, et seule tu as le pouvoir de tout dire sans jamais offenser. Mais que tu es laide quand tu n'es pas naturelle! et tu es le chef-d'œuvre de l'art quand tu parviens à l'imitation parfaite.

Nous dînâmes un peu tard, et j'observai de ne point parler et de ne point regarder Christine pour ne pas la distraire. Charles l'occupa continuellement, et je vis avec une vive satisfaction qu'elle lui tint tête avec aisance et intérêt. Après le dîner et près de nous séparer, elle lui dit ces mots qui me pénétrèrent : Vous êtes faite, lui dit Charles, pour faire le bonheur d'un prince. Je m'estimerai heureuse, répliqua-t-elle, si vous me jugez digne de faire le vôtre. Ces mots mirent Charles tout en feu ; il m'embrassa et nous partîmes.

Christine était simple, mais sa simplicité n'était point dans son esprit, elle n'était que dans son cœur. La simplicité de l'esprit est de la bêtise, celle du cœur n'est que de l'ignorance, de l'innocence : c'est une véritable vertu qui reste même après que la cause a cessé. Enfin cette jeune fille,

presque enfant de la nature, était simple dans ses manières, mais gracieuse par ces mille riens qu'on ne saurait décrire; elle était sincère, car elle ne savait pas que la dissimulation d'aucune impression fût un précepte des convenances; et comme elle était pure d'intention, elle était étrangère à cette mauvaise honte, à cette fausse modestie qui forcent l'innocence affectée à rougir d'un mot ou d'un geste dit ou fait souvent sans aucune intention insidieuse.

Durant tout le voyage, Charles ne me parla que de son bonheur : il était décidément amoureux. J'irai, me dit-il, trouver le comte Algarotti dès demain, et vous pouvez écrire au curé de venir avec toutes les pièces nécessaires pour passer le contrat, qu'il me tarde de signer. Il rit de bonheur et de surprise, quand je lui dis que j'avais fait à la future le cadeau d'une dispense du Pape pour se marier en carême : il faut donc, dit-il, que nous menions l'affaire grand train.

Dans la conférence que mon jeune remplaçant eut le lendemain avec M. Dandolo et son parrain, il fut convenu qu'on écrirait au curé de venir avec sa nièce. Je me chargeai de la commission, et partant de Venise deux heures avant le jour, je me rendis à P...r, où le curé ne me demanda pour me suivre, que le temps de dire la messe. Je me rendis chez la future, et je lui fis un sermon sentimental et paternel, dont tous les mots tendaient à lui tracer la route du bonheur dans le nouvel état qu'elle

allait embrasser. Je lui dis comment elle devait se conduire avec son mari, avec sa tante et sa belle-sœur, pour captiver leur amour et leur amitié. La fin de mon discours fut pathétique et un peu dénigrant pour moi, car en lui recommandant la fidélité, il était naturel que je lui demandasse pardon de l'avoir séduite.

Lorsque vous me promîtes de m'épouser la première fois que nous eûmes la faiblesse de nous donner l'un à l'autre, aviez-vous l'intention de me tromper?

Non, certainement.

Vous ne m'avez donc pas trompée. Je vous dois au contraire de la reconnaissance d'avoir réfléchi que si notre union pouvait être malheureuse, il valait mieux que vous me trouvassiez un autre époux; et je remercie Dieu de ce que vous avez si bien réussi. Dites-moi maintenant ce que je dois répondre à votre ami, si, la première nuit de nos noces, il me demande ce qui m'a rendue différente d'une vierge.

Il n'est pas probable que Charles, délicat et de bonnes mœurs, vous fasse une question pareille : mais si cela arrivait, dites-lui avec assurance que vous n'avez jamais eu d'amant et que vous ne vous croyez pas différente d'une autre fille.

Me croira-t-il?

Oui, bien certainement, car l'homme le plus expert peut s'y tromper.

Mais s'il ne me croyait pas?

Il se rendrait digne de votre mépris, et il en ferait lui-même la pénitence. Mais tranquillisez-vous pleinement, cela n'arrivera pas. Un homme d'esprit, ma chère Christine, lorsqu'il a une bonne éducation, ne hasarde jamais une pareille question, puisque non-seulement il est sûr de déplaire, mais même de ne jamais savoir la vérité; car si cette vérité doit nuire à la bonne opinion que toute femme doit désirer que son mari ait d'elle, il n'y a qu'une sotte qui puisse se déterminer à lui dire la vérité.

J'entends parfaitement ce que tu me dis, mon cher ami : embrassons-nous donc pour la dernière fois.

Non, car nous sommes seuls, et ma vertu est faible : je t'adore toujours.

Ne pleure pas, mon cher ami, car en vérité je ne m'en soucie pas.

Cette raison naïve et burlesque changea tout-à-coup ma disposition, et au lieu de pleurer, je me mis à rire. Elle se mit en grande toilette, et après avoir déjeûné, nous partîmes. Nous arrivâmes à Venise en quatre heures, et après les avoir placés dans une bonne auberge, je me rendis chez M. de Bragadin, et je dis à M. Dandolo que nos gens étaient arrivés, qu'il devait le lendemain les réunir à Charles, et se charger de toute l'affaire, parce que l'honneur des époux, celui des parens, et les convenances ne permettaient pas que je m'en mêlasse davantage.

Il comprit mes raisons et agit en conséquence. Il alla trouver Charles qu'il m'amena ; ensuite étant allé les présenter tous deux au curé et à sa nièce, je leur fis une sorte d'adieu.

Je sus qu'ayant été ensuite chez le comte Algarotti et puis chez un notaire, le contrat avait été fait et signé dans la journée, et que Charles ayant reconduit sa future à P...r, il avait pris jour pour la célébration de son mariage.

A son retour, Charles vint me faire une visite, et me dit que sa fiancée avait enchanté, par sa beauté et l'affabilité de son caractère, sa tante, sa sœur et son parrain qui avait voulu se charger de tous les frais de la noce.

Elle sera, me dit-il, célébrée tel jour à P...r, et j'espère que vous me ferez le plaisir de couronner l'œuvre en y assistant. Je lui opposai toutes les raisons que je crus valables pour m'en dispenser, mais il insista avec une sorte de reconnaissance et tant d'effusion de sentiment, que je dus accepter. J'écoutai avec un véritable plaisir le récit de l'impression que la beauté, la naïveté, la riche parure et surtout le jargon de cette charmante fille avaient faite sur sa famille et sur le comte. J'en suis fortement épris, me dit ce jeune homme, et je sens que je vous devrai le bonheur que j'espère trouver avec cette ravissante fille. Quant à son jargon villageois, elle ne tardera pas à s'en défaire à Venise, où l'envie et la médisance lui en feraient facilement un crime.

Je jouissais de son enthousiasme et de son bonheur, et je me félicitais que tout cela fût mon ouvrage; cependant j'éprouvais un fonds de jalousie qui me faisait envier un sort que j'aurais pu me réserver pour moi.

Charles ayant invité MM. Dandolo et Barbaro, ce fut avec eux que je me rendis à P...r. Je trouvai chez le curé une table dressée par les officiers du comte Algarotti que Charles avait choisi pour son compère, et qui, faisant tous les frais de la noce, avait eu soin d'envoyer à P...r son cuisinier et son chef d'office.

Bientôt après, ayant aperçu Christine, les larmes me vinrent aux yeux, et je fus obligé de sortir. Elle était habillée en paysanne, mais belle comme un astre. Son époux, son oncle, le comte Algarotti avaient vainement tenté de lui persuader de prendre le costume de Venise; elle avait raisonnablement résisté à leurs sollicitations. Dès que je serai votre épouse, avait-elle dit à Charles, je m'habillerai comme vous le voudrez; mais ici je ne paraîtrai aux yeux de mes compagnes que telle qu'elles m'ont toujours vue : j'éviterai par-là que toutes les filles avec lesquelles j'ai été élevée se moquent de moi et me supposent l'intention d'avoir voulu les offenser. Il y avait dans ce raisonnement quelque chose de si juste, de si noble et de si généreux, que Charles croyait voir dans son amante un être surnaturel. Il me dit qu'il s'était informé, chez la femme où Christine avait passé quinze jours à Venise, des

deux jeunes gens qu'elle avait refusés, et qu'il en avait été extrêmement surpris, car c'étaient deux partis très-acceptables sous tous les rapports. Christine, ajoutait-il, est un lot qui m'était réservé par le ciel pour faire mon bonheur, et c'est à vous que j'en dois la précieuse possession. Sa reconnaissance me plaisait, et je me rends la justice que je ne pensais aucunement à en profiter. Je jouissais de faire des heureux.

Nous nous rendîmes à l'église vers les onze heures, et nous fûmes fort surpris de ne pouvoir y pénétrer qu'avec peine. Une quantité de nobles de Trévise, curieux de savoir s'il était vrai qu'on célébrât publiquement en carême le mariage d'une simple paysanne, tandis qu'il n'aurait fallu attendre qu'un mois pour le célébrer sans dispense, s'y étaient rendus. C'était une merveille pour tout le monde, et il devait y avoir quelque raison secrète, qu'on était au désespoir de ne pas pouvoir deviner. Malgré l'envie, dès que le couple parut, la satisfaction se montra sur tous les visages; chacun convenait que ces jolis amans méritaient une distinction éclatante, une exception à toutes les règles.

Une comtesse Tos., de Trévise, marraine de Christine, s'étant approchée d'elle après la messe, l'embrassa comme une tendre amie, se plaignant modestement qu'elle ne lui eût pas communiqué cet heureux événement en passant par Trévise. Christine, dans la naïveté de son esprit, lui répondit, avec autant de modestie que de douceur,

qu'elle ne devait attribuer cet oubli de son devoir qu'à la précipitation avec laquelle le mariage s'était fait. En même temps elle lui présenta son époux, et pria le comte Algarotti de vouloir réparer ses torts en invitant sa marraine à vouloir bien assister au repas des noces, ce que la comtesse accepta de très-bonne grâce. Cette manière d'agir, qui aurait dû être le fruit d'une bonne éducation et d'un grand usage du monde, n'était, dans cette charmante villageoise, que l'effet d'un esprit juste et franc, qui aurait moins brillé si on avait cherché à le rendre tel par l'art.

A peine rentrés de l'église, les nouveaux époux allèrent se mettre à genoux auprès du fauteuil de la mère, qui les bénit en pleurant de joie.

On se mit à table, et l'ordre voulut que Christine et son heureux époux occupassent les premières places. J'occupai la dernière avec le plus grand plaisir, et, quoique tout fût exquis, je mangeai peu et ne dis presque pas le mot.

L'unique occupation de Christine fut de distribuer à chacun de la compagnie des choses agréables, lorgnant chaque fois son époux pour s'assurer de son approbation.

Il lui arriva deux ou trois fois de dire des choses si gracieuses à sa tante et à sa sœur, qu'elles ne purent s'empêcher de se lever pour aller l'embrasser, en félicitant son époux de son bonheur; et moi, assis assez près du comte Algarotti, je l'entendais, dans la joie de mon âme, répéter à la mar-

raine de Christine qu'il n'avait jamais goûté un plaisir aussi grand.

A vingt-deux heures (1), Charles dit un mot à l'oreille à sa charmante épouse, qui fit un salut de tête à sa marraine, et on se leva. Après les complimens d'usage,— et ici ils portaient le cachet de la sincérité,—la nouvelle mariée distribua à toutes les filles du village, qui étaient dans la chambre voisine, des cornets de dragées qu'on avait préparés dans une corbeille; ensuite elle prit congé d'elles en les embrassant, sans la moindre apparence d'orgueil. Après le café, le comte Algarotti invita toute la compagnie à aller coucher à une maison qu'il avait à Trévise, et à y accepter le dîner du lendemain des noces. Le curé seul s'en dispensa; et il ne pouvait pas être question de la mère, car son état de souffrance la mettait hors d'état de se mouvoir : elle mourut trois mois après.

Christine quitta donc son village pour suivre son époux, dont elle fit le bonheur et qui la rendit parfaitement heureuse. Le parrain de Charles et la marraine de sa femme partirent ensemble avec mes deux nobles amis. Les deux jeunes époux, comme de raison, eurent une voiture pour eux seuls, et je tins compagnie dans une autre à la tante et à la sœur de l'heureux époux, auquel, malgré moi, je portais envie, quoique, au fond du cœur, son bonheur me fît du bien.

(1) 4 heures après-midi.

Cette sœur avait du mérite : jeune veuve de vingt-cinq ans, elle méritait encore des hommages ; cependant je donnai la préférence à la tante. Elle me dit que sa nouvelle nièce était un vrai bijou, faite pour être adorée de tout le monde ; mais qu'elle ne l'exposerait que lorsqu'elle parlerait bien le vénitien. Sa gaîté, sa naïveté et son esprit sont des choses qu'il faut habiller à la mode comme son corps. Nous sommes très-contentes du choix de mon neveu, et il a contracté avec nous une obligation éternelle à laquelle personne ne doit trouver à redire. J'espère qu'à l'avenir, monsieur, vous daignerez regarder notre maison comme la vôtre.

L'invitation était polie et peut-être sincère ; cependant je fis le contraire, et l'on m'en sut gré. Au bout d'un an, Christine donna à son époux un gage de leur mutuel amour, ce qui ne fit qu'ajouter à leur bonheur.

Nous fûmes très-bien logés à Trévise, et, après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, j'étais avec le comte Algarotti et mes deux amis lorsque Charles entra, beau, frais et radieux. Après avoir riposté avec beaucoup d'esprit et d'à-propos à quelques plaisanteries, je le regardais, non sans quelque appréhension, lorsqu'il vint m'embrasser cordialement. J'avoue que jamais baiser ne m'a fait plus de bien.

On s'étonne qu'il y ait des scélérats dévots qui se recommandent à leur saint quand ils croient

avoir besoin de son secours, ou qu'ils le remercient quand ils s'imaginent en avoir obtenu quelque chose; mais on a tort, car c'est un bien, puisque cela prêche contre l'athéisme.

La tante et la sœur, sur l'invitation de Charles, étant allées donner le bonjour à la jeune épouse, revinrent une heure après avec elle. Le bonheur ne s'est jamais peint sur un plus beau visage!

M. Algarotti, allant à sa rencontre, lui demanda affectueusement si elle avait bien passé la nuit; pour toute réponse elle courut embrasser son mari. C'était la réponse la plus naïve et la plus éloquente possible. Tournant ensuite ses beaux yeux sur moi, et me tendant la main : M. Casanova, me dit-elle, je suis heureuse, et j'aime à vous devoir mon bonheur. Mes larmes, en lui baisant la main, lui apprirent combien je me trouvais heureux moi-même.

Nous dînâmes dans une sorte de ravissement; et après le dîner nous partîmes pour Mestre, d'où nous nous rendîmes à Venise. Nous descendîmes les époux chez eux, ensuite nous allâmes faire rire M. de Bragadin du récit de notre expédition. Cet homme, singulièrement savant, fit cent réflexions profondes ou absurdes sur ce mariage. J'en riais en moi-même; car, ayant seul la clé du secret, j'en voyais tout le comique.

CHAPITRE X.

Petits malheurs qui m'obligent à partir de Venise. — Ce qui m'arrive à Milan et à Mantoue.

La seconde fête de pâques, Charles vint nous faire visite avec sa charmante femme, qui, sous tous les rapports, me parut être une autre personne que Christine; mais c'était sa coiffure poudrée qui ne valait pas le noir d'ébène de ses superbes cheveux, et ses habits de dame, bien moins piquans que ceux d'une riche paysanne. Le bonheur était écrit sur leurs physionomies. Charles me fit de tendres reproches de n'être pas allé les voir une seule fois, et pour réparer ce tort apparent, j'allai leur faire visite avec M. Dandolo le surlendemain. Charles me dit que sa femme était l'idole de sa tante et la meilleure amie

de sa sœur; qu'elle était douce, complaisante, affectueuse, et du caractère le plus insinuant. Cela me fit le plus grand plaisir, et j'en eus presque autant de voir que Christine commençait à s'approprier parfaitement le dialecte vénitien.

Nous ne trouvâmes point Charles à la maison, Christine était seule avec ses deux parentes. Nous fûmes parfaitement bien accueillis, et d'un propos à l'autre, la tante fit l'éloge des progrès qu'elle faisait dans l'écriture et l'engagea à me faire voir son livre. Nous passâmes dans la chambre voisine, où elle me dit qu'elle était heureuse, que chaque jour elle découvrait des qualités angéliques dans son époux. Il lui avait dit, sans le moindre air de soupçon ni de déplaisir, qu'il savait que nous avions passé deux jours ensemble, et qu'il avait ri au nez de la personne bien intentionnée qui lui avait donné cet avis officieux dans l'intention de troubler leur bonheur.

Charles avait toutes les vertus et les nobles qualités d'un homme honnête et distingué. Vingt-six ans après son mariage, j'eus besoin qu'il m'offrît sa bourse, et je le trouvai mon vrai ami. Je n'ai jamais fréquenté sa maison et il sut apprécier ma délicatesse. Il est mort quelques mois avant mon dernier départ de Venise, laissant sa veuve très-à son aise et trois garçons bien élevés, tous bien employés et qui vivent peut-être encore avec leur mère.

Au mois de juin, étant allé à la foire de Padoue,

je me liai d'amitié avec un jeune homme de mon âge qui étudiait les mathématiques sous le célèbre professeur Succi. Il s'appelait Tognolo, mais il changea ce nom mal sonnant en celui de Fabris; et c'est lui qui, devenu comte de Fabris et lieutenant-général de Joseph II, mourut en Transilvanie où il commandait pour ce souverain. Cet homme, qui dut sa fortune à ses vertus, serait peut-être mort dans l'obscurité s'il avait gardé son nom de Tognolo, qui est un nom tout-à-fait paysan. Il était d'Uderzo, gros bourg du Frioul vénitien. Il avait un frère abbé, homme d'esprit, grand joueur et qui, connaissant le monde, avait pris le nom de Fabris, ce qui fit que son frère dut le prendre pour ne pas lui donner un démenti. Bientôt ayant acheté un fief avec le titre de comte, il devint noble Vénitien et cessa d'être paysan. S'il avait gardé son nom de Tognolo, ce nom lui aurait fait du tort, car il n'aurait jamais pu le prononcer sans rappeler ce que, par le plus méprisable des préjugés, on appelle basse extraction ; et la classe privilégiée par un coupable abus ne croit pas que dans un paysan il puisse y avoir de l'élévation et du génie. Le temps viendra sans doute où la société plus éclairée, et par conséquent plus raisonnable, reconnaîtra que dans tous les états les sentimens nobles, l'honneur et l'héroïsme peuvent se trouver tout aussi facilement que dans une classe dont le sang n'est pas toujours exempt de la souillure des mésalliances.

Le nouveau comte d'ailleurs, en faisant oublier

aux autres son origine, était trop sage pour l'oublier lui-même, et dans tous ses actes publics son nom de famille a toujours figuré à coté de son nom adoptif. Son frère lui offrit deux sentiers à suivre pour son avancement dans le monde, et lui laissa l'option de l'un des deux. L'un ou l'autre exigeait une dépense de mille sequins, mais l'abbé les tenait en réserve. Il s'agissait pour mon ami d'opter entre l'épée de Mars et l'oiseau de Minerve. L'abbé était certain de pouvoir acheter à son frère une compagnie dans les armées de Sa Majesté impériale apostolique, ou de lui procurer une chaire à l'université de Padoue; car argent fait tout. Mais mon ami, doué d'un sens droit et plein de nobles sentimens, savait que dans l'un et l'autre cas il lui fallait des connaissances pour fournir honorablement sa carrière, et en attendant qu'il eût fait un choix, il étudiait les mathématiques avec succès. Il se décida pour la carrière des armes, imitant Achille qui préféra le glaive à la quenouille. Aussi paya-t-il de sa vie comme le fils de Pélée; mais moins jeune à la vérité que le vainqueur d'Hector, et non d'un coup de flèche, mais de la peste, qu'il gagna dans le malheureux pays où l'indolente Europe permet aux Turcs de la perpétuer.

L'air distingué, les nobles sentimens, les lumières et les vertus de Fabris auraient été ridicules sous le nom de Tognolo ; car telle est la force des préjugés, et surtout de ceux qui n'ont de point d'appui qu'un sot orgueil, qu'un nom mal sonnant

est dégradant dans le plus sot des mondes possibles. Je crois que ceux qui ont un nom mal sonnant ou qui présente une idée indécente ou ridicule doivent en changer, s'ils aspirent aux honneurs, à la considération et à la fortune dépendante des sciences et des arts. Personne raisonnnablement ne devrait pouvoir leur contester ce droit, pourvu que le nom qu'ils prennent n'appartienne à personne. L'alphabet est une propriété universelle, et chacun est le maître de s'en servir pour créer un mot et en faire son appellatif. Il doit en être l'auteur. Voltaire, malgré son génie, ne serait peut-être pas allé à la postérité avec son Arouet, et surtout chez un peuple ou l'équivoque et le ridicule marchent toujours en première ligne. Comment aurait-on trouvé un grand homme dans un auteur *à rouer?* Et d'Alembert aurait-il atteint sa haute illustration et sa célébrité s'il se fût contenté d'être M. Le Rond ou *le rond?* Quel éclat aurait eu Métastasio sous son vrai nom de Trapasso? Quelle impression Melanchthon aurait-il faite avec son nom de *Terre-noire?* Aurait-il osé parler en philosophe-moraliste et en réformateur de l'Eucharistie et de tant d'autres choses saintes? Et M. de Beauharnais n'aurait-il pas fait rire les uns et rougir les autres s'il avait conservé son nom de *Beauvit*, lors-même que le premier de son ancienne famille aurait dû sa fortune à la réalité du nom? Enfin les *Bourbeux* auraient-ils fait sur le trône une aussi belle figure que les Bourbons? Les Coraglio changeraient cer-

tainement de nom s'ils allaient s'établir en Portugal. Le roi Poniatowski aurait, je pense, dû abdiquer le nom *d'Auguste* qu'il avait pris à son avènement au trône, quand il abdiqua la royauté. Les seuls Coleoni de Bergame seraient embarrassés de changer de nom, car ils seraient en même temps obligés de changer le signe de leurs armoiries, puisqu'ils ont sur l'écu de leur ancienne famille les deux glandes génératrices, et de détruire par-là la gloire du héros Bartolomeo leur aïeul.

Vers la fin de l'automne mon ami Fabris me présenta à une famille faite pour nourrir le cœur et l'esprit. C'était à la campagne du côté de Zero. On jouait, on faisait l'amour, on s'évertuait à se faire des niches. On en faisait de sanglantes, et la bravoure consistait à ne se fâcher de rien, à rire de tout; car il fallait entendre raillerie ou passer pour butor. On faisait tomber des lits, on imitait des revenans, on donnait aux demoiselles des pillules ou des dragées diurétiques, et quelquefois de celles qui donnent des vents qu'on ne saurait retenir. Ces plaisanteries allaient quelquefois un peu loin; mais tel était l'esprit de la coterie : il fallait rire. Je n'étais pas moins aguerri que les autres tant au passif qu'à l'actif; mais on finit par me jouer un tour pendable, qui m'en inspira un autre dont les conséquences fâcheuses mirent fin à la manie qui possédait tout le monde.

Nous allions ordinairement nous promener à une ferme à demi-lieue de distance par le chemin ordi-

naire; mais on abrégeait de moitié en passant un fossé profond et bourbeux sur une planche étroite, et c'était toujours le chemin que je forçais à prendre, malgré la peur de nos belles qui tremblaient, quoique je les précédasse toujours en leur donnant la main de loin. Un beau jour passant le premier pour exciter leur courage, tout-à-coup vers le milieu, la planche cède sous moi et me voilà dans le fossé, embourbé dans une boue puante qui me venait jusqu'au menton, et malgré la rage que je sentais au fond du cœur, obligé par convention d'unir une allégresse factice à l'allégresse générale, qui cependant ne dura qu'un instant, car le tour était abominable et toute la société le déclara tel. On appela des paysans qui me tirèrent de là avec peine et à faire pitié. Un habit de saison tout neuf, brodé en paillettes, mes dentelles, mes bas, tout enfin était perdu; mais n'importe, je riais plus fort que les autres, bien qu'intérieurement je pensasse à me venger le plus cruellement que je pourrais. Pour connaître l'auteur de ce mauvais tour, je n'avais qu'à me taire et à me montrer calme et indifférent. Il était évident que la planche avait été sciée. On me reconduisit à la maison, et on me prêta un habit, une chemise, tout enfin, car n'étant là cette fois que pour vingt-quatre heures, je n'avais rien avec moi. Le lendemain je me rendis en ville, et le soir je revins retrouver la joyeuse compagnie. Fabris qui n'était pas moins irrité que moi, me dit que l'auteur du guet-à-pens devait

sentir son tort, car il ne se découvrait pas. Un sequin promis à une paysanne, si elle pouvait me dire par qui la planche avait été sciée, me fit tout connaître. Elle découvrit que c'était un jeune homme qu'elle me nomma. Je fus le trouver, et un autre sequin que je lui promis, mais plus encore mes menaces, le forcèrent à m'avouer qu'il avait été payé pour cela par le signor Demetrio, Grec, marchand épicier, homme de quarante-cinq à cinquante ans, bon et aimable, auquel je n'avais joué d'autre tour que celui de lui escamoter une gentille petite soubrette dont il était amoureux.

Satisfait de ma découverte, je me creusais le cerveau pour trouver un tour à lui jouer; mais pour que ma vengeance fût pleine et entière, il fallait que mon tour fût plus fort que celui qu'il m'avait fait; cependant mon imagination en défaut ne me fournissait rien de satisfaisant. Un enterrement me tira d'embarras.

Armé de mon couteau de chasse, je me rends au cimetière, tout seul, un peu après minuit; je découvre le mort qu'on avait enterré le même jour, je lui coupe le bras auprès de l'épaule, non sans quelque peine; et après avoir recouvert le cadavre, je rentre dans ma chambre avec le bras du défunt. Le lendemain, après avoir soupé avec toute la société, je me lève et je rentre dans ma chambre comme pour m'aller coucher; mais j'en sors bientôt muni de mon bras, et étant entré dans la chambre du Grec, je me cache sous son lit. Un quart

d'heure après, mon homme entre, se déshabille, éteint sa lumière et se couche. J'attends qu'il commence à s'endormir; alors, m'étant placé au pied du lit, je tire peu-à-peu la couverture pour qu'il reste découvert jusqu'aux hanches. Il se met à rire en disant : Qui que vous soyez, allez-vous-en et laissez-moi dormir; car je ne crois pas aux revenans. En disant cela, il retire à lui la couverture et tâche de se rendormir.

J'attends cinq ou six minutes et je recommence à le découvrir; mais lorsqu'il veut retirer sa couverture, en me répétant qu'il ne craint pas les revenans, j'oppose de la résistance. Il se lève sur son séant pour tâcher de saisir la main qui tient la couverture, mais j'ai soin de lui faire trouver la main du mort. Comptant tenir l'homme ou la femme qui le plaisantait, il tire à lui en riant, mais je tiens ferme le bras pendant quelques instans; ensuite le lâchant tout-à-coup, le Grec retombe sur son chevet et ne prononce pas le mot.

Ma pièce étant jouée, je m'en vais doucement et, rentré dans ma chambre, je me couche.

Je dormais profondément quand un bruit d'allans et de venans m'éveilla le matin d'assez bonne heure. N'en comprenant pas la raison, je me lève, et la maîtresse de la maison, que je rencontre la première, me dit que ce que j'avais fait était trop fort.

Qu'ai-je donc fait ?

M. Demetrio est mourant.

L'ai-je donc tué ?

Elle s'en va sans me répondre. Je m'habille un peu effrayé, mais dans tous les cas déterminé à faire l'ignorant, je vais dans la chambre du Grec. J'y trouve toute la maison, et, tous me regardant avec horreur, on me fait les plus violens reproches. Je proteste de mon innocence, mais chacun me rit au nez. L'archiprêtre et le bedeau qu'on était allé chercher, et qui ne voulaient pas enterrer le bras qui était là, me dirent que j'avais fait un grand crime. Je suis étonné, mon révérend, dis-je à l'archiprêtre, du jugement téméraire que l'on se permet de porter sur mon compte sans qu'aucune preuve l'autorise. C'est vous, il n'y a que vous, dirent ensemble tous les assistans, qui soyez capable d'une telle abomination ; cela vous ressemble. Nul autre que vous n'aurait osé faire cela. Je suis obligé, ajouta l'archiprêtre, de dresser un procès-verbal.

Puisque vous le voulez, je vous en laisse parfaitement le maître, lui dis-je ; mais sachez d'avance que je ne crains rien. Je sors.

A dîner, me montrant calme et indifférent, on me dit qu'on avait saigné le Grec, qu'il avait recouvré le mouvement des yeux, mais non encore la parole ni la fermeté des membres. Le lendemain, il parla, et j'appris après mon départ qu'il était resté stupide et spasmodique. Il a passé le reste de sa vie dans ce triste état. Son sort me peina, mais n'ayant pas eu l'intention de lui faire autant de mal,

pensant que le tour qu'il m'avait joué aurait facilement pu me coûter la vie, je m'en consolai.

Le même jour l'archiprêtre se décida à faire remettre le bras dans la tombe, et il envoya contre moi, à la chancellerie épiscopale de Trévise, une dénonciation en forme.

Ennuyé des reproches qu'on me faisait, je retournai à Venise. Quinze jours après, je reçus une assignation pour comparaître devant le magistrat au blasphème. Je priai M. Barbaro de s'informer du motif de ladite assignation, car c'était une magistrature redoutable. Je m'étonnais qu'on procédât contre moi comme si l'on avait eu la certitude que j'eusse profané une tombe, tandis qu'on ne pouvait en avoir que le soupçon. Mais ce n'était pas cela. M. Barbaro me dit le soir qu'une femme avait porté plainte contre moi, demandant justice du viol de sa fille. Elle disait dans sa plainte qu'ayant attiré sa fille à la Zuecca, j'en avais abusé par force, et pour preuve, elle ajoutait que sa fille était dans son lit par suite des mauvais traitemens que j'avais employés pour en venir à bout.

Cette affaire était une de celles que l'on intente souvent pour causer des dépenses et des embarras lors même qu'on est innocent. Je l'étais sur le fait du viol, mais il était vrai que j'avais rossé la fille d'importance. J'établis ma défense, et je priai M. Barbaro de vouloir bien la remettre au secrétaire du magistrat.

DÉCLARATION.

Je déclare que, tel jour, ayant rencontré telle femme avec sa fille, je les ai abordées en leur offrant d'entrer chez un limonadier pour s'y rafraîchir. Que la fille s'étant refusée à mes caresses, la mère me dit : Elle est intacte, et elle fait bien de ne pas se rendre sans en profiter. Si cela est vrai, lui dis-je, je vous donne six sequins pour les prémices. Vous pouvez vous en assurer, me dit la mère. M'en étant assuré au moyen du toucher, et ayant reconnu que cela pouvait être, je lui dis de me l'amener dans l'après-midi à la Zuecca, et que je lui donnerais les six sequins. Mon offre ayant été reçue avec joie, cette mère me mena sa fille et me la laissa au bout du jardin de la Croix, ou, après avoir reçu les six sequins, elle nous laissa et partit.

Lorsque je voulus profiter de mes droits acquis, la fille, instruite je pense par sa mère, trouva moyen de m'en empêcher. D'abord ce manége me plut; mais enfin fatigué, je lui dis sérieusement de finir. Elle me répondit avec douceur que ce n'était pas sa faute, si je ne pouvais pas. Piqué et ennuyé, je la mis alors dans une position qui la metiait en défaut; mais agissant de force, elle se dérangea et me mit dans l'impossibilité de rien entreprendre. Pourquoi, lui dis-je, te déranges-tu?

Parce que comme ça je ne veux pas.

Tu ne veux pas?

Non.

Alors me remettant, et sans faire le moindre bruit, je prends un manche à balai qui se trouvait là et je lui donne une leçon d'importance, pour tirer quelque profit des six sequins que j'avais eu la folie de payer d'avance. Mais je ne lui ai cassé ni bras ni jambes, ayant eu soin de ne la châtier que sur son postérieur où doivent être toutes les marques de ma correction. Le soir après l'avoir forcée à se rhabiller, je la fis entrer dans un bateau qui vint à passer par hasard, et qui la débarqua en sûreté. La mère de cette fille eut six sequins, la fille a conservé sa détestable virginité ; et si je suis coupable, je ne le suis que d'avoir battu une fille infâme, élève d'une mère plus infâme qu'elle.

Ma déclaration fut de nul effet, car le magistrat connaissait la fille, et la mère riait de m'avoir dupé. Les offices furent inutiles. On me cita, je ne comparus point ; et j'allais être décrété de prise de corps, lorsque la plainte en profanation des morts fut portée devant le même magistrat. C'eût été beaucoup moins mal pour moi que cette seconde affaire eût été portée au Conseil des dix ; car un tribunal m'aurait peut-être sauvé de l'autre.

Ce second crime, qui au fond n'était que risible, était, par l'importance ecclésiastique, une félonie au premier chef. Je fus cité personnellement dans les vingt-quatre heures, avec la certitude d'être décrété de suite de prise de corps. M. de Bragadin,

toujours homme de bon conseil, me conseilla, pour conjurer l'orage, de prendre la clef des champs. Trouvant le conseil très-sage, j'allai faire mes préparatifs sans perdre une minute.

Jamais je n'ai quitté Venise avec plus de regret que cette fois-là; car j'avais quelques intrigues galantes des plus agréables et la fortune me favorisait au jeu. Mes amis m'assurèrent que dans un an au plus tard, mes deux affaires seraient étouffées; car, à Venise, tout s'accommode quand le public a oublié.

Je partis à l'entrée de la nuit, et le lendemain je couchai à Vérone. Je ne m'y arrêtai pas, car, deux jours après, j'allai coucher à Milan. J'étais seul, bien équipé, parfaitement monté en bijoux, sans lettres de recommandation, mais la bourse bien fournie, jouissant d'une brillante santé et affligé de vingt-trois ans.

Je me fis servir un excellent dîner, car il faut commencer par-là dans un grand hôtel, ensuite j'allai me promener. Le soir après avoir vu les cafés, les promenades, j'allai au théâtre, et je fus ravi d'aise en voyant Marine paraître sur la scène en danseuse grotesque et applaudie à l'envi. Elle le méritait, car elle dansait parfaitement; elle était grande, belle, parfaitement formée et très-gracieuse. Je prends aussitôt la résolution de renouer avec elle si elle n'était pas engagée, et après l'opéra je me fis conduire chez elle. Elle venait de se mettre à table avec quelqu'un, mais dès qu'elle m'a-

perçut, elle jeta sa serviette et courut m'embrasser, ce que je lui rendis, jugeant à ses caresses l'individu sans conséquence. Le domestique, sans se le laisser dire, se hâte de mettre un troisième couvert, et Marine me prie de souper avec elle. Me sentant piqué que l'individu ne se fût point levé pour me saluer, avant d'accepter l'invitation de Marine, je lui demande qui était ce monsieur en la priant de me présenter. Ce monsieur, me dit-elle, est le comte Céli, Romain et mon amant.

Je t'en fais mon compliment, lui dis-je, et me tournant vers le soi-disant comte : Monsieur, lui dis-je, ne prenez point notre tendresse en mauvaise part, car c'est ma fille.

C'est une p... .

C'est vrai, dit Marine, et tu peux l'en croire, car il est mon procureur.

A ces mots, le brutal lui lance le couteau à la figure, mais elle l'évita en se sauvant. Le butor la poursuit, mais, lui mettant la pointe de mon épée sur la poitrine : Arrête, lui dis-je, ou tu es mort.

Aussitôt, j'ordonne à Marine de me faire éclairer; mais mettant vite son mantelet et s'accrochant à mon bras, elle me supplie de l'emmener. Volontiers, lui dis-je. Le prétendu comte m'invite alors à me trouver seul, le lendemain, à la Cassine de Pomi, pour entendre ce qu'il avait à me dire. A quatre heures après-midi, lui dis-je. Je conduisis Marine à mon auberge, où je la fis loger dans une

chambre attenante à la mienne; ensuite, nous nous mîmes à table.

Marine me voyant un peu pensif, me dit : Es-tu fâché que je me sois sauvée des fureurs de ce brutal?

Non, au contraire, je t'en sais gré; mais, dis-moi en détail ce que c'est que cet individu.

C'est un joueur de profession, qui se fait appeler comte Céli. J'ai fait sa connaissance ici. Il me fit des avances, il m'invita à souper, il fit une partie de jeu, et, ayant gagné une forte somme à un Anglais, qu'il y avait attiré en lui disant que j'y serais, il me donna cinquante guinées, en me disant qu'il m'avait intéressée à la banque. A peine devenu mon amant, il a exigé que je fusse complaisante pour tous ceux qu'il voulait duper. Enfin, il a fini par venir se loger avec moi. L'accueil que je t'ai fait lui a apparemment déplu. Tu sais le reste. Me voici, et j'y logerai jusqu'à mon départ pour Mantoue, où je suis engagée comme première danseuse. Mon domestique va m'apporter ce dont j'ai besoin pour cette nuit, et demain, je lui ordonnerai de m'apporter tout ce qui m'appartient. Je ne verrai plus ce coquin. Je ne veux être qu'à toi, si tu n'es pas engagé, comme à Corfou, et si tu m'aimes encore.

Oui, ma chère Marine, je t'aime, mais si tu es à moi, il faut que ce soit sans partage.

Oh! bien certainement. J'ai trois cents sequins, et je te les donnerai demain sans autre condition que d'être à toi.

Je n'ai pas besoin d'argent, et je ne veux de toi que toi-même. Allons, c'est fait; demain au soir nous serons plus tranquilles.

Tu crois peut-être que tu te battras? N'en crois rien, mon ami, je connais l'homme; c'est un franc poltron.

Je dois tenir ma parole.

Je le sais bien; mais il ne tiendra pas la sienne, et j'en suis charmée.

Changeant de propos, et parlant de nos connaissances, elle me dit qu'elle s'était brouillée avec son frère, que sa sœur était cantatrice à Gênes, et, qu'enfin, Bellino-Thérèse était toujours à Naples, où elle continuait à ruiner des ducs. Elle finit par ces mots : Je suis la seule malheureuse.

Comment malheureuse? Tu es devenue belle, excellente danseuse; sois moins prodigue de tes faveurs, et tu trouveras aussi qui se chargera de faire ta fortune.

Avare de mes faveurs, c'est difficile; car, lorsque j'aime, je ne suis plus à moi; mais aussi, quand je n'aime pas, je ne saurais avoir bonne grâce. Enfin, mon ami, je serais heureuse avec toi.

Marine, je ne suis pas riche, et mon honneur ne me permettrait pas.....

Tais-toi; je t'entends.

Pourquoi, au lieu d'un domestique, n'as-tu pas une femme-de-chambre?

Tu as raison, cela me ferait respecter un peu

plus ; mais mon domestique est si adroit, si fidèle.

Je devine tout ce qu'il est ; mais il ne te convient pas.

Le lendemain, après avoir dîné avec elle, je la laissai à sa toilette de théâtre, et ayant mis dans mes poches tout ce que j'avais de précieux, je fis venir un fiacre, et je me rendis à la Cassine de Pomi. J'avais la confiance de mettre mon fripon hors de combat, et je renvoyai la voiture. Je sentais que je faisais une sottise d'exposer mes jours contre un pareil homme, et que je pouvais lui manquer de parole sans manquer à l'honneur; mais, dans le fait, j'avais envie de me battre, et la raison me paraissant tout-à-fait de mon côté, la chose me semblait délicieuse. Une visite à une danseuse, un impudent, soi-disant homme de condition, qui l'outrage en ma présence, qui veut la tuer, qui se la laisse enlever à sa barbe, et qui, pour toute opposition, me donne un rendez-vous ! Il me semblait que si j'y avais manqué, je lui aurais donné le droit de me faire passer pour lâche.

Le supposé comte n'étant pas encore au rendez-vous, je vais l'attendre dans un café voisin. J'y trouve un jeune Français, à la mine avenante, et je lui adresse la parole. Sa conversation me plaisant, je lui dis qu'à l'arrivée d'un individu que j'attendais, mon honneur voulait qu'il me trouvât seul, et qu'ainsi je le priais de disparaître à son approche. Un quart-d'heure après, je vois venir mon antagoniste, mais, avec un second. A cette appa-

rition, je dis au Français qu'il me ferait plaisir de rester, ce qu'il accepta comme une partie de plaisir. Mon homme entre avec son acolyte, qui portait une rapière d'au moins quarante pouces, et dont l'air annonçait un vrai coupe-jarret. Je me lève, en disant d'un air sec au faquin : Vous m'avez dit que vous viendriez seul.

Mon ami n'est pas de trop, puisque je ne viens ici que pour vous parler.

Si j'avais su cela, je ne me serais pas incommodé. Mais point de bruit, et allons nous dire deux mots où nous ne soyons vus de personne. Suivez-moi.

Je sors avec le Français qui, connaissant l'endroit, me mène au lieu le plus favorable, et là, nous nous arrêtons pour attendre les deux champions qui venaient à pas lents et causant ensemble. Dès qu'ils furent à dix pas, je tire mon épée, disant à mon adversaire de se mettre en garde. Le Français dégaîne aussi, tenant son épée sous le bras.

Deux contre un! dit Céli.

Faites partir votre ami, et monsieur partira aussi; mais d'ailleurs votre ami a une épée, ainsi nous sommes deux contre deux.

Oui, dit le Français, faisons partie carrée.

Je ne me bats pas contre un danseur, dit le coupe-jarret. A ces mots, mon second s'approche, et en lui disant qu'un danseur valait bien un jean-f....., il lui applique un vigoureux coup de plat d'épée. Je suis son exemple sur Céli, qui recule avec

son confrère en disant qu'il ne voulait que me dire un mot et qu'il se battrait ensuite.

Parlez.

Vous me connaissez et je ne vous connais pas; dites-moi qui vous êtes.

Pour toute réponse, je recommence à taper d'importance, et le Français de déployer la plus grande adresse dans le même genre sur le dos de l'autre; mais nos deux poltrons s'étant mis à fuir à toutes jambes, nous fûmes obligés de rengaîner. Voilà le grand duel fini plus risiblement encore que Marine ne l'avait prédit.

Mon brave Français attendait du monde, je le quittai en le priant de venir souper avec moi après le théâtre. Je lui dis le nom que je m'étais donné à la consigne, et l'hôtel où je logeais.

Je trouve Marine en rentrant, et je lui conte comment l'affaire s'était passée. Je vais, me dit-elle, conter ce soir cette plaisante histoire à tout le théâtre. Ce qui me fait le plus grand plaisir, ajouta la charmante fille, c'est que, s'il est vrai que ton second soit danseur, ce ne peut être que M. Balletti, qui doit danser avec moi à Mantoue.

Après avoir remis dans ma malle mes bijoux et mes papiers, je me rendis à l'Opéra, au parterre, où je vis Balletti qui, m'ayant aperçu, me faisait remarquer en contant l'affaire à ses connaissances. Il me joignit à la fin de l'opéra, et je le menai chez moi. Marine, qui s'était hâtée de rentrer, vint dans ma chambre dès qu'elle m'entendit parler, et je

jouis de la surprise de mon aimable Français en voyant la compagne pour laquelle il devait se résoudre à danser le demi-caractère, car Marine, excellente danseuse, ne pouvait pas s'exposer à danser le sérieux. Ces deux aimables adeptes de Terpsichore, qui ne s'étaient jamais trouvés ensemble, se déclarèrent à table une guerre amoureuse qui me fit faire un souper fort agréable, car comme il s'agissait d'un confrère, Marine prit un ton adapté à la circonstance, et tout différent de celui qu'elle avait avec les autres hommes. Au reste, Marine ce soir-là se surpassait en gentillesse et en bonne humeur, car elle avait été extrêmement applaudie lorsqu'on avait su l'histoire du prétendu comte Céli.

Il n'y avait plus que dix représentations, et Marine voulant partir le lendemain de la dernière, nous arrêtâmes que nous partirions ensemble. En attendant je priai Balletti (c'était le nom italien qu'il avait adopté), d'être notre commensal pour tout ce temps. Je conçus pour ce charmant jeune homme une amitié qui a beaucoup influé sur tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie, ainsi que le lecteur le verra. Il avait beaucoup de talent comme danseur; mais c'était la dernière de ses qualités. Il était vertueux, il avait l'âme grande et noble, avait fait ses études et reçu la meilleure éducation qu'on pût dans ce temps-là donner en France à un homme de qualité.

Dès le troisième jour, je m'aperçus que Marine

désirait captiver son collègue; et sentant combien cela serait avantageux à cette jeune fille, je me déterminai à l'aider. Elle avait une chaise de poste à deux places, et je lui persuadai facilement de prendre Balletti avec elle, pour des raisons que je ne pouvais pas lui confier, et qui m'obligeaient d'arriver seul à Mantoue. En effet, si j'y étais arrivé avec elle et qu'on m'eût vu, on aurait dit que j'en étais amoureux, et je ne le voulais pas. Balletti fut charmé de l'offre, mais il voulait absolument payer ses frais de poste, et Marine ne voulut pas y consentir. Les raisons que ce jeune homme alléguaient étaient fort bonnes; et j'eus toute la peine possible à lui faire accepter l'offre de sa compagne. J'en vins pourtant à bout. Je leur promis de les attendre à dîner et à souper, et au jour fixé, je partis une heure avant eux.

Arrivé de bonne heure à Crémone où nous devions coucher, je sortis pour aller faire un tour et j'entrai dans un café. J'y fis connaissance d'un officier français, et nous sortîmes ensemble pour faire quelques pas. Une femme charmante étant venue à passer en voiture, il s'en approcha pour lui parler, et la dame fit arrêter. Leur colloque fut court, après quoi l'officier vint me rejoindre.

Qui est cette belle dame? lui dis-je.

C'est une femme charmante dont je veux vous conter une anecdote, digne d'être transmise à la postérité.

Vous ne me taxerez pas d'exagération, commen-

ça-t-il par me dire, car ce que je vais vous conter est connu de toute la ville.

L'aimable dame que vous venez de voir est encore plus distinguée par son esprit que par sa beauté, et en voici un échantillon. Un jeune officier, entre plusieurs qui lui faisaient leur cour lorsque le maréchal de Richelieu commandait à Gênes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les autres. Un jour, dans ce même café, il conseilla à un de ses camarades de ne pas perdre son temps à la courtiser, car, dit-il, vous pouvez être sûr de ne jamais parvenir à rien. Mon cher, lui dit l'autre, je serais beaucoup plus fondé à vous donner ce conseil à vous-même; car moi j'en ai obtenu tout ce qu'un amant favorisé peut en obtenir. Je suis certain que vous mentez, lui dit l'autre, et je vous prie de me suivre. Rien de mieux; mais à quoi bon, dit l'indiscret, faire dépendre la vérité d'un duel et se couper la gorge, quand je puis vous faire certifier le fait par elle-même?

Je parie vingt-cinq louis que non, repartit l'incrédule.

J'accepte la gageure; partons.

Les deux contendans sortent ensemble et se rendent directement chez la dame que vous venez de voir, et qui devait déclarer lequel des deux avait gagné les vingt-cinq louis.

Ils la trouvèrent à sa toilette. Eh! messieurs, leur dit-elle en les voyant entrer, quel bon vent vous amène ensemble à cette heure?

Une gageure, madame, dit l'incrédule; et il n'y a que vous qui puissiez être l'arbitre du différend qui la cause. Monsieur se vante d'avoir obtenu de vous tout ce qu'une femme peut accorder à l'amant préféré; je lui ai donné un démenti formel qui allait être suivi d'un duel, lorsqu'il m'a proposé de me le faire certifier par vous-même. J'ai gagé vingt-cinq louis que vous n'en conviendriez pas, et il a accepté le pari. Madame, prononcez.

Vous avez perdu, monsieur, lui dit-elle; mais actuellement je vous prie l'un et l'autre de sortir de chez moi, et je vous préviens que si vous osez y reparaître, vous pourrez vous en repentir.

Les deux étourdis sortirent très-mortifiés. L'incrédule paya; mais vivement piqué, il traita le vainqueur de fat, et huit jours après il le tua en duel.

Depuis ce temps-là, la dame va au casino, voit la société; mais elle ne reçoit plus chez elle, et elle vit très-bien avec son mari.

Comment le mari a-t-il pris la chose?

Au mieux, en homme d'esprit. Il a dit que si sa femme en avait agi autrement, il se serait divorcé; car alors personne n'en aurait douté.

Ce mari est sage. Il est certain que si sa femme avait donné un démenti à l'imprudent indiscret, il aurait payé la gageure; mais en riant il aurait soutenu son thème, et tout le monde l'aurait cru. En le déclarant vainqueur, elle a coupé court, et elle a arrêté un jugement qui l'aurait déshonorée. L'indiscret eut un double tort qu'il a payé de sa vie;

mais son adversaire ne fut pas moins indélicat que lui; car, en pareille matière, les gens bien nés ne se permettent point de gageures. Si celui qui parie que oui est un imprudent, celui qui parie que non est une dupe. J'aime la présence d'esprit de la dame.

Mais qu'en croyez-vous?

Je la crois innocente.

Je le crois comme vous; et telle est l'opinion générale, qu'on semble la traiter partout mieux qu'auparavant. Présentez-vous au casino, vous vous en convaincrez, et je vous la ferai connaître.

J'engageai cet officier à souper avec nous, et sa société rendit la soirée fort agréable. Dès qu'il fut parti, je vis avec plaisir que Marine était susceptible d'observer les convenances; elle avait pris une chambre pour elle, afin de ne pas blesser son respectable camarade.

Arrivé à Mantoue, j'allai me loger à l'hôtel Saint-Marc, et Marine, que j'avais prévenue que mon intention était de la voir rarement, alla se loger dans le quartier que l'entrepreneur lui avait destiné.

L'après-midi du même jour, étant allé me promener hors de la ville, j'entrai chez un libraire pour voir ce qu'il y avait de nouveau. La nuit étant survenue sans que je m'en aperçusse, on me prévint qu'on voulait fermer le magasin, et je sortis. A quelques pas de là une patrouille m'arrête, et l'officier qui la commandait me dit que n'ayant

point de lanterne, et deux heures étant sonnées (1), il était obligé de me conduire au corps-de-garde. J'eus beau dire qu'étant arrivé ce jour-là même, j'ignorais l'ordonnance, il me fallut céder.

Arrivés au corps-de-garde, l'officier me présente à son capitaine, grand et beau jeune homme, qui me reçut de l'air le plus jovial. Je le prie de vouloir bien me faire reconduire à mon auberge, ayant besoin de me reposer. Il me répond en riant : Non, parbleu, car je veux vous faire passer avec moi une joyeuse nuit, et en bonne compagnie. Rendez l'épée à monsieur, dit-il au sous-officier qui la portait ; et, me parlant de nouveau : Je ne veux, monsieur, vous considérer ici que comme un ami mon convive.

Cette manière d'inviter son monde, toute despotique qu'elle était au fond, me parut agréable, et je témoignai mon adhésion par mon silence. Il donna quelques ordres à un soldat allemand, et, une heure après, on couvrit une table sur laquelle on mit quatre couverts. A l'instant deux autres officiers étant arrivés, nous soupâmes fort gaîment. Au dessert, augmentation de société : c'étaient deux dévergondées dégoûtantes. La nappe levée, on recouvre la table d'un tapis, et voilà un officier qui se dispose à faire une banque de pharaon. Je ponte, pour faire comme les autres ; et, après avoir perdu quelques sequins, je me lève pour aller pren-

(1) Deux heures après le coucher du soleil.

dre l'air, car nous avions fait quelques fortes libations à Bacchus. L'une des deux malheureuses me suit, m'entreprend, et finit, malgré moi, par me mettre six semaines au régime. Après ce triste exploit, je rentre.

Un jeune officier très-aimable, qui avait perdu quinze ou vingt sequins, jurait comme un grenadier, parce que le banquier ramassait son argent et quittait. Ce jeune homme avait beaucoup d'or devant lui, et il prétendait que le banquier aurait dû l'avertir que c'était la dernière taille. Monsieur, lui dis-je poliment, vous avez tort, car le pharaon est le plus libre de tous les jeux. Pourquoi ne faites-vous pas la banque vous-même?

Cela m'ennuierait, car ces messieurs pontent pour rire; mais, si cela vous amuse, ajouta-t-il en souriant, faites-la vous-même.

Capitaine, voulez-vous vous intéresser d'un quart? Il accepte. Messieurs, dis-je, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne ferai que six tailles. Je demande des cartes neuves; je mets trois cents sequins sur table. Le capitaine écrit sur le dos d'une carte: *Bon pour cent sequins*, *O'Neilan*, et, l'ayant placée sur mon or, je commence.

Le jeune officier, tout joyeux, dit: Il est possible que votre banque expire avant la fin de la sixième. Je ne réponds rien, et je continue.

A la cinquième taille, ma banque était à l'agonie: mon jeune officier triomphait. Je le surpris un peu en lui disant que j'étais enchanté de perdre; car,

depuis qu'il gagnait, je le trouvais beaucoup plus aimable.

Il y a des politesses qui portent malheur à la personne qui en est l'objet, et ce fut le cas; car mon compliment lui tourna la tête. Pendant la cinquième taille, un déluge de cartes contraires lui fit perdre tout ce qu'il avait gagné; et, voulant forcer la fortune pendant la sixième taille, il joua en vrai étourdi et perdit tout l'or qu'il avait devant lui. Monsieur, me dit-il, vous avez joué de bonheur; mais je vous demande ma revanche pour demain. Ce serait avec plaisir, monsieur, lui dis-je; mais je ne joue que quand je suis aux arrêts.

Je comptai mon argent; j'avais gagné deux cent cinquante sequins, plus une dette de cinquante sequins d'un officier qui avait joué sur parole et qu'O'Neilan prit pour son compte. Je complétai sa part, et au point du jour il me laissa partir.

Rentré à mon auberge, je me couche, et à mon réveil, je vois paraître le capitaine Laurent, le même qui avait joué sur parole. Croyant qu'il était venu pour me payer, je lui dis qu'il était débiteur envers M. O'Neilan, mais il me répond qu'il était venu pour me prier de lui prêter six sequins sur son billet d'honneur, dans lequel il s'engageait à me payer dans la huitaine. Je les lui donnai, et m'ayant prié de ne rien dire à personne : Je vous le promets, lui dis-je, mais ne manquez pas de parole.

Le lendemain je me trouvai malade, et le lecteur sait pourquoi. Je me mis au régime, fort ennuyeux

à cet âge, mais j'y fus constant et je m'en trouvai bien.

Trois ou quatre jours après, le capitaine O'Neilan vint me faire visite, et dès que je lui eus dit que j'étais malade, il se mit à rire, ce qui me surprit fort. Vous étiez donc bien portant? me dit-il.

Je me portais à merveille.

Je suis fâché que vous ayez perdu votre santé dans ce vilain réduit. Je vous aurais averti, si je l'avais cru.

Vous le saviez donc?

Parbleu! si je le savais. Il n'y a que huit jours que je vous ai précédé, et je crois qu'alors elle n'était pas malade.

Je vous suis donc reconnaissant du présent qu'elle m'a fait?

C'est possible, mais c'est une bagatelle, car vous pouvez en guérir aisément, si cela vous amuse.

Est-ce que vous ne vous amusez pas à cela?

Ma foi, non. Un régime me causerait trop d'ennui : et puis à quoi bon guérir d'une pareille vétille, lorsqu'on est sûr de n'être pas quinze jours sans retomber dans le même besoin? J'ai eu dix fois cette patience, mais je me suis lassé, et depuis deux ans, j'ai pris mon parti.

Je vous plains, car tel que je vous vois, la fortune en amour ne vous serait pas souvent contraire.

Je ne m'en soucie pas. Les soins que cela coûte

me sont plus à charge que la petite incommodité à laquelle je suis fait.

Je ne pense pas comme vous ; car le plaisir amoureux est insipide si l'amour ne l'assaisonne. Vous semble-t-il, par exemple, que cette laideron vaille la peine que je souffre à présent ?

Non, certes ; et c'est pour cela que j'en suis fâché. Si j'avais su, j'aurais pu vous faire faire une meilleure rencontre.

La meilleure en ce genre ne vaut pas ma santé, qu'on ne doit sacrifier qu'à l'amour.

Vous voulez donc des femmes dignes d'être aimées ? Nous en avons ici quelques-unes. Restez, et quand vous serez guéri, vous pourrez faire des conquêtes.

O'Neilan avait vingt-trois ans ; son père était mort général, et la belle comtesse Borsati était sa sœur. Il me fit voir une comtesse Zanardi Nerli encore plus belle ; mais j'eus la prudence de n'offrir mon encens à aucune : il me semblait que tout le monde devinait mon état.

Je n'ai jamais trouvé de jeune homme plus livré à la débauche que ce jeune O'Neilan. J'ai souvent passé les nuits à courir avec lui, et j'étais étonné de son audace et de son cynisme. Cependant il était noble, généreux, brave et plein d'honneur.

Si les jeunes officiers alors osaient se permettre tant de choses immorales, tant de turpitudes, ce qui certes n'était pas rare, c'était moins leur faute que celle des priviléges dont ils jouissaient par con-

tume, par indulgence et par esprit de caste. En voici un exemple.

Un jour O'Neilan, la tête un peu échauffée, entre en ville à bride abattue. Une bonne vieille femme qui traversait la rue n'a pas le temps de l'éviter, elle tombe la tête fendue par les pieds du cheval. O'Neilan se rend aux arrêts, mais le lendemain il est en liberté, car il lui suffit de dire que ç'avait été un accident de pur hasard.

L'officier au billet de six sequins n'étant pas venu au bout des huit jours, je lui dis dans la rue que je ne me croyais plus obligé de lui garder le secret. Au lieu de s'excuser, cela m'est égal, me répondit-il. Cette réponse me paraissant un affront, je pensais à m'en faire rendre raison, quand O'Neilan me dit le lendemain que le capitaine Laurent était devenu fou et qu'on l'avait enfermé. Il guérit dans la suite, mais sa mauvaise conduite le fit chasser du corps.

O'Neilan, brave comme l'épée de Bayard, périt quelques années après à la bataille de Prague. Tel qu'il était, il ne pouvait manquer de périr victime de Mars ou de Vénus. Il vivrait peut-être encore s'il n'avait eu que le courage du renard, mais il avait celui du lion. Dans un soldat c'est un vertu; mais dans un officier, c'est presque un défaut. Ceux qui bravent le danger avec connaissance de cause sont dignes d'éloges; mais ceux qui ne le connaissent pas, n'y échappent que par miracle et sans mérite. Il faut cependant respecter ces grands

guerriers, car leur courage indomptable ne peut être que l'effet d'une âme forte, d'une sorte de vertu qui les met au-dessus des mortels.

Toutes les fois que je pense au prince Charles de Ligne je verse des larmes. Il était courageux comme Achille, mais Achille était invulnérable. Il vivrait encore si, pendant le combat, il eût pu se souvenir qu'il était mortel. Qui sont ceux qui l'ont connu et qui n'ont pas donné des larmes à sa mémoire? Il était beau, doux, poli, très-instruit, aimant les arts, gai, plaisant dans ses propos, d'un commerce sûr et d'une humeur toujours égale. Fatale et terrible révolution! Un coup de canon l'a enlevé à sa famille, à ses amis et au bonheur qui semblait lui sourire.

Le prince de Waldeck a aussi payé d'un bras sa noble intrépidité! On dit qu'il se console de cette perte par l'idée qu'avec celui qui lui reste il peut encore commander une armée.

O vous qui méprisez la vie, dites-moi si par ce mépris vous pensez vous en rendre plus dignes!

L'opéra commença immédiatement après Pâques. J'y allais tous les jours, car étant parfaitement guéri, j'avais repris mon train de vie. Je jouissais de voir que Balletti faisait valoir sa compagne. Je n'allais pas chez elle, mais Balletti venait presque tous les matins déjeûner avec moi.

Il m'avait souvent parlé d'une vieille comédienne, qui depuis vingt ans avait quitté le théâtre et qui, disait-elle, avait été amie de mon père. Un jour il

me prit envie de la voir, et il me mena chez elle.

Je vis une vieille décrépite dont la parure m'étonna autant que toute sa personne. Malgré ses rides, son visage était plâtré de rouge et de blanc, et ses sourcils d'un noir foncé devaient leur couleur à l'eau de la Chine. Elle laissait voir la moitié de sa gorge flasque et dégoûtante, et on ne pouvait se méprendre à son ratelier postiche. Elle avait une perruque qui collait fort mal, et qui laissait apercevoir quelques poils qui avaient échappé au ravage des ans. Ses mains tremblantes firent trembler les miennes quand elle me les serra. Elle sentait l'ambre à vingt pas, et ses minauderies me donnaient à-la-fois des nausées et envie de rire. Son habillement fort recherché avait pu être de mode vingt ans auparavant. Je voyais avec frayeur les traces horribles de la hideuse vieillesse sur une figure qui, avant que les ans l'eussent flétrie, avait dû être belle; mais ce qui m'étonnait le plus, c'était l'effronterie enfantine avec laquelle ce rebut du temps mettait encore en jeu ses prétendus appas.

Balletti, qui craignait que mon étonnement trop visible ne la choquât, lui dit que ce qui me ravissait était que le temps n'eût pas eu la force de faner la belle fraise qui brillait sur sa poitrine. C'était une envie qui ressemblait à une fraise. C'est elle, me dit la matrone, en souriant grimacièrement, qui m'a donné mon nom. Je suis encore et je serai toujours la *Fragoletta*. A ces mots, je ne pus m'empêcher de frémir.

J'avais devant moi le fatal simulacre, cause de mon existence. Je voyais l'objet qui par ses prestiges avait séduit mon père trente ans plus tôt; car, sans elle, il n'aurait point pensé à quitter la maison paternelle, et ne serait probablement jamais allé m'engendrer dans une Vénitienne. Je n'ai jamais été de l'avis de l'ancien qui a dit : *Nemo vitam vellet si daretur scientibus* (1).

Me voyant distrait, elle demanda poliment mon nom à Balletti, car il m'avait présenté simplement comme un ami et sans la prévenir de ma visite. Quand elle entendit que je m'appelais Casanova, sa surprise fut extrême. Oui, madame, lui dis-je, je suis le fils de Gaétan Casanova de Parme.

Qu'entends-je? Que vois-je? Ah! mon ami, j'adorais votre père. Injustement jaloux, il m'a abandonnée. Sans cela vous auriez été mon fils! Laissez-moi vous embrasser comme une tendre mère.

Je m'y attendais, et de peur qu'elle ne tombât, j'allai au-devant de son embrassade et je me livrai à son tendre souvenir. Toujours comédienne, elle porta son mouchoir à ses yeux, faisant semblant de répandre une larme, et en m'assurant que je ne devais pas douter de ce qu'elle me disait, quoiqu'elle n'eût pas l'apparence d'une vieille.

Le seul défaut de votre cher père, me dit-elle ensuite, était l'ingratitude. Elle aura sans doute porté le même jugement sur le fils, puisque, malgré

(2) Nul ne voudrait de la vie, s'il savait ce qu'elle vaut.

ses offres obligeantes, je ne remis plus les pieds chez elle.

Me trouvant la bourse bien fournie, et Mantoue ne m'offrant plus aucun attrait, je me décidai à partir pour Naples pour revoir ma chère Thérèse, D. Lucrezia, Palo, père et fils, D. Antonio Casanova et toutes mes anciennes connaissances. Ce projet sans doute n'était pas du goût de mon bon génie, car il s'opposa à son exécution. Je serais parti trois jours après, si l'envie ne me fût venue d'aller à l'opéra.

Pendant les deux mois que je passai à Mantoue, je puis dire que j'y vécus en sage, par suite de la folie que j'avais faite le premier jour. Je ne jouai que cette seule fois, et heureusement; et mon petit écart amoureux m'ayant obligé à vivre de régime, je me sauvai peut-être de plus grands malheurs que je n'aurais pas évités sans cela.

CHAPITRE XI.

Je vais à Césène pour m'emparer d'un trésor. — Je m'établis chez Franzia. — Sa fille Javotte.

Je fus, vers la fin de l'opéra, abordé par un jeune homme qui, de but en blanc, et sans autre préambule, me dit qu'étant étranger, j'avais grand tort d'être resté deux mois à Mantoue sans aller voir le cabinet d'histoire naturelle de son père, D. Antonio de Capitani, commissaire et président au Canon. Monsieur, lui dis-je, je n'ai péché que par ignorance, et si vous voulez venir me prendre demain matin à mon auberge, demain au soir vous ne pourrez plus me faire le même reproche et j'aurai réparé mes torts. Le fils du commissaire du Canon vint me prendre, et je trouvai dans monsieur son

père un original des plus bizarres. Les raretés de son cabinet consistaient dans la généalogie de sa famille, dans des livres de magie, reliques de saints, monnaies soi-disant antédiluviennes, dans un modèle de l'arche pris d'après nature au moment où Noé aborda dans le plus singulier de tous les ports, le mont Ararat en Arménie, dans plusieurs médailles, dont une de Sésostris, une autre de Sémiramis, et enfin dans un vieux couteau d'une forme bizarre, tout rongé de rouille. Il avait de plus, mais sous clé, tout l'attirail de la franc-maçonnerie.

Dites-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de commun entre l'histoire naturelle et ce cabinet? Car je ne vois-là rien qui regarde les trois règnes.

Comment! vous ne voyez pas le règne antédiluvien, celui de Sésostris et celui de Sémiramis? ne sont-ce pas là les trois règnes?

A cette réponse, je l'embrasse avec une exclamation de joie, qui n'était qu'un persiflage, mais qu'il prit pour de l'admiration, et, alors, il déploya tous les trésors de sa burlesque érudition sur tout ce qu'il avait, finissant par son couteau rouillé, qu'il prétendit être celui avec lequel saint Pierre avait coupé l'oreille à Malek.

Vous possédez ce couteau, et vous n'êtes pas millionnaire?

Et comment pourrais-je l'être par la vertu de ce couteau?

De deux façons. La première, en vous mettant

en possession de tous les trésors cachés dans les terres de l'église.

C'est naturel, car saint Pierre en a les clés.

La seconde, en le vendant au Pape même, si vous avez les chirographes qui en attestent l'authenticité.

Vous voulez dire la pancarte. Sans cela je ne l'aurais pas acheté. J'ai tout cela.

Tant mieux. Le Pape, pour avoir ce couteau, ferait, j'en suis sûr, votre fils cardinal : mais il faudrait avoir aussi la gaîne.

Je ne l'ai pas; mais elle n'est pas nécessaire. En tout cas, j'en ferai faire une.

Ce n'est pas ça; il faut celle dans laquelle saint Pierre mit lui-même le couteau quand Dieu lui dit : *Mitte gladium tuum in vaginam* (1). Elle existe, et elle est entre les mains de quelqu'un qui pourra vous la vendre à bon marché, à moins que vous ne vouliez lui vendre le couteau; car la gaîne sans le couteau ne lui sert de rien, non plus qu'à vous le couteau sans la gaîne.

Et combien me coûterait-elle?

Mille sequins.

Et combien me donnerait-t-il du couteau?

Mille sequins, car l'un vaut autant que l'autre.

Le commissaire tout ébahi, regarde son fils, et lui dit d'un ton magistral : Eh bien! mon fils, aurait-tu jamais cru que l'on m'offrirait mille sequins

(1) Mets ton glaive dans le fourreau.

pour ce couteau? Il ouvre alors un tiroir et en tire une paperasse qu'il déploie devant moi. Elle était en hébreu, et portait le dessin du couteau. Je fais semblant d'admirer, et je finis par lui conseiller fortement d'acheter la gaîne.

Il n'est nécessaire ni que j'achète la gaîne, ni que votre ami achète le couteau; car nous pouvons déterrer les trésors de moitié.

Nullement. Le Magistère exige que le propriétaire du couteau, *in vaginam*, ne soit qu'un seul. Si le Pape l'avait, il pourrait, par une opération magique que je connais, couper une oreille à tout roi chrétien qui voudrait empiéter sur les droits de l'église.

C'est curieux! mais, effectivement, l'Évangile dit que saint Pierre coupa une oreille à quelqu'un.

Oui, à un roi.

Oh! pas à un roi.

A un roi, vous dis-je. Informez-vous si Malek ou Melek ne veut pas dire roi.

Et si je me déterminais à vendre mon couteau, qui me donnerait les mille sequins?

Moi; la moitié demain, argent comptant, et les autres cinq cents en une lettre de change payable à un mois de date.

Voilà qui s'appelle parler. Faites-nous le plaisir de venir demain manger avec nous un plat de macaroni, et, sous le sceau du plus grand secret, nous parlerons d'une importante affaire.

J'accepte, et je pars, résolu à pousser la plaisan-

terie. Le lendemain j'y fus, et, la première chose qu'il me dit, fut qu'il savait qu'il y avait un trésor caché dans les États de l'Église, et qu'il se déciderait à acheter la gaîne indispensable. Persuadé alors qu'il ne me prendait pas au mot, je tire ma bourse pleine d'or, en lui disant que j'étais prêt à conclure le marché. Le trésor, me dit-il, vaut des millions; mais allons dîner.

Vous ne serez pas servi en vaisselle d'argent, mais en mosaïque de Raphaël.

M. le commissaire, vous êtes un seigneur magnifique; ceci vaut bien mieux que de la vaisselle plate, quoiqu'un sot n'y vît que de la vilaine faïence.

Le compliment lui plut.

Un homme très à son aise, me dit-il après-dîner, domicilié dans l'État du Pape, et maître de la maison de campagne où il habite avec toute sa famille, est sûr d'avoir un trésor dans sa cave. Il a écrit à mon fils qu'il est prêt à faire toutes les dépenses nécessaires pour s'en mettre en possession, s'il pouvait lui trouver un habile magicien capable de le déterrer.

Le fils, présent à ce discours, tire de sa poche une lettre, dont il me lit quelques articles, me demandant pardon si, ayant promis le secret, il ne me donnait pas à lire toute la lettre; mais, sans qu'il s'en aperçût, j'avais lu Césène, le nom de l'endroit, et cela me suffisait.

Il s'agit donc, reprit le père, de me faire acheter à crédit le fourreau indispensable, car je n'ai point

d'argent comptant pour le moment. Vous pouvez hardiment endosser mes lettres de change, et si vous connaissez le magicien, vous pouvez être de moitié avec lui.

Ce magicien est tout prêt; c'est moi : mais, si vous ne commencez pas par me compter cinq cents sequins, nous ne ferons rien.

Je n'ai pas d'argent.

Vendez-moi donc le couteau.

Non.

Vous avez tort, car, actuellement que je l'ai vu, je suis le maître de vous l'enlever. Cependant, je suis assez honnête homme pour ne pas vouloir vous jouer ce tour-là.

Vous êtes le maître de m'enlever mon couteau? Je voudrais en être convaincu, car je n'en crois rien.

Vous n'en croyez rien? Fort bien; demain vous ne l'aurez plus; mais une fois en mon pouvoir, n'espérez pas que je vous le rende. Un esprit élémentaire que j'ai à mes ordres me l'apportera à minuit chez moi, et le même esprit me dira où est votre trésor.

Faites qu'il vous le dise, et je serai convaincu.

Qu'on me donne plume, encre et papier.

Je me mets à interroger mon oracle, et je lui fais répondre que le trésor était à côté du Rubicon. C'est, leur dis-je, un torrent qui fut jadis un fleuve. Ils vont interroger un dictionnaire, et ils trouvent que le Rubicon passe à Césène : je les vois ébahis.

Voulant leur laisser la liberté de mal raisonner, je sors.

L'envie m'était venue, non pas de voler cinq cents sequins à ces pauvres idiots; mais d'aller à leurs frais les déterrer chez l'autre sot, à Césène, et de me procurer à rire à leurs dépens. Il me tardait de jouer le rôle de magicien. A cette fin, en sortant de la maison du risible antiquaire, je me rendis à la bibliothèque publique où, à l'aide d'un dictionnaire, j'écrivis ce morceau d'érudition bouffonne: « Le trésor est à dix-sept toises et demie sous terre, depuis six siècles. Sa valeur se monte à deux millions de sequins : la matière est enfermée dans une caisse, la même que Godefroi de Bouillon enleva à Mathilde, comtesse de Toscane, l'an 1081, quand il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner la bataille contre cette princesse. Elle fut enterrée par lui-même, au lieu où elle se trouve encore, avant qu'il allât assiéger Rome. Grégoire VII, qui était grand magicien, ayant su où la caisse était enterrée, s'était déterminé à l'aller recouvrer en personne, mais la mort vint traverser ses projets. Après la mort de la comtesse Mathilde, l'an 1116, le génie qui préside aux trésors cachés, donna à celui-ci sept gardiens. Dans une nuit de pleine lune, un philosophe savant pourra faire élever le trésor à la superficie du sol, en se tenant dans le cercle *maxime*. »

Je m'attendais à voir chez moi le père ou le fils, et je les vis tous deux le lendemain matin. Après

quelques propos insignifians, je leur donne ce que j'avais composé à la bibliothèque, l'histoire du trésor enlevé à la comtesse Mathilde.

Je leur dis que j'étais décidé à recouvrer le trésor et je leur en promis le quart, pourvu qu'ils se déterminassent à faire l'acquisition de la gaîne. A cela j'ajoute la menace de leur enlever le couteau. Je me déterminerai, me dit le commissaire, quand je verrai le fourreau. Je m'engage, monsieur, à vous le faire voir demain, lui répondis-je; et là-dessus nous nous séparâmes, tous fort contens les uns des autres.

Pour construire une gaîne propre au couteau merveilleux, il fallait adapter l'idée la plus bizarre à la forme la plus baroque. J'avais la forme du couteau dans la tête, et tout en rêvant au moyen de produire quelque chose de bien extravagant, mais de convenable à l'objet, je vis dans la cour une vieille savate, reste d'une botte de cavalier, et me voilà fixé.

Je prends cette vieille semelle, je la fais bouillir et j'y pratique une ouverture dans laquelle le couteau devait infailliblement entrer. Ensuite je la rogne dans tous les sens pour la rendre méconnaissable; je la frotte avec une pierre ponce, avec de l'ocre et du sable, et je parviens à lui donner une forme antique si bouffonne que je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Quand je la présentai au commissaire et qu'il y eut mis le couteau qui y allait parfaitement, le bonhomme resta émerveillé. Nous

dînâmes ensemble, et, après dîner, nous conclûmes que son fils m'accompagnerait pour me présenter au maître de la maison où était le trésor; que je recevrais une lettre de change de mille écus romains sur Bologne à l'ordre de son fils; mais qu'il ne la passerait au mien que lorsque j'aurais extrait le trésor, et que le couteau dans la gaîne ne passerait entre mes mains que lorsque j'en aurais besoin pour faire la grande opération : jusqu'à ce moment, son fils devait toujours l'avoir sur lui.

Ayant adopté ces conditions, nous nous engageâmes par un écrit, et nous fixâmes le départ au surlendemain. Au moment de notre départ, le père donna la bénédiction à son fils, et me dit qu'il était comte palatin, me faisant voir le diplôme que lui en avait fait délivrer le pape. Je l'embrasse en l'appelant M. le comte, et je prends sa lettre-de-change.

Après avoir dit adieu à Marine, que je laissais maîtresse favorite du comte Arcorati, et avoir pris congé de Balletti, que j'étais sûr de revoir à Venise avant un an, j'allai souper avec mon ami O'Neilan.

Le matin, nous nous embarquâmes; et, après avoir passé par Ferrare et Bologne, nous arrivâmes à Césène, et nous nous logeâmes à la poste. Nous étant levés de bonne heure, nous allâmes en nous promenant chez Georges Franzia, riche paysan, maître du trésor. Il demeurait à un quart de mille de la ville, et notre arrivée inattendue le surprit agréablement. Il embrassa Capitani qu'il connais-

sait; et, me laissant avec sa famille, il sortit avec mon compagnon pour aller parler d'affaires.

Faisant mon métier d'observateur, je scrutai tous les membres de la famille, et je jetai mon dévolu sur la fille aînée. Sa sœur cadette était laide, et son frère était un franc benêt. La mère paraissait être la maîtresse du logis, et trois ou quatre servantes allaient et venaient dans le ménage.

La fille aînée s'appelait Geneviève, comme presque toutes les paysannes de Césène. Dès que je sus son nom, je lui dis qu'elle devait avoir dix-huit ans; mais, d'un air demi-sérieux, demi-piqué, elle me répondit que je me trompais joliment, puisqu'elle n'en avait que quatorze. J'en suis charmé, mon aimable enfant. Cela lui rendit son air serein.

La maison était bien située, et isolée à quatre cents pas de tous côtés. Je vis avec plaisir que je serais bien logé; mais je remarquai avec peine une exhalaison puante, qui devait infecter l'air, et qui ne devait pas plaire aux esprits que je devais conjurer.

Madame Franzia, dis-je à la maîtresse, d'où vient cette mauvaise odeur?

Monsieur, c'est du chanvre que nous tenons en macération.

Jugeant qu'en éloignant la cause, je n'aurais plus à souffrir de l'effet : Pour quelle somme en avez-vous? madame, lui dis-je.

Pour quarante écus.

Les voilà : le chanvre est à moi, et je dirai à votre mari de le faire enlever de suite.

Mon compagnon m'ayant appelé, je descendis. Franzia me fit tout l'hommage qu'il croyait dû au plus fameux magicien, quoique je n'en eusse pas l'air.

Nous convînmes qu'il aurait un quart du trésor, qu'un autre quart appartiendrait à Capitani et le reste à moi. On voit que nous n'eûmes guère égard aux droits de saint Pierre.

Je lui dis que j'avais besoin d'une chambre à deux lits pour moi seul, et d'une antichambre avec une baignoire. Capitani devait loger au côté opposé au mien, et je devais avoir trois tables dans ma chambre, deux petites et une grande. Je lui dis qu'il était indispensable qu'il me procurât une couturière vierge de quatorze à dix-huit ans ; mais que cette fille devait être fidèle au secret, ainsi que tous les gens de sa maison; afin que l'inquisition ne pût avoir vent de rien, parce que, dans ce cas, toutes les opérations seraient inutiles. Je viendrai, lui dis-je, loger chez vous dès demain ; je ferai deux repas par jour, et je ne puis boire à mes repas que du Jevèse. Quant au déjeûner, je ne dois prendre que d'un chocolat que je fais moi-même et dont je suis pourvu. Je vous paierai toute la dépense que vous pourrez faire, si je manque mon entreprise.

Vous ferez de suite transporter le chanvre assez loin, pour que son odeur n'incommode pas les es-

prits que je dois évoquer, et vous ferez purifier l'air avec de la poudre à canon. Maintenant assurez-vous d'un homme de confiance qui aille prendre demain nos effets à l'auberge, et ayez cent bougies neuves et trois torches prêtes à mes ordres.

A ces mots, je quitte Franzia, et je prends avec Capitani le chemin de Césène; mais je n'étais pas à cent pas de chez lui, que j'entends courir après nous. Monsieur, me dit-il, tenez, je vous prie, reprenez les quarante écus que vous avez donnés à ma femme pour le chanvre.

Non, monsieur, je n'en ferai rien, car vous ne devez absolument éprouver aucune perte.

Reprenez-les, je vous en prie, car je vendrai facilement le chanvre dans la journée pour les quarante écus.

J'y consens, lui dis-je, confiant sur votre parole. Ces procédés de ma part firent sur cet homme la plus grande impression, et il ne me considéra qu'avec la plus grande vénération. Mais cette vénération augmenta encore, quand, malgré l'avis de mon compagnon, je refusai obstinément d'accepter cent sequins, qu'il voulait m'obliger à prendre pour mes frais de voyage. Je le ravis d'aise quand je lui dis qu'à la veille de posséder un trésor on ne faisait pas attention à de pareilles bagatelles.

Dès le lendemain, notre bagage nous ayant précédés, nous nous trouvâmes parfaitement établis chez le riche et simple Franzia.

Il nous servit un bon dîner, mais avec profu-

sion, et je lui dis de faire économie, et de me donner à souper simplement à la bonne marée, ce qui fut fait. Après souper, le bonhomme Franzia vint me trouver et me dit que pour ce qui regardait la jeune fille vierge, il croyait avoir ce qu'il fallait dans sa fille Javotte, qu'il avait consulté sa femme, et que je pouvais en être sûr. C'est bien, lui dis-je, mais maintenant dites-moi quels fondemens avez-vous pour croire posséder un trésor dans votre maison?

D'abord, répondit-il, la tradition orale de père en fils depuis huit générations; ensuite les grands coups qu'on frappe sous terre pendant la nuit. De plus, la porte de ma cave qui s'ouvre et se referme seule toutes les trois ou quatre minutes, ce qui est certainement l'ouvrage des démons que nous voyons errer toutes les nuits par la campagne, sous la forme de flammes pyramidales.

Si cela est, il est évident comme deux et deux font quatre que vous avez chez vous un trésor caché. Gardez-vous bien de mettre une serrure à la porte qui s'ouvre et se referme comme d'elle-même; car vous auriez un tremblement de terre qui ferait de cette enceinte un abîme. Les esprits veulent êtres libres, et ils brisent toutes les entraves qu'on veut leur opposer.

Dieu soit loué qu'un savant que mon père fit venir il y a quarante ans nous ait dit la même chose. Ce grand homme n'avait plus besoin que de trois jours pour extraire le trésor, lorsque mon

père sut que l'inquisition allait s'emparer de lui, et il le fit vite échapper. Dites-moi, je vous prie, comment se fait-il que la magie ne puisse pas résister à l'inquisition?

Parce que les moines ont à leur disposition un plus grand nombre de diables que nous. Mais je suis sûr que votre père avait déjà dépensé beaucoup avec ce savant.

Deux mille écus à peu près.

Davantage, davantage.

Je lui dis de me suivre, et pour faire quelque chose de magique, je trempai une serviette dans l'eau, et en prononçant des paroles épouvantables qui n'étaient d'aucune langue, je leur lavai à tous les yeux, les tempes et la poitrine que Javotte ne m'aurait peut-être pas livrée, si je n'avais commencé par celle de son père, de sa mère et de son frère. Je leur fis jurer sur un portefeuille que je tirai de ma poche qu'ils n'avaient aucune maladie impure, et enfin il fallut que Javotte jurât qu'elle était vierge. Comme je la vis rougir juqu'au blanc des yeux en me faisant ce serment, j'eus la cruauté de lui expliquer ce que c'était, et ensuite voulant la faire jurer de nouveau, elle me dit que puisqu'elle savait ce que c'était, il n'était pas nécessaire qu'elle répétât son serment. Je leur ordonnai ensuite à tous de me donner un baiser, et ayant senti que Javotte avait mangé de l'ail, je défendis à tout le monde d'en faire usage, et Georges me promit qu'on n'en trouverait plus dans la maison.

Geneviève n'était pas une beauté sous les rapports du minois, car elle avait le teint hâlé et sa bouche était trop fendue; mais elle avait des dents admirables et la lèvre inférieure un peu saillante, comme si elle avait été disposée pour recevoir des baisers. Elle avait la gorge bien prise et d'une résistance à l'épreuve; mais elle était trop blonde et ses mains étaient trop grasses. Il fallait bien passer sur quelque chose, et au demeurant, c'était un bon morceau d'ensemble. Mon dessein n'était pas de la rendre amoureuse; la besogne aurait été trop longue avec une paysanne; il me suffisait de la façonner à l'obéissance, car au défaut de l'amour, ce qui m'a toujours paru l'essentiel, il faut une docilité absolue. On ne jouit alors, il est vrai, ni de grâces, ni de transports; mais on en est dédommagé par l'empire absolu qu'on exerce.

Je prévins le père, Capitani et Javotte que chacun à son tour souperait avec moi par ordre d'âge, et que Javotte coucherait toujours dans mon antichambre où l'on devait placer une baignoire, dans laquelle il fallait que je lavasse mon convive, une demi-heure avant qu'il pût se mettre à table, ordonnant aussi qu'il fût à jeun.

Je fis une liste de tous les objets dont je prétendais avoir besoin, et l'ayant remise à Franzia, je lui dis d'aller lui-même à Césène le lendemain et de tout acheter, mais sans marchander. C'était une pièce de toile blanche de vingt à trente aunes, du fil, des ciseaux, des aiguilles, du storax, de la

myrrhe, du soufre, de l'huile d'olive, du camphre, une rame de papier, des plumes, de l'encre, douze feuilles de parchemin, des pinceaux, une branche d'olivier bonne à faire un bâton d'un pied et demi.

Après avoir donné mes ordres de la manière la plus grave et sans éprouver le moindre besoin de rire, ravi de mon rôle de magicien, dans lequel j'étais tout étonné de me trouver si habile, j'allai me coucher.

Le lendemain, dès que je fus levé, je fis appeler Capitani, et je lui prescrivis de se rendre chaque jour à Césène, d'aller au grand café, et d'y recueillir soigneusement tout ce qui s'y dirait, et de me le rapporter. Franzia, docile à mes ordres, revint de la ville avant midi avec tous les objets que j'avais demandés. Je n'ai pas marchandé, me dit-il, et je suis sûr que les marchands m'ont pris pour fou, car j'ai bien payé un tiers de plus que les choses ne valent.

Tant pis pour eux, s'ils vous ont trompé; mais vous auriez tout gâté si vous aviez marchandé. Envoyez-moi votre fille et laissez-moi seul avec elle.

Dès qu'elle fut venue, je lui fis couper la toile en sept morceaux, quatre de cinq pieds chacun, deux de deux pieds et un de deux pieds et demi : ce dernier devait former le capuchon de la robe qui m'était nécessaire pour faire la grande conjuration. Asseyez-vous près de mon lit, lui dis-je, et commencez à coudre. Vous dînerez ici et vous y resterez jusqu'au soir. Quand votre père viendra,

vous nous laisserez seuls, mais vous reviendrez vous coucher dès que je l'aurai laissé partir.

Elle dîna près de mon lit, où la mère lui servit en silence tout ce que je lui envoyai, ne lui laissant boire que du vin de Saint-Jevèse. Vers le soir, son père étant venu, elle sortit.

J'eus la patience de laver ce bon homme dans le bain, ensuite je le fis souper avec moi; il mangea comme un ogre, m'assurant que c'était la première fois de sa vie qu'il avait passé vingt-quatre heures sans rien prendre. Gris de vin de Saint-Jevèse, il se coucha et dormit d'un profond sommeil jusqu'à l'apparition de sa femme, qui vint m'apporter mon chocolat. Javotte vint comme la veille et cousit toute la journée. Elle disparut à l'arrivée de Capitani que je traitai comme Franzia, et le lendemain ce fut le tour de Javotte, et c'était là le but de mes travaux.

Quand l'heure fut venue : Allez, Javotte, allez, lui dis-je, vous mettre dans le bain, et vous m'appellerez dès que vous y serez, car je dois vous purifier comme votre père et Capitani.

Elle obéit et, un quart d'heure après, elle m'appela. Je lui fis de nombreuses ablutions dans tous les sens et dans toutes les postures, car elle était d'une docilité parfaite; mais dans ce manége, craignant de me trahir, je souffrais plus que je ne jouissais, et mes mains indiscrètes, parcourant toutes les parties de son corps et s'arrêtant plus volontiers et plus long-temps en certain endroit très-irritable,

la pauvre fille se trouvait agitée d'un feu qui la brûlait, mais qui s'apaisa par l'irritation même. Je la fis sortir du bain un instant après, et devant l'essuyer dans toutes les positions, je fus bien près d'oublier la magie pour me livrer à la nature ; mais la nature plus prompte dans son action, s'étant soulagée d'elle-même, je fus en état d'achever cette scène sans toucher au dénouement, et la quittant, je lui dis de se rhabiller et de rentrer de suite après.

Elle était à jeun, et la faim la pressant, sa toilette ne fut pas longue. Elle mangea d'un appétit dévorant, et le vin de Saint-Jevèse, qu'elle but comme elle aurait bu de l'eau, anima tellement son teint, qu'on ne s'apercevait plus qu'elle fût hâlée. Resté seul avec elle après le souper : Ma chère Javotte, lui demandai-je, ce que je t'ai obligée à faire t'a-t-il déplu ?

Au contraire, cela m'a fait grand plaisir.

J'espère donc que demain tu ne seras pas fâchée d'entrer dans le bain après moi, et de me laver à ton tour comme j'ai fait.

Bien volontiers, mais saurai-je le faire ?

Je vous instruirai, et, à l'avenir, vous coucherez toutes les nuits dans ma chambre, car je dois m'assurer par moi-même que la nuit de la grande opération magique, je vous trouverai dans l'état où vous devez être.

Dès cette heure, la jeune fille prit avec moi une contenance assurée, sa gêne disparut, et elle me

regardait souvent, en souriant d'un air de confiance. La nature avait opéré, et l'esprit d'une jeune fille agrandit fortement sa sphère, du moment où le plaisir a été son précepteur. Elle alla se coucher, et comme elle savait bien n'avoir rien de nouveau à me montrer, sa pudeur n'eut pas à souffrir de se déshabiller devant moi; et comme la chaleur rend les moindres voiles importuns, elle se mit à son aise et s'endormit. J'en fis de même, mais avec une sorte de repentir de m'être engagé à n'exploiter le terrain que la nuit de la grande conjuration des esprits. L'opération de l'extraction du trésor devait manquer, je le savais; mais je savais aussi qu'elle ne manquerait pas, par la raison que Javotte aurait été manquée.

Au point du jour, la fillette se lève et se met à l'ouvrage. Dès qu'elle eut fini la robe ou surplis, je la mis à me faire une couronne de parchemin à sept grandes pointes, sur laquelle je peignis des figures et des caractères effroyables.

Le soir, une heure avant souper, j'allai me mettre dans le bain, et Javotte y vint dès que je lui dis qu'il était temps qu'elle y entrât. Elle mit le plus grand zèle à me faire les mêmes ablutions que je lui avais faites la vieille, et elle y mit toute la douceur et toute l'aménité dont elle était capable. Je passai dans ce bain une heure charmante, jouissant de tout, mais respectant l'essentiel.

Mes baisers lui faisant plaisir, elle se mit à m'en couvrir, dès qu'elle vit que je ne le lui défendais pas.

Ravi de la voir jouir, je la mis à son aise en lui disant que le succès de la grande opération magique dépendait du degré de plaisir qu'elle prendrait sans contrainte. Elle fit des efforts incroyables pour me convaincre qu'elle était heureuse, et sans avoir franchi la borne que je m'étais posée moi-même, nous sortîmes du bain, très-satisfaits l'un de l'autre.

Au moment d'aller nous coucher : Est-ce que nous gâterions l'affaire si nous couchions ensemble? me dit-elle.

Non, ma chère, pourvu que tu sois vierge le jour de la grande opération, c'est tout ce qu'il faut. A ces mots, elle vint se jeter dans mes bras, et nous passâmes une nuit charmante, pendant laquelle j'eus lieu d'admirer la richesse de son tempérament et la retenue du mien; car je fus assez modéré pour ne pas rompre l'obstacle.

Je passai une bonne partie de la nuit suivante avec le père Franzia et Capitani, pour voir de mes propres yeux les phénomènes dont ce bon paysan me parlait. Placé sur le balcon de la cour, j'entendis distinctement des coups souterrains à des intervalles égaux, trois ou quatre par minute. Le bruit ressemblait à celui que produirait un énorme pilon vigoureusement chassé dans un fort mortier de bronze. Je pris mes pistolets et j'allai me placer avec eux auprès de la porte mouvante tenant une lanterne sourde à la main. Je vis la porte s'ouvrir lentement, et, trente secondes après, se refermer

avec violence. Je l'ouvris et la refermai moi-même à plusieurs reprises, et n'ayant pu découvrir aucune raison physique occulte à ce singulier phénomène, je me déterminai à croire en moi-même qu'il y avait quelque friponnerie adroite et cachée; mais je ne me souciai pas d'en rechercher la cause.

Nous remontâmes, et m'étant mis de nouveau sur le balcon, je vis dans la cour des ombres qui allaient et venaient. Ce ne pouvait être que l'effet d'un air humide et épais; et pour ce qui était des flammes pyramidales que je voyais planer dans la campagne, c'était un phénomène que je connaissais. Je laissai cependant mes deux compagnons dans l'idée que c'étaient les esprits qui veillaient sur le trésor.

Ce phénomène est commun dans toute l'Italie méridionale, où la campagne est quelquefois couverte de ces météores que le peuple prend pour des diables, et que la crédule ignorance désigne sous le nom d'esprits follets.

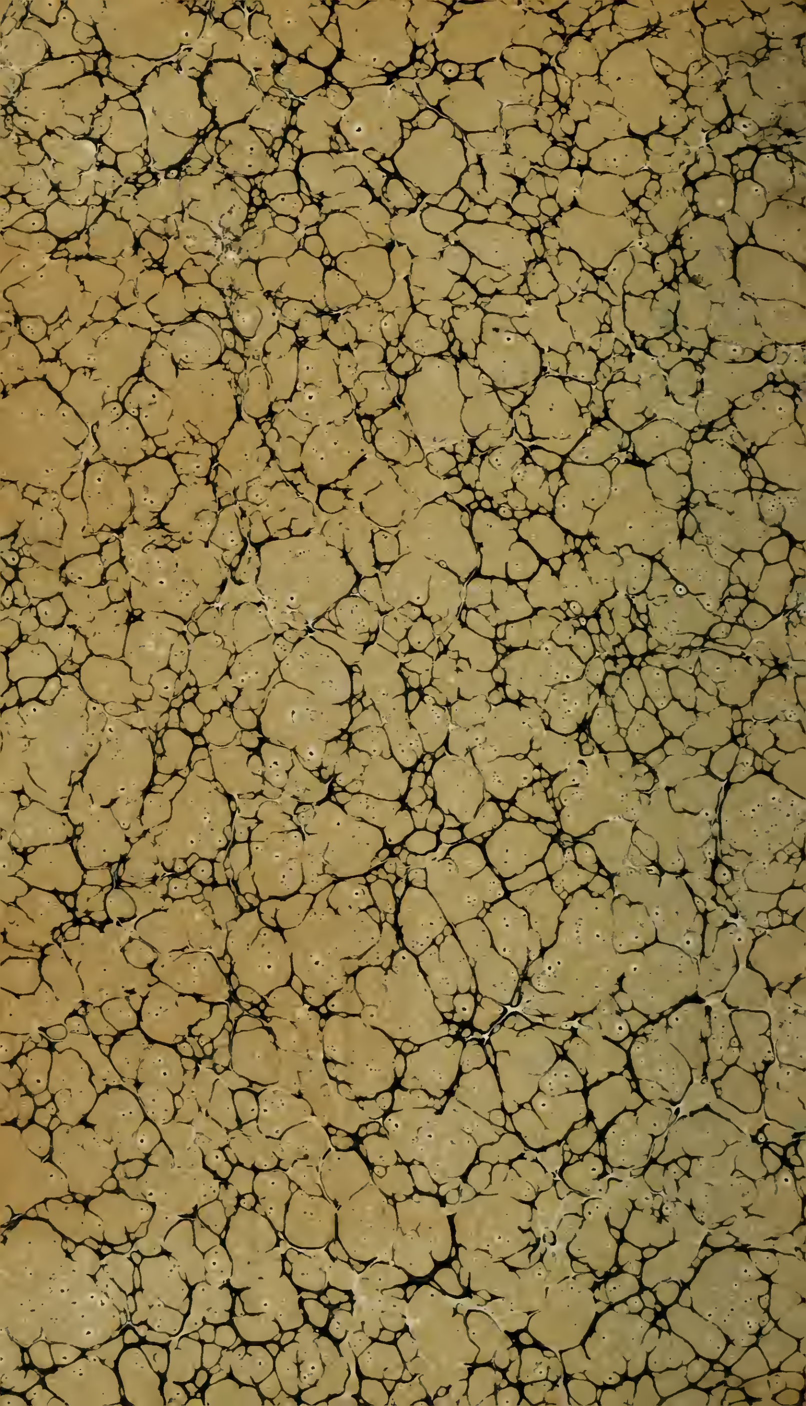
Vous verrez, lecteur, dans le chapitre suivant comment mon entreprise magique se termina, et peut-être rirez-vous un peu à mes dépens, sans que cela me blesse.

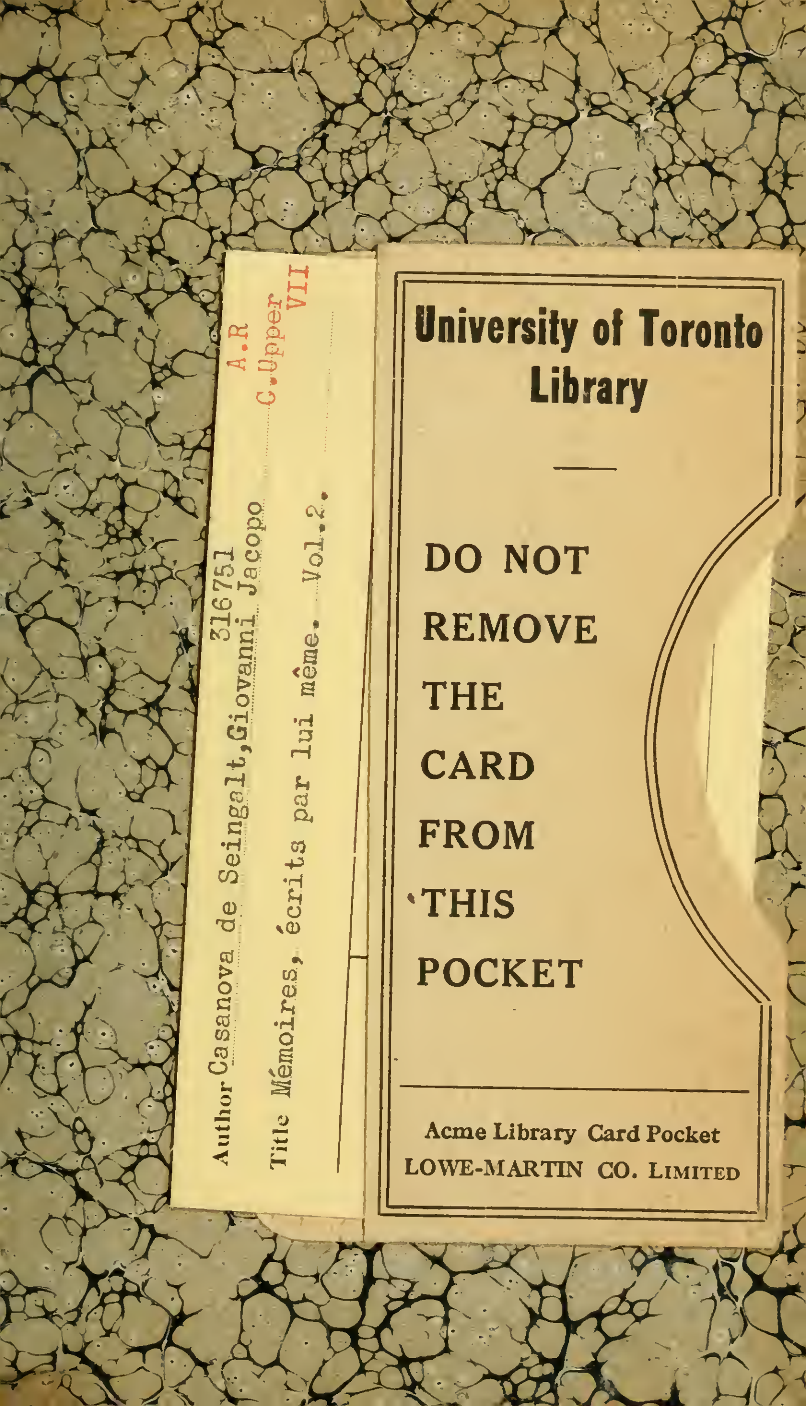
FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
316751
Title Mémoires, écrits par lui même. Vol.2.
A.R
C.Upper
VII

